MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU

TRAITÉ COMPLET

Des moyens de se conserver en santé, de prévenir, ou de guérir les Maladies, par le régime & les remedes simples.

OUVRAGE utile aux personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde.

Par GUILLAUME BUCHAN, M. D. du College-Royal des Médecins d'Edimbourg.

Valetudo sustentatur notitiâ sui corporis; & observatione, quæ res aut prodesse soleant, aut obesse; & continentiâ in victu omne atque cultu corporis tuendi causâ; & prætermittendis voluptatibus, &c. *Cicer. de Offic.*

Optimum verò medicamentum est opportunè cibus datus. *Cels. de Medic.*

Traduit de l'Anglois par J. D. DUPLANIL, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin ordinaire de Son Altesse Royale Monseigneur le Comte d'Artois.

TOME QUATRIEME.

A ÉDIMBOURG, & *se trouve* A PARIS,

Chez DESPREZ, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques.
Chez DIDOT, jeune, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVIII.

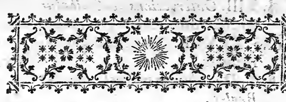


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce quatrieme Volume.

CHAPITRE XXXVI. *De la Maladie vénérienne*, page 1
§. I. *De la Gonorrhée virulente*, 5
§. II. *De la Gonorrhée simple, ou de l'Ecoulement non virulent*, 29
§. III. *Du Gonflement & de l'Inflammation des Testicules*, 35
§. IV. *Des Bubons vénériens, appellés vulgairement Poulains*, 39
§. V. *Des Chancres*, 43
§. VI. *De plusieurs autres Symptomes vénériens*, 46
ART. I. *De la Strangurie*, 47
ART. II. *Du Phimosis & du Paraphimosis, ou de l'Inflammation du Prépuce*, 50
§. VII. *De la Vérole confirmée*, 52

§. VIII. *Observations générales sur les Maladies vénériennes*, page 62
Chap. XXXVII. *Des Maladies des Femmes*, 75
§. I. *Du Flux menstruel, ou des Regles*, 77
Art. I. *De la venue des Regles*, 80
Art. II. *Du temps des Regles*, 86
Art. III. *De la suppression des Regles*, 87
Art. IV. *Des Regles trop abondantes*, 94
Art. V. *Des Fleurs blanches*, 97
Art. VI. *De la cessation des Regles*, 103
§. II. *De la Grossesse*, 105
§. III. *De l'Avortement, ou de la fausse couche*, 110
§. IV. *De l'Accouchement*, 116
Art. I. *De ce qu'il faut faire lorsque la femme est en travail*, 118
Art. II. *De ce qu'il faut faire lorsque la femme est accouchée*, 134
Art. III. *De l'Inflammation de la Matrice*, 137
Art. IV. *De la Suppression des Lochies & de la Fievre de lait*, 139
Art. V. *De l'Inflammation des Mamelles*, 143
Art. VI. *De la Fievre miliaire*, 144

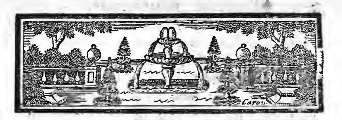
ART. VII. *De la Fievre pourprée,* page 146
ART. VIII. *De la Fievre de lait,* 151
§. V. *De la Stérilité,* 154
CHAP. XXXVIII. *Des Maladies des Enfants,* 157
§. I. *Du Méconium,* 162
§. II. *Des Aphthes,* 163
§. III. *Des Acidités,* 166
§. IV. *Des Ecorchures & des Excoriations,* 169
§. V. *Des Narines bouchées,* 171
§. VI. *Du Vomissement,* 172
§. VII. *Du Cours de ventre, ou du Dévoiement,* 174
§. VIII. *Des Eruptions, ou Maladies de la Peau,* 177
ART. I. *De la Teigne,* 179
ART. II. *Des Engelures,* 181
§. IX. *D'une espece d'Asthme, appellé, en Anglois,* Croup, 182
§. X. *De la Dentition,* 186
§. XI. *Du Rachitis, ou de la Noueure, ou la Chartre,* 191
§. XII. *Des Convulsions,* 197
§. XIII. *De l'Hydrocéphale, ou de l'Hydropisie de la Tête,* 201
§. XIV. *De la Tension du ventre, appellée vulgairement* carreau, 204
CHAP. XXXIX. *De la Chirurgie,* 207

§. I. *De la Saignée*, page 209
§. II. *Des Inflammations, ou des Tumeurs inflammatoires externes, & des Abcès*, 219
ART. I. *Des Abcès*, 221
§. III. *Des Blessures & des Plaies*, 227
§. IV. *Des Brûlures*, 236
§. V. *Des Contusions, ou des Meurtrissures*, 240
§. VI. *Des Ulceres*, 243
CHAP. XL. *Des Luxations*, 248
§. I. *De la Luxation de la Mâchoire*, 251
§. II. *Des Luxations du Cou*, 252
§. III. *De la Luxation des Côtes*; 254
§. IV. *De la Luxation de l'Epaule*, 255
§. V. *De la Luxation du Coude, du Poignet & des Doigts*, 257
ART. I. *De la Luxation du Coude*, ibid.
ART. II. *De la Luxation du Poignet & des Doigts*, 258
§. VI. *Des Luxations de la Cuisse, du Genou, de la Cheville & des Orteils*, ibid.
ART. I. *De la Luxation de la Cuisse*, ibid.
ART. II. *Des Luxations du Genou, de la Cheville & des Orteils*, 259
CHAP. XLI. *Des Fractures*, 260
§. I. *Des Entorses, ou Foulures*, 266
§. II. *Des Descentes, ou Hernies*,

ou Ruptures, page 269
CHAP. XLII. *Des Accidents*, 277
§. I. *Des Corps arrêtés dans l'œsophage, ou entre la bouche & l'estomac*, 281
§. II. *Des Personnes noyées*, 293
§. III. *Des Vapeurs nuisibles & suffoquantes*, 309
§. IV. *Des Effets du très-grand Froid*, 315
CHAP. XLIII. *Des Evanouissements & des autres cas qui demandent de prompts secours*, 323
§. I. *Des Evanouissements*, ibid.
ART. I. *De l'Evanouissement causé par trop de sang*, ibid.
ART. II. *De l'Evanouissement causé par Anémie, ou le trop peu de sang*, 325
ART. III. *De l'Evanouissement causé par l'embarras de l'Estomac*, 327
ART. IV. *De l'Evanouissement causé par les Odeurs*, 328
ART. V. *Des Evanouissements qui arrivent dans les Maladies*, 329
ART. VI. *De l'Evanouissement qui succede à l'Accouchement*, 330
§. II. *De l'Ivresse*, 333
§. III. *De la Suffocation, de l'E-*

touffement & de l'Etranglement, 338
ART. I. *De la Suffocation & de l'Etouffement*, ibid.
ART. II. *De l'Etranglement*, 341
§. IV. *Des Personnes qui expirent dans les Convulsions. Des Morts subites, &c.* 343
ART. I. *Des Personnes qui expirent dans les Convulsions*, ibid.
ART. II. *Des Morts subites*, 348
De la Courbature, 363
§. I. *De la Courbature, occasionnée par les veilles, l'exercice immodéré, le travail excessif, &c.* 372
§. II. *De la Courbature, occasionnée par l'abus des aliments échauffants, du vin, &c.* 377
§. III. *De la Courbature, occasionnée par les passions, les peines d'esprit, &c.* 380
§. IV. *De la Courbature, occasionnée par l'excès des plaisirs de l'amour, le libertinage, la Masturbation, &c.* 383
Des Coups-de-Soleil, 396
De la Goutte-Rose, ou Couperose, 409
Des Cors aux pieds, 417
Des Remedes de précaution, 426

Fin de la Table du Tome quatrieme.



MÉDECINE DOMESTIQUE.

SUITE DE LA IIe PARTIE.

CHAPITRE XXXVI.

De la Maladie vénérienne.

DANS une édition précédente de cet Ouvrage, j'avois omis de traiter de cette espece de maladie; j'ai cru devoir réparer cette omission dans celle-ci. En effet, y ayant réfléchi plus attentivement, les raisons qui m'avoient empêché d'en parler, se sont évanouies. Il est bien vrai que des ignorants, se mêlant d'administrer des *remedes* dans cette ma-

ladie, peuvent être cause de plusieurs accidents fâcheux ; mais ce danger est plus que balancé par les grands & solides avantages que retirera un malade d'avoir, de bonne heure, une connoissance de son état & de l'attention qu'il doit au *régime* que cette maladie exige : car si ce *régime* ne guérit pas sa maladie, il la rendra au moins plus *benigne*, & moins funeste à son *tempérament* (1).

Un malheur, particuliérement attaché à cette maladie, c'est qu'il y a une espece de honte à déclarer qu'on en est attaqué. Cette opinion rend le déguisement nécessaire & force le malade, soit à cacher sa maladie, soit à s'adresser à ceux qui lui promettent une guérison prompte & secrete ; mais qui, dans la

(1) Nous sommes dispensés de justifier ce que M. BUCHAN avance ici. Le Gouvernement, qui s'occupe journellement de tout ce qui peut contribuer au soulagement & à la conservation des citoyens, a jetté un regard paternel sur cette foule de malheureux, qui, quoique victimes, pour la plupart, du libertinage le plus honteux, ne méritent pas moins notre pitié, puisqu'ils sont hommes. Par ses ordres, on fait des cours publics, dont l'objet est de donner l'histoire, la connoissance & le traitement des *maladies vénériennes*; & il vient de fonder des maisons publiques, où les indigents reçoivent des secours gratuits.

réalité, ne font qu'éloigner les *ſymptomes* pour un temps, & par ce moyen, fixent le *virus* plus profondément dans le ſang. C'eſt ainſi qu'une maladie légere, qu'on auroit pu facilement guérir, ſe trouve ſouvent convertie en une maladie opiniâtre & quelquefois incurable.

Un autre malheur, également attaché à cette maladie, c'eſt qu'elle prend mille formes diverſes; de ſorte qu'elle pourroit plutôt être appellée un aſſemblage de maladies, qu'une maladie unique. Deux maladies différentes ne demandent pas une méthode de traitement plus variée, que la *vérole* dans ſes différentes périodes. De-là on voit combien il y a de folie & de danger de ſe confier, pour ſa guériſon, à aucun ſecret en particulier. On voit tous les jours cependant ces ſecrets ordonnés & adminiſtrés, exactement de la même maniere, à tous ceux qui veulent en faire uſage, ſans avoir la moindre attention à l'état de la maladie, à la *conſtitution* du ſujet, à l'*intenſité* des *ſymptomes*, & à mille autres circonſtances, qui ſont de la plus grande importance.

Quoique la *vérole* ſoit, en général, le fruit du libertinage, cependant au-

jourd'hui les innocents y ſont expoſés comme les coupables : les enfants, les nourrices, les ſages-femmes, les femmes mariées, dont les époux ont été débauchés, en ſont ſouvent attaqués, & en meurent quelquefois, parce qu'on ne s'eſt pas mis en devoir de prévenir le danger aſſez tôt.

Les malheurs, auxquels ces perſonnes ſont expoſées, nous ſerviront d'excuſe, ſi toutefois nous en avions beſoin, en entreprenant de décrire les *ſymptomes* & le traitement de cette maladie, malheureuſement trop commune. (V. note précédente.)

Si nous faiſions l'énumération de tous les *ſymptomes* différents de la *vérole*; ſi nous peignions cette maladie ſous toutes ſes faces, nous nous étendrions beaucoup au-delà de l'eſpace que nous avons deſtiné à cette partie de notre Ouvrage. Nous bornerons donc nos obſervations aux circonſtances les plus importantes, ſans faire mention de celles qui ſont légeres, ou qui ne ſe rencontrent que rarement. De même, nous ne traiterons pas de l'hiſtoire de cette maladie, non plus que des différentes méthodes qu'on a employées pour la guérir, depuis qu'elle a été tranſportée en Europe, &

de plusieurs autres objets de cette nature, bien propres, sans doute, à amuser le lecteur, mais fort peu à lui donner aucune connoissance utile.

§. I.

De la Gonorrhée virulente.

La *gonorrhée virulente*, que le vulgaire appelle *chaude-pisse*, est un écoulement involontaire de matiere *purulente* par les parties de la génération dans l'un ou dans l'autre sexe (1). Les premiers *symptomes* de cette maladie paroissent ordinairement huit ou neuf jours après qu'on s'est exposé à l'infection. Cependant c'est quelquefois le deux ou le troisieme jour, d'autres fois

(1) M. BUCHAN avance un peu trop, quand il dit que la matiere de la *gonorrhée* est *purulente*. Tous les bons Médecins croient que ce n'est autre chose que l'humeur des *glandes* qui sont dans la duplicature du *canal de l'uretre*. Et en effet, si c'étoit du *pus*, ou une matiere *purulente*, qui forme l'écoulement dans la *chaude-pisse*, à l'abondance avec laquelle elle sort, il devroit y avoir, en peu de temps, une déperdition considérable de substance, dans les parties qui en sont le siege. D'ailleurs cette matiere coule quelquefois pendant plusieurs mois, sans douleur, ne venant alors que de relâchement.

auſſi on ne s'en apperçoit qu'à la fin de la quatrieme & même de la cinquieme ſemaine.

Avant que l'écoulement ſe ſoit établi, le malade reſſent un chatouillement, accompagné d'une douleur légere dans les parties de la génération; enſuite une humeur claire, glaireuſe, commence à couler par le *canal de l'uretre*; elle teint le linge & occaſionne un petit chatouillement, ſur-tout dans le temps qu'on urine. Ce chatouillement allant en augmentant, produit à la fin une véritable douleur accompagnée de chaleur ſur-tout vers l'extrémité du *canal de l'uretre*, où on commence bientôt à appercevoir auſſi une légere rougeur & de l'*inflammation*.

Si la maladie fait des progrès, la douleur, la chaleur de l'urine & l'écoulement augmentent, & de nouveaux *ſymptomes* ſe manifeſtent de jour en jour. Les hommes éprouvent une érection douloureuſe & involontaire, plus fréquente & de plus longue durée que dans l'état de ſanté; *ſymptome* qui incommode le plus le malade quand il eſt chaudement dans ſon lit. La douleur qu'on ne reſſentoit d'abord que vers les extrémités du *canal de l'uretre*,

gagne alors toute l'étendue de ce *canal*, & eſt la plus vive au moment où le malade vient d'uriner. L'écoulement s'éloigne de plus en plus de la couleur de la *ſemence* qu'il avoit d'abord, devient jaune & prend enfin tous les caracteres du *pus*. (V. note 1, p. 5 de ce vol.)

Lorſque la maladie eſt parvenue à ce dégré, tous les *ſymptomes* augmentent d'intenſité. La chaleur de l'urine devient ſi grande, que le malade appréhende d'uriner, quoiqu'il en ait perpétuellement envie; enfin il ne rend ſes urines qu'avec la plus grande difficulté, & ſouvent même que goutte à goutte. L'érection involontaire devient de plus en plus fréquente & douloureuſe. Le malade éprouve en outre de la douleur, de la chaleur, & un ſentiment de peſanteur vers le *fondement*. La matiere de l'écoulement eſt âcre & abondante; elle eſt brune, verte, & quelquefois d'une couleur de ſang. Un traitement convenable diminue peu-à-peu la violence de ces *ſymptomes*; la chaleur des urines s'éteint inſenſiblement; les érections douloureuſes & involontaires, la chaleur, la douleur au *fondement* deviennent plus ſupportables; l'écoulement ceſſe par dégré, & la matiere de-

vient plus blanche, plus épaisse, jusqu'à ce qu'enfin elle disparoisse entiérement.

Une juste attention à la nature de ces *symptomes*, mettra facilement à portée de distinguer la *gonorrhée virulente* de toute autre maladie. Il y en a cependant quelques-unes avec lesquelles on peut la confondre : telles sont les *ulceres* des *reins* ou de la *vessie*, les *fleurs blanches chez les femmes*, &c.; mais dans les deux premieres de ces maladies, le *pus* ne sort qu'avec les urines, & seulement quand le *sphincter* de la *vessie* est ouvert; au lieu que dans la *gonorrhée* l'écoulement est continu. Il est beaucoup plus difficile de la distinguer de la derniere ou des *fleurs blanches*. Il faut alors s'attacher à la reconnoître principalement par ses effets, comme la douleur qu'elle cause, la *contagion* qu'elle communique, &c.

RÉGIME. Dès qu'une personne a lieu de soupçonner qu'elle est attaquée de cette maladie, elle doit observer, aussitôt & très-exactement, un *régime rafraîchissant*, pour éviter toutes les choses qui sont d'une nature échauffante, comme le *vin*, les *liqueurs spiritueuses*, les sauces au jus, les *aliments épicés*, salés, de

haut goût, fumés, séchés, &c. ainsi que tous les végétaux *aromatiques* & *âcres*, comme les *oignons*, l'*ail*, les *échalottes*, la *muſcade*, la *moutarde*, la *cannelle*, le *macis*, le *gingembre*, &c. Elle ne vivra que de *végétaux adouciſſants*, de *lait*, de *bouillons*, de *potages légers*, de *panade*, de *gruau*, &c. Elle boira de *l'eau d'orge*, du *lait* coupé, des *décoctions* de racines de *guimauve* & de *régliſſe*; des *infuſions* de *graines de lin*, ou du *petit lait clarifié*. Il faut que le malade uſe de ces boiſſons en grande abondance. Tout exercice violent, de quelque eſpece qu'il ſoit, ſur-tout l'exercice du cheval & les plaiſirs de l'amour, doivent être interdits. Il faut qu'il ſe garantiſſe du froid, &, pour peu que l'*inflammation* ſoit violente, il doit garder le lit.

Remedes. Il eſt rare qu'on puiſſe guérir tout à la fois, & promptement, & radicalement une *gonorrhée virulente*: il ne faut donc pas que le malade compte ſur une guériſon rapide, & le Médecin ne peut pas la promettre. Cette maladie dure ſouvent deux, trois mois, quelquefois même cinq & ſix, quoiqu'on ait employé le traitement convenable. A la vérité, on peut arrêter une *gonorrhée*

légere en peu de jours, en baignant les parties génitales dans de l'*eau* & du *lait* chauds, & en injectant, souvent dans la journée, un peu d'*huile d'amandes douces*, ou une *infusion* de *graine de lin*, chauffés au dégré du *lait* qui vient d'être trait; & lorsque ces moyens ne suffisent pas pour emporter la maladie, ils en diminuent toujours la violence. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on ne doit employer les *injections astringentes* qu'avec la plus grande précaution, & uniquement lorsque la maladie est très-légere & absolument récente; mais lorsqu'elle est violente ou ancienne, de sorte que le *virus* a eu le temps de passer dans la masse des humeurs, ces *remedes* ne font que rendre la guérison plus longue & la maladie plus dangereuse.

C'est aujourd'hui une pratique commune d'arrêter les *gonorrhées* par le moyen des *injections astringentes*. Il n'est pas douteux que cette pratique ne soit bonne, toutes les fois qu'on peut en user en sûreté; mais elle ne peut être employée que par les personnes instruites & expérimentées dans le traitement de cette maladie. L'*injection astringente*, dont il est question, se prépare de la maniere suivante:

Prenez de *sucre de plomb*, demi-gros,
d'*eau rose*, 6 ou 7 onces.

Mêlez.

Lorsque les circonstances permettent de l'employer, on la fait un peu chauffer; on en emplit une petite seringue qu'on introduit dans le *canal de l'uretre;* on en injecte cinq ou six fois par jour, & on continue jusqu'à ce que l'écoulement soit arrêté.

Qu'on emploie les *injections*, ou non, les *purgatifs rafraîchissants* (a) con-

---

(a) Si le malade peut prendre une *dissolution* de *sel de glauber* & de *manne*, on lui donnera six gros de ce *sel*, & une demi-once de *manne;* ou, si sa constitution l'exige, on peut aller jusqu'à une once du même *sel* avec la même quantité de *manne*. On dissout ces deux substances dans une chopine d'eau bouillante, ou de *petit lait*, ou d'eau légere de *gruau*, & le malade prend le tout dans la matinée.

Si une *infusion* de *séné* & de *tamarins* lui paroît moins désagréable, on la préparera de la maniere suivante :

Prenez de *séné*, 2 gros,
de *tamarins*, 1 once.

Laissez *infuser* toute la nuit, dans une chopine d'eau bouillante : on passe le lendemain matin, & on ajoute une demi-once de *sel de glauber*. On en donne une tasse toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'elle opere.

Si le malade préfere de se *purger* avec un *électuaire*, le suivant est très-convenable.

Prenez d'*électuaire lénitif*, 4 onces,
de *crême de tartre*, 2 onces,

viennent toujours dans la *gonorrhée*. Il ne faut cependant pas qu'ils soient forts, encore moins qu'ils soient pris dans la classe des *drastiques*. Tout *remede* capable de secouer fortement la machine augmenteroit le danger, & donneroit à la maladie de plus profondes racines. Procurer deux ou trois *selles* tous les deux ou trois jours, dans la premiere quinzaine; autant tous les quatre ou cinquieme jours dans la deuxieme, suffit en général pour diminuer l'*inflammation*, ralentir l'*écoulement*, changer la couleur & la consistance de la matiere, qui devient plus blanche & plus épaisse, à mesure que le *virus* se dissipe.

Lorsque les *symptomes inflammatoires* sont violents, il faut toujours commencer par saigner. Cette opération, ainsi que dans les autres *inflammations* loca-

---

de *jalap en poudre*, 2 gros,
de *rhubarbe en poudre*, 1 gros,
de *sirop de roses pâles*, quantité suffisante.

Mêlez le tout; faites un *électuaire* mollet. On en donne deux ou trois cuillers à caffé, les soirs & les matins, des jours ou le malade veut se *purger*. On peut augmenter ou diminuer les doses de ces *remedes*, selon les circonstances. Nous avons prescrit de dissoudre le *sel de glauber* dans une grande quantité de liquide, afin d'en rendre l'opération plus douce.

les, doit être répétée selon la force & le *tempérament* du malade, selon l'urgence & la violence des *symptomes* (1).

Les *remedes* propres à exciter la *sécrétion* des urines, conviennent encore dans cette *période* de la maladie. En conséquence on donnera le suivant :

Prenez de *sel de nitre*, 1 once,

---

(1) On observera que M. BUCHAN ne prescrit la *saignée* que dans le cas où les *symptomes d'inflammation* sont violents ; car dans les *inflammations* légeres, comme elles le sont ordinairement dans la *gonorrhée virulente*, qui n'est pas tombée dans les *bourses*, (V. §. III de ce Chap.) en privant le malade d'une partie de ses forces, la *saignée* conduiroit au relâchement, & par-là tendroit à prolonger l'*écoulement*, qui n'est déja que trop difficile à arrêter. C'est ce que paroissent ignorer la plupart de ceux qui se regardent comme seuls en possession de traiter cette maladie. Au moindre *symptome* ils saignent, & leur routine, à cet égard, est si aveugle, qu'ils n'entreprennent jamais ce qu'ils appellent un traitement, qu'ils n'aient commencé par la *saignée*, même dans les cas où la maladie n'existe que dans leur imagination, ou dans leur mauvaise foi. (V. T. III, note 1, p. 251.) Cependant ces maladies n'ont aucun privilege sur toutes les autres : la *saignée* n'y est nécessaire & même utile que quand elles sont accompagnées des *symptomes* que nous avons spécifiés l'indiquer ; (V. T. II, note 1, p. 31 & 32,) & l'employer comme on fait à tout indistinctement, décele, de la maniere la moins équivoque, ou la témérité, ou l'ignorance la plus complete.

de *gomme arabique*, 2 onces. Broyez le tout ensemble, divisez en 24 prises égales. Le malade prendra une de ces doses, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de sa boisson. Si ce *remede* forçoit le malade à uriner assez souvent pour le fatiguer, il faudroit, ou qu'il le prît moins fréquemment, ou qu'on lui donnât, au lieu de *nitre*, la même quantité de *magnésie blanche* (1).

Lorsque la douleur & l'*inflammation* ont leur siege aux environs du *col* de la *vessie*, il faut donner souvent des *lavements émollients*, qui, outre l'avantage de procurer des *selles*, ont encore celui de servir de *fomentation* interne aux parties *enflammées*.

Les *cataplasmes adoucissants* sont d'un grand avantage, toutes les fois qu'on peut les appliquer commodément sur les parties. On les fait de farine de *lin*,

(1) Cette dose de *nitre* fatiguera le malade, non-seulement parce qu'elle le forcera d'uriner souvent, mais encore parce qu'elle irritera l'*estomac* & les *intestins*. Tout le monde sait que le *nitre*, pour qu'il rafraîchisse & qu'il excite l'écoulement des urines, doit être donné à petite dose. Celle que prescrit M. BUCHAN est donc trop forte, à tous égards : 2 ou 3 grains de ce *sel* par verre de *tisane*, est tout ce qu'il faut pour remplir cette double *indication*.

ou de mie de pain de *froment*, avec du *lait* adouci avec du *beurre* frais, ou de bonne *huile*. Si l'on ne peut faire uſage de ces *cataplaſmes*, il faut appliquer des linges trempés dans l'eau chaude, ou des veſſies pleines de *lait* chaud & d'eau. J'ai vu ſouvent les douleurs les plus atroces, durant la *période inflammatoire* de la *gonorrhée*, être appaiſées par l'un ou l'autre de ces *remedes* externes (1).

Un *ſuſpenſoir*, pour ſoutenir le *ſcrotum*, eſt un des moyens les plus propres à calmer l'*inflammation* des *vaiſſeaux ſpermatiques*. Il faut qu'il ſoit fait de maniere à ſoutenir les *teſticules*, & le malade doit le porter dès le commencement de la maladie, & pluſieurs ſemaines encore après la guériſon.

Le traitement que nous venons d'expoſer, guérit quelquefois la *gonorrhée* ſi promptement, que le malade reſte fort

(1) Un *remede*, qui n'a jamais manqué de me réuſſir dans les cas où les *cataplaſmes*, dont l'Auteur vient de parler, ne calmoient pas aſſez promptement les douleurs, c'eſt le *cataplaſme* avec la mie de pain & l'*eau végéto-minérale* de *Goulard*, qu'on renouvelle toutes les deux ou trois heures; en moins de douze heures, ils procurent un ſoulagement marqué, & ſouvent en un jour l'*inflammation* & les douleurs ſont diſſipées. Ce *cataplaſme* ſe fait comme les autres. (Voyez à la Table le mot *cataplaſme*.)

incertain s'il en étoit attaqué ou non. Cependant on ne doit compter que rarement sur une tournure aussi favorable. Il arrive beaucoup plus souvent qu'il ne fait qu'abattre ou suspendre les *symptomes inflammatoires*, de maniere à avoir recours, sans danger, au grand *spécifique*, c'est-à-dire, au *mercure* qui paroît absolument nécessaire dans toutes les *maladies vénériennes* obstinées, pour en compléter la guérison.

Lorsque les *saignées*, les *purgations*, les *fomentations*, tous les autres moyens que nous venons de proposer, ont calmé les douleurs, rétabli l'état naturel du *pouls*, éteint la chaleur des urines, diminué la fréquence des érections involontaires, le malade doit commencer l'usage du *mercure*, sous la forme qui lui paroîtra la moins désagréable.

S'il se détermine pour les *pilules mercurielles communes*, il suffira qu'il en prenne d'abord deux le soir & une le matin; dose qu'on diminuera si le *mercure* porte trop à la bouche, & que, s'il n'y porte pas, on augmentera graduellement jusqu'à cinq & six par jour. Si le malade préfere le *calomélas*, il en prendra tous les soirs, étant dans le lit, deux ou trois grains, dont on fera un

bol avec un peu de *conserve de roses ;* il augmentera cette dose peu-à-peu jusqu'à huit ou dix grains. Une des *préparations mercurielles* des plus communes & actuellement des plus en usage, est le *sublimé corrosif.* On le donnera de la maniere que nous le recommanderons dans la *vérole confirmée.* (V. §. VII de ce Ch.) Ce *remede* administré, avec les précautions qu'il exige, m'a toujours paru être l'un des plus sûrs & des plus efficaces de tous les *remedes* dans ces maladies.

Le malade prendra celui de ces *remedes* qu'il aura choisi, ou tous les jours, comme nous venons de le dire, ou seulement de deux jours l'un, selon que son *estomac* pourra le supporter. La dose ne doit jamais être assez forte pour exciter la *salivation*, à moins qu'elle ne soit très-légere. Car cette maladie peut être guérie plus efficacement & avec autant de certitude sans *salivation*, qu'en l'excitant. Lorsque le *mercure* sort avec abondance par les *glandes* de la bouche, il ne guérit pas la maladie avec autant de succès, que lorsqu'il reste long-temps dans le corps, & qu'il n'en est évacué que peu-à-peu (1).

---

(1) Le sentiment de M. BUCHAN, relativement

Quand le *mercure* purge, ou donne des *coliques* au malade pendant la nuit, il

---

à la *salivation*, est celui de tous les bons praticiens. Une longue expérience prouve évidemment, dit M. LIEUTAUD, que le *ptyalisme* (ou la *salivation*) qu'on croyoit autrefois nécessaire, est non-seulement inutile, mais encore dangereux. Voici comme M. DE HORNÉ, Médecin ordinaire de Madame la COMTESSE D'ARTOIS & de Monseigneur le Duc d'ORLÉANS, s'explique sur la *salivation*, dans un bon Ouvrage qu'il vient de publier, sous le titre de : *Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes*, &c. p. 62 & suivantes. « On crut, (dans le temps des premiers » essais du traitement de la *vérole*) & de grands » hommes, dans la médecine, ont même été de » ce sentiment, que la *salivation* étoit indispen- » sable, pour la guérison de la *vérole*, & c'est » sur cette *excrétion* qu'on fondoit ses espéran- » ces & qu'on régloit l'administration du *mer- » cure*. Cette erreur étoit d'autant plus dange- » reuse, qu'elle sembloit plus accréditée par la » virulence & l'horreur même de cette *excré- » tion*. Il a fallu, pour la détruire, que des ob- » servateurs attentifs & conséquents joignissent » aux expériences les plus répétées, qui consta- » toient l'insuffisance & le danger de la *saliva- » tion*, le raisonnement le plus convaincant » pour ramener les incrédules. En effet, le *mer- » cure* étant le remede *spécifique* du *virus véné- » rien*, il étoit indispensable que ce *remede* par- » courût toutes les parties du corps qui en étoient » infectées : aucune portion de ce *virus* ne pou- » voit échapper à son action, sans reproduire, » bientôt, par une communication que la *circu- » lation* rendoit nécessaire & indispensable, de » nouveaux désordres pires que les premiers. » On comprit donc que la *salivation*, en atti-

faut qu'il prenne une *infusion* de *séné* ou quelqu'autre *purgatif*, & qu'il boive de grandes quantités de *tisane* de *gruau* pour prévenir les *déjections sanglantes*, assez ordinaires à ceux qui amassent du froid, ou qui prennent du *mercure* qui n'est pas préparé convenablement. Lorsque les *intestins* sont irritables, & que le *mercure* tend à donner des *coliques* ou à purger, on prévient ces effets dangereux, en ajoutant aux *pilules* ou au *bol*, ci-dessus prescrits, trente ou quarante grains de *diascordium* ou de *confection japonoise*. Après qu'on aura répété ces *pilules* ou ces *bols*, on donnera une *potion purgative*, pour emporter le *mercure* & prévenir la *salivation*.

La maniere d'empêcher le *mercure* de porter trop à la bouche, ou d'exciter la *salivation*, c'est de le combiner avec les

---

„ rant toutes les *parties mercurielles* aux *glandes* de la bouche & du *palais*, en privoit les autres parties du corps ; que les *purgatifs* qui calmoient & arrêtoient la *salivation*, avoient le même inconvénient qu'elle : ce qui, joint aux rechutes, qu'éprouvoient beaucoup de malades, traités par cette méthode d'ailleurs dangereuse & cruelle, l'a enfin décriée ; & s'il lui reste encore quelques sectateurs, elle les doit à l'opiniâtreté, à l'ignorance & à la routine; défauts vraiment insurmontables, quand ils sont réunis. „

purgatifs. C'est dans cette intention qu'on a imaginé les *pilules mercurielles laxatives*. La dose ordinaire est de trente-six grains, ou de trois *pilules*, soir & matin, qu'on répete tous les deux jours; mais il est plus prudent de commencer par deux ou même par une de ces *pilules*, & de n'aller jusqu'à trois que graduellement (1).

Quant aux personnes qui ne peuvent avaler, ni *bols*, ni *pilules*, on leur donnera le *mercure* sous forme liquide. Pour cet effet, on le suspend dans un véhicule aqueux, par le moyen de la *gomme arabique*. Cette *préparation* a l'avantage d'empêcher que le *mercure* n'affecte la bouche, ce qui le rend, à plusieurs égards, un excellent *remede* (a).

(1) Il faut bien faire attention de ne donner de ces *pilules laxatives* qu'autant qu'il sera nécessaire pour arrêter l'affluence du *mercure* vers les *glandes salivaires*; car, comme nous venons de le voir, note précédente, les *purgatifs*, continués trop long-temps, auroient le même inconvénient que la *salivation*, d'attirer vers les *intestins* toutes les *parties mercurielles*, & d'en priver les autres parties du corps. Il faut donc, dès que les *symptomes* de la *salivation* sont calmés, revenir au *mercure*, non combiné avec les *purgatifs*, qu'on donnera à plus petite dose, ou sous une forme différente.

(a) Voici la maniere de faire cette dissolution. Prenez de *mercure revivifié du cinabre*, 1 gros,

Heureusement pour ceux qui ne peuvent prendre le *mercure* intérieurement,

---

de *gomme arabique réduite en mucilage*, 2 gros.

Broyez le *mercure* & le *mucilage* dans un mortier de marbre, jusqu'à ce que les globules du *mercure* soient entiérement disparus. Alors, peu-à-peu, en remuant toujours,

Ajoutez de *syrop balsamique*, demi-once,
d'*eau de cannelle simple*, 8 onces.

On donne soir & matin une cuillerée de cette *dissolution*. Il y en a qui regardent cette *préparation de mercure* comme la meilleure qu'on puisse administrer dans la *gonorrhée* (1).

(1) Cette *préparation mercurielle* est connue ici sous le nom de *mercure gommeux* : nous en devons l'invention à M. Plenck, *Chirurgien accoucheur*, qui l'a publié dans un Ouvrage intitulé : *Methodus nova & facilis argentum vivum ægris venereâ labe infectis exhibendi*, &c. *Vindobonæ*, 1766. Mais au lieu d'eau de *cannelle simple*, M. Plenck prescrit l'*eau de fumeterre* à la même dose. Cependant, dit M. de Horne, (Ouvrage cité, note 1, p. 17) malgré les magnifiques promesses de l'Auteur, cette préparation n'est point encore parvenue à anéantir toutes les autres; c'est que, loin d'avoir été toujours confirmées (ces promesses) elles ont été au contraire quelquefois contredites par les observations les moins équivoques & les plus désintéressées. M. de Horne en trouve la raison dans la difficulté qu'a le *mercure* à rester uni à la *gomme*, lorsqu'on y a ajouté le *sirop* & l'*eau de fumeterre*. Il faut lire dans son Ouvrage, p. 253 & suivantes, les expériences qu'il a répétées, & qui le conduisent à donner la préférence à la forme, sous laquelle l'a préparé le premier M. Costel, Apothicaire de Paris, & qu'il appelle *mercure gommeux sous forme seche*.

ou dont les *inteſtins* ſont trop délicats pour en ſupporter les effets : cette ſubſtance réuſſit également & même mieux, à certains égards, appliquée extérieurement. Il faut avouer que le *mercure*, pris intérieurement, pendant un certain temps, affoiblit & nuit ſinguliérement aux *inteſtins*. On doit en conſéquence, lorſqu'il eſt néceſſaire d'en uſer long-temps, on doit, dis-je, préférer la méthode des *frictions* à toute autre. L'*onguent* ou *pommade mercuriel*, ou *l'onguent gris*, eſt la *préparation* la plus commune pour l'uſage externe. Cet *onguent* ſe fait en broyant enſemble parties égales de *mercure* & de *ſain doux*. On en emploie un gros, pour chaque *friction*. Le temps le plus propre pour les *frictions*, eſt le ſoir ; & la partie la plus avantageuſe eſt l'intérieur des cuiſſes. Le malade doit être placé devant le feu, tandis qu'on le frotte, & on couvre la par-

---

En effet, ſous cette forme, il peut être donné dans la plupart des *maladies vénériennes*, ſurtout dans celles de l'eſpece la plus *benigne*, & on doit le regarder comme un moyen de plus pour combattre le *virus*, quand il accompagne, ou qu'il occaſionne l'*hémoptiſie*, la *phthiſie*, ou d'autres maladies à-peu près du même genre, qui ne permettent que des *remedes* doux.

tie frottée avec une flanelle, que le malade doit porter pendant tout le temps des *frictions*. On trouve des *onguents* qui contiennent plus de *mercure*, d'autres qui en contiennent moins ; on peut donc augmenter ou diminuer la dose proportionnellement aux circonstances.

Si, pendant l'usage des *frictions*, les parties génitales viennent à s'enflammer ; si la chaleur & la *fievre* reparoissent ; si la bouche vient à *s'ulcérer* ; si les gencives s'attendrissent ; si la *poitrine* paroît s'affecter, il faut donner une dose ou deux de *sel de glauber*, ou de quelqu'autre *purgatif rafraîchissant*, (V. note *a*, p. 11 de ce Vol.) & interrompre les *frictions* pendant quelques jours. Cependant aussi-tôt que la *salivation* & les autres *symptomes* sont tombés, si la maladie n'est pas parfaitement guérie, il faut recommencer les *frictions* ; mais il faut employer moins d'*onguent* & mettre plus d'intervalle entre chaque frottement. De quelque maniere que le *mercure* soit administré, il faut en continuer l'usage tant qu'on a lieu de soupçonner qu'il reste du *virus* (1).

---

(1) Les *frictions* ont été très-long-temps la seule méthode, regardée comme sûre & infail-

Pendant l'usage du *mercure*, temps qu'on peut appeller la seconde *période*

---

lible de guérir les *maladies vénériennes*; & elles jouissent encore aujourd'hui de cette réputation, parmi ceux qui croient que la *salivation* est indispensable, parce que c'est la méthode qui l'excite avec le plus de force & de promptitude. (V. note 1, p. 17 de ce vol.) Cependant les ravages qu'elles ont occasionnés entre les mains des Médecins, même les plus sages & les plus expérimentés; les préparations qu'elles exigent; l'appareil qu'elles demandent; la lenteur, le dégout, la mal-propreté dans lesquels elles entraînent; les *excrétions* sales & sordides, qui portent à tous nos sens les impressions les plus désagréables, ont peu-à-peu éloigné les praticiens de cette méthode, d'ailleurs infidele & d'une estimation impossible, Car, dit M. DE HORNE, (ibid. p. 77 & suivantes) la même dose d'*onguent mercuriel* produisant, dans différents sujets, des effets absolument & même quelquefois contradictoires, on se trouve par-là hors de tout calcul. En effet, il existe des malades qui ont la peau si lâche, d'un tissu si flexible, si rare, & dont les *pores* sont si naturellement ouverts, qu'elle absorbe, pour ainsi dire, avec avidité, tous les corps qui lui sont présentés ou appliqués : il en est d'autres, au contraire, dont le tissu de la peau, extrêmement dense & compacte, n'admet & ne reçoit presque rien. Dans le premier cas le *mercure* introduit avec trop de facilité & en trop grande quantité relative, exerce une action trop vive, trop prompte & trop visiblement dangereuse, si elle est soutenue. Dans le deuxieme cas, les malades ne sont que peu ou point affectés de l'effet du *mercure*; à peine en ont-ils reçu quelques parties. De sorte que s'il étoit déterminé, par des expériences réitérées, quelle est la dose de *mercure*, nécef-

de

de la maladie, il ne faut pas que le *régime* soit aussi sévere que dans la premiere période, ou dans le temps de l'*inflammation*: cependant le malade doit éviter les excès de quelque genre qu'ils soient. Les *aliments* doivent être sim-

---

saire à la guérison de la *vérole* par cette méthode, on pourroit en conclure qu'elle ne seroit jamais assurée, puisque cette dose seroit toujours dépendante de la *résorbtion*, qu'on ne peut raisonnablement déterminer, & dont l'estimation est, pour ainsi dire, impossible.

Ces inconvénients ne sont pas les seuls que produise la méthode des *frictions*. Les *frictions* entraînent souvent après elles une infinité de maux presqu'aussi fâcheux que la maladie primitive: les douleurs de tête habituelles, celles des *articulations*, le tremblement d'un ou de plusieurs membres, la *perte* des dents, quelquefois même la *consomption* ou le *marasme*, sont des suites malheureuses de l'administration peu réfléchie du *mercure* par cette méthode. De plus elle est pernicieuse dans la *phthisie*, l'*hémoptysie*, l'*hydropisie*, le *scorbut*, &c. & dangereuse dans la *grossesse*, parce qu'elle peut occasionner l'*avortement*.

Il n'y a donc que ceux qui ne peuvent absolument prendre le *mercure* intérieurement par délicatesse ou par trop de sensibilité de l'*estomac* ou des *intestins*, comme l'observe ici M. BUCHAN, qui doivent recourir à cette méthode. Au reste, on n'en fera jamais usage, qu'on n'ait préparé le malade pendant long-temps, au moyen des *bains* & des adoucissants, pour rendre les vaisseaux souples & diminuer, autant qu'il est possible, les résistances. On observera d'ailleurs, pendant l'usage des *frictions*, les préceptes que prescrit l'Auteur.

ples, légers & de facile *digestion* ; & on ne peut permettre que très-peu de vin, mêlé avec une suffisante quantité d'eau. Quant aux *liqueurs spiritueuses*, il faut s'en priver absolument de quelque nature qu'elles soient. J'ai vu souvent les *symptomes inflammatoires* se remontrer sous une forme plus dangereuse & l'*écoulement* augmenter, enfin la maladie devenir très-difficile & très-longue à guérir, par une seule débauche de vin.

Lorsque le traitement, que nous venons d'exposer, a calmé l'ardeur des urines & tous les autres *symptomes* qui affectent les parties de la génération; lorsque l'*écoulement* est considérablement diminué, qu'il n'y a plus de douleur & de gonflement dans les *aines* ou dans les *testicules*, qu'on est même dans le cas de ne plus les craindre; lorsque le malade n'éprouve plus d'érections involontaires, que la matiere de l'*écoulement* devient blanchâtre, épaisse, sans odeur & collante; lorsqu'on observe tous ces signes, ou la plupart d'entr'eux, alors la *gonorrhée* est arrivée à sa derniere *période*, & on peut procéder par dégrés à l'usage des *astringents* doux ou des *remedes agglutinatifs* : cependant il

ne faut encore les employer qu'avec précaution.

Quand le *virus* est anéanti, l'*écoulement* s'arrête ordinairement de lui-même; & lorsque le contraire arrive, on a tout lieu de craindre que le *virus* ne soit pas entiérement dissipé, ce dont on s'apperçoit bientôt : car lorsqu'on arrête l'*écoulement* & que la maladie n'est pas guérie, les *testicules* se gonflent, la gorge s'*ulcere*, & les *bubons* & plusieurs autres *symptomes* de la *vérole confirmée* se manifestent.

Dans ces cas, il faut rappeller l'*écoulement* par les *purgations*, & faire usage d'une plus grande quantité de *mercure*.

Afin donc de n'agir que prudemment & de ne pas arrêter trop subitement l'*écoulement*, il faut joindre les doux *astringents* aux *purgatifs* de la maniere suivante :

Prenez d'*électuaire lénitif*, 2 onces,
de *crême de tartre*, } de chaque
de *rhubarbe en poudre*, } demi-once,
de *baume de capahu*, 1 once & demie.

Mêlez; faites un *électuaire* avec le *sirop* de *roses pâles*.

On en prend environ la grosseur d'une *noix muscade*, soir & matin.

Si ces *remedes* ne sont suivis d'aucun inconvénient, on peut passer à des *astringents* plus forts, comme la *térébenthine de Venise*, le *baume du Pérou*, le *baume de Giléad*, &c. Si ces *baumes* occasionnent des *nausées* ou des soulévements de cœur, le malade pourra prendre, à leur place, deux fois par jour, quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*, dans un verre de vin rouge, ou une tasse d'*infusion* de *quinquina*.

Si l'*écoulement* persiste, malgré l'usage de tous ces *remedes*, sans être cependant accompagné d'aucun *symptome* de *virus vénérien*, on aura recours aux *injections astringentes*, qu'on prépare de la maniere suivante:

Prenez de *gomme arabique*, 2 gros,
d'*eau rose*, 5 onces,
de *sucre de saturne*, 12 grains.

Faites dissoudre la *gomme* dans l'*eau rose*, ajoutez le *sucre de saturne*.

On en injecte deux ou trois gros à la fois, dans le *canal de l'uretre*, par le moyen d'une petite seringue. Il faut que cette *injection* soit un peu chaude, & on la fait, ou plus forte, ou plus foible, selon les cas.

Il faut encore avoir attention au *régime* pendant cette fin de traitement. Le malade doit prendre un exercice modéré en plein air, mais sans s'échauffer, ni se fatiguer. Ses *aliments* doivent être secs & consolidants, comme le *biscuit*, le *riz*, le *millet*, les *gelées de corne de cerf* & autres d'une nature *fortifiante*. Il prendra pour boisson les *eaux de Bristol*, (Voyez T. III, note 1, p. 25) du vin de Bordeaux ou de Porto, en y ajoutant un peu d'eau. Il évitera toute espece d'excès, ainsi que tout ce qui peut tendre à relâcher ou à affoiblir la *constitution*.

Quand tous ces moyens sont infructueux & que l'*écoulement* persiste, quoique le *virus* soit parfaitement détruit, cette maladie n'est plus qu'une *gonorrhée simple*, dont nous allons donner le traitement.

§. II.

De la Gonorrhée simple, ou de l'Écoulement non virulent.

La *gonorrhée*, gagnée plusieurs fois, ou mal traitée, se termine souvent par un *écoulement*, provenant, ou d'un relâchement, ou d'*ulceres* cachés, dans quelques-unes des parties qu'occupoit la

gonorrhée virulente. Quoi qu'il en soit, il est de la plus grande importance, pour la cure de cet *écoulement*, de bien reconnoître de laquelle de ces deux causes il procede. Lorsqu'il est très-opiniâtre, & qu'il ne cede que peu ou point aux *remedes astringents*, il y a lieu de soupçonner qu'il vient d'*ulceres*; si, au contraire, cet *écoulement* n'est pas continu, s'il n'a lieu que lorsque le malade est excité par des idées lascives, ou par les efforts qu'il fait pour aller à la garde-robe, on a tout lieu de croire qu'il tient principalement à un relâchement (1).

(1) On voit que cette *gonorrhée* ou cet *écoulement* peut ne point dépendre du tout du commerce avec les femmes. En effet, il n'est accompagné d'aucune douleur; la matiere qu'il fournit est blanche & de pure *semence*. Il vient souvent de plénitude à l'égard de ceux qui gardent le célibat & qui vivent dans l'abondance, sur-tout s'ils se plaisent aux lectures & aux pensées lascives; il est alors peu à craindre : mais s'il a sa source dans le relâchement des organes, comme cela arrive quelquefois aux personnes foibles & d'un *tempérament phlegmatique*; s'il dépend d'un vice dans la liqueur *séminale*, ce qui n'est pas rare, parmi les *cachétiques* & les *scorbutiques*, il est plus dangereux, parce qu'il peut jetter, par sa durée, dans l'*épuisement* & le *marasme*. Il n'est pas moins à craindre lorsqu'il est une suite des *pollutions nocturnes* ou *volontaires*, ou de la *gonorrhée virulente* qui a altéré ces *organes*, comme l'observe l'Auteur.

Dans ce dernier cas, on doit avoir pour objet de fortifier & de donner aux vaisseaux foibles & relâchés un certain dégré de tension. En conséquence, outre les *remedes* conseillés, dans la troisieme période de la *gonorrhée virulente*, il faut recourir à des *astringents* plus forts & plus actifs : tels sont le *quinquina*, (*a*) l'*alun*, le *vitriol*, la *noix de galle*, les *racines* de *tormentille* & de *bistorte*, les *balaustes*, &c. Il faut, pendant que le malade prend ces *remedes*, faciliter sa guérison par les *injections astringentes*, telles que nous les avons recommandées dans le dernier état de la *gonorrhée virulente*. On peut y ajouter quelques *grains d'alun*, ou de *vitriol blanc*, selon les circonstances. Enfin, le dernier *remede* qu'on prendra, c'est le *bain froid*, qui est peut-être le plus puissant de tous ceux qu'on emploie pour fortifier & donner du *ton*. Il ne faut jamais manquer

(*a*) On peut combiner le *quinquina* avec les autres *astringents* de la maniere suivante :

Prenez de *quinquina concassé*, 6 gros,
de *noix de galle concassée*, 2 gros.

Faites bouillir dans trois demi-setiers d'eau, jusqu'à réduction de chopine ; passez ; ajoutez de *teinture de quinquina simple* 3 onces. On prend une petite tasse de cette *décoction* trois fois par jour, ajoutant à chaque tasse 15 ou 20 gouttes d'*élixir de vitriol*.

de l'employer dans cette espece d'*écoulement*, occasionné par relâchement, à moins que quelques circonstances, dépendantes de la *constitution* du malade, ne s'y opposent. Les raisons les plus fortes contre le *bain froid*, c'est qu'il nuit dans le cas de *pléthore* ou d'un mauvais état des *visceres*. Mais, dans le premier cas, on a la *saignée* & les *purgations*, qui, si elles ne guérissent point entiérement la *pléthore*, la diminuent au moins considérablement. Quant au mauvais état des *visceres*, c'est un obstacle insurmontable, parce que le poids de l'eau & la contraction subite des *vaisseaux* extérieurs, en refoulant le sang avec trop de force vers les parties internes, peuvent occasionner des ruptures de vaisseaux ou un *flux* d'humeurs sur les *organes* malades. Mais lorsqu'on n'a rien à craindre de ce genre, il faut employer le *bain froid*. Le malade, en conséquence, se plongera dans l'eau froide en entier & jusques pardessus la tête tous les matins à jeun, pendant trois ou quatre semaines, sans interruption, mais sans y rester long-temps. Il aura grand soin ensuite de se faire essuyer, aussi-tôt qu'il en sera sorti.

Le *régime* convenable dans ce cas,

est précisément le même que celui que nous avons conseillé dans la derniere *période* de la *gonorrhée virulente*. Les *aliments* seront de nature seche & *astringente ;* le malade boira des *eaux de Spa*, de *Pyrmont* & de *Bristol*, auxquelles il ajoutera un peu de vin rouge (1).

Lorsque l'*écoulement* ne cede en aucune façon à ces *remedes*, il y a tout lieu de croire qu'il vient de quelqu'*ulcere*. Dans ce cas, il faut recourir au *mercure* & aux autres *remedes* qui peuvent combattre l'*acrimonie* qui domine & affecte les humeurs : telles sont les *décoctions* de *squine*, de *salsepareille*, de *sassafras*, &c.

M. Fordyce avance qu'il a vu des *écoulements* opiniâtres, subsistant depuis deux, trois, ou quatre ans, être parfaitement guéris par des *frictions mercurielles*, après avoir tenté, en vain, presque tous les autres *remedes*. Mais le Docteur Chapman, en convenant de leurs succès, ajoute que le *mercure* réussit beaucoup mieux, dans ce cas, lorsqu'il est joint à la *térébenthine* & aux autres *remedes agglutinatifs :* aussi re-

(1) Voyez T. II, note 1, p. 433, & T. III, note 1, p. 25, pour les *eaux minérales* de France qui peuvent être suppléées à celles-ci.

commande-t-il des *pilules* faites de *calomélas* & de *térébenthine de Venise*, & veut-il que leur usage soit accompagné de *décoction* de *gayac* & de *salsepareille* (a).

Le dernier *remede* que nous avons à recommander, contre les *ulceres* du *canal de l'uretre*, sont les *bougies suppuratives*. Comme il y en a de beaucoup d'especes, & qu'on en trouve presque par-tout de toutes faites, nous ne nous occuperons pas à décrire les *ingrédients*

(a) Les *pilules* de *calomélas* & de *térébenthine* se préparent comme il suit :

Prenez de *térébenthine de Venise*, bouillie jusqu'à un dégré suffisant de dureté, demi-once,
de *calomélas*, demi-gros.

Mêlez ; faites soixante *pilules*, avec quantité suffisante de *sirop*. On en prend cinq ou six, matin & soir. Si durant l'usage de ces *pilules*, la bouche vient à s'*ulcérer*, ou la poitrine à s'affecter, il faut les interrompre jusqu'à ce que ces *symptomes* soient disparus (1).

(1) On voit que le traitement que propose ici M. BUCHAN, ne regarde que l'*écoulement* simple, qui dépend du relâchement des *organes*, ou qui est la suite de la *gonorrhée virulente*. Mais lorsqu'il tient à un vice de la liqueur *séminale*, comme il arrive à quelques *cachétiques* ou à quelques *scorbutiques*, on sent qu'il faut employer les *remedes* qu'exige la maladie dont il est l'effet. Voilà pourquoi les *vulnéraires*, les *antiscorbutiques* & les *analeptiques* ont souvent guéri des *écoulements*, qui avoient résisté aux *astringents* les plus actifs & les mieux administrés.

qui entrent dans leur composition, ni la maniere de les préparer. Nous ferons seulement observer, qu'avant d'introduire une *bougie* dans le *canal de l'uretre*, il faut la tremper dans de l'*huile d'amande douce*, pour l'empêcher de produire son effet trop subitement. On la laisse dans le *canal* sept ou huit heures, plus ou moins, selon que le malade peut la supporter. Je dois ajouter que ces *bougies* guérissent souvent, non-seulement les *ulceres* opiniâtres, mais encore les *tumeurs*, les *carnosités* qui se trouvent dans l'*uretre*, enfin tout ce qui peut faire obstacle au passage de l'*urine* (1).

§. III.

Du Gonflement & de l'Inflammation des Testicules.

Le *gonflement* des *testicules*, qu'on appelle vulgairement *chaude-pisse tombée dans les bourses*, peut avoir pour

(1) Les especes de *bougies* ne sont pas moins nombreuses en France qu'en Angleterre. Chaque Chirurgien a sa maniere de les composer, qu'il juge, comme on le pense bien, préférable à toutes les autres. Nous donnons à la Table la composition de celles dont on fait le plus d'usage. (Voyez le mot *Bougie*.)

cause le *virus vénérien* tout récent, ou ce même *virus* déja passé dans le sang; mais ce dernier cas est très-rare. Quant au premier, il est assez fréquent; car on voit le *gonflement* des *testicules* arriver très-souvent dans le premier & dans le second état de la *gonorrhée virulente*, sur-tout quand l'*écoulement* a été arrêté trop tôt, soit pour avoir pris du froid, soit pour avoir bu des liqueurs fortes, pris des *purgatifs* trop forts ou *drastiques*, ou un exercice violent; soit enfin pour avoir fait usage trop tôt de *remedes astringents* (1).

Dans le *gonflement inflammatoire* du *testicule*, la *saignée* est nécessaire, & il faut la répéter selon l'urgence des *symptomes*. Les *aliments* doivent être légers & la boisson *délayante*. Le malade s'abstiendra de viandes fortement assaisonnées, de vin, d'*épices*, de tout ce qui est de nature échauffante. Les *fomentations* sont ici singuliérement utiles, ainsi

(1) Cependant les *testicules* peuvent être gonflés & enflammés par toute autre cause que par le *virus vénérien* : les coups, les *contusions*, les efforts peuvent encore produire le même effet; mais lorsqu'ils reconnoissent ces causes, ils sont accompagnés de *vomissements*, de *convulsions* & d'autres accidents graves; ce qui les rend très-faciles à distinguer.

que les *cataplasmes de mie de pain* & de *lait*, adoucis avec du *beurre frais*, ou de l'*huile douce*. Le malade doit en avoir constamment tant qu'il est au lit; & lorsqu'il est debout, les *testicules* doivent être tenus chaudement & soutenus par un *suspensoir*, de maniere qu'il prévienne l'effet résultant de leur poids (1).

Si l'on ne peut réussir à diminuer le *gonflement* par le *régime rafraîchissant* que nous venons d'exposer, & qu'on doit varier, selon les circonstances, il faut alors faire subir au malade un traitement *mercuriel*, tel que sa guérison en soit entiérement assurée. En conséquence, on lui fera des *frictions mercurielles*, comme nous l'avons conseillé dans la *gonorrhée virulente*, mais sur les *testicules*, pourvu, toutefois, qu'il n'y ait pas de douleur; car s'il y en avoit, il faudroit les faire sur les cuisses: en outre le malade gardera le lit pendant cinq ou six semaines, s'il est nécessaire, ayant

(1) Les *cataplasmes*, prescrits contre la *gonorrhée*, réussissent également dans ce cas. (V. note 1, p. 15 de ce Vol.) Il est important d'observer que le lit est ici de la plus grande utilité; qu'en conséquence il ne faut permettre au malade de se lever que lorsque le *gonflement* & l'*inflammation* sont dissipés en grande partie, & qu'ils n'occasionnent plus de douleurs.

pendant tout ce temps, les *testicules* soutenus par un *suspensoir*, & buvant abondamment d'une forte *décoction* de *salsepareille*. (Voyez ci-après §. VII de ce Chapitre.) Lorsque ces *remedes* sont insuffisants, & qu'il y a lieu de soupçonner un vice *scrophuleux* ou *cancereux* qui entretienne l'un ou l'autre, malgré la destruction du *virus vénérien*, une dureté dans le *testicule*, il faut alors *fomenter* journellement les parties avec une *décoction* de *ciguë*, ajouter aux *cataplasmes* les feuilles de cette plante, & en faire prendre, en même-temps, l'*extrait* intérieurement. (*a*) Cette pratique est singuliérement recommandée par le Dr. STORCK dans les cas de *squirre* & de *cancer*; & M. FORDYCE assure qu'il a guéri, par cette méthode, des *testicules squirreux* depuis deux ou trois ans, même *ulcérés*, & où les douleurs *pungitives* & *lancinantes* avoient déja commencé à se faire sentir (1).

(*a*) On peut donner l'*extrait de ciguë* sous forme de *pilules*, & l'administrer de la maniere que nous l'avons conseillé pour le *cancer*. (V. T. III, p. 472 & suiv.)

(1) Lorsque cette maladie dépend des causes exposées, (V. note 1, p. 36 de ce Vol.) outre la *saignée*, les *cataplasmes émollients*, le *suspensoir* & le repos du lit, qui sont ici également

§. IV.

Des Bubons vénériens, appellés vulgairement Poulains.

Les *Bubons vénériens* sont des *tumeurs* dures, situées dans les *aines* & causées par le *virus vénérien*, qui séjourne dans ces parties. Il y en a de deux especes:

importants, il faut encore employer les *lavements émollients* & *anodins*; il faut même recourir aux *cataplasmes maturatifs*, lorsque le gonflement ne cede pas à ces premiers *remedes*. Enfin, on en viendra aux préparations de *ciguë*, telle que le conseille M. BUCHAN, si les parties prennent un caractere *squirreux* ou *cancereux*.

Quelle que soit la cause de l'*inflammation* des *testicules*, il arrive quelquefois que, malgré les secours les mieux administrés, elle donne lieu à des *abcès*, des *ulceres fistuleux*, à la *gangrene*, à l'*hydrocele* ou *hydropisie* du *scrotum*, &c. Ces cas, toujours embarrassants, exigent beaucoup de dextérité & de savoir : il faut donc, dès qu'ils se manifestent, appeller un Médecin expérimenté, & s'en rapporter à ses avis. On doit prévenir que la *gangrene*, lorsqu'elle a lieu, détruit facilement le *scrotum*; mais qu'il se régénere de la maniere la plus surprenante. On voit tous les jours des *testicules* nuds, sans aucun reste de *téguments*, se recouvrir parfaitement dans assez peu de temps. On doit prévenir encore que le *gonflement* des *testicules* commence presque toujours par l'*épididyme*, & qu'il est le dernier guéri, qu'il reste même souvent gonflé long-temps après la guérison, mais sans aucune douleur.

les uns qui viennent d'un *virus* récent; les autres d'une *vérole confirmée* (1).

La guérison des *bubons* naissants ou récents, c'est-à-dire, qui se manifestent peu après un commerce impur, peut se tenter d'abord par la *résolution*; & au cas qu'on ne réussisse pas, par la *suppuration*. Pour opérer la *résolution* d'un *bubon*, il faut que le malade suive le

(1) Ces deux especes de *bubons* sont dus incontestablement à la *vérole*; mais, dit M. LIEUTAUD, il est très-important d'observer, à l'occasion du *bubon vénérien*, que la douleur vive de l'*uretre* dans la *gonorrhée*, ou la *strangurie* violente, peuvent exciter aux *glandes inguinales* un *gonflement* qui ne manque pas de se dissiper, lorsque la douleur cesse : on sait que les douleurs du bras & de la bouche produisent tous les jours le même effet sur les *glandes* du cou & des *aisselles*. Combien de fois n'a-t-on pas traité cet *engorgement* passager des *glandes inguinales* pour le *bubon*, dont nous parlons, & dont les ignorants ont regardé la guérison toujours prompte, comme un rare effet de leurs *remedes*?

On a encore pris quelquefois la *hernie* ou *descente crurale* pour un *bubon*; on a même eu la témérité d'en faire l'ouverture, au grand détriment des malades. Le premier aspect est souvent le même; mais la *tumeur* que forme le déplacement du *boyau*, est toujours plus régulièrement sphérique & sa base est plus étroite; elle cede d'ailleurs au tact, puisqu'on a la liberté de la faire rentrer; circonstance qui ne laisse aucun doute sur son caractere. (Précis de la Méd. prat. T. II, p. 43 & 44.)

même *régime* que celui que nous avons conseillé dans le premier état de la *gonorrhée virulente*. (V. p. 8 de ce Vol.) On le saignera, & il prendra des *purgatifs rafraîchissants*, comme une *décoction* de *tamarins* & de *séné*, du sel de *glauber*, &c. (V. note *a*, p. 11 de ce Vol.) Si par ce traitement le *gonflement* & les autres *symptomes inflammatoires* sont dissipés, on peut, en toute sûreté, commencer l'usage du *mercure*, qu'on doit continuer jusqu'à ce que le *virus vénérien* soit entiérement dissipé.

Mais si le *bubon* est accompagné, dès le commencement, de douleur, de *pulsation* & d'une grande chaleur, il faut alors travailler à favoriser la *suppuration*. Dans ce cas on permettra au malade de suivre son *régime* ordinaire, & même de prendre de temps à autre un verre de vin. On appliquera sur la partie malade, des *cataplasmes émollients*, composés de *mie de pain* & de *lait*, adouci avec du *beurre frais*, ou de l'*huile*. Si le sujet est d'un *tempérament phlegmatique*, de sorte que la *suppuration* n'avance que très-lentement, on ajoutera aux *cataplasmes* des *oignons de lis*, bouillis, ou des tranches d'*oignons* ordinaires, crus, mêlés avec une quantité suf-

fisante de *basilicum jaune*. (V. note 13 p. 15 de ce Vol.)

Quand la *tumeur* est mure, ce qu'on reconnoît à la forme conique qu'elle prend, à la mollesse de la *peau* & à la *fluctuation* de la matiere très-sensible sous le doigt, il faut l'ouvrir avec le *caustique*, ou avec la lancette, & ensuite la panser avec un *digestif* (1).

Il arrive cependant quelquefois que les *bubons* ne peuvent être amenés, ni à *résolution*, ni à *suppuration*, & restent durs & indolents. Dans ce cas, il faut, avec le *caustique*, détruire les *glandes* endurcies; mais si ces *tumeurs* prennent le caractere du *squirre*, on travaille alors à les résoudre par le moyen de la *ciguë*, employée intérieurement & extérieurement, comme nous l'avons recommandé dans le paragraphe précédent. (Voyez p. 38 & note *a* de ce Vol.)

(1) Lorsqu'on a, par les moyens que propose l'Auteur, excité la *suppuration*, il est très-important de l'entretenir long-temps, c'est-à-dire, 30 ou 40 jours : c'est la plus sûre maniere de hâter la guérison de la *vérole*, en employant toutefois le *mercure*, comme on le prescrira ci-après, §. VII de ce Chapitre.

§. V.

Des Chancres.

Les *chancres* sont des *ulceres superficiels*, *calleux*, rongeants, qui peuvent exister, & avec la *gonorrhée virulente*, & sans elle. Ils ont ordinairement leurs sieges sur le *gland* ou aux environs, & se manifestent de la maniere suivante.

D'abord on voit paroître une petite *pustule* rouge, qui pointe bientôt, & qui ensuite distille une matiere blanchâtre tirant sur le jaune. Cette *pustule*, accompagnée de chaleur, démange ordinairement avant de s'ouvrir, & dégénere ensuite en un *ulcere* opiniâtre, dont le fond est couvert d'un *mucus visqueux*, & dont les bords deviennent par dégrés durs & *calleux*. Quelquefois les premieres apparences de ces *pustules* ressemblent à de simples *excoriations* de l'*épiderme*, qui cependant se transforment bientôt en *chancres*, lorsqu'elles ont pour cause le *virus vénérien* (1).

(1) Car les *chancres* n'ont pas toujours cette cause. Il est assez commun que les gens malpropres en soient infectés, &, dans ce dernier cas, de *simples lotions*, avec du vin, des *eaux thermales*, comme celles de *Balaruc*, &c., suffisent souvent pour les guérir.

Un *chancre* forme quelquefois une maladie par lui-même, ou primitive; mais le plus ſouvent, il eſt *ſymptomatique*, & annonce une *vérole confirmée*. Les *chancres* primitifs ſe manifeſtent bientôt après une cohabitation impure, & ſont ordinairement ſitués ſur les parties qui ne ſont recouvertes que d'un *épiderme* très-mince, comme ſur les *levres*, & ſur le bout des *mamelles* chez les femmes, ſur le *gland* chez les hommes, &c. (*a*).

Lorſqu'un *chancre* paroît auſſi-tôt après un commerce impur, le traitement eſt, à tous égards, le même que celui que nous avons conſeillé pour la *gonorrhée virulente.* Le malade obſervera le *régime rafraîchiſſant.* On lui tirera un peu de ſang, & il prendra quelques doſes de *ſel de glauber* & de *manne.* (Voyez p. 11

(*a*) Lorſque les *chancres* ſont ſitués ſur les levres, on peut communiquer la *vérole* par de ſimples baiſers. J'ai vu aux levres des *ulceres vénériens* très-opiniâtres, que j'avois toutes les raiſons du monde de croire qui venoient de baiſers d'une perſonne attaquée de la maladie.

Les nourrices doivent bien prendre garde d'allaiter des enfants gâtés, ou de ſe laiſſer tetter par des perſonnes attaquées de la *vérole.* Cette précaution eſt ſur-tout de conſéquence pour les nourrices, qui demeurent dans le voiſinage des grandes Villes.

& suiv. de ce Vol.) On baignera très-souvent la partie affectée, ou plutôt, on la trempera dans du *lait* chaud, coupé avec de l'eau ; & s'il y a beaucoup d'*inflammation*, on y appliquera un *cataplasme émollient*. Ces *remedes* suffisent dans la plupart des circonstances pour calmer l'*inflammation* & préparer le malade à prendre du *mercure*.

Les *chancres symptomatiques* sont, pour l'ordinaire, accompagnés d'*ulceres* dans la gorge, de douleurs nocturnes, d'*éruption farineuse* à la racine des cheveux, & de plusieurs autres *symptomes* de la *vérole confirmée*. Quoiqu'ils puissent avoir les mêmes sieges que les *chancres primitifs*, on ne les trouve cependant ordinairement que sur les parties de la génération & dans l'intérieur des cuisses. Ils sont moins douloureux que ceux dont nous venons de parler ; mais très-souvent ils sont plus étendus & plus durs. Comme leur traitement est le même que celui de la *vérole confirmée*, dont ils ne sont qu'un *symptome*, nous n'en dirons rien ici, nous renvoyons entiérement à ce traitement. (Voyez §. VII de ce Chapitre.) (1)

---

(1) Les parties naturelles de l'un & l'autre sexe

§. VI.

De plusieurs autres Symptomes vénériens.

En parlant de la *gonorrhée virulente*, nous avons décrit la plupart des *symptomes* qui l'accompagnent ou qui la suivent, & nous avons donné, en peu de mots, une idée du traitement qui convient à chacun d'eux; cependant il en est encore plusieurs autres, qui accom-

---

sont encore sujettes à des *verrues*, des *poireaux*, des *condylomes*, des *crêtes*, &c. Ce sont de petites *excroissances*, plus ou moins nombreuses, qui ne different entre elles que par la figure. Leur siege est particuliérement autour de l'*anus*, au *périné*, &c. Elles affectent encore le *gland* & le *prépuce*, & rendent quelquefois une espece de *sanie*, sur-tout les *verrues* & les *poireaux*.

Ces *symptomes* tiennent le plus souvent à la *vérole*; cependant ils peuvent exister indépendamment de ce *virus* : alors on les emporte avec les *caustiques* ou avec les *cathérétiques*, comme l'*eau phagédénique*, le *beurre d'antimoine*, la *pierre infernale*, &c., dont on ne doit cependant user qu'avec beaucoup de précaution. On emploie quelquefois les ciseaux ou la ligature, lorsque leur forme le permet; d'autres fois on les détruit avec l'*alun calciné*, la *poudre de sabine*, le *précipité rouge*, &c. On en saupoudre la partie qu'on a mouillée avec de la salive, & on les enveloppe dans de l'*onguent basilicum*, &c. On sent que lorsque ces *symptomes* sont *véroliques*, comme il arrive le plus souvent, il faut en même-temps employer les *remedes* internes prescrits contre cette terrible maladie. (V. §. VII de ce Chapitre.)

pagnent quelquefois cette maladie, comme la *ſtrangurie*, le *phimoſis*, le *paraphimoſis*, &c. (1)

ARTICLE PREMIER.
De la Strangurie.

La *ſtrangurie* reconnoît pour cauſe, ou une conſtriction *ſpaſmodique* du *canal de l'uretre*, ou l'*inflammation* de cette partie & de celles qui avoiſinent le *col de la veſſie*. Dans le premier cas, le malade commence à uriner avec aſſez de facilité; mais dès que l'urine a lavé la partie de l'*uretre* qui eſt ulcérée ou enflammée, il ſe fait un reſſerrement ſubit dans cet endroit, & l'on ne rend plus l'urine que par jets, & quelquefois par gouttes ſeulement. Dans le deuxieme cas, le malade ſent une chaleur & une douleur conſtantes dans ces parties; il a des envies perpétuelles d'uriner; mais il ne rend que quelques gouttes, & il eſt tourmenté par le *tenême*, ou par des envies continuelles d'aller à la garde-robe (2).

(1) On verra art. 1 & 2 qui ſuivent, la nature & l'explication de ces différents *ſymptomes*.

(2) Il y a une maladie, qui a beaucoup de reſſemblance avec celle-ci, & que la plupart des Auteurs confondent avec elle, comme fait ici M. BUCHAN, ſous le nom générique de

Lorſque la *ſtrangurie* eſt cauſée par le *ſpaſme*, il faut prendre les *remedes* qui peuvent étendre & émouſſer les parties *ſalines* dont les urines ſont compoſées. Ces *remedes*, outre les boiſſons *délayantes* ordinaires, ſont les *émulſions adouciſſantes* & *rafraîchiſſantes édulcorées* avec le *ſirop de pavot*. Si ces *remedes* ne produiſent pas l'effet deſiré, on *ſaignera* & on appliquera des *fomentations émollientes* ſur les parties naturelles.

Lorſque la *ſtrangurie* vient évidemment de l'*inflammation* des parties voiſines du *col de la veſſie*, il faut faire une *ſaignée* copieuſe, & la répéter ſelon l'urgence des cas. Si, après la *ſaignée*,

---

difficulté d'uriner avec plus ou moins d'ardeur. Cette maladie s'appelle *dyſurie*. Dans cette derniere, l'urine coule avec beaucoup de peine; mais l'envie de piſſer ceſſe, dès que la *veſſie* eſt déchargée; au lieu que dans la *ſtrangurie*, on a de continuelles envies d'uriner, & l'on ne peut rendre l'urine que goutte à goutte, avec de grandes douleurs. Quelquefois & même ſouvent, ces deux maladies ſe rencontrent enſemble ou ſe ſuccedent. Outre qu'elles ſont l'effet ordinaire des *maladies vénériennes*, elles peuvent encore être dues à l'uſage, tant interne qu'externe des *cantharides*, de la *biere* nouvelle, de la ſuppreſſion des *regles* & des *lochies* : elles ſont familieres aux vieillards, qui n'en guériſſent gueres, aux *hypocondriaques* & aux *ſcorbutiques*, &c. Elles admettent l'une & l'autre le même traitement.

la

la *ſtrangurie* perſiſte encore, on donnera des *lavements adouciſſants*, & on appliquera des *fomentations émollientes* ſur la *région* de la *veſſie*. En même-temps le malade prendra, toutes les quatre heures, une taſſe de la boiſſon *diurétique* ſuivante.

Prenez d'*eau d'orge*, 1 chopine,
de *ſirop de guimauve*, 6 onces,
d'*huile d'amandes douces*, 4 onces,
du *ſel de nitre*, demi-once.
(V. note 1, p. 14 de ce Vol.)

Mêlez.

Si ces *remedes* ne ſoulagent pas, & que la *ſuppreſſion d'urine* devienne totale, il faudra *ſaigner* de nouveau, & plonger le malade dans un *bain* chaud, juſqu'à la *poitrine*; mais alors il faudra interrompre la boiſſon *diurétique*, que nous venons de preſcrire.

Il eſt quelquefois néceſſaire, dans ce cas, de donner iſſue à l'urine par le moyen du *cathéter* ou de la *ſonde*; mais comme le malade en peut rarement ſouffrir l'introduction, nous préférons l'uſage des *bougies adouciſſantes*. Elles lubréfient le paſſage, & facilitent ſingulièrement l'évacuation de l'urine. Dès

qu'elles commencent à irriter, ou à causer quelques douleurs, il faut les retirer.

ARTICLE II.

Du Phimosis & du Paraphimosis, ou de l'Inflammation du Prépuce.

Le *phimosis* est un resserrement si considérable du *prépuce*, qu'il ne peut se renverser pour découvrir le *gland:* le *paraphimosis* est la maladie contraire, c'est-à-dire, un étranglement du *prépuce* au-dessous du *gland*, de maniere qu'il ne peut recouvrir cette partie, qui reste à nud.

Le traitement de ces deux *symptomes* approche de si près de celui de la *gonorrhée virulente*, qu'il est inutile d'en parler en détail. En général, les *saignées*, les *purgatifs rafraîchissants*, les *cataplasmes*, les *fomentations* suffisent. Que si cependant ces *remedes* ne parviennent pas à diminuer ce resserrement, & qu'on ait lieu de craindre que ces parties ne tombent en *gangrene*, il faudra alors faire vomir avec vingt ou trente grains d'*ipécacuanha*, ou un grain de *tartre émétique*, dont on aidera l'effet avec de l'eau chaude, ou une légere eau de *gruau*.

Il arrive cependant quelquefois que, malgré tous nos efforts, l'*inflammation* va toujours en augmentant, & que la *gangrene* donne déja les premiers signes de son existence. Dans ce cas, il faut *scarifier* le *prépuce* avec une lancette, &, s'il est nécessaire, le fendre dans toute sa longueur, pour empêcher le retour de l'étranglement; & dans le *phymosis* il faut mettre le *gland* absolument à découvert. Nous ne décrirons pas la maniere de faire cette opération, parce qu'elle doit toujours être faite par un Chirurgien. Lorsque la *gangrene* existe déja, il faut, outre l'opération dont nous venons de parler, *fomenter* très-souvent les parties avec des linges, trempés dans une forte *décoction* de fleurs de *camomille* & de *quinquina*, & donner au malade, toutes les deux ou trois heures, un gros de *quinquina* en poudre.

Quant au *priapisme*, (1) à la *chaude-*

(1) Le *priapisme* n'est pas toujours un *symptome* de *vérole*. Il est assez communément l'effet d'une tension des parties *génitales*, accompagnée d'un desir insatiable de l'*acte vénérien* : or ce desir, qui va quelquefois jusqu'à troubler le jugement & à faire perdre toute pudeur, affecte également les deux sexes. On l'appelle chez les femmes, *fureur utérine*. Cette maladie n'attaque

pisse cordée, &c., le traitement est absolument le même que celui de la *gonorrhée virulente*. Lorsqu'ils procurent des douleurs violentes, il faut que le malade prenne, le soir, quelques gouttes de *laudanum liquide*, sur-tout quand il aura pris dans la journée un *purgatif*.

§. VII.

De la Vérole confirmée.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des *maladies vénériennes*, dans lesquelles le *virus* est supposé arrêté dans la partie qui l'a reçu : nous allons actuellement envisager la *vérole*, comme étant *confir-*

---

guères que les personnes qui sont encore dans la jeunesse, & celles qui ont le *tempérament* très-échauffé. Elle n'est pas toujours de longue durée ; mais elle est quelquefois mortelle. Elle est peu à craindre pour les vieillards, qui en sont d'ailleurs beaucoup moins attaqués ; cependant elle est chez eux plus rebelle. Le libertinage outré, tant de l'esprit que du corps, les *aliments*, les *remedes stimulants*, & sur-tout les *cantharides* y donnent souvent lieu.

Le premier *remede* contre cette maladie, c'est d'éviter les causes qui l'ont fait naître ; ensuite viennent les *tempérants*, les *rafraîchissants*, comme la *saignée*, lorsqu'il y a lieu de craindre quelqu'*inflammation* ; le *lait*, le *petit-lait*, la *limonnade*, l'*orgeat*, les *émulsions*, les boissons *nitrées*, les *bains*, les *demi-bains*, tant tempérés, que froids, &c.

mée ou invétérée, c'eſt-à-dire, comme ayant paſſé dans le ſang, circulant dans toutes les parties du corps, ſe mêlant à toutes les *ſecrétions*, enfin empoiſonnant toute la *conſtitution*.

SYMPTOMES. Les *ſymptômes* de la *vérole confirmée*, ſont des *bubons* dans les *aines*, des douleurs de tête & des membres, ſur-tout la nuit, ou lorſque le malade eſt chaudement dans ſon lit (1), des *gales*, des *éruptions dartreuſes* de couleur jaune, reſſemblantes à des rayons de *miel*, ſur différentes parties du corps, particuliérement à la tête; des *ulceres rongeants*, qui commencent à ſe maniſeſter à la gorge, & qui gagnent peu-à-peu le *palais*, les *cartilages* du nez, qu'ils détruiſent, &c.; des *excroiſſances*, des *exoſtoſes* ſur la partie moyenne des *os*, dont les extrémités ſpongieuſes deviennent quelquefois fragiles, & ſe caſ-

(1) Un des principaux caracteres de ces douleurs eſt d'abord d'être plus ſenſible la nuit, comme M. BUCHAN l'obſerve très-bien, & enſuite d'être tellement profondes, que l'intérieur des *os* paroiſſe en être le ſiege. Elles ſont encore fixes ou vagues; mais les deux caracteres que nous venons de ſpécifier, doivent les faire diſtinguer de celles de la *goutte* & du *ſcorbut*, avec leſquelles on les confond ſouvent & fort mal à propos. (Voyez T. III, le Chapitre qui traite de la *goutte*, & la note 1, p. 221 de ce même III volume.)

ſent au moindre accident, tandis que d'autres fois ils ſont mous & pliants comme de la cire. Les *glandes conglobées* deviennent dures & *calleuſes*, & forment au *cou*, ſous les *aiſſelles*, dans les *aines*, & dans le *méſentere* des *tumeurs* dures, mobiles, ſemblables à celles des *écrouelles*. Il ſe forme encore des *tumeurs* de différents caracteres dans les *vaiſſeaux lymphatiques*, dans les *tendons*, dans les *ligaments* & dans les *nerfs*; comme des *ganglions*, des *nodus*, des *tophus* & celles qu'on appelle *gommes* ou *tumeurs gommeuſes*. Les yeux ſont affectés de *démangeaiſons*, de douleurs, d'*ophthalmie*, quelquefois d'une *cécité* complete. Le malade a un tintement dans les oreilles : il y reſſent de la douleur, il devient ſourd, & l'*oreille interne* s'*ulcere* & ſe carie. Toutes les *fonctions animales*, *vitales* & *naturelles* ſont viciées : le viſage devient pâle & livide; le corps ſe deſſeche. Enfin le malheureux affecté de cette maladie, devient incapable d'aucun mouvement, & tombe dans une *atrophie*, ou dans une *conſomption* mortelle.

Les femmes ont des *ſymptomes* particuliers à leur ſexe. Tels ſont le *cancer* au *ſein*, les *regles* exceſſives, ou leur

suppression, les *fleurs blanches*, les *affections hystériques*; l'*inflammation*, l'*abcès*, le *squirre*, la *gangrene*, le *cancer*, ou l'*ulcere* de la *matrice*. Les femmes qui sont dans ce cas, sont, pour l'ordinaire, *stériles*, ou sujettes à *avorter*; ou si elles accouchent, leurs enfants sont, en naissant, à moitié corrompus, ou tout couverts d'*ulceres*, ou d'une *érésipelle* universelle.

Telle est la liste des affreux *symptomes* qui accompagnent cette terrible maladie, quand elle est une fois confirmée ou invétérée. A la vérité on les rencontre rarement dans la même personne, ou en même-temps. Cependant il y en a toujours, en général, un assez grand nombre, pour que le malade soit fondé à en prendre de justes alarmes. Or, dès qu'il y a lieu de soupçonner que le *virus* est passé dans le *sang*, il ne peut trop se presser de travailler à l'expulser; sans quoi il s'exposeroit aux conséquences les plus terribles (1).

(1) La *vérole* est plus ou moins à craindre, relativement à son ancienneté, au nombre des *symptomes* qui l'accompagnent, à la nature des parties lésées & aux différentes complications. On la garde quelquefois très-long-temps, & sans incommodité: rien de plus commun que de rencontrer des gens chez qui cette maladie ne

TRAITEMENT. Le seul *remede* connu, jusqu'à présent en Europe, pour guérir, avec certitude, cette maladie, est le *mercure*, qu'on emploie sous un grand nombre de formes, suivies presque toutes d'un égal succès. Autrefois on regardoit comme impossible de guérir la *vérole confirmée* sans la *salivation*. Cependant cette méthode est en général assez peu suivie aujourd'hui, & l'on trouve que le *mercure* est aussi efficace, qu'il l'est même davantage, pour déraciner le *virus*, quand il est administré de maniere à ne point sortir par les *glandes salivaires*. (Voyez note 1, p. 17, & n. 1, p. 23 de ce Vol.)

Chaque siecle, chaque Auteur a vanté ses préparations de *mercure* pour guérir la *vérole*; mais on a enfin reconnu que

se manifeste qu'après vingt ou trente ans : il est aisé de juger qu'elle est alors très-rebelle. On la guérit très-difficilement, lorsqu'elle se rencontre avec le *scorbut*, ou les *écrouelles*; lorsqu'elle est invétérée, ou que les désordres qui arrivent aux *visceres*, ont fait un certain progrès. Elle est plus à craindre, dans les enfants & les vieillards. Les femmes n'en sont guères incommodées tant qu'elles sont *réglées*; mais le temps où elles cessent de *voir*, est le commencement de leurs souffrances. La *vérole* négligée se termine souvent par l'*hydropisie* ou le *marasme*. (M. LIEUTAUD, Précis de la Méd. prat. T. I, p. 181 & 182.)

les formes les plus simples sous lesquelles on l'introduit dans le corps, réussissent en général, tout aussi-bien que les préparations *chymiques* les plus recherchées. Ainsi les *pilules mercurielles*, ou un *onguent* préparé en triturant du *mercure pur* avec de la *graisse*, de la *résine* ou du *mucilage*, (V. n. 1, p. 21 de ce Vol.) guérissent les *symptomes vénériens* les plus opiniâtres, si on en continue l'usage pendant un temps suffisant, à moins que la *constitution* ne soit tellement altérée, que la guérison en soit impossible.

On emploie ces *remedes* de la même maniere que pour la *gonorrhée virulente*; & dès les premieres apparences de *salivation*, on interrompt & on donne une ou deux *purgations*. Il est impossible de fixer, ou la quantité exacte de ces *remedes*, ou le temps juste pendant lequel il faut les continuer, pour achever la cure. Ces circonstances varieront toujours selon la *constitution* du malade, la saison de l'année, l'intensité de la maladie, son ancienneté, &c. Mais, quoiqu'il soit difficile en effet, & comme le célebre ASTRUC l'observe, de déterminer *à priori* la quantité précise de *mercure* qu'il faut donner pour opérer

la guérison complete de la *vérole*, cependant on peut le faire *à posteriori*, d'après la diminution & la cessation des *symptomes*. Le même Auteur ajoute que dans les cas ordinaires, il ne faut pas employer moins de 2 onces d'*onguent mercuriel* fort, & que, dans les autres cas, il ne faut jamais en employer plus de trois ou quatre onces.

De toutes les préparations *chymiques* de *mercure*, tant vantées pour la guérison de la *vérole*, nous ne parlerons que du *sublimé corrosif*. L'illustre Baron VAN-SWIETEN mit cette préparation en pratique en Allemagne il y a déja nombre d'années, & bientôt le savant Dr. PRINGLES, qui étoit alors premier Médecin de l'armée Angloise, en introduisit l'usage en Angleterre. Pour prendre ce *remede*, on met

2 grains de *sublimé corrosif* dans

2 onces d'*eau-de-vie* de France, ou d'*eau-de-vie de grain*. On le fait bien dissoudre dans cette liqueur, & on donne ensuite une cuillerée ordinaire de cette *dissolution*, ou la quantité d'une demi-once deux fois par jour, & on la continue jusqu'à ce que les *symptomes* soient entiérement disparus. Quand l'*estomac* ne peut pas la supporter, on donne

alors le *sublimé corrosif* sous la forme de *pilules*.

On a vanté plusieurs racines, plusieurs especes de bois & d'écorces pour la cure de la *vérole*; mais aucun d'eux n'a répondu, du moins selon les expériences qu'on en a faites, à la haute idée qu'on s'en étoit formée. Cependant, quoiqu'on ne puisse compter sur aucune de ces plantes, lorsqu'on les emploie seules, pour la guérison de cette maladie, on les a trouvées néanmoins très-propres à l'accélérer, quand on les donne conjointement avec le *mercure*: la meilleure de ces plantes que nous connoissions, est la *salsepareille*.

Prenez des *racines* de *salsepareille* seche & épluchée, 3 onces.
Faites bouillir dans deux pintes d'eau réduites à une; ajoutez, vers la fin, un peu de racine de *réglisse*, pour en rendre le gout moins désagréable.

On prend cette dose trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures.

Comme cette *décoction*, outre la vertu qu'elle a d'accélérer la guérison, a encore celle de fortifier l'*estomac*, & d'agir, en qualité de *restaurant*, elle est singuliérement utile dans les cas où les

malades sont très-foibles & presqu'épuisés par la maladie.

La racine du *méséreum*, ou l'*auréole* est encore très-capable d'aider l'action du *sublimé corrosif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*. On l'emploie, ou seule, ou conjointement avec la *salsepareille*. Quand on les combine ensemble, la dose de l'écorce fraîche du *méséreum* est d'une once sur huit onces de *salsepareille* : on ajoute un peu de *réglisse* comme ci-dessus. Si on emploie l'écorce de la racine du *méséreum* seule, on en prend alors une once de fraîche qu'on fait bouillir dans six pintes d'eau, réduites à quatre, & on ajoute sur la fin, une once de racine de *réglisse* : cette *décoction* se prend à la même dose que la *salsepareille*.

On nous a dit que les Naturels de l'Amérique guérissoient la *vérole*, dans quelque état qu'elle fût, avec la *décoction* de la racine d'une plante appellée *lobélia*, qu'on emploie, ou fraîche, ou seche ; mais nous n'avons rien de certain sur sa dose. Quelquefois ils la mêlent à d'autres racines, comme au *ranonculus*, au *céonothus*, &c. : on ne sait pas davantage, si c'est pour en aider l'action, ou pour en déguiser le gout. Le malade

prend une forte dose de cette *décoction* le matin, & il continue à s'en servir comme de boisson ordinaire pendant le reste de la journée (*a*).

Nous pourrions faire mention de plusieurs autres racines & de plusieurs autres bois, vantés pour la guérison de cette maladie, comme la racine de *squine*, celle de *saponaire*, celle de *bardane*, &c.; les bois de *gaïac*, de *sassafras*, &c.; mais, ni ces bois, ni ces plantes ne paroissent, en aucune façon, su-

(*a*) Quoique nous soyons très-peu instruits de la méthode que les Naturels de l'Amérique emploient pour se guérir de la *vérole*, cependant rien de plus certain qu'ils s'en guérissent promptement, sûrement & parfaitement, sans avoir la moindre connoissance du *mercure*. Il seroit donc très-important de connoître cette méthode. Nous ne pouvons y parvenir, qu'en faisant des essais avec les plantes qui nous viennent de cette partie du monde, & particuliérement avec celles que nous savons être employées à cet effet par les nations sauvages qui l'habitent. Ces nations tirent leurs principaux *remedes* du *regne végétal*, & possedent souvent des secrets très-puissants, relativement aux plantes, qu'ignorent parfaitement les nations éclairées. Il est vrai que l'on ne peut douter que plusieurs plantes de nos pays, si l'on vouloit prendre la peine de les éprouver, seroient aussi efficaces contre la *vérole* que celles de l'Amérique; mais tant que les Médecins ne seront menés que par de grands noms, & que le reste des hommes n'osera pas tenter des expériences, ces plantes nous seront toujours parfaitement inconnues.

périeurs à ceux dont nous avons déja parlé. Nous terminerons ces obſervations ſur la *vérole*, par quelques remarques générales ſur la maniere dont il faut traiter les malades attaqués de cette maladie, & ſur la nature du *virus* qui la produit.

§. VIII.

Obſervations générales ſur les Maladies vénériennes.

Il faut toujours faire attention à la conſtitution & à l'état du malade, avant de lui adminiſtrer le *mercure*, ſous quelque forme que ce ſoit. Il eſt également dangereux & peu ſûr de le donner à une perſonne attaquée d'une *maladie aiguë*, comme d'une *fievre putride*, d'une *pleuréſie*, d'une *péripneumonie*, &c. Le *mercure* nuiroit encore dans les *maladies chroniques*, comme dans l'*hydropiſie*, le *ſquirre*, la *fievre lente hétique*, dans le dernier dégré de la *conſomption*, &c. Quelquefois cependant ces deux dernieres maladies ont pour cauſe la *vérole confirmée.* Alors le *mercure* devient indiſpenſable. Lorſque les *maladies chroniques* ſont d'une nature moins dangereuſe, comme, par exemple, l'*aſthme*, la *gravelle*, &c., on peut adminiſtrer le

mercure en toute sûreté. Si un homme, ayant la *vérole*, a été épuisé par la maladie, par le travail, l'abstinence, ou par quelque cause semblable, il faut différer de donner le *mercure* jusqu'à ce qu'au moyen du temps, du repos & d'une *diete* nourrissante, on l'ait mis en état d'en supporter les effets.

Il faut bien se garder de donner du *mercure* aux femmes dans le temps des *regles*, lorsqu'elles sont sur le point de les avoir, ou dans les derniers mois de leur *grossesse*. Mais lorsqu'une femme n'est grosse que de quelques mois, & que les circonstances lui rendent le *mercure* nécessaire, on peut le lui administrer, toutefois à très-petites doses, & à des intervalles plus longs que ceux dont on use ordinairement : avec ces précautions on a souvent guéri la mere & l'enfant tout à la fois. Si on n'y parvient pas, on empêchera au moins la maladie de faire de plus grands progrès, jusqu'à ce que la femme étant accouchée, & ses forces suffisamment recouvrées, on puisse employer une méthode plus sûre, qui, si elle nourrit son enfant, fera probablement suffisante pour les guérir l'un & l'autre.

Quant aux enfants, on ne peut leur

adminiſtrer le *mercure* avec trop de précautions : car leur *conſtitution* délicate, les rendant incapables de ſupporter la *ſalivation*, demande qu'on ne leur donne les préparations les plus douces de ce *remede* qu'avec les plus grandes réſerves. Ce précepte eſt également applicable aux vieillards, qui ont le malheur d'avoir cette maladie. Il n'y a pas de doute que les infirmités de l'âge avancé, ne doivent rendre les effets de la *ſalivation* encore plus dangereux ; mais, comme nous l'avons déja obſervé, elle eſt rarement néceſſaire. D'ailleurs nous avons remarqué, en général, que le *mercure* a moins d'action ſur les vieillards que ſur les perſonnes moins avancées en âge. On doit encore l'adminiſtrer, avec beaucoup de précaution, aux *hyſtériques*, aux *hypocondriaques*, à ceux qui ſont ſujets à une *diarrhée*, ou à une *dyſenterie* habituelles ; qui ont de fréquentes & de violentes attaques d'*épilepſie*, enfin à ceux qui ſont affligés d'*écrouelles* & du *ſcorbut*. Lorſqu'une de ces maladies domine chez un malade, il faut, s'il eſt poſſible, la guérir, ou au moins la pallier avant d'employer le *mercure*. Que ſi on ne peut y réuſſir, il ne faut le donner alors qu'à très-petites doſes &

dans des intervalles plus longs que de coutume.

Les saisons les plus favorables à l'usage du *mercure*, sont le printemps & l'automne, lorsque l'air est modérément chaud. Cependant si les circonstances sont telles qu'elles n'admettent point de délai, on peut se dispenser d'attendre un temps convenable, & l'administrer toujours ; mais il faut avoir soin alors de tenir le malade dans une chambre, ou plus chaude, ou plus fraîche que l'air extérieur, selon que la saison le demande.

Quant à la préparation qu'exige le malade, avant de passer à l'usage du *mercure*, plusieurs la regardent comme essentielle. Ils observent que si l'on commence par relâcher les *vaisseaux*, par corriger le vice qui domine dans le sang, non-seulement le *mercure* agira avec plus d'activité, mais encore qu'on préviendra un grand nombre d'inconvénients.

Nous avons déja recommandé les *saignées* & les *purgatifs doux*, avant d'administrer le *mercure*. (V. note 1, p. 15 de ce Vol.) Nous ajouterons seulement ici qu'il faut répéter ces *remedes*, plus ou moins, selon l'âge, les forces & le *tempérament* du malade : s'il en a la

commodité, il prendra ensuite une ou deux fois par jour, pendant quelque temps, un *bain d'eau tiede ;* il se mettra à un *régime* léger, *humectant* & *rafraîchissant ;* il s'abstiendra de vin, de *liqueurs fortes échauffantes*, de tout exercice violent & de toute application considérable de l'esprit.

Pendant l'usage du *mercure*, il y a aussi un *régime* à observer ; & cela est d'autant plus important, que l'inattention sur cet objet, non-seulement s'oppose souvent à la guérison du malade, mais encore peut mettre sa vie en danger. Il faut une quantité beaucoup moindre de *mercure* pour une personne qui observe un *régime* modéré, qui fuit toute espece d'excès, qui se tient chaudement, que pour celles qui ne peuvent, en aucune maniere, se contraindre dans leurs appétits. Il faut le dire, & on ne peut même trop le répéter, rarement ces dernieres personnes guérissent-elles parfaitement de cette maladie.

Rien de plus important, pour prévenir, ou pour guérir les *maladies vénériennes* que la propreté. En y faisant attention de bonne heure, on prévient souvent le progrès du *virus ;* on empêche qu'il ne corrompe toute la *constitu-*

tion : & quand ce malheur eſt déja arrivé, on peut beaucoup en pallier les effets, en s'y prenant dès l'inſtant qu'on a lieu de ſoupçonner qu'on eſt infecté. Il faut ſe laver les parties naturelles avec de l'*eau* & de l'*eau-de-vie*, ou avec de l'*huile*, ou avec de l'*eau* & du *lait*, & même, ſi on peut le faire facilement, s'injecter un peu d'*eau* & de *lait* dans le *canal de l'uretre*. Il eſt difficile de dire ſi cette maladie tire ſon origine de la mal-propreté; mais ce qu'il y a de certain au moins, c'eſt que par-tout où cette mal-propreté regne, les *ſymptomes* & la virulence de cette maladie ſont toujours au plus haut dégré; ce qui donne tout lieu de croire qu'avec une grande propreté, on parviendroit peut-être à l'anéantir entiérement (*a*).

(*a*) J'ai vu ſouvent non-ſeulement la *vérole* récente diſparoître en peu de jours par le moyen de la propreté, c'eſt-à-dire, par les *bains*, par les *fomentations*, les *injections*, &c., mais encore cette méthode produire les effets les plus heureux ſur une *vérole* beaucoup plus invétérée. J'en ai eu derniérement un exemple frappant dans un homme, dont la *verge* étoit preſqu'entiérement rongée par des *ulceres vénériens*. On n'avoit pris aucun ſoin de les nettoyer, & ils étoient parvenus à cet état, malgré l'uſage du *mercure* & des autres *remedes*. J'ordonnai qu'on injectât trois ou quatre fois par jour du *lait* & de l'eau dans tous les *ulceres* où il y avoit des

Lorsque la *vérole* est négligée ou mal traitée, elle devient souvent comme une

---

sinus, afin d'en faire sortir le *pus*; ensuite de les bien remplir de *charpie* pour en absorber le *pus* à mesure qu'il se renouvelleroit : le malade prenoit en même-temps, tous les jours, un demi-grain de *sublimé corrosif*, dissous dans une once d'*eau-de-vie*, & il buvoit une pinte de *décoction* de *salsepareille*. Par ce traitement il fut parfaitement guéri en six semaines; &, ce qui est très-remarquable, la partie de la *verge*, qui avoit été rongée, se régénéra.

Le Docteur GILCHRIST nous a donné l'histoire d'une espece de *vérole*, fort commune dans la partie occidentale de l'Ecosse, à laquelle les gens du pays donnent le nom de *sibbins* ou *siwins*. Il observe que cette maladie ne se propage, en général, que par le défaut de *propreté*, & il paroît penser qu'en y ayant une attention convenable, on pourroit entiérement anéantir cette maladie. Le traitement en est le même que celui de la *vérole confirmée*. On peut guérir aussi de la même maniere les *yaws*, maladie fort commune actuellement en Amérique & aux Isles (1).

(1) Il n'est point de praticien qui n'ait fait la même observation. Il m'est arrivé très-souvent de voir disparoître, en très-peu de temps, des *tuméfactions inflammatoires*, de petites *excoriations*, même de petits *chancres*, de petits *poireaux*, de petites *verrues*, &c. par les seules *lotions* sur les parties naturelles : j'emploie ordinairement à cette intention, l'eau *végéto-minérale de Goulard*, légere, & je trouve qu'elle répond parfaitement, dans ces cas, aux éloges que lui donne son Auteur. Des *cataplasmes* faits avec la mie de pain & cette eau, font également disparoître les *poulains*. Mais, ni M. BUCHAN, ni les Médecins, ne regardent la dis-

maladie propre à la personne. Dans ce cas, il faut en tenter la cure par les *res-*

---

parition de ces *symptomes* comme une guérison de la *vérole*, &, par conséquent, les *lotions*, ni la *propreté* comme de vrais *préservatifs* de la *contagion vénérienne*; & leur confiance, à cet égard, seroit d'autant plus téméraire, que l'expérience prouve tous les jours que si on suspend l'usage de ces *lotions*, de ces *cataplasmes*, sans administrer intérieurement le *spécifique*, on voit reparoître tous ces *symptomes*. Il en est de même, à plus forte raison, des autres prétendus *préservatifs*, dont le Public est inondé depuis quelque temps. Tels sont l'*eau alumineuse* de M. de MALON; l'*huile* & l'*onguent mercuriel* en *lotion*; l'*alkali caustique*, *en injection* de M. WAREN, *Médecin* d'*Edimbourg*; l'*eau fondante préservative* de M. GUILBERT DE PRÉVAL, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris; l'*eau fondante* nouvelle de M. CÉZAN, aussi Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris; l'*eau végéto-mercurielle* de M. PRESSAVIN, Membre du College de Chirurgie de Lyon, &c. Tous ces *remedes*, présentés sous l'aspect le plus imposant, sont d'autant plus incapables de répondre à l'utilité que leurs Auteurs leur supposent, que les substances *astringeantes*, qui font la base de leur composition, les rendroient dangereux. (Voyez l'Ouvrage de M. DE HORNE cité note 1, p. 17 de ce Vol.) Qu'on nous présente donc, dit cet Auteur, des *remedes* plus conséquents, moins contraires à la foiblesse de nos organes; que l'on invente des *préservatifs* plus honnêtes & moins dangereux pour les mœurs & pour la santé; ou qu'on cesse de nous vanter, comme tels, des moyens aussi destructifs que peu sûrs, & sur la foi desquels on trouve souvent l'amertume & la peine, où l'on ne cherchoit que la sûreté & le plaisir.

taurants, comme le *lait*, les *décoctions* de *falfepareille*, &c., auxquels on peut ajouter le *mercure*, felon l'occafion. Dans le Nord de l'Angleterre, il eft d'ufage d'envoyer ces malades à la campagne prendre du *petit-lait de chevre :* cette méthode eft très-fage, pourvu qu'on ait entiérement extirpé le *virus* auparavant. Car, fans cela, & lorfqu'on fe fie à ce *remede*, pour achever la guérifon, on eft fort fujet à être trompé dans fon attente. J'ai vu fouvent cette maladie revenir avec toute fa violence, après avoir ufé du *petit-lait de chevre* pendant un temps confidérable, & même avoir imaginé que ce *régime* étoit abfolument fuffifant pour compléter la cure.

Une des circonftances les plus malheureufes pour ceux qui font attaqués de cette maladie, c'eft la néceffité où ils font fouvent d'être guéris promptement; car ils font forcés par-là de prendre les *remedes* trop précipitamment, & de les quitter au bout de trop peu de temps. Souvent quelques grains de *mercure* de plus, ou quelques jours de plus dans la chambre, auroient fuffi pour parfaire la cure; pendant qu'en négligeant l'un ou l'autre, on laiffe une petite por-

tion du *virus* dans les humeurs, qui, quelque petite qu'elle soit, les corrompt par dégrés, & en empoisonne à la fin toute la masse. Pour parer entiérement à une méprise qui a des suites si funestes, nous conseillons, & de la maniere la plus sérieuse, de ne jamais abandonner les *remedes* à l'instant qu'on s'apperçoit que les *symptomes* sont disparus; mais de les continuer au contraire encore quelque temps, en diminuant par dégré la quantité qu'on en prend, jusqu'à ce qu'on soit assuré que la maladie soit parfaitement guérie.

Comme il est difficile & même absolument impossible de fixer exactement le dégré de *virulence*, dont cette maladie peut être accompagnée, il est toujours beaucoup plus sûr de continuer les *remedes* pendant trop long-temps, que de les quitter trop tôt. Un praticien moderne, renommé pour la guérison de cette maladie, paroît être entiérement guidé par cette maxime: car il fait toujours faire à ses malades une espece de quarantaine, pendant laquelle il leur fait prendre quarante bouteilles d'une forte *décoction* (selon ce que j'imagine) de *salsepareille* ou de quelqu'autre simple *antivénérien*. Quoi qu'il en soit, en

suivant cette méthode, & en prenant conjointement la quantité de *sublimé corrosif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*, on manquera rarement de guérir une *vérole confirmée*.

Il est encore un malheur attaché particuliérement au traitement de cette maladie, que, sur dix personnes qui la gagnent, à peine y en a-t-il une qui soit dans la position, ou qui ait la volonté de se soumettre au *régime* nécessaire. Le malade veut bien prendre les *remedes*; mais il est obligé de vaquer à ses affaires; & pour prévenir tout soupçon, il faut qu'il boive & mange comme tout le monde de la maison. Telle est la source des neuf dixiemes des malheurs que causent les *maladies vénériennes*. Je n'ai jamais vu que cette maladie fût difficile à guérir, ou qu'elle fût accompagnée de dangers, lorsque le malade suivoit strictement les avis du Médecin; mais un volume ne suffiroit pas pour décrire les suites affreuses qui résultent d'une conduite contraire. Les *squirres* des *testicules*, les *ulceres* de la gorge, la *consomption*, la *carie* des *os*; des enfants *infectés*, &c., sont un petit nombre des malheurs qui découlent de cette source.

Nous

Nous ne pouvons trop prévenir contre une espece de faux raisonnement, qu'on fait souvent sur cette maladie, & qui la rend funeste à un grand nombre de personnes. Un homme d'une bonne *constitution* gagne une *vérole* légere; il en guérit sans faire beaucoup de chose, ou sans prendre beaucoup de *remedes*. Aussitôt il en conclut qu'avec une *constitution* comme la sienne, il en sera toujours de même. Quelque temps après il gagne, de nouveau, la même maladie, & avec des *symptomes* dix fois plus violents; mais, d'après son merveilleux raisonnement, il la traite aussi légérement que la premiere, & ruine son *tempérament*. On voit par-là qu'on ne peut être trop en garde contre une pareille méprise. En effet, les variétés, dans cette maladie, sont toutes aussi grandes que dans la *petite vérole*, dont SYDENHAM disoit, que, dans des cas, le plus habile Médecin ne peut pas sauver le malade, tandis que dans d'autres la garde la plus ignorante ne peut pas le tuer. Quoiqu'une forte *constitution* soit toujours une chose favorable pour le malade, cependant elle peut devenir fort nuisible, si on y a trop de confiance. En effet, comme une foule d'observations

ont prouvé que la *constitution* la plus robuste ne peut avoir, par elle-même, ou sans aucun secours étranger, la force de surmonter le *virus vénérien*, ou d'en triompher, quand une fois il a passé dans le *sang*, se fier à sa *constitution* en pareil cas, c'est un grand abus, puisqu'il faut toujours avoir recours aux *remedes*, & qu'ils sont d'une nécessité absolue.

Quoique par les différents dégrés de *virulence*, observés dans cette maladie, il soit totalement impossible de fixer des regles certaines sur le traitement qu'elle exige, cependant on trouvera toujours que le plan général que nous allons exposer, sera le plus exempt de danger, & qu'il sera souvent accompagné de succès. Selon ce plan, on saignera, (V. note 1, p. 13 de ce Vol.) & on administrera quelques *purgatifs* doux pendant le temps de l'*inflammation*; ensuite & aussi-tôt que ces *symptomes* seront calmés, on donnera le *mercure* sous la forme la plus agréable au malade : ce dernier *remede*, aidé d'une *décoction* de *salsepareille* & d'un *régime* approprié, (V. p. 66 de ce Vol.) le préservera non-seulement des suites de la *vérole confirmée*, mais encore le conduira à la guérison. (V. à la Table, le mot *ichthyocole*.)

CHAPITRE XXXVII.

Des Maladies des Femmes.

L'Usage aujourd'hui, chez toutes les nations civilisées, est de confier aux femmes le soin des affaires domestiques ; & c'est avec beaucoup de raison, la nature les ayant rendues moins propres que les hommes aux occupations actives & laborieuses. Mais, en général, on a poussé l'indulgence trop loin sur ce sujet : car, au lieu de s'en trouver mieux, les femmes ont beaucoup souffert de cette coutume, faute d'exercice & de respirer un air libre. Pour s'en convaincre, il ne faut que comparer l'air de santé de nos paysannes avec le teint pâle des femmes qui vivent renfermées. La nature a, sans doute, établi une différence très-marquée entre les femmes & les hommes, relativement à la force du corps, & à la vigueur de la *constitution* ; mais sûrement elle n'a jamais entendu que les unes gardassent toujours la maison, & que les autres fussent toujours dehors.

La vie renfermée des femmes, non-seulement nuit à leur figure & à leur complexion, mais encore relâche leurs

ſolides, affoiblit les facultés de leur eſprit, & dérange toutes leurs fonctions corporelles. Delà les *indigeſtions*, les *flatuoſités*, les *obſtructions*, les *avortements* & la foule des *maladies* de *nerfs*; maladies qui, non-ſeulement rendent les femmes incapables d'êtres meres, & de nourrir, mais encore les rendent capricieuſes & ſouvent ridicules. En effet, l'eſprit dépend tellement de la ſanté, que rarement trouve-t-on un eſprit ſain dans un corps malade.

J'ai toujours remarqué que les femmes qui étoient employées, hors de la maiſon, au jardinage, aux travaux de la campagne, & à d'autres occupations de ce genre, étoient preſqu'auſſi robuſtes que leurs maris, & que leurs enfants étoient forts & bien portants comme elles. Mais nous avons déja décrit les inconvénients de la vie ſédentaire & de l'inaction chez l'un & l'autre ſexe. (V. Tome I, p. 130 & ſuiv.) Nous allons actuellement indiquer les différents états & fonctions des femmes, qui réſultent de leur conformation, & des vues auxquelles la nature les a deſtinées, & qui les rendent ſujettes à des maladies particulieres, dont les principales ſont, les *regles*, ou les *évacuations menſtruelles*;

la *grossesse* & l'*accouchement.* Il est vrai qu'à proprement parler, on ne peut appeller, ni les *regles*, ni la *grossesse*, &c. des maladies : cependant, d'après la délicatesse des femmes, & la mauvaise maniere dont elles se gouvernent, la plupart, dans ces occasions, elles deviennent souvent la source d'une infinité de maux.

§. I.

Du Flux menstruel ou des Regles.

Les femmes commencent, en général, à être réglées vers l'âge de 15 ans, & cessent de l'être à 50 (1); ce qui rend

(1) Il est important de prévenir que l'âge, spécifié par l'Auteur, pour la venue des *regles*, n'est point le même par-tout. Le climat que les femmes habitent, & le genre de vie qu'elles menent, influent considérablement sur les premieres apparences de ce flux périodique. Dans les pays chauds, les filles sont réglées à neuf ans & souvent plutôt : on a l'histoire d'une fille qui, dans les Indes, fut réglée à trois ans, & accoucha à cinq. Dans les pays froids, au contraire, les femmes sont à peine réglées à vingt, vingt-cinq ans, & dans les pays très-froids, elles ne le sont point du tout, comme les Groenlandoises. Il y a même, dans le même pays, des variétés considérables à cet égard. Les femmes des villes sont, en général, réglées plus jeunes que celles des campagnes, & celles qui habitent sur les montagnes, que celles qui vivent dans les plaines. A Paris, l'âge des *regles* est,

ces deux périodes de leur vie les plus *critiques*. Vers le temps où les premie-

en général, depuis douze jusqu'à quatorze ans, & dans nos Provinces méridionales depuis dix jusqu'à douze.

Cette évacuation, une fois établie, revient tous les mois, c'est-à-dire, tous les vingt-sept ou vingt-huit jours; ce terme est au moins le plus commun. Car, d'ailleurs, il y a des femmes qui, sans être malades, sont naturellement réglées deux fois dans le mois, ou trois fois en deux mois, tandis que d'autres ne le sont qu'une fois en cinq semaines. La durée de cette évacuation est assez variable. Il est pourtant rare qu'elle ne soit point de trois jours, ou qu'elle aille au-delà de six.

Il est difficile d'évaluer la quantité de sang qui s'évacue chaque fois; car elle varie dans chaque sujet, souvent même à chaque retour, dans le même sujet. Communément ces variations s'étendent, dans ce pays, depuis 6 jusqu'à 16 onces, quoiqu'il y ait des femmes qui perdent moins, & qu'il y en ait d'autres qui perdent davantage, sans être malades.

Le sang, qui s'évacue dans les *regles*, est sain dans les femmes qui sont elles-mêmes saines & bien constituées. Ainsi tout ce qu'on dit de sa qualité *vénéneuse*, de sa propriété particuliere de faire tourner les vins, les confitures, &c., est un préjugé ridicule qui ne mérite point d'être combattu.

L'évacuation des *regles* est précédée ou suivie, pendant plus ou moins de temps, d'un écoulement *lymphatique*, qui est plus ou moins abondant, relativement à l'état des femmes & à la *constitution* de la *matrice*. Il y a cependant beaucoup de femmes saines & bien constituées en qui on n'observe, ni avant, ni après aucun écoulement de cette espece.

Les *regles* manquent dans la *grossesse*, sur-tout

res apparences des *regles* se manifestent, la *constitution* éprouve un changement, considérable à la vérité, & c'est, en général, en mieux; cependant quelquefois c'est tout le contraire. Cette période demande donc les soins les plus attentifs, puisque la santé & le bonheur futurs des femmes dépendent, en grande partie, de la maniere dont elles se comportent dans ce temps (*a*).

---

dans les derniers mois; car il arrive quelquefois qu'elles se maintiennent encore pendant les trois premiers mois. Elles manquent aussi dans la plupart des nourrices. Elles manquent enfin dans quelques paysannes, dans quelques femmes de travail, dans certaines danseuses, qui ne sont jamais réglées, sans en ressentir aucune incommodité, & qui sont très-propres à concevoir. Il est évident que, dans ces cas, la *sueur* & les autres pertes suppléent au *flux menstruel.*

Enfin les *regles* continuent de couler dans le même ordre, & en observant les mêmes *périodes* jusqu'à quarante, quarante-cinq, cinquante années, où elles cessent d'elles-mêmes. Il est vrai que comme le temps de leur venue est variable, celui de leur cessation l'est aussi, & elle arrive plutôt ou plus tard, suivant le *tempérament* & le genre de vie des femmes, suivant les maladies qu'elles ont essuyées, ou le climat qu'elles habitent.

(*a*) Il est dû devoir des meres & des femmes qui sont chargées de l'éducation des jeunes personnes, de les instruire de bonne heure de la maniere dont elles doivent se conduire & se ménager dans cette *période* si *critique* de leur vie. Une pudeur mal-entendue, l'inattention & l'i-

ARTICLE PREMIER.

De la venue des Regles.

Si une fille de quatorze ou quinze ans, eſt contrainte de reſter enfermée dans un appartement, toujours aſſiſe, ſans pouvoir y jouer & courir de côté & d'autre, enfin ſans y être employée à aucune occupation active qui puiſſe exercer toutes les parties du corps, elle deviendra foible, débile & chétive; ſon ſang mal élaboré, lui donnera un teint pâle & blême; ſa ſanté, ſon courage & ſes forces diminueront, & elle deviendra valétudinaire pour le reſte de ſa vie. Tel eſt le ſort d'une multitude de filles infortunées, qui, ſoit par trop d'indulgence de la part de leurs meres, ou par les circonſtances difficiles dans leſquelles elles ſe trouvent, ſont pri-

---

gnorance de ce qui eſt favorable ou nuiſible à cette époque, ſont la ſource d'une multitude de maux & de maladies qu'une femme ſage & expérimentée auroit facilement prévenue par quelques inſtructions données à propos. Il n'eſt pas moins néceſſaire d'avoir une grande attention aux retours ſuivants des *regles*. Des *aliments* malſains, ou contraires à la conſtitution, de violentes paſſions de l'ame, le froid pris par imprudence, ſuffiſent ſouvent pour ruiner la ſanté, & pour mettre une femme entiérement hors d'état d'avoir des enfants dans la ſuite.

vées, vers ce moment *critique* de leur vie, des avantages de l'exercice & du bon air.

L'indolence & une inclination à la paresse, deviennent également nuisibles aux filles de cet âge. Parmi les femmes qui mènent une vie active & laborieuse, à peine en trouve-t-on qui se plaignent d'*obstructions*, tandis que les femmes paresseuses & indolentes en sont rarement exemptes, & que presque toutes sont la proie des *pâles couleurs* ou d'autres maladies semblables. Nous recommandons en conséquence, à toutes celles qui voudront échapper à ces infirmités, de fuir l'indolence & l'inaction, comme leurs plus mortelles ennemies, & d'être en plein air autant qu'il leur sera possible.

Une autre cause des maladies des filles, dans cette période, c'est la nourriture mal-saine. En effet, passionnées pour tout ce qu'on appelle *drogues*, elles s'y livrent souvent sans mesure, & jusqu'à ce que leurs humeurs soient entièrement *viciées*. Delà les mauvaises *digestions*, le défaut d'appétit & d'autres incommodités sans nombre. Si les *fluides* ne sont pas bien préparés, il est absolument impossible que les *secrétions*

ſe faſſent d'une maniere convenable. Auſſi voyons-nous que les filles qui menent une vie indolente, qui ne mangent que des *drogues*, ſont non-ſeulement ſujettes à la *ſuppreſſion des regles*, mais encore aux *engorgements* des *glandes*, aux *écrouelles*, &c.

Une diſpoſition morne & triſte, eſt encore nuiſible aux filles de cet âge. Rarement voit-on une jeune fille vive & gaie, ne pas jouir de la meilleure ſanté; tandis que celles qui ſont ſérieuſes, chagrines, *mélancoliques*, ſont dévorées par les *vapeurs* & par les *affections hyſtériques*. La jeuneſſe eſt la ſaiſon des plaiſirs & de la gaieté. Il faut donc que les jeunes filles s'y livrent; il faut leur en faire un devoir. Faire proviſion de ſanté dans le jeune âge, eſt un acte de prudence auſſi néceſſaire que de ſe précautionner contre les maux de la vieilleſſe. Ainſi, puiſque la ſage nature porte la jeuneſſe à la jouiſſance des amuſements brillants, que les conſeils ſéveres de l'âge glacé ne viennent pas s'oppoſer à cette utile impulſion, ni empoiſonner, par une ſombre triſteſſe, cette belle ſaiſon de la vie, deſtinée à la gaieté & à tous les plaiſirs innocents.

Mais ce qui nuit ſur-tout aux femmes;

à cet âge, ce sont les corps trop serrés. Elles veulent, à toute force, avoir une taille fine, & leur folle imagination les porte à croire qu'elles pourront y parvenir en se faisant bien serrer, lorsqu'on les lace. Cependant rien ne nuit plus à la *digestion* & ne cause un plus grand nombre de maladies incurables que la manie de se faire serrer l'*estomac* & les *intestins* de cette maniere. Il faut pourtant convenir que cette manie est moins générale aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois; mais comme rien n'est aussi variable que les modes, & que celle-là, toute insensée qu'elle soit, pourroit revenir encore, il n'est pas hors de propos de la combattre ici, & d'en montrer toute la folie. Je connois plusieurs femmes qui se ressentent encore aujourd'hui des funestes effets de cette pitoyable coutume, tant en vogue autrefois, de serrer, avec violence, les filles vers le milieu du corps, en sorte qu'elles soient le plus menues qu'il est possible dans cet endroit. Jamais l'esprit humain n'a pu imaginer d'usage plus funeste à la santé. (Voyez T. I, p. 23 & suiv.)

Quand une fille est arrivée au terme où les *regles* doivent ordinairement pa-

roître, & que, loin de se manifester, on voit, au contraire, sa santé & ses forces diminuer, au lieu de la renfermer & de la bourrer d'*acier*, d'*assafœtida* & d'autres *drogues* aussi désagréables, mon avis est qu'on l'envoie dans un endroit où elle puisse respirer un bon air & jouir d'une société agréable; que là elle se nourrisse de bons *aliments*; qu'elle fasse un exercice suffisant; qu'elle cherche à se récréer & à s'amuser de la maniere qui lui sera la plus agréable; & nous aurons peu de sujet de craindre que la nature, ainsi secourue, n'acheve pas son ouvrage; rarement y manque-t-elle, & ce n'est toujours que lorsque le tort est de notre côté (1).

(1) Il est toujours avantageux que les *regles* viennent aux filles à l'âge convenable, c'est-à-dire, vers la 12e, 13e, 14e, ou quinzieme année; (V. la note précédente.) qu'elles viennent facilement & sans accident, parce que l'*éruption*, qui réunit ces conditions, épargne aux filles beaucoup d'incommodités, annonce une bonne *constitution*, & promet les dispositions les plus heureuses pour la fécondité. C'est donc, par la loi des contraires, un malheur pour les filles que cette *éruption* manque de quelqu'une de ces conditions, c'est-à-dire, que les *regles* viennent, ou trop tôt, ou trop tard; qu'elles s'établissent difficilement & avec peine, ou qu'elles attirent de fâcheux accidents. Outre que c'est une marque presque sûre de la mauvaise *constitution* de la *matrice*, l'expérience fait voir d'ail-

Les *regles* viennent rarement assez subitement pour surprendre les filles dans un moment où elles ne s'y attendent pas. Elles sont, pour l'ordinaire, précédées de *symptomes* qui les annoncent : ces *symptomes* sont des chaleurs, des pesanteurs, des douleurs sourdes dans les *reins* ; une tension & une dureté dans le sein, des maux de tête, la perte de l'appétit, des lassitudes, une pâleur sur le visage & quelquefois même une petite *fievre*. Lorsqu'une fille est dans l'âge d'être *réglée*, & qu'elle s'apperçoit de ces *symptomes*, il faut qu'elle apporte la plus grande attention à ne rien faire qui soit dans le cas de retarder cette *évacuation* salutaire & nécessaire ; il faut, au contraire, qu'elle emploie tous les moyens capables de la solliciter ; qu'elle s'asseie souvent au-dessus de la vapeur de l'eau chaude ; qu'elle boive des *tisanes délayantes* chaudes, &c. ; qu'elle mette souvent les pieds & les jambes dans l'eau chaude, &c.

---

leurs, que les filles à qui cela arrive, sont souvent exposées à des infirmités opiniâtres ; sont presque toujours sujettes à n'avoir jamais que des *regles* laborieuses, & sont, pour l'ordinaire, moins propres à faire des enfants, & sur-tout des enfants bien sains. (ASTRUC, *Malad. des femmes*, T. I, p. 109 & 110.)

Article II.

Du temps des Regles.

Dès qu'une fois les *regles* ont commencé à couler, il faut apporter le plus grand soin pour se garantir de tout ce qui pourroit les supprimer. Les femmes, dans le temps des *regles*, doivent donc être fort attentives sur ce qu'elles mangent & sur ce qu'elles boivent. Elles doivent éviter tout ce qui est froid, ou sujet à s'aigrir dans l'*estomac*, comme les *fruits cruds*, le *lait de beurre*, &c. Elles s'abstiendront aussi de poisson, & de tous les *aliments* qui peuvent être de difficile *digestion* : mais comme il est impossible de faire mention de tout ce qui peut nuire à chaque femme en particulier, qui se trouve dans ce cas, nous leur recommandons, à toutes en général, d'être particuliérement attentives à tout ce qui leur est contraire, & de ne jamais en faire usage dans ce temps-là.

Le froid est singuliérement nuisible aux femmes, dans le temps des *regles*. On voit plus de femmes dont les maladies datent plutôt du froid qu'elles ont gagné ayant leurs *regles*, que de toute autre cause. Elles doivent donc s'en garantir & être très-circonspectes dans leur

conduite à cette époque. Un dégré de froid, incapable de leur nuire dans tout autre temps, suffit lorsqu'elles ont leurs *regles*, pour ruiner entiérement, & leur santé, & leur *constitution.*

Les femmes ne doivent pas moins d'attention à l'état de leur esprit, qu'elles doivent entretenir dans la plus grande tranquillité, dans la plus grande gaieté. Les passions ont la plus grande influence sur toutes les fonctions de l'*économie animale*; mais elles n'en ont sur aucune autant que sur les *regles.* La colere, la peur, le chagrin & les autres affections de l'ame occasionnent souvent des *suppressions* qui deviennent absolument incurables. (Voyez T. I, Chap. X, p. 322 & suiv.)

ARTICLE III.

De la suppression des Regles.

Quelle que soit la cause qui ait donné lieu à la *suppression* des *regles*, (la *grossesse* exceptée,) il faut travailler à les rétablir. En conséquence nous conseillons aux femmes, qui sont dans ce cas, de faire un exercice suffisant, de respirer un air libre, sec & un peu frais; de manger des *aliments* sains: &, si

le corps est foible & languissant, de boire des *liqueurs généreuses*, de chercher les compagnies agréables; & de se récréer de quelque maniere que ce soit. Si ces moyens ne réussissent pas, on aura recours à la Médecine.

Lorsque la *suppression* dépend d'un relâchement dans les *solides*, il faut faire usage des *remedes* qui sont capables de faciliter les *digestions*, de fortifier les *solides*, de mettre les *organes* en état de préparer un bon sang. (1) Les princi-

---

(1) Les principaux *symptomes*, auxquels on reconnoît que la *suppression des regles* dépend du relâchement des *solides*, sont des lassitudes, des foiblesses, des douleurs, des pesanteurs aux *lombes*; des maux de tête; l'*insomnie*; une *respiration* gênée, des *vents*, des gonflements dans l'*estomac*; des envies de vomir, des *coliques*, une pâleur universelle qui se répand sur toute la peau, très-remarquable au visage qui en devient quelquefois verdâtre : ce dernier *symptome* constitue la maladie, appellée *pâles couleurs*, qui, à mesure qu'elle fait des progrès, manifeste des *boussissures* aux paupieres & aux autres parties du visage, ainsi qu'aux jambes, aux pieds, &c. Les douleurs de tête augmentent: la malade a des inquiétudes dans les jambes; elle éprouve des *oppressions de poitrine*, au moindre mouvement; des *palpitations de cœur*, des *anxiétés*, des défaillances. Il survient une *fievre lente*, plus sensible la nuit que le jour; un gonflement dans les *hypocondres*, une élévation dans le ventre, quelquefois au point de faire naître des doutes sur la *grossesse* : cette méprise est ce-

paux *remedes* ſont le *fer*, & le *quinquina*, avec les autres *amers aſtringents*.

---

pendant de grande conſéquence ; parce qu'on peut flétrir la réputation de filles très-ſages, ou laiſſer les femmes dans une ſécurité qui leur devient quelquefois funeſte. Cette *tumeur* du ventre qu'on doit plutôt rapporter à la rétention des *regles*, qu'à la *ſuppreſſion*, ſe termine ſouvent par une *hémorragie*, que l'on a pris pluſieurs fois pour une *fauſſe couche*. Dans le temps de ce gonflement du ventre, les *malléoles* s'enflent ; mais cette enflure eſt plus ſenſible le matin que le ſoir, & ne reçoit point l'impreſſion des doigts, comme dans l'*hydropiſie*. (V. T. III, note 1, p. 158 & ſuiv.)

Les femmes qui ont les *pâles couleurs*, ont ſouvent un appétit déréglé, qui les porte à manger les choſes les plus extraordinaires, comme du *ſel* & du *poivre* ſeuls & en quantité ; des fruits verds ; de la viande & du poiſſon cruds, des léſards, des crapauds, des araignées, du plâtre, de la chaux vive, de la cendre, du charbon, de la neige, de la glace, du papier, du vieux cuir, même des excréments & une infinité d'autres matieres très-nuiſibles & incapables de nourrir. Il y en a qui prennent encore un plaiſir ſingulier à ſentir les odeurs les plus déſagréables ; à manier, à briſer ſous leurs doigts certains corps dégoutants ; à plonger leurs mains dans certaines liqueurs, &c. Ce gout dépravé, qui eſt une véritable maladie, ſe nomme *pica* chez les filles & *malacia* chez les femmes groſſes, qui en ſont auſſi attaquées quelquefois.

Quoique la *ſuppreſſion des regles* ſoit la cauſe générale des *pâles couleurs*, il arrive cependant quelquefois que cette *ſuppreſſion* n'eſt pas totale ; que les *regles* coulent de temps à autre ; &, dans ce cas, la maladie eſt d'autant plus dangereuſe, qu'on a lieu de craindre qu'elle ne

La *limaille de fer* se prend infusée dans du *vin* ou de la *biere* douce ; de la maniere suivante :

---

soit entretenue par l'*obstruction des visceres du bas ventre*.

Les *pâles couleurs* forment un obstacle à la *conception*. Elles peuvent durer long-temps ; mais ordinairement elles sont peu à craindre, à moins qu'elles ne reconnoissent la cause que nous venons d'assigner. Le retour des *regles* les dissipe pour l'ordinaire ; cependant si on les néglige, elles peuvent jetter dans la *cachexie*, l'*hydropisie*, &c.

Le traitement des *pâles couleurs* est absolument le même que celui que M. BUCHAN prescrit ici contre la *suppression des regles*, occasionnée par le relâchement des *solides* ; mais on doit observer que lorsque le gout dépravé a duré long-temps, ou qu'ayant duré peu de temps, il a porté les filles ou les femmes à manger des substances pernicieuses, telles qu'une partie de celles que nous avons dénommées plus haut, on ne peut s'empêcher de commencer par donner les *délayants*, un *vomitif* & un *purgatif* pour débarrasser l'*estomac* & les *premieres voies* qui sont farcies de ces matieres étrangeres. Ensuite on en vient aux *fortifiants*, ordonnés par M. BUCHAN. On fait encore un grand usage des *eaux ferrugineuses*, telles que celles de *Passy*, de *Forges*, de *Vals*, de l'*eau de boule*, &c. BARBEIRAC regardoit les *bains* comme très-efficaces dans ces cas ; mais la plupart des praticiens, dit M. LIEUTAUD, se contentent de faire tenir pendant quelque temps, les jambes dans l'eau chaude, ou de les échauffer par des *frictions*. On éprouve enfin tous les jours, que le mariage est le plus sûr & le plus prompt *remede* qui puisse opérer la guérison.

Quant aux femmes *grosses* qui ont cette maladie, comme elles en sont délivrées pour l'or-

Prenez de *limaille de fer*, 2 ou 3 onces,
de *vin* ou de *biere* douce, 2 liv., ou 1 pinte.

Faites infuser, dans un lieu chaud, pendant deux ou trois semaines; passez. La malade en boira aux environs d'un verre deux fois par jour; ou bien on prend de la *limaille de fer* préparée, à la dose de trente grains, qu'on mêle avec un peu de *miel* ou de *thériaque*, & on réitere cette dose trois ou quatre fois par jour. Le *quinquina* & les autres *amers* se prennent en *substance*, ou en *infusion*, au gout de la malade.

Lorsque cette maladie a pour cause un sang épais, *visqueux*, & que les femmes qui en sont attaquées, sont repletes & d'une *constitution pléthorique*, les *remedes* qui conviennent sont les *évacuants*, & tous ceux qui divisent & atténuent les humeurs. Dans ce cas, il faut saigner la malade, lui faire mettre souvent les pieds dans l'eau chaude, lui donner de temps en temps quelque *pur-*

---

dinaire vers le 4e mois de leur *grossesse*, ou au plus tard à leur *accouchement*, elles n'ont, en général, besoin d'aucune espece de *remedes*, sur-tout de *vomitifs*. Tout ce qu'on peut faire, c'est de s'opposer, autant qu'il dépendra de soi, à ce qu'elles n'abusent de l'indulgence qu'on a ordinairement pour leurs fantaisies, dans ces cas.

gatif rafraîchissant, enfin ne lui prescrire que des *aliments* légers & liquides. Sa boisson ne doit être que du *petit-lait*, de l'eau, de la petite *biere*, & il faut qu'elle fasse de l'exercice. On lui donnera deux fois par jour une cuiller à café de *teinture-d'ellébore blanc*, dans un verre d'eau chaude (1).

Lorsque la *suppression* est occasionnée par les affections de l'ame, par le chagrin, la peur, la colere, &c., il faut tout employer pour amuser & récréer la malade. Le moyen le plus sûr pour détruire la cause de cette maladie, c'est, autant qu'il est possible, d'éloigner la malade de l'endroit où elle en a reçu les premieres impressions. Le changement de lieu, en présentant à l'ame de nouveaux objets, a souvent les plus heureux effets pour la délivrer du chagrin le plus profond. Des manieres affables, tendres & flatteuses avec les femmes dans cette occasion, sont encore de la plus grande importance (2).

(1) La *suppression des regles* occasionnée par la *pléthore*, est la plus susceptible de guérison. Il est rare qu'elle ne cede point à la *saignée* du pied, aux *pédiluves*, &c.

(2) Ces moyens, toujours excellents, ne sont cependant pas suffisants, lorsque la *suppression* est ancienne. Ces cas présentent souvent des

Mais une observation importante à faire sur cette maladie, c'est qu'elle n'est souvent que l'effet d'une autre maladie. Dans ce cas, au lieu de donner les *remedes* propres à rétablir les *regles*, ce qui pourroit être fort dangereux, il faut ne travailler qu'à guérir la maladie qui a causé la *suppression*, & à fortifier la malade; & quand sa santé sera rétablie, les *regles* reviendront ensuite d'elles-mêmes (1).

signes de *pléthôre*; il faut alors en venir aux *saignées* : mais on a observé qu'il étoit en général avantageux de commencer par la *saignée* du bras, pour en venir ensuite à celle du pied. On a même souvent été obligé d'appliquer des *sang-sues* à la *vulve*, aux *vaisseaux hémorroïdaux*; des *ventouses* aux cuisses & aux *aines*, &c. : mais les moyens les plus employés, dans les cas qui ne sont pas graves, après ceux que prescrit M. BUCHAN, sont la vapeur d'eau chaude, sur laquelle on fait asseoir les malades. M. LE ROY, Professeur en Médecine de Montpellier, a fait, par cette vapeur, des cures très-heureuses. Les *bains* chauds & l'immersion des jambes dans l'eau tiede, les *fomentations* relâchantes, les *lavements laxatifs*, &c. font encore très-bien, & ces moyens conviennent également, soit que la *suppression* soit occasionnée par les passions violentes, soit qu'elle soit due au froid subit, ou à quelqu'autre accident.

(1) En général, avant que d'entreprendre de guérir la *suppression* des *regles*, de quelque cause qu'elle nous paroisse dépendre, il faut commencer par bien s'assurer si elle n'est pas l'effet de la *grossesse* ; car on y est trompé tous les jours,

ARTICLE IV.

Des Regles trop abondantes.

Les *regles* peuvent venir en trop grande, comme en trop petite quantité. (1)

---

par des filles qui ont intérêt à cacher leur état, & sur la vertu desquelles on n'a quelquefois aucun soupçon. Il faut même, lorsque ce soupçon ne peut être éclairci, suspendre les *remedes* jusqu'à ce qu'il y ait au moins cinq mois d'écoulés depuis la *suppression*, afin qu'on puisse décider alors, avec plus de connoissance de cause, de cette *suppression*; car cette époque est communément celle où les signes de la grossesse commencent à être plus certains & plus sensibles. La main froide, appliquée alors sur le ventre, peut exciter quelque mouvement sensible du côté de la *matrice*, sans parler des autres signes de la *grossesse* dont il sera question ci-après, §. II de ce Chapitre.

On observera, & c'est un point essentiel, que le temps le plus favorable aux *remedes* dont il vient d'être parlé dans cet article, est celui de l'*éruption* des *regles*, ou plutôt où elle devroit se faire, en calculant ses périodes, d'après le temps où la maladie n'existoit pas encore, surtout si les malades ressentent alors les mêmes avant-coureurs qu'elles éprouvoient dans ce temps-là, comme la douleur gravative des *lombes*, la *colique*, la chaleur *fébrile*, &c.

(1) Par cette expression, M. BUCHAN entend la diminution des *regles*, soit que les intervalles, entre leur retour, soient plus longs, soit que l'écoulement reste au-dessous de la quantité ordinaire. Comme cet état ne differe de la vraie *suppression* qu'en ce qu'il est moins marqué & moins instant, l'Auteur ne fait que l'indiquer,

Dans le premier cas, la malade devient foible, pâle; elle perd l'appétit; les *digestions* sont mauvaises; l'enflure *œdémateuse* des pieds, l'*hydropisie*, la *consomption* en sont souvent les suites. Les femmes sont ordinairement exposées à ces accidents, vers l'âge de quarante-cinq, cinquante ans, & il est très-difficile de les en guérir.

L'abondance des *regles* peut venir de la vie sédentaire; d'une nourriture trop forte, composée d'*aliments* salés, de haut gout, ou *âcres*; de l'usage des *liqueurs spiritueuses*; d'une fatigue excessive; du relâchement des *vaisseaux*; d'un état de *dissolution* dans le sang; de violentes passions de l'ame.

Le traitement de cette maladie doit en être varié comme la cause: quand elle vient d'une faute dans le *régime*, il faut y remédier en suivant un *régime* contraire, & en y joignant les *remedes* qui ont une tendance à arrêter ce flux trop abondant, & à s'opposer aux affections maladives de la personne, qui y ont donné lieu.

& en effet, il exige le même traitement que la *suppression*, proportionné cependant aux circonstances & à l'intensité des accidents qu'il occasionne.

Pour s'oppofer à la trop grande abondance des *regles*, il faut tenir la malade abfolument tranquille, & de corps, & d'efprit. Si cette abondance eft exceffive, elle fe tiendra au lit la tête baffe. On la mettra à une *diete* légere & *rafraîchiffante*; on ne lui donnera que des bouillons de veau, de poulet & un peu de pain : elle boira une *tifane* de *racines d'orties* ou de *grande confoude*. Si ces moyens ne fuffifent pas, il faut en venir à des *aftringents* plus forts, comme au *cachou*, à l'*alun*, au *quinquina*, &c. (a)

(a) Voici la maniere de prefcrire ces *remedes*.

Prenez d'*alun*,	2 gros,
de *cachou*,	1 gros.

Broyez le tout enfemble ; divifez en huit ou neuf prifes égales.

La malade prendra une de ces dofes trois fois par jour.

Les perfonnes, dont l'eftomac ne pourra fupporter l'*alun*, prendront, à fa place, trois ou quatre fois par jour, deux cuillers de teinture de *rofes*, à chaque dofe de laquelle on pourra ajouter dix gouttes de *laudanum liquide de Sydenham*. Si ces *remedes* ne réuffiffent pas, la malade prendra trente-fix grains de *quinquina* en poudre, dans un verre de *vin* rouge, auquel on ajoutera dix gouttes d'*élixir de vitriol*. On répétera cette dofe quatre fois par jour (1).

(1) La trop grande abondance des *regles*, ou les *regles* exceffives ne different de l'*hémorragie* de la *matrice* ou des *pertes* qu'en ce que ces dernieres ne font foumifes à aucune période, &

ARTICLE V.

Des Fleurs blanches.

Les *regles* peuvent également pécher

---

qu'elles peuvent arriver dans tous les temps de la vie. Il faut convenir cependant qu'elle est plus ordinaire à la suite de l'*accouchement* & de l'*avortement*. L'une & l'autre de ces maladies demandent le traitement des *hémorragies*. (Voyez T. III, p. 45 & suiv.)

Les *regles* sont sujettes à beaucoup de variations qu'il est important de faire connoître, parce que, comme ce ne sont pas de vraies maladies, si les femmes s'avisent de faire des *remedes*, ce qui n'arrive que trop souvent, ils leur sont d'autant plus contraires, qu'ils contredisent la nature, qui, lorsqu'elle a une marche constante, parvient toujours à son but, quoique par des routes opposées en apparence. C'est ainsi qu'il y a des femmes qui ont leurs *regles* plusieurs fois dans un même mois; d'autres qui les attendent deux & trois mois; d'autres qui ne rendent chaque mois que quelques gouttes de sang; d'autres enfin qui en rendent beaucoup pendant huit, dix & quinze jours, sans que, ni les unes, ni les autres, en éprouvent aucune incommodité, jouissant toutes au contraire d'une santé ferme & constante.

L'écoulement des *regles* ne se fait pas seulement par les parties de la génération. On voit encore des femmes les avoir par toutes les autres parties du corps. En effet, on a vu les unes les avoir par le nez, par les yeux, par les oreilles, ces femmes ayant des *hémorragies* tous les mois par ces parties. Dans d'autres, on a vu le sang sortir par la bouche, tant des organes de la *salive*, que par les gencives & les *alvéoles*. Celles-ci ont un *crachement*, ou un *vomissement* de

par la qualité comme elles pechent par la quantité. La maladie, appellée ordinairement *fluor albus* ou *fleurs blanches*, est fort commune & a des suites quelquefois très-fâcheuses chez les femmes délicates. Cet écoulement cependant n'est pas toujours blanc; il est quelquefois pâle, jaune, verd, noirâtre, &c.; quelquefois il est clair & d'une *âcreté* qui le rend *corrosif*; d'autres fois, il est sale, fétide, &c. Les femmes qui

---

sang périodique; celles-là un *flux de sang*, ou un *pissement* de *sang* régulier : enfin on a vu des femmes dont le sang sortoit même du sommet de la tête, des joues, des mamelles, du *nombril*, des *aines*, des mains, des pieds, des doigts, &c. Il s'éleve, dans ces cas, sur ces parties, une sorte de *tumeur inflammatoire*, douloureuse & rénitente, de laquelle le sang coule naturellement, & laisse une *plaie* qui se ferme bientôt; mais qui s'ouvre tous les mois. On peut, à la vérité, tenter de détourner les *regles* & de les rappeller à leur siege naturel, soit par les *saignées* du pied, & par les *ventouses* aux *aines* & aux extrémités inférieures, soit par des *demi-bains* chauds, par la vapeur de l'eau chaude ou des *décoctions émollientes*, &c. Mais si l'on a réussi quelquefois, ce n'a été que dans les commencements & chez les filles jeunes encore; car quand on voit que ces *évacuations*, par des parties par lesquelles elles ne doivent pas se faire, sont bien établies, & que la personne qui les éprouve se porte bien d'ailleurs, il faut rester tranquille, & laisser la nature remplir ses vues à sa maniere : elle est toujours plus sage que nous.

en font attaquées font pâles, ont des douleurs dans le dos, du dégout, & font fujettes à avoir les pieds enflés, &c. Cette maladie vient, en général, d'un relâchement, d'une foibleffe des *organes*, de l'inaction, & de l'ufage exceffif du *thé*, du *café*, ou d'autres boiffons aqueufes (1).

(1) Les *fleurs blanches*, maladie qu'on ne voit guere que dans les grandes villes, mais qu'on y voit très-communément, attaquent les filles, les femmes mariées & les veuves. Cet écoulement ne commence, pour l'ordinaire, qu'à l'âge de douze ou quatorze ans. Cependant on a vu des filles de huit ans & même de quatre en éprouver les premieres atteintes. On ne peut donc pas toujours dire que les *fleurs blanches* font les *regles*, qui pechent par leurs qualités; car les très-jeunes filles, chez qui on les obferve, bien loin d'être réglées, le font ordinairement plus tard que les autres. D'ailleurs, la *groffeffe* n'en exempte pas, comme elle exempte des *regles*. Cependanr cet écoulement eft en général fufpendu pendant que les *regles* fluent : il eft tantôt continu & tantôt *périodique*. Il précede, ou fuit les *menftrues* : dans plufieurs, fes retours font irréguliers & vont jufqu'à troubler les *périodes menftruelles*.

Outre les *fymptomes* que M. BUCHAN vient de décrire, les femmes qui ont les *fleurs blanches*, éprouvent encore des *laffitudes*, des *pefanteurs* aux *lombes*, des inquiétudes aux jambes, du dégout, des douleurs dans l'*eftomac*, que la plupart rapportent à la poitrine, & qui jointes aux douleurs de *dos*, les portent à fe croire *pulmoniques*. J'ai même vu des Chirurgiens & quelquefois des Médecins inattentifs

Pour combattre cet écoulement, il faut que la malade fasse autant d'exer-

---

les confirmer dans cette opinion dangereuse. Leurs urines déposent un *sédiment pituiteux*, ou soutiennent des flocons, qui paroissent être de la même nature.

Il faut ajouter aux causes dont parle l'Auteur, la vie sédentaire; cause principale à laquelle on doit attribuer le grand nombre de femmes attaquées de *fleurs blanches* dans les Villes: l'habitude de s'asseoir très-bas, habitude familiere aux femmes, & qui, en faisant stager les humeurs dans les vaisseaux de la *matrice* & du *vagin*, contribue à entretenir les *fleurs blanches* qui, d'après les observations du célebre TRONCHIN, ont cessé par la seule attention d'avoir un siege haut. Elles peuvent aussi reconnoître un *vice scorbutique*; elles peuvent encore être le produit de la *vérole*, sans pouvoir cependant porter le nom de *gonorrhée*, qui a un autre principe & un autre siege. C'est ce qu'ignorent certaines femmes, qui essaient tous les jours de faire passer leurs *chaudes-pisses* pour des *fleurs blanches*. Il est très-certain que l'histoire tronquée qu'elles font de leur état, & que l'ambiguité dont elles le couvrent, ne présente communément que des doutes & des incertitudes; & si on ajoute à ces difficultés, que ces deux maladies se compliquent souvent l'une l'autre, on sentira combien il est difficile, dans ce cas, de savoir la vérité. Heureusement cependant qu'elles ont chacune leurs *symptomes* particuliers. Dans les *fleurs blanches*, la matiere de l'écoulement ne devient âcre, rongeante & fétide que lorsque la maladie est ancienne; au lieu que dans la *gonorrhée*, on la voit en très-peu de temps, jaune, verte, *purulente* & *corrosive*; mais très-rarement fétide. Les *fleurs blanches* souffrent communément une interruption

cice que ses forces peuvent le lui permettre, sans se fatiguer, & qu'elle ne reste pas trop au lit ; qu'elle prenne des *aliments* solides, nourrissants, mais de facile *digestion ;* qu'elle boive de bon vin, tel que celui de Porto, ou de Bordeaux, &c. coupé avec les *eaux de Pyrmont* ou de *Bristol*, (Voyez Tome III, note 1, p. 25) ou avec l'*eau de chaux ;* enfin qu'elle s'abstienne de *thé* & de *café*. J'ai souvent vu, dans cette maladie, d'excellents effets de bons consommés, ou de bouillons très-forts ; de même que j'ai vu quelquefois le *lait* pris pour toute nourriture, suffire seul pour la guérir. Lorsqu'il faut en venir aux *remedes*, je n'en connois pas de meilleur que le *quinquina*, qui, dans ce cas, doit toujours être pris en substance, c'est-à-dire,

---

pendant le *flux des menstrues*, au lieu que la *gonorrhée* ne cesse point pendant le cours des *regles ;* la matiere est seulement moins abondante. D'ailleurs, la *gonorrhée* est accompagnée d'ardeur d'urine, de *strangurie*, de *démangeaison :* son siege est principalement aux environs de l'*uretre ;* les *fleurs blanches* viennent du *vagin* & de la *matrice*. La *gonorrhée* qui s'annonce peu de temps après un commerce impur, se termine lorsqu'elle n'est pas négligée dans l'espace de quarante à cinquante jours, en diminuant vers la fin très-sensiblement ; les *fleurs blanches* sont toujours plus rebelles : elles durent des années. (Voyez ci-devant, p. 8 de ce Vol.)

en poudre. Dans le temps chaud, le *bain froid* eſt d'un grand ſecours (1).

(1) Les *fleurs blanches*, qui ne coulent qu'en petite quantité, quelques jours avant ou après les *menſtrues*, & qui ne ſont accompagnées d'aucune ſenſation douloureuſe, ne ſont pas à craindre ; mais lorſque ce flux eſt plus abondant, ſans intermiſſion, invétéré, & qu'il cauſe des irritations, on doit en redouter les ſuites. Dans ce dernier cas, cette maladie paſſe pour une des plus rebelles, ſur-tout dans les femmes qui ont beaucoup de tempérament, qu'elle rend le plus ſouvent ſtériles. Elle eſt encore plus difficile à guérir après la ceſſation des *regles* ; elle paſſe enfin pour incurable lorſqu'elle eſt héréditaire. Les *fleurs blanches* jettent ſouvent dans le *maraſme*, ou produiſent des *ulceres* dans la *matrice* qui peuvent donner lieu à des *hémorragies* très-alarmantes & même mortelles. Enfin, lorſque cet écoulement a duré très-long-temps, & qu'il eſt devenu comme habituel, il ſemble alors comme néceſſaire à pluſieurs femmes *cachectiques*, dont le *ſang* & les humeurs ſe purgent par cette voie des matieres viciées, dont la *matrice* devient l'égout, faiſant alors fonction de *cautere*, & en ayant toutes les propriétés : cet écoulement, ſouvent très-abondant, peut garantir ces *viſceres*, & c'eſt avec raiſon qu'on en redoute la ceſſation.

Ce fait doit donc rendre très-circonſpect ſur le traitement de cette maladie. Les femmes, qui ſont dans ce dernier cas, ne doivent jamais entreprendre de ſe faire guérir des *fleurs blanches*, qu'elles n'aient conſulté un Médecin très-inſtruit. Quant aux autres, elles ſuivront exactement les préceptes de M. BUCHAN ; & ſi elles ont de la conſtance, dans le traitement, elles manqueront rarement d'être guéries. J'ai guéri (le printemps de 1776) une jeune Demoiſelle de

ARTICLE VI.

De la cessation des Regles.

Le temps de la vie où les *regles* cessent, est *critique* pour les femmes, comme celui où elles commencent; & c'est une observation constante, que la cessation d'une *évacuation* accoutumée, en quelque petite quantité qu'elle soit, suffit pour altérer toute la *constitution*, & souvent même pour mettre la vie en danger. Aussi voit-on nombre de femmes tomber dans des maladies de langueur, ou mourir vers ce temps; mais aussi celles qui passent cette *période*, sans avoir contracté de *maladies chroniques*, acquierent souvent une meilleure santé, plus forte que celle qu'elles avoient auparavant, & vivent, jusques dans un âge très-avancé, d'une force & d'une vigueur singulieres.

---

vingt & un ans, en lui prescrivant l'exercice; l'eau de *boule* pour boisson, avec laquelle elle coupoit son vin à ses repas; les *lotions* froides & la poudre de *sel essentiel de quinquina* & de *rhubarbe*, dont elle prenoit tous les jours une prise dans sa premiere cuillerée de soupe. (V. Tome II, note 1, p. 386.) Elle a continué ce traitement pendant trois mois. J'en ai guéri d'autres avec les *eaux de Passy* & cette même *poudre*. Les *eaux de Vals*, *de Forges*, sont également avantageuses dans ce cas.

Lorsque les *regles* cessent subitement chez une femme d'une constitution replete, il faut qu'elle diminue quelque chose de sa nourriture ordinaire, & qu'elle renonce sur-tout aux *aliments* nourrissants, comme la viande, les œufs, &c. Il faut qu'elle prenne un exercice suffisant, qu'elle se tienne le ventre libre, en prenant, une ou deux fois la semaine, un peu de *rhubarbe*, ou une infusion d'*hiera picra* dans du vin ou dans de l'*eau-de-vie*.

Il arrive souvent que les femmes grasses ont, vers ce temps, des especes d'*ulceres* aux chevilles des pieds, ou dans d'autres parties du corps. Il faut toujours regarder ces *ulceres* comme *critiques*, & les entretenir, ou y suppléer par un écoulement artificiel, par les *setons*, les *cauteres*, *&c.* Les femmes qui veulent qu'on les desseche, le paient cher dans la suite; car, aussi-tôt qu'ils sont arrêtés, elles sont souvent attaquées de maladies *aiguës* ou *chroniques*, dont elles périssent (1).

(1) La plupart des maladies, suite si commune de la *cessation des regles*, dépendent beaucoup moins de causes naturelles, que du traitement, auquel les femmes se soumettent dans cette *période* de leur vie. Si une femme de quarante-

§. II.

De la Grossesse.

Quoique la *grossesse* ne soit point une

---

cinq à cinquante-cinq ans ne se faisoit pas beaucoup *saigner*, beaucoup *purger*; si elle attendoit patiemment que la nature indiquât l'un ou l'autre de ces *remedes*; elle croiroit s'exposer à un déluge de maux, & ses amies ne manqueroient pas d'ajouter, à ses inquiétudes, les reproches les plus amers. Je pensai me brouiller, pour la vie, avec une femme qui, à cet âge, s'étoit fait un plan de se faire *saigner* & *purger* tous les mois. Après avoir suivi cette pratique, pendant quelque temps, sans en être autrement incommodée, il arriva que le lendemain d'une *purgation*, les *regles* s'annoncerent, mais en très-petite quantité, contre l'ordinaire, cette femme les ayant toujours eues très-abondantes. Cette *éruption* qui ne dura que quelques minutes, fut suivie d'une *fievre* violente, de maux de tête excessifs, de douleur dans le *dos* & dans l'*estomac*, de *maux de cœur*, de *vomissement* & d'un écoulement abondant en blanc. Après avoir calmé tous les accidents, je voulus lui faire sentir l'inconséquence & le danger d'une pareille conduite; mais elle étoit tellement persuadée de son efficacité, qu'il ne fut pas possible, pour le moment, de la convaincre : je la quittai même, entiérement persuadé que je ne la reverrois jamais. Cependant les réflexions qu'elle fit probablement, lui firent suspendre ses *remedes*; & après avoir passé six mois en bonne santé, sans *saignée*, ni *purgation*, elle me rappella pour une de ses amies. Je conduis actuellement une autre femme, qui, étant arrivée à la même époque, étoit dans la même intention : cependant elle eut la prudence de ne vouloir rien

maladie, elle eſt cependant ſouvent accompagnée de différentes incommodités, même douloureuſes, qui méritent attention, & qui, quelquefois, exi-

---

faire ſans conſulter, & depuis neuf mois que les *regles* ſont ceſſées, elle n'a éprouvé, à deux repriſes différentes, que deux *cours de ventre* légers, pour leſquels elle a pris deux *purgatifs ſtomachiques.*

Si c'eſt une loi puiſée dans la nature, de ne jamais preſcrire de *remedes* que d'après les *indications* qui en conſtatent la néceſſité, pourquoi les femmes, lors de la *ceſſation des regles*, prétendroient-elles la tranſgreſſer impunément? Il eſt certain qu'il y a des femmes qui alors ont beſoin de *ſaignée*, qu'il y en a d'autres qu'il faut *purger*, qu'il y en a enfin qu'il faut *ſaigner* & *purger* tour-à-tour; mais que toutes indiſtinctement ſe perſuadent être dans cette néceſſité, voilà ce qui répugne à la marche variée de la nature, &, par conſéquent, à la raiſon.

La *ceſſation des regles* n'eſt pas une maladie par elle-même; c'eſt un effet auſſi naturel que la chute des cheveux, des dents, &c., cauſée par l'âge. Cette vérité ſe manifeſte chez les femmes du peuple & les payſannes, parmi leſquelles on n'en voit guere de malades, que celles qui ont mené une vie très-irréguliere & qui ont le ſang vicié, parce que la *ceſſation des regles* devient pour elles, la ceſſation d'un écoulement, par le moyen duquel les humeurs ſe purgent des principes quelconques qui les corrompent. C'eſt à ces femmes à qui il faut des *remedes*; &, après le *régime* que preſcrit ici M. Buchan, *régime* dont toutes les femmes doivent faire uſage, le *cautere* eſt le premier & ſouvent le ſeul *remede* qu'il faille employer; mais il faut que ces femmes le gardent toute leur vie.

gent des *remedes*. Il est vrai qu'il y a des femmes qui se portent mieux lorsqu'elles sont enceintes, que dans tout autre temps; mais ces femmes ne forment pas le plus grand nombre. La plupart *engendrent dans la douleur*, & sont incommodées presque tout le temps de leur *grossesse*. Elles ne sont pourtant exposées qu'à un très-petit nombre de maladies dangereuses pendant ce temps, si on en excepte l'*avortement*. Aussi donnerons-nous une attention particuliere à cette maladie, puisque, pour l'ordinaire, elle est fatale à l'enfant, & quelquefois même à la mere. (Voyez le §. suivant.)

Les femmes enceintes (1) sont sou-

(1) Avant que de faire connoître les maladies auxquelles sont exposées les femmes *grosses*, nous allons donner les signes les moins équivoques auxquels se reconnoît la *grossesse*. Nous avons déja fait voir (Tome III, note 1, page 159) qu'il y avoit des filles qui étoient intéressées à vouloir faire passer des *grossesses* pour l'*ascite*; d'autres, pour la *suppression* de leurs *regles*, &c., dans la vue d'obtenir des *remedes* qui les fassent *avorter*. Il y a même des femmes mariées, qui, n'ayant rien à dissimuler, sont elles-mêmes dans la plus grande incertitude sur leur état, & s'exposent souvent par pure ignorance. Il seroit donc important que l'on fût instruit à cet égard, & c'est certainement un malheur que les signes de la *grossesse* soient aussi incertains depuis l'instant de la conception, jusqu'au quatrieme mois.

vent attaquées d'une chaleur brûlante dans l'*estomac*, ou de ce que nous avons appellé *cardialgie*, *soda*, ou *fer chaud*. (Voyez T. III, p. 308, où nous avons exposé la maniere de guérir cette maladie.) Elles sont encore, pendant la *grossesse*, sur-tout dans les commence-

---

Il est, sans doute, ordinaire que chez les femmes qui ont conçu, les *regles* soient supprimées; cependant on en rencontre plusieurs qui *voient* encore pendant les premiers mois, quoiqu'en plus petite quantité : il y en a même qui ne cessent point de voir pendant toute leur *grossesse*. Le dégout, l'appétit dépravé, les envies, les *nausées*, ou le *vomissement*, sont encore des *symptomes* familiers à la plupart des femmes *grosses*, dans les premiers mois. Cependant on en voit beaucoup à qui ils sont parfaitement étrangers, & qui passent toute leur *grossesse* sans être incommodées en aucune maniere. Il est donc sage de ne point prononcer avant le quatrieme mois, temps où les signes de la *grossesse* deviennent plus certains. Il faut jusques-là, surtout avec les personnes suspectes, se contenter, dans le cas où elles demanderoient des *remedes*, de ne leur en prescrire que de doux, & qui soient incapables de faire tort à leur état.

Mais au quatrieme mois, la *grossesse* n'est plus si difficile à distinguer : le ventre commence à être très-apparent; la *tumeur* qu'il présente, differe des autres, tant par la saillie qu'il fait vers l'*umbilic* & la *ligne blanche*, que par les diverses formes qu'il prend par le mouvement de l'enfant, mouvement sensible à peu près vers ce temps; les *mamelles* se gonflent & deviennent douloureuses; le *mamelon* change de couleur & devient livide; le *lait* donne des signes de sa présence, &c.

ments, incommodées de *maux de cœur*, & de *vomissements.* Nous avons également fait voir (Tome III, p. 17 & suiv.) comment il falloit combattre ces *symptomes.* Les *maux de tête*, les *maux de dents*, fatiguent beaucoup les femmes *enceintes.* Dans le premier cas, on les soulage pour l'ordinaire, en leur tenant le ventre libre; en leur faisant manger des *pruneaux*, des *figues*, des *pommes cuites* devant le feu, &c. Lorsque les douleurs sont très-violentes, il faut en venir à la *saignée.* Quant aux *maux de dents*, nous renvoyons, à ce que nous en avons dit (T. III, page 116) (1). Nous pourrions faire mention de plusieurs autres accidents qui accompagnent la *grossesse*, comme de la *toux*, de la *difficulté de respirer*, de la *suppression* ou de l'*incontinence d'urine*, &c.; mais comme nous en avons parlé dans les chapitres

(1) Nous ajouterons seulement que le célebre HELVÉTIUS conseilloit, dans ce cas, aux femmes grosses de se faire saigner les gencives de temps en temps, soit avec les ongles, soit avec un cure-dent : c'est par ce moyen simple & facile qu'il a conservé les dents à la REINE, dont il étoit alors premier Médecin, & à nombre de Dames de la Cour. M. LE ROY, de l'Académie des Sciences, qui m'a communiqué ce fait, le tient de Madame HELVÉTIUS, veuve de l'illustre Auteur du Livre de l'*Esprit.*

précédents, nous sommes dispensés d'en parler ici. (Voyez T. II, page 372 & suivantes, & T. III, page 28 & suivantes) (1).

§. III.

De l'Avortement, ou de la fausse couche.

Toute femme enceinte est plus ou

(1) Les femmes *grosses*, qui n'ont aucune des incommodités, même des maladies dont vient de parler l'Auteur, doivent, quoique bien portantes d'ailleurs, user de grandes précautions pour prévenir l'*avortement*. Il y en a qui ont besoin de *saignées*, & le temps de leur tirer du sang est le troisieme, le septieme & le neuvieme mois; mais il s'en faut de beaucoup qu'il faille saigner toutes les femmes *grosses*. Le plus grand nombre des *saignées* qu'on fait aux femmes, dans cet état, sont plutôt prescrites par l'habitude que par la nécessité. Si une femme *grosse* n'éprouve, ni douleurs dans les *lombes* & dans les *reins*, ni *oppression* dans la poitrine, ni douleurs à la gorge, ni *maux de dents*, de *tête*, &c., elle n'a pas besoin d'être *saignée*, & le *sang* qu'on lui tire ainsi sans indication, ne contribue qu'à l'affoiblir. J'ai vu plusieurs femmes qui ont accouché plusieurs fois sans avoir jamais été saignées.

Ce que nous venons de dire des *saignées*, doit également s'entendre des *purgations*. Hippocrate défendoit qu'on purgeât les femmes *grosses* pendant les trois ou quatre premiers mois de leur grossesse, ainsi que vers la fin de leur terme : on ne s'est que trop souvent repenti d'avoir violé ce précepte. Si donc le manque d'appétit, la langue chargée, les rapports, un *cours*

moins en danger d'*avorter*. Elles doivent donc prendre toutes les précautions imaginables pour prévenir cet accident, parce que non-seulement il affoiblit la *constitution*, mais il rend encore les femmes sujettes au même-malheur dans la suite. L'*avortement* peut avoir lieu dans tous les temps de la *grossesse*; mais il est plus ordinaire dans le deuxieme ou troisieme mois: quelquefois cependant des femmes avortent dans le quatrieme, ou dans le cinquieme. Lorsque l'*avortement* arrive dans le premier mois, on l'appelle communément *fausse conception*,

---

de ventre, &c., se manifestoient dans les premiers mois de la *grossesse*, il faudroit, par des boissons appropriées, ou par de légers *stomachiques*, tâcher de pallier ces *symptomes*, & attendre au cinquieme ou sixieme mois pour donner une *purgation* douce, dans le cas où elle seroit encore nécessaire.

Pendant toute la *grossesse*, les femmes doivent satisfaire leur appétit, mais avec des *aliments* de facile *digestion*, & elles doivent plutôt multiplier leur repas, que de manger trop à la fois; car les *indigestions*, auxquelles elles sont assez sujettes, peuvent entraîner les accidents les plus funestes. Il faut qu'elles fassent de l'exercice pendant toute leur *grossesse*, à compter sur-tout du quatrieme mois. Il faut qu'elles soient gaies & qu'elles aient l'esprit tranquille. Il faut qu'elles fuient avec le plus grand soin les occasions de s'attrister; car elles n'ont rien de plus à redouter que le chagrin. En général, les passions vives leur sont funestes dans tous les temps.

ou; comme les femmes disent, *faux germe ;* s'il arrive après le septieme, l'enfant peut vivre, en y apportant les soins convenables.

Les causes les plus communes de l'*avortement*, sont la mort de l'enfant, la foiblesse de la mere, le relâchement des *fibres*, de grandes *évacuations*, un exercice violent, des efforts pour lever des fardeaux très-pesants, ou pour atteindre à des choses trop élevées, le *vomissement*, la *toux*, les *convulsions*, les coups reçus dans le *ventre*, les chutes, les *fievres*, les odeurs désagréables, une trop grande quantité de sang, l'inaction, une nourriture trop succulente, ainsi que celle qui est trop peu nourrissante, les passions violentes, les affections de l'ame, comme la peur, le chagrin, &c. (1).

(1) Ajoutons à toutes ces causes la *constipation* qui fait souffrir les femmes *grosses* à un point étonnant, & cependant à laquelle elles ont tant de peine à se déterminer à remédier. Je connois une femme qui a eu trois fausses couches de suite. Elle n'alloit à la garde-robe que tous les six ou huit jours, & elle n'y alloit jamais sans souffrir les douleurs les plus violentes : elle se détermina enfin, pendant la quatrieme grossesse, à prendre des *lavements*, de deux jours l'un, & son enfant vint à terme. L'abus du *café*, du *vin*, des *liqueurs fortes* ; certaines envies non

Les signes prochains de l'*avortement* sont, des douleurs dans les *reins* ou vers la partie inférieure du ventre, des douleurs sourdes & pesantes dans l'intérieur des cuisses, un sentiment de froid ou un frisson, des défaillances, des *palpitations* de cœur, l'affaissement des mamelles & leur mollesse, la chute du ventre, enfin un écoulement de sang ou d'humeurs aqueuses par les parties naturelles.

Pour prévenir l'*avortement*, je conseillerois volontiers aux femmes, d'un *tempérament* foible & relâché, de ne faire usage que d'*aliments* solides, de ne jamais se permettre de grandes quantités de *thé*, ou d'autres boissons foibles & aqueuses; de se lever & de se coucher de bonne heure; de fuir les maisons humides; de prendre très-souvent de l'exercice en plein air, sans se fatiguer, & de ne jamais sortir, autant qu'il leur sera possible, par un temps de brouillard ou de pluie.

Quant aux femmes qui sont grasses & repletes, elles mangeront peu, elles

---

satisfaites; des maladies *aiguës*; la mauvaise position de la *matrice;* le *virus vérolique*, *scorbutique*, &c. peuvent encore être des causes de l'*avortement*.

se priveront de *liqueurs fortes* & de tout ce qui est capable d'échauffer, ou d'augmenter la quantité du sang. Leurs *aliments* seront de nature relâchante, composés sur-tout de *végétaux*. Il faut qu'une femme grosse soit gaie & qu'elle ait l'esprit tranquille. Il faut la satisfaire dans ses envies, quelque dépravées qu'elles soient, autant que la prudence peut le permettre.

Lorsque les signes de l'*avortement* se manifestent, il faut étendre la femme sur un lit, ou sur un matelas, de maniere qu'elle ait la tête fort basse. Il faut qu'elle s'y tienne tranquille, qu'on l'égaie & qu'on l'encourage. Il faut avoir grand soin qu'elle n'ait pas trop chaud & qu'elle ne prenne rien d'*échauffant*. Ses *aliments* doivent consister en bouillons ou *riz au lait*, en *gelées*, en *gruau d'avoine*, &c., & elle doit toujours les prendre froids.

Si elle est assez forte pour le soutenir, on lui tirera au moins six onces de sang du bras. Elle boira de l'*eau d'orge*, *acidulée* avec du jus de *limon*, ou quelques grains de *nitre* en poudre, dans un verre d'eau de *gruau*, toutes les cinq ou six heures. Si elle se trouve prise par un *dévoiement* considérable, on lui donnera

une *décoction* de *corne de cerf calcinée* & *préparée*. Si elle vomit, on lui donnera, souvent dans la journée, deux cuillerées ordinaires de la *mixture saline*. (Voyez Tome III, page 20.) En général, les *calmants* peuvent être utiles; mais on ne doit jamais les donner sans précaution (1).

Les femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à avorter à un certain temps de leur grossesse, doivent toujours être saignées quelques jours avant que ce

(1) Tous ces *remedes* ne seront pas d'une grande utilité, parce que l'expérience apprend tous les jours que l'*hémorragie* ou la *perte*, ainsi que le *vomissement*, ne peuvent cesser que lorsque la *matrice* est délivrée du *fœtus*, du *placenta* & des caillots, ce qui est le pur ouvrage de la nature, qu'on doit laisser agir, à moins que la *perte* ne devienne excessive, & qu'elle ne soit accompagnée de *convulsions*; circonstances qui annoncent, pour l'ordinaire, une mort prochaine. On doit alors avoir recours à un accoucheur, ou à une sage-femme expérimentée; mais il faut que l'âge du *fœtus*, ou sa situation permettent d'opérer; car s'il n'a pas cinq ou six mois, ou si, avant ce temps, il ne se présente pas à l'orifice de la *matrice* avec ses *membranes*, après s'être détaché naturellement du fond de ce *viscere*, la main de l'opérateur devient impuissante.

Après que le *fœtus* est sorti, il faut que la femme suive, à tous égards, le *régime* qu'on va prescrire, (Art. 2 du paragraphe suivant, qui traite de ce qu'il faut faire aux femmes en couches.)

temps arrive. En prenant cette précaution, & en ſuivant le *régime* que nous venons de preſcrire, elles pourront échapper ſouvent au malheur de l'*avortement*.

Quoique nous recommandions des précautions pour prévenir l'*avortement*, nous n'entendons pas par-là empêcher les femmes enceintes de ſe livrer à leurs exercices ordinaires; car de cette privation, on verroit arriver tout le contraire de ce qu'on veut empêcher. En effet, le défaut d'exercice, non-ſeulement relâche les *fibres*, mais encore produit la *pléthôre*, ou une trop grande plénitude de *vaiſſeaux*, qui ſont les deux cauſes principales de l'*avortement*. Cependant il y a des femmes d'une *conſtitution* ſi délicate, qu'elles ſont forcées de ne faire preſqu'aucun exercice pendant tout le temps de leur *groſſeſſe*.

§. IV.

De l'Accouchement.

Les femmes ont un grand nombre de maladies, qui ſont produites uniquement par le peu de précautions qu'on prend dans les *accouchements*, & les plus robuſtes ſont, en général, celles qui les mépriſent le plus; défaut qui

est sur-tout celui des jeunes femmes. Elles s'imaginent que lorsque les douleurs du travail sont finies, tout le danger est passé; mais, dans le vrai, on peut dire qu'il ne fait que commencer. La nature, abandonnée à elle-même, viendra toujours à bout d'expulser le *fœtus*; (Voyez Tome I, note 1, p. 29) mais il est constant que la mere ne se rétablira pas sans un certain ménagement & des soins convenables. J'avoue qu'il peut y avoir de l'excès de ce côté-là, comme de l'autre. Car on observe que les femmes, qui ont le plus de monde autour d'elles, pendant leurs couches, sont, pour l'ordinaire, celles qui s'en trouvent le moins bien. Cependant il n'en est pas moins vrai que leur état demande une certaine attention. Au reste, cette observation, sur le danger des soins trop multipliés, n'est pas seulement applicable au traitement des femmes en couches; elle l'est encore à beaucoup d'autres maladies, où ces soins trompent presque toujours notre attention & nos vœux, & font, en général, plus de mal que si l'on n'en avoit point du tout (*a*).

(*a*) Quoique, depuis un temps immémorial, on ait érigé l'art de secourir les femmes en *tra-*

ARTICLE PREMIER.

De ce qu'il faut faire lorsque la femme est en travail.

Pendant qu'une femme est en *tra-*

---

vail, en une profession distincte ; cependant il faut convenir que cet Art est encore, dans la plupart des pays, sur un fort mauvais pied. Peu de femmes pensent à embrasser cet état, avant de se trouver réduites à ne pouvoir faire autre chose pour vivre ; ce qui fait que la plupart n'ont eu, ni l'éducation convenable, ni acquis les connoissances nécessaires à cette profession importante. Il est vrai que la nature, abandonnée à elle-même, délivre, pour l'ordinaire, une femme en *travail* de son enfant ; mais il est également vrai que la plupart des femmes, dans cet état, ont besoin d'être conduites & dirigées avec attention & avec habileté, & que souvent les *sages-femmes* ignorantes & officieuses, leur font beaucoup de mal par leurs préjugés superstitieux ou ridicules. Les malheurs qui en résultent, sont beaucoup plus considérables qu'on ne l'imagine communément, tandis qu'il seroit facile de les prévenir, en grande partie, si on ne permettoit a aucune *sage-femme* de pratiquer l'Art des accouchements, sans avoir été reconnue pour être en état de le faire ; & en donnant une attention nécessaire à une loi si importante, non-seulement on sauveroit la vie à beaucoup d'individus ; mais encore on ôteroit aux hommes cette partie si désagréable de la Chirurgie, qui, par beaucoup de raisons, convient cent fois mieux aux femmes (1).

(1) Il paroît qu'en Angleterre, selon ce que dit M. BUCHAN, il périt beaucoup d'enfants

vail, il ne faut lui rien donner d'échauffant. Elle peut prendre, de temps en

---

par l'impéritie des *sages-femmes*. Cependant il semble que cette mortalité n'est pas, à beaucoup près, aussi considérable qu'elle l'est dans nos campagnes : elle l'est à un tel point, que cela mérite la plus grande attention de la part du Gouvernement, & qu'il seroit important que le ROI rendît, au plutôt, une ordonnance qui empêchât absolument aucune femme, ni aucun Chirurgien de pratiquer l'Art des Accouchements dans les campagnes, sans avoir été au préalable examinés & reconnus capables par les gens de l'Art, & en avoir des attestations en bonne forme. Je tiens du savant M. LE ROY, de l'Académie-Royale des Sciences, qui a été à portée de s'en assurer, par des observations certaines, que, dans un canton fort étendu de la Champagne, il meurt près de la moitié des enfants par l'ignorance des *sages-femmes*, & que, pendant tout le temps où les femmes ont des enfants, qui est ordinairement à la campagne, depuis 20 jusqu'à 45 ans, cette ignorance fait qu'il en meurt beaucoup plus que des hommes, toutes choses d'ailleurs égales. Joignez à cela les accidents auxquels celles qui ne meurent pas, sont exposées par la mal-adresse & l'ignorance de ces prétendues *sages-femmes*, ou accoucheurs de campagne.

Quant à ce que l'Auteur dit que l'Art des Accouchements convient mieux aux femmes qu'aux hommes, il n'est pas douteux que la décence & la pudeur répugnent également à ce que les hommes le pratiquent ; mais qu'on nous donne des *sages-femmes* instruites, & les hommes ne se mêleront plus de cette partie de la Chirurgie, d'autant plus fastidieuse pour eux, que les occasions d'exercer leurs talents, sont heureusement très-rares : car il est de fait que

temps, un peu de *panade*, & boire de l'eau *panée*, ou de l'eau de *gruau*. Les

---

ſur cent *accouchements*, il y en a quatre-vingt-dix qui ſont uniquement l'ouvrage de la nature; & que, ſur les dix autres qui reſtent, il y en a huit qui ne demandent qu'une pratique commune : ſur cent accouchements, il n'y en a donc pas deux qui exigent du ſavoir & de l'habileté. Nous n'entreprendrons pas de décrire ici les talents & le ſavoir d'un habile *Accoucheur*. Pour faire ſentir combien celui qui excelle dans cette partie de la Chirurgie, eſt utile & précieux à l'humanité, il nous ſuffira de dire, que cette branche de l'Art raſſemble les deux extrêmes, c'eſt-à-dire, que s'il n'y a rien d'auſſi ſimple qu'un *accouchement naturel*, d'un autre côté, il n'y a rien d'auſſi difficile qu'un *accouchement laborieux* ou *contre nature*, & que le genre humain doit une éternelle reconnoiſſance à des hommes tels que les MAURICEAU, les LAMOTTE, les LEVRET, &c., qui ont employé leurs talents ſupérieurs à porter l'*Art des Accouchements* au point où il l'eſt aujourd'hui. Qu'on nous cite une *ſage-femme* qui ſe ſoit diſtinguée dans les *accouchements contre nature?* On en vante quelques-unes qui ont eu le ſecret de ſe faire une réputation par un mérite d'un genre tout différent; mais on n'en peut nommer une ſeule qui ait contribué à l'avancement de l'Art. Leur ineptie, qu'on me pardonne ce terme, eſt telle, que la concurrence des *accoucheurs* n'a pas ſeulement été capable d'exciter chez elles aucune émulation; & depuis qu'il y a des accoucheurs, & qu'à l'envi chacun cherche, par ſes talents & ſon travail, à illuſtrer ſa profeſſion, on n'a pas vu les *ſages-femmes* faire un pas de plus : enfin, ſoit faute de courage, ou d'émulation, ce qui eſt plus vraiſemblable, il y a actuellement beaucoup moins de *ſages-femmes* qui en méritent le

liqueurs

liqueurs spiritueuses, le *vin*, les *eaux cordiales*, toutes les autres *drogues*, qu'on lui donne ordinairement, dans la vue de la fortifier & d'avancer l'*accouchement*, ne tendent, la plupart du temps, qu'à augmenter la *fievre*, enflammer la *matrice*, & prolonger le *travail*. De plus, elles rendent les suites de l'*accouchement* dangereuses, parce que souvent elles occasionnent des *hémorragies* mortelles, & disposent l'accouchée à des *fievres éruptives*, ou d'un autre caractere (1).

nom, qu'autrefois. Qu'on ne se plaigne donc plus si les hommes font leur métier; l'ignorance des *sages-femmes* en est la premiere cause. Ce sont elles qui ont appellé les hommes, dans les cas difficiles, & la femme qu'un accoucheur a débarrassée habilement de son fardeau, ou qu'il a sauvé des périls d'un *accouchement contre nature*, croira se tacher d'ingratitude, si elle ne lui donne pas sa confiance, au préjudice d'une femme qui l'auroit laissée périr, ou qui auroit prolongé ses souffrances.

(1) On sait que le terme de l'*accouchement* est à la fin du neuvieme mois : cependant il est quelquefois *prématuré*, c'est-à-dire, qu'il arrive au huitieme, au septieme, & même au cinquieme mois, comme plusieurs observations semblent l'assurer; d'autres fois il est tardif, c'est-à-dire, qu'il arrive au dixieme, douzieme, &, comme quelques-uns l'ont avancé, même au seizieme mois, ce dont il est très-important d'être prévenu.

Nous allons décrire l'*accouchement naturel*. Cette description servira à prouver ce que nous avons avancé plus haut, que cette espece d'ac-

Lorſque le *travail* devient long & difficile, il faut *ſaigner*, afin de préve-

---

couchement, la plus commune de toutes, eſt abſolument l'ouvrage de la nature, & que tous les ſecours qu'on s'empreſſe de donner aux femmes, dans ce cas, bien loin d'avancer, en la moindre choſe, leur *travail*, ne ſervent, au contraire, qu'à le retarder, & quelquefois même à le rendre *difficile* & *laborieux*.

Une femme groſſe, arrivée au terme que nous venons d'indiquer, commence par éprouver, un, deux & quelquefois trois jours, avant que le *travail* ne ſe déclare, un mal-aiſe extraordinaire; & lorſque le *travail* s'annonce réellement, elle ſent des douleurs dans le dos, vers la *région des reins*: ces douleurs ne durent pas long-temps; mais après une demi-heure ou environ d'*intermittence*, elles reviennent avec le double de violence. Les femmes, qui ont déja eu des enfants, s'affectent ſi peu de ces premieres douleurs, qu'elles leur ont donné le nom de *mouches*, & qu'elles continuent de vaquer à leurs affaires domeſtiques; mais les jeunes femmes, qui ſont *groſſes*, pour la premiere fois, croient être ſur le point d'accoucher: elles appellent du ſecours; & les *ſages-femmes*, ſoit par ignorance, ſoit pour ſe faire valoir, ne manquent pas de les tourmenter par le *toucher*, les *lavements irritants*, les *dilatations*, les *onctions* avec l'*huile*, le *beurre*, la *pommade*, &c.; cependant il n'y a rien à faire abſolument. Il faut, au contraire, que ces femmes retiennent leurs efforts, parce qu'ils ne font que les affoiblir, & que, dans peu, elles auront beſoin de toutes leurs forces pour faire valoir les véritables douleurs de l'*enfantement*. Dès les premieres douleurs ou les *mouches*, même quelques jours auparavant, il ſort du *vagin* & de la *matrice* un *mucus* épais qui devient ſucceſſivement

nir l'*inflammation* ; il faut encore donner & répéter des *lavements émollients*,

---

de plus en plus abondant : ce *mucus* sert à lubréfier les parties, & à leur donner la souplesse nécessaire pour qu'elles se dilatent convenablement. Quelquefois il est un peu teint de sang, & alors on dit vulgairement que la femme *marque*.

A mesure que le *travail* avance, les douleurs, multipliées, deviennent plus fortes, & s'étendent, circulairement de chaque côté, pour se réunir au *nombril*, & delà, à l'orifice de la *matrice* : c'est alors que la femme est forcée, même malgré elle, de les faire valoir & d'employer tous ses efforts pour pousser chaque douleur vers le lieu où elle tend, c'est-à-dire, vers le siege. Le *pouls*, dans cet état, est fort élevé ; le visage est rouge, & tout le corps est quelquefois saisi d'un tremblement. Dès ce moment, la malade ne peut plus se tenir debout ; elle est même mal dans un fauteuil, elle demande à être couchée. Quelquefois ce changement de position prolonge l'intervalle des douleurs ; mais bientôt elles reparoissent plus fortes, plus longues & plus précipitées. Après des retours plus ou moins réitérés de ces douleurs, les efforts se portent sur les *membranes*, dans lesquelles sont les *eaux* de l'enfant : ces *membranes* se jettent au dehors, par l'orifice dilaté de la *matrice*, & forment un sac *élastique*, rond & régulier ; c'est ce qu'on appelle la *formation des eaux*. De nouvelles douleurs rompent ce sac, donnent lieu à la sortie d'une partie de ces *eaux* & à l'avancement de la tête de l'enfant, vers les parties naturelles externes. Les douleurs qui sont toujours, & plus fortes, & plus longues, engagent insensiblement la tête, qui enfin est poussée fortement, & entraîne, avec elle, le corps de l'enfant & les *eaux*. Quelquefois le

faire asseoir la femme sur la vapeur d'eau-chaude, frotter légérement le

délivre vient avec l'enfant, & il en reste une partie sur la tête en forme de calotte; c'est ce qu'on appelle *naître coëffé*; mais plus souvent il reste encore quelques minutes, un quart d'heure au plus dans la *matrice*, & n'en est expulsé que par de nouvelles douleurs, mais infiniment plus modérées que celles qui ont précédées, & auxquelles les femmes ne donnent que le nom de *tranchées*.

Telle est la marche de la nature dans cette grande opération, appellée *accouchement*. D'après la forme & la structure que doivent avoir les parties de la génération de la femme, pour recevoir le germe du *fœtus*, pour qu'il s'y anime, s'y développe, & y parvienne à un dégré d'accroissement qui le mette en état de soutenir, sans risque, les impressions de l'air, auquel il est exposé, lorsqu'il vient au monde, il étoit impossible que l'orifice de ces parties eût une capacité telle que l'enfant pût sortir du sein de sa mere, sans lui faire éprouver les douleurs indispensables d'une *dilatation*, d'autant plus grande, que l'enfant a plus de volume. La femme ne peut donc enfanter sans douleurs; & telle est, à cet égard, la loi universelle, qu'un *accouchement* subit & sans douleurs, comme il en arrive quelquefois, par relâchement, est presque toujours suivi d'accidents funestes. HIPPOCRATE l'a dit, *Aphor.* 238, & cette vérité n'est que trop confirmée tous les jours. Que les femmes cessent donc de s'effrayer : le Créateur les a pourvues d'une somme de forces nécessaires à cette opération : aussi est-il infiniment rare de voir une femme mourir dans l'*enfantement*; ce malheur n'a lieu que dans les accouchées qui ont été saisies de crainte pendant l'*accouchement*, ou dont le *travail* a été contrarié par des im-

vagin avec de la pommade adouciſſante, ou du *beurre* frais, & appliquer ſur le

---

prudents ou par des ignorants, ou enfin dans les femmes dont la conformation viciée s'oppoſoit abſolument à la ſortie de l'enfant.

L'accoucheur, le plus expérimenté & le plus habile, ne peut donc garantir une femme des douleurs de l'enfantement. Il eſt même douteux qu'il puiſſe abréger le *travail*, quoique la plupart le prétendent ; & c'eſt d'après cette prétention que les *ſages-femmes* & quelques jeunes Chirurgiens font, ſans ceſſe, à toucher les femmes en *travail*, à dilater, à tirailler les parties naturelles, &c. ; manœuvres imprudentes & douloureuſes, qui occaſionnent le deſſéchement de ces parties, des *inflammations*, des *meurtriſſures*, &, par ſuite néceſſaire, la prolongation du *travail*, ſouvent même des maladies très-graves : auſſi l'accoucheur le plus ſage ſe garde-t-il de rien faire dans les *accouchements* ſimples : s'il y aſſiſte, ce n'eſt que pour ſatisfaire la vanité de ceux qui l'appellent ; il n'y eſt que ſpectateur oiſif ; & ſi quelquefois il paroît, mal-à-propos, agir beaucoup, c'eſt que la plupart des femmes ſont dans le préjugé faux & abſurde, que plus on les aide & plus on rend l'*accouchement* facile.

Ce n'eſt pas que nous voulions dire qu'il faille abandonner, à elle-même, une femme en *travail* ; elle a certainement beſoin que des perſonnes ſenſées l'encouragent dans ces inſtants orageux, flattent ſon eſprit, égaient ſon imagination, & l'étourdiſſent ſur les douleurs qu'elle reſſent. Nous voudrions ſeulement qu'elle chaſſât, d'autour d'elle, toutes ces commeres, auſſi dangereuſes par leurs craintes que par les conſeils ridicules & ſouvent funeſtes, dont elles la fatiguent.

Mais ſi la nature ſe ſuffit à elle-même, dans

ventre des linges trempés dans l'eau chaude. Si la nature paroît s'affoiblir ; si

---

l'*accouchement naturel*, la femme, qui vient d'accoucher, exige des soins que l'état de foiblesse, de fatigue & souvent d'épuisement, dans lequel elle se trouve, en général, l'empêche de se donner à elle-même & à son enfant. Il est donc important qu'il y ait auprès d'une femme qui accouche, une ou deux personnes sages & intelligentes, ou une *sage-femme*, ou un accoucheur, pour lui prêter les secours, dont elle va avoir besoin. La premiere chose qu'elles ont à faire, c'est de préparer un fil en quatre, & des ciseaux pour lier & couper le *cordon ombilicale* aussi-tôt que l'enfant sera sorti du sein de sa mere. Si le *délivre* sort avec l'enfant, comme il arrive quelquefois, il suffira de lier le *cordon* dans un seul endroit, c'est-à-dire, à deux ou trois pouces de l'*ombilic* de l'enfant, & de le couper à un pouce ou deux au-dessus du fil : on aura soin de lier ce fil très-serré, parce qu'il s'agit d'empêcher le sang de l'enfant de s'écouler par les *artères ombilicales*. On sent que s'il étoit lâche, on exposeroit l'enfant à perdre tout son sang. Lorsque le *délivre* reste dans la *matrice*, après que l'enfant en est sorti, il faut faire deux ligatures au *cordon* ; la premiere à l'endroit que nous venons d'indiquer, & la seconde à trois ou quatre pouces au-dessus de cette premiere, & on coupe le *cordon* entre les deux ligatures : ces deux ligatures sont nécessaires, 1°. par la raison que nous venons de donner, 2°. pour empêcher le sang de s'échapper par la *veine ombilicale*. Il faut que cette opération soit faite dans le temps que l'enfant est encore entre les cuisses de sa mere.

Il est cependant un cas où il ne faut, ni lier, ni couper le *cordon*, à moins que le *délivre* ne sorte de la *matrice* en même-temps que l'enfant : c'est celui où l'enfant ne présente aucun

les forces de la femme paroissent épuisées par la fatigue, on peut alors,

---

signe de vie. Ce cas, heureusement assez rare, puisqu'il ne se rencontre guère qu'après des *accouchements difficiles*, *laborieux* & *contre nature*, n'est toujours que trop fréquent, entraînant pour l'ordinaire après lui, & la perte de l'enfant, & la désolation des familles. Nous croyons donc devoir prescrire, à cet égard, des préceptes qui ont échappé à M. BUCHAN; & nous espérons qu'on nous pardonnera d'autant plus volontiers cette digression, dans une note déja longue, que les moyens qu'il faut employer, dans ces circonstances, sont aussi simples, qu'efficaces, & qu'en les mettant en usage, on échappera à l'horreur de faire enterrer des enfants vivants; & on se procurera le plaisir indicible de rendre à la patrie des citoyens, & à des familles des rejetons qui peuvent un jour les perpétuer & peut-être les illustrer.

Lors donc qu'un enfant, sorti du sein de sa mere, ne donne aucun signe de vie, & qu'on ne sent, ni le *battement de son cœur*, ni celui de ses *arteres*, il faut laisser l'enfant, quelques instants, entre les cuisses de sa mere : on lui fera de légeres *frictions*, avec la main chaude sur le ventre & sur la *poitrine*; souvent il n'en faut pas davantage : peu de temps après, le mouvement du cœur se ressuscite, & quelques légeres *contractions* de cet *organe*, se font sentir à la main appliquée sur la *poitrine*. Si on continue ces petites *frictions*, ces signes d'existence deviennent de plus en plus marqués; les *pulsations* des *arteres* se manifestent, & bientôt les membres font quelques petits mouvements. L'enfant est alors en possession de la vie, & on peut, en toute sûreté, lier & couper le *cordon ombilicale*.

Si ces moyens ne suffisent pas, il faut intro-

mais jamais dans un autre cas, lui don-

duire de l'air dans les *poumons* de l'enfant, soit en appliquant la bouche sur la sienne, soit en introduisant dans sa bouche un tuyau de pipe, un chalumeau de paille, &c., parce que dans ce cas, il ne paroît pas douteux que la cause qui tient l'enfant dans cet état d'inertie qui le fait paroître mort, dépend de la difficulté qu'il a à *respirer*. Que cette difficulté soit occasionnée par une humeur épaisse, *visqueuse* & tenace qui obstrue les *voies* de la *respiration*, ou au peu de ressort dont jouit l'air de la chambre où est l'accouchée; qu'elle soit due à l'une & à l'autre de ces causes, l'air qu'on introduit dans la bouche avec une certaine force, & les *frictions* légeres qu'on fait sur la *poitrine*, détruisent promptement l'obstacle. Cette *inspiration* artificielle force la *poitrine* à l'*expiration*, & l'introduction de l'air, réitérée trois ou quatre fois, plus ou moins, met en mouvement ce jeu des *poumons* qui constitue la *respiration*.

Quand le *délivré* est sorti du sein de la mere avec l'enfant, qu'on a par conséquent été forcé de lier & couper le *cordon*, il faut employer ces derniers moyens, qui réussissent également; mais, par la raison que la *circulation* de la mere à l'enfant est interceptée, il faut être plus constant, & ne quitter que lorsque la *respiration* est parfaitement établie. On se comporte de la même maniere, envers les enfants qui paroissent expirer, quelques instants après leur naissance, ou que, faute d'attention, on regarde d'abord comme vivants, & qu'on trouve sans mouvements quelques instants après. On sent que ces derniers cas demandent encore plus d'attention & de soins : ils ne sont cependant pas désespérés. Voici un fait, dont j'ai été témoin, dans un cours d'accouchement.

Une femme, mal conformée, dont un *accouchement* très-*laborieux*, captivoit toute notre at-

ner un verre de bon *vin*, ou de toute autre boisson *cordiale*.

---

tention, nous fit négliger l'enfant, que nous crumes très-vivant, auquel on lia & coupa le *cordon*, & qu'on mit dans le tablier d'une jeune éleve qui elle-même n'étoit occupée, comme nous, que de la mere. Après avoir donné à celle-ci tous les secours que son état exigeoit, & avoir paré aux accidents auxquels elle étoit exposée, nous vinmes à l'enfant, que nous trouvames sans mouvement, & qui paroissoit absolument mort. Notre Professeur fit, sur le champ, apporter de l'eau tiede, dans laquelle on jetta un peu de *vinaigre*, (peu nécessaire, mais qu'on peut employer quand on en a la facilité,) il le plongea dans cette eau, il lui fit des *frictions* légeres sur la *poitrine* & sur le ventre, & lui souffla, à plusieurs reprises, dans la bouche; bientôt la *poitrine* entra en action, & peu de temps après il fit entendre des cris.

Avant que de finir cet article, nous croyons devoir recommander, avec la plus grande instance, de ne rien faire avaler aux enfants qui sont dans ce cas. Les liquides quelconques & à plus forte raison les *liqueurs spiritueuses* tueroient infailliblement. Il faut encore se garder de couvrir les enfants qui paroissent morts, avec un linge, une serviette, &c.; c'est vouloir le tuer en rendant encore plus impossible la faculté de *respirer*.

Mais revenons. Aussi-tôt qu'on a achevé de lier & couper le *cordon* à un enfant bien vivant, on le donne à un des assistants, qui le pose près du feu, sur des linges blancs, jusqu'à ce qu'on puisse s'en occuper; mais il faut qu'il soit placé sur le côté, pour qu'il puisse se débarrasser des *phlegmes* qui se détachent dans toutes les parties de sa bouche & de son gosier.

La sortie du *délivre* est ordinairement suivie

Les secours que nous venons de pro-

d'un écoulement de sang plus ou moins abondant par le *vagin*. Il faut donc que l'accouchée garde le plus grand repos, & se tienne le plus tranquille qu'il est possible : elle restera sur le lit sur lequel elle est accouchée. On aura soin qu'elle ait les reins un peu élevés, les genoux rapprochés, & on appliquera, sans compression, entre ses cuisses, des linges secs & chauds, pour recevoir le sang ou les *vuidanges*. On changera ces linges dès qu'ils seront salis : elle restera dans cette position, une demi-heure, une heure plus ou moins, ou jusqu'à ce que l'écoulement soit un peu modéré. Enfin on apportera le plus grand soin pour qu'elle ne soit point saisie par le *froid*.

On est dans l'habitude de serrer le ventre d'une femme qui vient d'accoucher, avec des ventrieres, ou des linges préparés à cet effet. Cette pratique absurde est fondée sur deux opinions des plus fausses. La premiere que, plus on serre le ventre, & plutôt il se rétablit dans son volume naturel. La deuxieme, que c'est le moyen d'empêcher qu'il ne s'y forme des rides ; mais il en arrive tout le contraire. En serrant le ventre on comprime la *peau*, les *muscles* & tous les *visceres* dont ils sont l'enveloppe, & on empêche par-là les premiers de revenir graduellement dans leur état naturel, en vertu de l'*élasticité* de toutes les *fibres* & de la force qu'elles ont pour se rétablir dans leur premier état, quand elles ont été fort distendues. Enfin, par ces ligatures, on intercepte la *circulation* dans les parties, & on force chacune d'elles, à rester dans l'état où elles étoient lorsqu'on les a appliquées. Delà la grosseur du ventre de la plupart des femmes, qui vivent dans les Villes, pendant que les paysannes n'en ont point, même après avoir eu un grand nombre d'enfants ; delà les rides, parce que la peau est comme engourdie

poser, suffisent dans les *accouchements na-*

par ces *compressions*, & qu'elle n'a plus de ressort pour revenir à son état naturel; delà enfin, ce qui est infiniment plus important, le ralentissement des *lochies*, souvent la *suppression* de cette *évacuation* nécessaire, source de maladies sans nombre. Au lieu donc de ces bandages, de ces ventrieres, de ces ligatures, on posera sur le ventre de l'accouchée une simple serviette douce, seche & chaude qu'on attachera sur les reins, assez lâche pour qu'on puisse passer à l'aise les doigts entre elle & la *peau*. Ce que nous venons de dire des bandages du ventre, doit également s'entendre de ceux dont on garrotte le sein des nouvelles accouchées, comme on verra ci-après aux articles deux, quatre & cinq.

Quand la mere est garnie, comme nous venons de le dire, & qu'elle jouit de la tranquillité & du repos que nous avons recommandés, on vient à l'enfant, dont il faut examiner avec attention toutes les parties du corps. On en voit rarement, à la vérité, qui ne sont pas bien conformés : cependant, on en trouve dont l'*anus* & l'extrémité du *canal de l'uretre* ne sont point ouverts. Ces vices de conformation exposent la vie des enfants : il faut donc appeller, sur le champ, un Chirurgien expérimenté, pour faire les opérations nécessaires en pareils cas. On voit plus souvent des enfants avoir ce qu'on appelle le *filet* : c'est une trop grande briéveté du *ligament membraneux* qui concourt à attacher la *langue* à la mâchoire inférieure : cette briéveté est quelquefois si considérable, qu'elle empêcheroit l'enfant de tetter & de parler dans un âge plus avancé. Il faut donc examiner attentivement la bouche de l'enfant; & si on s'apperçoit de ce défaut, le mettre entre les mains d'un Chirurgien. On examinera encore s'il n'a, ni *meurtrissure*, ni *fracture*, ni *luxation*, &,

turels. Dans tous les cas *contre nature*, (1) dans ces cas, on consultera les §. V, VII & VIII du Chap. XXXIX ci-après.

Après cet examen on enleve la croute *muqueuse*, qui se fait appercevoir dans certaines parties du corps de l'enfant, en le frottant légérement avec de l'*huile*; ensuite on lui lave le corps avec de l'eau tiede, dans laquelle on aura mis un peu de vin; mais il faut que cette *lotion* soit faite délicatement pour ne pas froisser, *excorier* sa peau tendre. Il vaudroit mieux s'en abstenir absolument, que de la déchirer, comme il arrive souvent: ensuite on le mettra, toujours sur le côté, dans une corbeille garnie de linges blancs, doux & secs, & on le couvrira légérement de maniere seulement à empêcher qu'il n'ait froid: on le laissera dans cet état dix ou douze heures; après ce temps expiré, on le présentera au tetton de sa mere. (V. T. I, p. 41 & s.)

(1) On appelle *accouchement contre nature*, tous ceux dans lesquels l'enfant ne peut sortir à la maniere ordinaire, soit qu'il en soit empêché par un vice de conformation dans les *organes* de la *génération* de sa mere, soit que lui-même soit mal posé dans la *matrice*, ou mal proportionné relativement aux passages, soit enfin que l'obstacle dépende de la mere & de l'enfant; car il est possible que la mere étant mal conformée, l'enfant se présente mal, & on sent que ce cas est le plus dangereux.

Il y a encore des *accouchements* qui sont simplement *difficiles* & *laborieux*, sans être *contre nature*: ce sont ceux qui, la mere étant bien conformée, & l'enfant dans une bonne position, sont précédés de la perte de toutes les *eaux*, & accompagnés de grandes foiblesses, de maladies graves, &c.

Toutes ces especes d'*accouchements*, sur-tout ceux *contre nature*, exigent une expérience & une habileté, dont le plus grand nombre des

il faut appeller, le plutôt possible, un

---

sages-femmes sont incapables. Dans ces circonstances on voit leur vanité faire mille efforts pour couvrir leur ignorance : elles devroient bien plutôt avouer leur incapacité, dès qu'elles s'apperçoivent que l'enfant est dans une position *contre nature*, ou qu'il y a quelqu'autre obstacle qui s'oppose à sa sortie. Par cet aveu, que leur conscience & l'humanité devroient leur dicter, elles préviendroient les accidents ordinaires des *accouchements difficiles*, & qui, le plus souvent, ne sont funestes, ou à la mere, ou à l'enfant, que par les délais.

Nous n'entrerons point dans le détail des signes qui caractérisent les *accouchements contre nature* & les *accouchements difficiles*. Cette importante matiere ne peut être traitée que par un homme de l'art. Nous avons d'ailleurs un grand nombre d'Ouvrages sur cette espece d'accouchements. Ceux des MAURICEAU, des LAMOTTE, des SMÉLIE, des LEVRET, des BURTON ne laissent rien à desirer à cet égard : mais comme ils ne sont faits que pour les accoucheurs, ils se trouvent au dessus de la portée du public, & peut-être d'un grand nombre de *sages femmes*. Voilà ce qui a porté M. BAUDELOCQUE, jeune *Accoucheur* du premier mérite, à publier des principes sur l'Art d'accoucher, par demandes & par réponses. Il n'avoit entrepris ce petit Ouvrage que pour favoriser l'étude & les progrès d'une jeune *sage-femme*, destinée à exercer sa profession dans la campagne d'un grand Seigneur ; mais il a cru qu'il pourroit être utile aux autres aspirantes, & certainement elles ne peuvent trouver nulle part des instructions plus claires, plus précises & plus solides : même les personnes qui ne se destinent point à cette profession, & qui desirent seulement avoir des notions exactes sur les *accouchements*, ne peuvent mieux faire, que de se procurer cet Ouvrage. Il

accoucheur, ou une *sage-femme* expérimentée (a).

ARTICLE II.

De ce qu'il faut faire lorsque la femme est accouchée.

Lorsque la femme est *délivrée*, on doit lui éviter toute inquiétude, & la tenir le plus tranquille qu'il est possible. On ne lui donnera que des *aliments* légers & liquides, comme du *gruau*, de la *panade*, &c.; sa boisson sera légere & *délayante* : ce précepte,

se vend à Paris, chez DIDOT, jeune, Quai des Augustins; RUAULT, rue de la Harpe; & à Amiens, chez GODART.

Nous nous contenterons de prescrire avec M. BUCHAN, qu'il faut appeller un *accoucheur*, ou une *sage-femme* expérimentée, dès qu'on s'apperçoit que le *travail* languit, ou qu'il n'a pas la marche que nous avons décrite, note précédente, & à plus forte raison, si la femme est mal conformée, bossue, nouée, &c.

(a) Nous ne pouvons nous empêcher de blâmer l'usage ridicule, toujours en vogue dans la plupart de nos campagnes, de rassembler un grand nombre de femmes auprès de celle qui est en *travail*. Toutes ces commeres, bien loin d'être utiles, ne servent qu'à embarrasser la chambre & qu'à nuire aux personnes nécessaires : en outre, elles fatiguent la malade par le bruit qu'elles font, & souvent nuisent beaucoup par leurs conseils absurdes, ou donnés mal-à-propos.

cependant, a beaucoup d'exception. J'ai vu des femmes, dont il falloit soutenir les forces après l'*accouchement*, avec des *aliments* solides & des *vins généreux.* Dans ce cas, on peut leur donner du poulet & un verre de bon vin. (Voyez Tome II, note I, page 214.)

Il arrive quelquefois, qu'après être délivrée, une femme a une *hémorragie* ou des *vuidanges* trop abandantes : il faut alors que la malade ait la tête basse, qu'elle soit tenue fraîchement, & qu'elle soit traitée, à tous égards, comme dans les *regles* excessives. (Voyez Art. IV du §. I de ce Chapitre, p. 94 & suiv.) Si les *vuidanges* deviennent excessivement abondantes, on trempera des linges dans une *mixture* de parties égales d'eau & de *vinaigre*, ou de vin rouge, & on les lui appliquera sur le ventre, sur les *reins* & sur les *cuisses*. Il faut changer ces linges aussi-tôt qu'ils sont secs, & les renouveller jusqu'à ce que l'*hémorragie* ait commencé à se calmer (*a*).

(*a*) Dans un cas pareil, j'ai éprouvé d'excellents effets de la *mixture* suivante.

Prenez d'*eau distillée de pouillot*, d'*eau distillée simple de canelle*, de *sirop diacode*, } de chaque 2 onces,

Si, après qu'une femme est *délivrée*, elle éprouve de grandes douleurs, il faut qu'elle boive abondamment d'une *tisane délayante* chaude, comme du *gruau d'avoine*, ou du *thé*, avec un peu de *safran* : on lui donnera des bouillons légers, dans lesquels on mettra des semences de *carvi*, ou un peu d'*écorce d'orange*. On peut encore lui donner, souvent dans la journée, une once d'*huile d'amandes douces*, dans un verre des boissons précédentes. Et si la malade a des *insomnies*, on lui donnera de temps

---

d'élixir de vitriol, 1 gros.

Mêlez.

On en donne deux cuillerées ordinaires toutes les deux heures, ou plus souvent, s'il est nécessaire (1).

(1) Il est important d'être averti que le *flux* excessif des *lochies* est quelquefois entretenu, ainsi que l'*hémorragie* de la *matrice*, par une portion de l'*arriere-faix*, ou tout autre corps retenu dans la *matrice*, dont un habile *accoucheur* peut délivrer sur le champ. D'ailleurs, les *lochies* peuvent être très-abondantes chez quelques femmes, sans qu'elles en éprouvent la moindre incommodité; de sorte que ce n'est pas toujours par l'abondance apparente de cette matiere qu'on doit juger du *flux* immodéré, mais par les accidents qu'il entraîne à sa suite, comme la tension du ventre, l'obscurcissement de la vue, les défaillances, les *convulsions*, l'enflure *œdemateuse* des jambes, &c. Ce n'est donc que dans ces cas qu'il faut en venir aux *remedes* que propose ici M. BUCHAN.

en temps une cuillerée de *sirop diacode* dans un verre de ces mêmes boissons : si elle a de la chaleur, ou une disposition à la *fievre*, elle prendra toutes les cinq ou six heures, dans un verre de sa boisson ordinaire, une dose de la poudre suivante. (*a*)

ARTICLE III.

De l'Inflammation de la Matrice.

L'*inflammation* de la *matrice* est une maladie dangereuse & assez fréquente, après l'*accouchement* : elle se manifeste par des douleurs dans la partie inférieure du ventre, qui sont ordinairement plus violentes au toucher ; par la tension ou la roideur des parties ; par une grande foiblesse ; par un changement subit dans toute la personne ; par une *fievre continue*, accompagnée d'un

(*a*) Prenez de *pattes d'écrevisses préparées*, demi-once,
de *nitre purifié*, 2 gros, (Voyez note 1, p. 14 de ce Vol.)
de *safran en poudre*, 1 gros.
Mêlez le tout ensemble, divisez en huit ou neuf doses.

Lorsque la malade est affaissée ou tourmentée par des douleurs *hystériques*, on lui donnera, souvent dans la journée, douze ou quinze gouttes de *teinture* d'*assafœtida* dans un verre d'*infusion de pouillot*.

pouls foible & *dur* ; par un léger *délire* ou un *rêvassement* ; quelquefois par un *vomissement* continuel, par le *hoquet*, par un écoulement d'eau rousse, fétide, *âcre* par la *matrice* ; par des envies fréquentes d'aller à la garde-robe, par des ardeurs d'urine, & d'autres fois par leur *suppression* totale.

Cette maladie doit être traitée comme toutes les autres *inflammations*, par la *saignée* & les *délayants*. La malade boira de l'eau de *gruau* ou de l'eau d'*orge* légere, & elle en boira une tasse trois ou quatre fois par jour, dans laquelle elle fera dissoudre un gros de *nitre*. (Voyez ce mot à la Table) On lui donnera souvent des *lavements* d'eau & de *lait* ; on appliquera sur le ventre des linges trempés dans de l'eau chaude ou des vessies pleines de *lait* chaud coupé avec de l'eau (1).

(1) L'*inflammation* de la *matrice* est presque toujours mortelle, & ne va guere au-delà du septieme jour, qui est le plus redoutable : elle se termine rarement par la *résolution* ; mais le plus souvent c'est par la *suppuration* & la *gangrene*. Les élancements les plus vifs & le redoublement de la violence de tous les accidents, annoncent la *suppuration*. Les *frissons*, les défaillances & la sueur froide annoncent la *gangrene*. On a vu l'*inflammation de la matrice* dégénérer encore en *squirre*, ou en *cancer*, &c.

ARTICLE IV.

De la Suppression des Lochies & de la Fievre de lait.

La *suppression* des *lochies*, après l'*accouchement*, & la *fievre de lait*, doivent être traitées, à peu près, de la même maniere, que l'*inflammation de la matrice.* Dans tous ces cas, les secours les plus sûrs sont les boissons abondantes, de légeres *évacuations*, & des *fomentations* sur les parties malades. (1)

La *suppression* des *lochies* est la cause la plus commune de cette maladie; cependant elle peut encore être la suite des *contusions*, des passions vives, des *fausses couches*, de la retention du *placenta*, dans la *matrice*, & quelquefois de la *suppression des regles* chez les femmes qui ne sont, ni grosses, ni accouchées.

L'instant où l'on doit faire les *saignées*, est dans les trois premiers jours, & c'est un point des plus importants.

(1) Les *lochies* coulent ordinairement de huit à quinze jours; il arrive cependant quelquefois qu'elles se terminent en deux ou trois jours, ou qu'elles se prolongent, jusqu'à vingt, trente & même quarante jours, sans qu'il survienne le moindre accident. Leur quantité est aussi indéterminée que leur durée: on a vu des *accouchées* qui n'en rendoient point, & ce sont surtout celles qui n'ont jamais été réglées; & d'autres qui les ont si abondantes, qu'on ne manqueroit point de s'alarmer, si l'on n'étoit d'ailleurs rassuré par le bon état des malades. (Voyez note 1, p. 136 de ce Vol.) Cet écoulement est ex-

Dans la *fievre de lait*, il faut faire des onctions sur les mamelles avec de

trêmement chargé de sang, pendant un ou deux jours : il s'éclaircit ensuite & prend l'aspect d'une *sérosité* teinte, qui blanchit insensiblement & s'épaissit en matiere de *lait* trouble, en diminuant à proportion. Quelle que soit la quantité de cet écoulement, toujours relatif au sujet, s'il vient à se supprimer, il donne lieu aux plus grands accidents. Nous avons déja vu que cette *suppression* étoit la cause ordinaire de l'*inflammation* de la *matrice* & de tous les *symptomes* graves qui l'accompagnent : elle produit encore l'*inflammation du sein* ; des douleurs aux *lombes* & aux *aines* ; des *coliques* très-vives ; la *passion iliaque* ; la *fievre*, tantôt *inflammatoire*, tantôt *pourprée*, tantôt *miliaire* (Voyez ci-après) ; des *accès hystériques* les plus violents ; le *délire*, les *convulsions*, une *affection comateuse* & même l'*apoplexie*, l'*hémoptysie* & l'*oppression*, des *sueurs* froides, la *syncope*, &c. : elle occasionne des *dépôts purulents* qui deviennent funestes, si le *pus* ne se fait point une issue au dehors.

On doit juger, par cet exposé, que c'est de toutes les *suppressions*, la plus formidable : aussi enleve-t-elle les malades avant le quatorzieme jour. Les autres *évacuations*, telle que la *sueur* abondante & la *diarrhée*, sont souvent la cause de cette *suppression* ; mais les plus ordinaires sont les fautes commises dans le *régime*, le froid, la colere, la terreur & les autres passions vives ; les accès hystériques, les odeurs, &c.

Voici une belle observation de M. CLERC, qui donnera une idée juste du traitement qu'exige cette maladie funeste. » Mad. . . . accoucha dou- » loureusement d'un premier enfant : pendant » les trois premiers jours, tout alloit bien ; la » nuit suivante les choses changerent de face ; » les *lochies* se supprimerent, la *fievre* s'allu- » ma, l'*abdomen* devint douloureux, le ventre

l'*huile* de graines de *lin* chaude, ou y appliquer des *feuilles de chou rouge*. Il

---

„ se tendit, & la malade fut travaillée de *co-*
„ *liques d'estomac* : la célérité & la grandeur des
„ accidents annonçoient un danger prochain.
„ Mon pere, qui soignoit la malade, proposa
„ une consultation : M. BUTET y fut appellé
„ avec moi. Je revenois de Paris alors, & M.
„ ASTRUC m'avoit appris que dès qu'une partie
„ étoit engorgée, enflammée & *spasmodiquement*
„ resserrée, il falloit bien se garder d'augmen-
„ ter les accidents par la *dérivation* du sang
„ vers elle. C'étoit le cas où se trouvoit Mad....
„ Aidé du principe, *per largiora vasa*, j'osai pro-
„ poser mon avis, qui étonna d'abord le Mé-
„ decin consultant. La discussion fut courte : la
„ Dame fut *saignée* du bras ; une demi-heure
„ après, nous lui ordonnames de mettre les
„ jambes dans l'eau tiede avec une ligature au-
„ dessus de chaque *malléole*, nous fimes appli-
„ quer sur le ventre des *fomentations émollientes*.
„ Presque dans le même temps, la malade vo-
„ mit, à différentes reprises, une quantité éton-
„ nante de matiere *laiteuse* très-*fermentée* : je
„ lui aurois fait prendre, avec précaution, un
„ grain ou deux d'*émétique*, dissout dans beau-
„ coup d'eau, selon l'*indication*, si la nature
„ agissante ne m'eût interdit tout autre secours.
„ La malade se sentoit revivre, & les secours
„ externes réussirent si bien, que trois ou qua-
„ tre heures après la *saignée*, les *lochies* repa-
„ rurent, & tous les accidents cesserent.
„ Quand, faute d'attention, on a laissé ag-
„ graver les accidents, que le Médecin arrive
„ trop tard, que le reflux du *sang laiteux* vers
„ la tête, occasionne un assoupissement, un *co-*
„ *ma*, un *délire obscur*, ou que la malade croit
„ voir des étincelles & ramasse des *flocons*, le
„ péril est encore plus certain, dans cette cir-

faut présenter souvent l'enfant au tetton, ou faire tetter la malade par une autre personne.

Rien de plus propre à prévenir la *fievre de lait*, que de présenter l'enfant de bonne heure à la mamelle. L'habitude où l'on est de ne pas faire tetter l'enfant, dans les trois premiers jours, est contraire à la nature & à la raison : elle est également nuisible à la mere & à l'enfant. Toute femme qui a du *lait* dans les *mamelles*, doit se faire tetter, ou par son propre enfant, ou par d'autres personnes, au moins pendant le premier mois ; c'est le seul moyen de prévenir la plupart des maladies, si fatales aux femmes en couches. (Voyez Tome II, note 1, page 159 & suiv.)

„ constance, que dans toutes les maladies accompagnées de ces *symptomes*. Alors les *saignées* du bras & du pied sont inutiles ; la seule indiquée est celle de la *jugulaire*, qui réussit quelquefois. De larges *emplâtres vésicatoires* entre les épaules, de puissants *épipastiques* à la plante des pieds, & peut-être l'*émétique*, qui peut produire une secousse générale, sont les seules ressources qui restent au Médecin. Il y a quelques exemples de leurs succès ; mais ils sont rares : d'ailleurs les *vésicatoires* exigent du temps pour agir, & la malade meurt avant leur effet. » (*Histoire naturelle de l'Homme malade*, T. I, p. 396 & suiv.)

ARTICLE V.

De l'Inflammation des Mamelles.

Lorsqu'il y a *inflammation* aux mamelles, & qu'elle est accompagnée de rougeur, de dureté & des autres *symptomes* d'une *suppuration* menaçante, le *remede* externe le plus sûr, est un *cataplasme* de mie de pain & de *lait*, adouci avec de l'*huile* ou du *beurre frais*: on le renouvelle trois fois par jour, & on continue jusqu'à ce que la *tumeur* soit résolue ou vienne à *suppuration*. Les *répercussifs*, dans ce cas, sont très-dangereux; souvent ils occasionnent la *fievre*, & quelquefois ils menent au *cancer*; au lieu que la *suppuration* est rarement accompagnée d'aucun danger, & qu'elle a souvent des effets très-salutaires (1).

(1) Il ne s'agit ici que de l'*inflammation* du *sein*, occasionnée par la stagnation ou le séjour du *lait* dans les *mamelles*. Le froid subit, les passions vives, les *contusions*, les coups, &c., donnent le plus souvent lieu à cet engorgement *inflammatoire*, qui est toujours accompagné de *fievre* & souvent de soif, de *mal de tête*, de difficulté de respirer, &c.

L'*inflammation* du sein, dans tout autre temps qu'après l'accouchement, se résout assez facilement, lorsqu'on ne laisse pas le mal faire des progrès: mais celle qui provient de *lait* gru-

Lorſque les bouts des mamelles, ou les *mamelons*, ſont gercés, écorchés, fendus, il faut les lubréfier avec une *mixture d'huile* & de *cire vierge*, ou avec une *diſſolution* de *gomme arabique*. J'ai vu l'eau de la *Reine de Hongrie* produire de bons effets dans ce cas. Lorſque ces accidents deviennent opiniâtres, on donne à la malade un *purgatif rafraîchiſſant*, auquel rarement ils réſiſtent.

ARTICLE VI.

De la Fievre miliaire.

La *fievre miliaire* eſt une maladie très-ordinaire aux femmes en couche; mais, comme nous en avons déja traité, nous ne nous en occuperons pas davantage.

melé dans le ſein, ainſi qu'on le ſuppoſe, ne ſe termine guere que par l'*abcès*, & on ne ſauroit l'éviter lorſque la *phlogoſe* dure au-delà de quatre ou cinq jours. On a même à redouter une *fiſtule* très-rebelle, ſi on y laiſſe croupir le *pus* trop long-temps. (M. LIEUTAUD, *Précis de la Médecine pratique*, Tome II, page 491.)

Outre les *cataplaſmes de mie de pain* & de *lait*, qui ſont, ſans contredit, de bons *remedes*, il faut quelquefois en venir à la *ſaignée* du bras ou du pied pour empêcher les progrès de l'*inflammation*, & ſouvent elles favoriſent la *réſolution*. Il faut, en outre, avoir ſoin d'entretenir la liberté du *ventre* par des *lavements émollients* & *adouciſſants*.

vantage. (Voyez T. II, p. 203.) Le célebre HOFFMANN observe, qu'on vient, en général, à bout de prévenir cette *fievre* chez les femmes en couche, si, durant la grossesse, on leur fait observer un *régime* exact ; si elles font un exercice modéré ; si elles prennent, de temps en temps, un *laxatif* composé de *manne* & de *rhubarbe*, ou de *crême de tartre* ; si elles n'oublient pas de se faire saigner dans les premiers mois ; si enfin elles se garantissent des impressions d'un air trop vif. Une circonstance, non moins nécessaire à observer, c'est de ne pas précipiter le *travail* par des *remedes* qui peuvent enflammer le sang & les humeurs, ou leur procurer un mouvement & une agitation contre nature. Il faut veiller, lorsqu'elles sont accouchées, à ce que les *lochies* aient leur cours ordinaire ; & si le *pouls* est *vif*, leur ordonner un peu de *nitre*, &c. (1).

(1) Le temps, dans lequel la *fievre miliaire* se manifeste le plus souvent, chez les femmes en couches ; est celui de la *fievre de lait* dont elle est une complication : comme elle est peu différente de celle qui vient dans d'autres circonstances, M. BUCHAN renvoie au T. II, page 203 & suivantes, pour connoître sa nature & son traitement. Nous observerons seulement, avec M. LIEUTAUD, que la pesanteur de tête,

ARTICLE VII.

De la Fievre pourprée.

La maladie la plus dangereuſe pour les femmes en couches, eſt le *pourpre* ou la *fievre pourprée :* elle ſe manifeſte, pour l'ordinaire, le deux ou le troiſieme jour après l'*accouchement*. Quelquefois cependant elle arrive plutôt ; mais d'autres fois, quoique plus rarement, elle ne paroît pas avant le cinq ou ſixieme jour.

Elle commence, comme la plupart des autres *fievres*, par le *friſſon*, auquel ſuccede l'*inſomnie*, des douleurs à la tête, des *maux de cœur* violents & des *vomiſſements bilieux*. La malade ſent ordinairement une grande douleur dans le dos, dans les hanches & dans la *région de la matrice*. Il ſe fait un changement ſubit dans la quantité & dans la qualité des *lochies*. La malade eſt

avec tintement d'oreilles, l'*oppreſſion de poitrine*, le *pouls foible* & *inégal*, ſont, dans la *fievre miliaire* des *femmes en couche*, d'un très-mauvais préſage : il en eſt de même du *cours de ventre*, qui peut troubler l'écoulement des *vuidanges* & déranger l'*éruption*. Le *délire*, s'il n'eſt pas mortel, peut dégénérer, dans ces circonſtances, en *manie* qui dure long-temps, & même toute la vie.

tourmentée du *tenesme* ou de fréquentes envies d'aller à la garde-robe. L'*urine* qui est fort haute en couleur, ne sort qu'en petite quantité & ordinairement avec douleur. Le ventre devient quelquefois d'un volume considérable & fort douloureux, au plus léger toucher. Lorsque la *fievre* a continué, pendant quelques jours, la violence des *symptomes inflammatoires* diminue, pour l'ordinaire, & la maladie prend alors un caractere plus marqué de *putridité*. Un *cours de ventre bilieux* ou *putride* se manifeste souvent, à cette époque, & même plutôt; & ce *cours de ventre* opiniâtre & dangereux accompagne ensuite la maladie dans tous ses états postérieurs. Il n'est pas de maladies qui demandent à être traitées avec plus d'intelligence & d'attention que celle-ci. En conséquence, il faut appeller du secours le plutôt possible. La *saignée* convient, en général, aux femmes *pléthoriques* dans les commencements; cependant on ne peut en user qu'avec précaution, & on ne doit jamais la répéter, à moins qu'il n'y ait des signes très-graves d'*inflammation*, auquel cas il faut encore y joindre un *emplâtre vésicatoire* sur la *région de la matrice*.

Pendant le *friſſon*, il faut mettre tout en uſage pour en diminuer la violence & la durée : c'eſt pourquoi on donnera de grandes quantités de boiſſons *délayantes* chaudes ; &, ſi la malade eſt affaiſſée, on y joindra, de temps en temps, un verre de *petit-lait au vin*. On appliquera, ſur les extrémités, des corps chauds, comme des briques chauffées, des bouteilles ou des veſſies, remplies d'eau chaude, &c.

Il faut, pendant tout le cours de cette maladie, donner & répéter ſouvent des *lavements émollients*, compoſés d'eau & de *lait* ou d'*eau de veau*. Ils ſont utiles en ce qu'ils débarraſſent les *inteſtins*, & qu'ils ſervent comme de *fomentations* internes à la *matrice* & aux parties adjacentes : cependant ces *lavements* demandent de l'adreſſe pour être adminiſtrés à cauſe de la ſenſibilité, dont toutes les parties, qui ſont renfermées dans le *petit baſſin*, ſont affectées dans ce temps.

Pour débarraſſer l'*eſtomac* de la *bile*, dont il eſt ſurchargé, on donne, en général, un *vomitif* ; mais comme les *vomitifs* ſont fort ſujets, dans cette occaſion, à augmenter l'irritation de l'*eſtomac* déja trop grande, il eſt plus ſûr de s'en paſſer, & de donner à la place

quelque doux *laxatif*, qui aura le double avantage de rafraîchir les *entrailles*, & d'évacuer la *bile*.

Les *remedes* que j'ai toujours employés avec le plus de ſuccès dans cette maladie, ſont les *remedes ſalins*. Si on les répete convenablement, ils arrêtent le *vomiſſement*, & calment, en même-temps, la violence de la *fievre*. S'ils procurent un *dévoiement*, ou ſi la malade eſt tourmentée par l'*inſomnie*, on lui donnera, ſelon les circonſtances, quelques gouttes de *laudanum liquide*, ou un peu de *ſirop diacode*.

Lorſque le *cours de ventre* eſt aſſez conſidérable pour épuiſer la malade, on lui donnera un *lavement* composé d'*empois*, dans lequel on mettra trente ou quarante gouttes de *laudanum* : on lui donnera pour boiſſon de l'eau de *riz*, dans chaque pinte de laquelle on diſſoudra une once de *gomme arabique*. Si ces *lavements* ne réuſſiſſent pas, on aura recours à la racine de *colombo*, ou à quelqu'autre *aſtringent* fort. (V. T. III, note 1, page 105.)

Il faut, en général, que les *aliments* ſoient légers, & que la boiſſon ſoit *délayante* : cependant lorſque la maladie traîne en longueur, il eſt néceſſaire de

soutenir la malade avec des *aliments* nourrissants & des *cordiaux* puissants.

Nous avons déja fait observer que cette maladie, après avoir duré quelque temps, prend souvent le caractere de *fievre putride*. Dans ce cas, il faut donner le *quinquina*, soit seul, soit joint à des *cordiaux*, selon que les circonstances le demandent. Comme le *quinquina* en substance est susceptible de purger, il faut le donner en *infusion* ou en *décoction*, mêlé à la *teinture de rose*, ou à quelqu'autre *astringent doux*, ou de la maniere suivante:

Prenez d'*extrait de quinquina*, 20 grains,
d'*eau de cannelle spiritueuse*, demi-once,
d'*eau de cannelle simple*, 2 onces,
de *laudanum liquide*, 10 gouttes.

Mêlez pour une dose, qu'on peut répéter toutes les deux, trois ou quatre heures, ou autant qu'il est nécessaire.

Lorsque l'*estomac* n'est pas en état de supporter ce *régime*, il faut soutenir la malade avec des *lavements* d'eau de bœuf ou d'eau de poulet.

Pour prévenir cette maladie, il faut

qu'une femme en couche soit parfaitement tranquille ; qu'elle ne se nourrisse que d'*aliments* légers & simples ; que sa chambre soit tenue fraîchement, & qu'on y fasse circuler un air nouveau. Rien de plus dangereux, pour une femme, dans cet état, que d'être tenue trop chaudement. Il ne faut point qu'elle soit trop couverte ; qu'elle se leve trop promptement : il faut qu'elle ait une attention particuliere à la propreté, & cet article est des plus importants. (Voyez T. II, page 178 & suiv. jusqu'à la page 214, & la note qui l'accompagne.)

Article VIII.

De la Fievre de lait.

Pour prévenir la *fievre* qui accompagne l'arrivée du *lait* dans les *mamelles*, il faut que la femme en couche se fasse tetter fréquemment : il faut même qu'elle emploie ce moyen dès les premieres apparences du *lait* dans son sein, quand même il n'y auroit encore aucun signe précurseur de la *fievre*, afin d'empêcher que le *lait* ne s'aigrisse & ne soit, dans cet état, repompé dans la *masse du sang*. Il faut encore qu'elle évite la *constipation* ; & elle ne peut

rien faire de mieux, pour la prévenir; que de prendre tous les jours des *lavements adoucissants*, & de se mettre à un *régime relâchant* (1).

---

(1) C'est vers le trois ou quatrieme jour de l'*accouchement* que le *lait* excite une *fievre* légere, qui se termine ordinairement en deux ou trois jours par une petite moiteur ou par toute autre *évacuation*. Il est rare qu'elle exige des *remedes*, lorsque les *vuidanges* ont leur cours ordinaire : le *régime* & la *suction* que M. BUCHAN recommande suffisent : mais si l'écoulement des *lochies* se dérange, la *fievre de lait* peut durer plus long-temps, même dégénérer & donner lieu à l'un ou l'autre des accidents dont on vient de trairer dans les articles précédents.

Les femmes qui ont beaucoup de *lait*, & qui ne sont pas assez tettées par leurs enfants, sont sujettes à des *engorgements* aux mamelles, dont elles souffrent beaucoup, & qui peut se changer en vraie *phlogose* & conduire à l'*inflammation* de ces parties; c'est ce que les femmes appellent le *poil*. La *fievre* précédée du *frisson*, se met de la partie; mais elle ne dure pas long-temps.

Le *régime* sévere, pendant les sept ou huit premiers jours, est ici très-nécessaire. On couvre le sein de linges chauds, qu'on renouvelle lorsque le *lait* les mouille; mais il faut bien prendre garde que la malade n'amasse de froid: car la chaleur, dans ce cas, est au-dessus de tous les *topiques* qu'on est dans l'usage d'appliquer. On donne intérieurement des *diurétiques* pour entraîner vers les *reins* la matiere dont on veut délivrer les *mamelles*. La *térébenthine* de Chio, avec la poudre de *cloportes*, est le *remede* dont on voit les meilleurs effets, lorsque l'état du *pouls* permet d'en user; & ce *remede*, dit

Nous terminerons nos observations, sur les *femmes en couches*, en leur recommandant sur toute chose de se garantir du froid. Les femmes pauvres, que la nécessité force de quitter leur lit trop tôt, amassent souvent du froid, qui les jette dans des maladies dont elles ne guérissent jamais par la suite : c'est en vérité un grand malheur qu'on ne prenne pas plus de soin des pauvres dans ces circonstances. *

Mais les femmes riches courent encore de plus grands risques en se tenant trop chaudement : elles sont, pour la plupart, dans une espece de bain, les huit ou dix premiers jours de leur couche, & bientôt on les voit toutes parées pour recevoir des visites. Il n'est personne qui ne sente le danger d'une pareille conduite.

La coutume superstitieuse qui oblige les femmes de garder la chambre, jus-

---

M. Lieutaud, mérite d'être plus connu. Il faut faire tetter par un ou plusieurs enfants, même par une personne adulte, ou avoir recours à de petits chiens ; mais lorsque les *mamelles*, engorgées à un certain point, sont douloureuses, on est quelquefois forcé d'en venir à la *saignée*, & même aux *purgatifs*. D'ailleurs on se comporte comme dans l'*inflammation des mamelles*. (Voyez page 143 de ce Volume.)

qu'à ce qu'elles aient été à l'Eglise, est encore une cause très-commune pour elles d'amasser du froid. Toutes les Eglises sont humides, & la plupart sont froides; elles sont, en conséquence, le lieu le plus dangereux qu'elles puissent choisir pour faire leur premiere visite, après avoir été enfermées dans une chambre chaude pendant un mois. (V. Tome I, page 367, & note 1, ainsi que les pages 377 & suiv.)

§. V.

De la Stérilité.

On doit mettre la *stérilité* au rang des *maladies des femmes*, parce que la plupart de celles qui, étant mariées, n'ont pas d'enfants, ne jouissent gueres d'une bonne santé. Cette maladie peut reconnoître plusieurs causes : une nourriture trop forte & trop substantielle, le chagrin, le relâchement, &c.; mais elle est particuliérement occasionnée par la *suppression* des *regles*, ou le cours irrégulier de cette évacuation (1).

(1) Ajoutons aux causes que vient d'exposer M. BUCHAN, plusieurs autres, malheureusement trop communes dans les grandes Villes; telles que le libertinage, la crapule, & la *vérole* qui en est la suite; l'excès du vin, des *liqueurs spiritueuses*; du *café*; la *pléthore*, l'embonpoint excessif, les *fleurs blanches*, le *scorbut*, &c.

Il eſt très-certain que les *aliments* trop ſucculents vicient les humeurs, & s'oppoſent à la fécondité. On voit rarement des femmes *ſtériles* parmi les pauvres artiſans, tandis que rien n'eſt plus commun parmi les gens riches & fort opulents. On voit la fécondité, dans tous les pays, être proportionnée à la pauvreté, & il ne feroit pas difficile de rapporter pluſieurs exemples de femmes, qui, réduites au *lait* & aux *végétaux* pour toute nourriture, ont conçu & enfanté, quoiqu'elles n'aient jamais mis d'enfants au monde auparavant. Si les riches ſe nourriſſoient comme le plus grand nombre des payſans; s'ils faiſoient autant d'exercice qu'eux, ils ſeroient rarement dans le cas d'envier à leurs pauvres vaſſaux & domeſtiques, de nombreuſes familles, tandis qu'eux-mêmes meurent de chagrin de n'avoir pas un ſeul héritier, à qui ils puiſſent laiſſer leurs vaſtes fortunes.

L'opulence engendre l'inaction, qui non-ſeulement vicie les humeurs, mais encore conduit les *ſolides* à un relâchement univerſel, étant abſolument contraire à la génération.

Pour prévenir ces accidents, nous conſeillons, 1°. un exercice ſuffiſant

en plein air ; 2°. un *régime* composé de *végétaux* & sur-tout de *lait* (a).

3°. L'usage de quelques *remedes astringents*, comme l'*alun*, le *fer*, le *sang-dragon*, l'*élixir de vitriol*, les *eaux de Spa* ou de *Tunbridge*, (ou de *Forges*,) le *quinquina*, &c. enfin, & de préférence à tout autre, le *bain froid*.

La *stérilité* est souvent la suite du chagrin, d'une peur subite, de la douleur, de toutes les passions qui sont capables de supprimer les *regles*. Lorsqu'on a lieu de soupçonner que cette maladie dépend des affections de l'ame, il faut que la malade s'égaie & se récrée le plus possible : il faut qu'elle fuie tous les objets qui lui sont désagréables, & qu'elle mette tout en usage pour s'amuser & pour satisfaire ses fantaisies (1).

(a) Le Docteur CHEYNE atteste, que la privation des enfants est plus souvent la faute du mari que de la femme : aussi recommande-t-il plus expressément les *végétaux* & le *lait* au premier qu'à la derniere. Il ajoute que son ami le Docteur TAYLOR, qu'il appelle *the milk Doctor of Croydon*, le *Docteur au lait de Croydon* a mis plusieurs personnes opulentes, de ses environs, qui étoient mariées, depuis plusieurs années, sans avoir eu d'enfants, en état d'en avoir de beaux & de bien portants, en les réduisant au *lait* & aux *végétaux* pendant un temps considérable.

(1) M. BUCHAN ne parle pas de la *stérilité* qui

CHAPITRE XXXVIII.

Des Maladies des Enfants.

QUe le sort de l'homme est à plaindre dans l'enfance ! Il naît plus foible qu'aucun autre animal ; il a plus long-temps besoin des secours & des soins de ses pere & mere ; & encore ces soins, ces secours ne lui sont-ils pas toujours accordés : & quand on veut bien lui en faire part, il souffre souvent davantage par la maniere dont ils sont administrés, que s'il étoit absolument abandonné. Aussi les soins, mal entendus des pere & mere, des nourrices, des sages-femmes, deviennent-ils les sources les plus fécondes de maladies pour les enfants. (Voyez Tome I, page 15, note *a* & note 1.) (*a*)

dépend des vices de conformation & du mauvais état des *organes* : telles sont l'étranglement du *vagin* par des *cicatrices* qui sont les suites des *accouchements laborieux*, de la petite *vérole*, de la *brulure*, des *maladies vénériennes*, &c., du *desséchement*, ou du *relâchement* de l'entrée du *vagin*, ou de la *cavité de la matrice*, &c., parce que ces vices ne demandent que la main du Chirurgien ; s'ils ne sont pas absolument incurables.

(*a*) Nous ne rapporterons qu'un fait des soins

Il n'y a personne, pour peu qu'il soit attentif, qui n'ait observé que les premieres maladies des enfants ont leur siege dans les *intestins*. Cela ne doit point paroître étonnant, puisque la plupart sont, en quelque sorte, empoisonnés par les *aliments* & les *drogues indigestes*, dont on les gorge aussi-tôt qu'ils voient le jour. Tout ce que l'*estomac* ne peut digérer, doit être regardé comme *poison*; &, à moins qu'il ne soit rejetté par le *vomissement* ou par les *selles*, il occasionne des *maux* de *cœur*, des *coliques*, des *spasmes* dans les *intestins*, ou, comme les bonnes femmes disent, des

---

officieux & de l'admirable intelligence des *sages-femmes* : c'est l'habitude presque universelle dans laquelle elles sont de froisser, de comprimer les mamelles des enfants, pour en faire sortir, à ce qu'elles disent, le *lait*. Quoique l'on trouve effectivement une petite quantité de liquide dans le sein des enfants nouveau-nés, cependant, comme ils ne sont pas certainement faits pour être tettés, on ne doit jamais se livrer à cette pratique. J'ai vu cette opération cruelle occasionner une *dureté*, une *inflammation*, une *suppuration* dans ces parties, & je n'ai jamais vu qu'il fût resulté d'inconvénient de l'avoir omise. Quand le sein d'un enfant est dur, il suffit d'y appliquer un *cataplasme adoucissant*, ou un peu de l'emplâtre *diachylon*; étendu sur un morceau de peau douce de la largeur d'un écu; on réitere ces applications jusqu'à ce que la dureté soit dissipée.

convulsions internes, enfin des *convulsions* ordinaires & la mort.

Comme il est évident que tous ces *symptomes* n'ont point d'autres causes, que des substances qui irritent les *intestins*, il n'est pas douteux que la méthode de les guérir ne consiste à chasser, le plutôt possible, ces substances : or le *remede* le plus sûr & le plus efficace, dans ces cas, est un doux *vomitif.* En conséquence :

Prenez d'*ipécacuanha* en poudre, 5 ou 6 grains.

Mettez dans deux cuillerées d'eau; ajoutez un peu de *sucre* : on en donne une cuillerée à café tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'il opere ; ou bien, & ce moyen répond encore mieux à l'*indication* :

Prenez de *tartre stibié*, 1 grain,
d'*eau commune*, 3 onces.

Faites dissoudre l'*émétique* dans cette quantité d'eau ; ajoutez un peu de *sirop.* On le donne également par cuillerée à café, tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'il opere.

Ceux qui craignent d'employer le *tartre émétique*, peuvent donner à la place six ou sept gouttes de *vin d'antimoine*, (Voyez ce mot à la Table)

dans une cuillerée à café d'eau ou de *gruau* léger.

Ces *remedes* ont l'avantage de nettoyer l'*estomac* & de lâcher le *ventre*. Si cependant ils ne produisent point ce dernier effet, & si l'enfant est constipé, il faut lui donner un petit *purgatif* doux. On fait fondre, en conséquence, un peu de *manne* & de *pulpe de casse*, dans de l'eau bouillante, & on en donne de petites quantités à la fois, jusqu'à ce que cette *purgation* opere; ou, ce qui vaut encore mieux, on mêle quelques grains de *magnésie blanche* dans quelqu'un des *aliments* de l'enfant, & on en continue l'usage, jusqu'à ce qu'elle ait fait effet. Si ces *remedes* sont administrés avec soin; si l'on a l'attention de frotter le ventre & les membres de l'enfant avec la main chauffée devant le feu, plusieurs fois par jour, on réussira presque toujours à les guérir des maladies de l'*estomac* & des *intestins*, si cruelles à cet âge.

La méthode générale que nous venons d'exposer, est la base de toutes celles dont on doit faire usage pour guérir les maladies internes des enfants: elle concourra encore à la guérison des maladies externes: telles sont les *gerçu-*

res, les *rougeurs*, les *engorgements des glandes*, &c.; maladies qui, comme nous l'avons déja fait observer, sont principalement dues à un *régime* trop *échauffant*, & doivent, par conséquent, être attaquées par de douces *évacuations*: car les *évacuations*, de quelque nature qu'elles soient, constituent presque toute la médecine des enfants, & elles réussiront presque toujours à les soulager, dans la plupart de leurs maladies, quand elles seront administrées avec prudence (1).

---

(1) Il est très-certain que la plupart des maladies des enfants dépendent du mauvais *régime* qu'on leur fait observer; qu'elles ont leur siege dans l'*estomac* & dans les *intestins*; & qu'en conséquence, les *vomitifs* doux, dosés proportionnément à leur âge, & à la force de leur *constitution*, sont presque les seuls *remedes* qu'on doive leur prescrire : mais il ne faut jamais perdre de vue, qu'en général il faut très-peu de *remedes* aux enfants, & que la nature, aidée d'une réforme dans le *régime*, qui a occasionné leurs maladies, peut en surmonter elle seule le plus grand nombre. Il est donc de la plus grande importance de lire, avec attention, le premier Chapitre du Tome premier de cet Ouvrage, où l'on traite des moyens de conserver les enfants en santé, & de prévenir leurs maladies. Nous pouvons assurer avoir vu des enfants, sur-tout de ceux qui ont été allaités par leur propre mere, & conduits d'après les préceptes, exposés dans ce premier Chapitre, jouir de la santé la plus constante, & passer le temps de la *dentition*.

§. I.

Du Méconium.

L'*estomac* & les *intestins* des enfants qui viennent de naître, sont remplis d'une matiere noirâtre, de la consistance d'un *sirop*, à laquelle on a donné le nom de *méconium*. L'évacuation s'en fait, pour l'ordinaire, aussi-tôt après la naissance, par les seules forces de la nature : dans ce cas, l'enfant n'a besoin d'aucune espece de *remedes ;* mais si quelques jours se passent avant que le *méconium* s'évacue, ou qu'il ne sorte qu'en trop petite quantité, il faut alors donner à l'enfant un peu de *manne* ou de *magnésie blanche*, comme nous l'avons conseillé plus haut ; ou, si l'on n'est pas à portée de se procurer ces *drogues*, on lui donnera une cuiller ordinaire de *petit-lait*, dans lequel on aura fait fondre un peu de *miel*. Mais le *remede* le meilleur, pour faire évacuer le *méconium*, est le *lait* de la mere, qui, dans les premiers jours de sa couche, a tou-

sans autre accident qu'une *salivation* plus abondante que dans l'état naturel ; effet nécessaire de la pression que font, sur les *gencives*, les *dents* qui poussent.

jours une vertu *purgative ;* & si on donnoit le tetton aux enfants dès qu'ils montrent une disposition à tetter, on auroit rarement besoin de *remedes* pour faire évacuer le *méconium :* ce qu'il y a de sûr au moins ; c'est que quand on ne leur donne point le tetton de la mere, on ne doit jamais les empâter de *sirops*, d'*huiles* & d'autres *drogues* aussi *indigestes*, & qui ne font que surcharger leur *estomac.* (V. Tome I, page 43 & suiv.)

§. II.

Des Aphthes.

Les *aphthes* sont de petits *ulceres* blancs, qui tapissent l'intérieur de la *bouche*, la *langue*, le *gosier* & l'*estomac* des enfants : quelquefois ils s'étendent dans tout le *canal intestinal ;* dans ce cas, ils sont très-dangereux, & produisent souvent la mort de l'enfant.

Lorsque les *aphthes* sont pâles, luisants, peu nombreux, mous, superficiels, tombant aisément, ils ne sont pas à craindre ; mais s'ils sont ternes, jaunes, bruns, noirs, épais ; s'ils *suppurent*, ils sont dangereux.

Les *aphthes* sont ordinairement occasionnés par des humeurs *acides :* ce-

pendant il y a tout lieu de croire que le *régime échauffant*, soit de la mere, soit de l'enfant, en est encore plus souvent la cause. Il est rare de trouver un enfant à qui l'on n'ait pas donné du *vin*, du *punch*, des *eaux de cannelle*, ou toute autre liqueur *échauffante* & incendiaire, aussi-tôt qu'il voit le jour. On sait que toutes ces *drogues* peuvent occasionner des maladies *inflammatoires*, même dans les adultes; ainsi on ne doit pas être étonné qu'elles échauffent & enflamment le sang des enfants & mettent toute leur *constitution* en feu.

Les *remedes* qui conviennent le mieux, dans cette maladie, sont les *vomitifs*, de l'espece de ceux que nous avons recommandés au commencement de ce Chapitre, & les doux *laxatifs*, tels que le suivant.

Prenez de *rhubarbe*, 5 grains,
de *magnésie blanche*, 30 grains.

Broyez & mêlez le tout ensemble; divisez en six prises égales. On donnera une de ces prises à l'enfant, toutes les quatre ou cinq heures, jusqu'à ce qu'elles operent. On donne ces poudres, ou dans les *aliments* de l'enfant, ou dans un peu de *sirop de roses pâles*, & on répete ce *remede*, aussi souvent

qu'il eſt néceſſaire de lui tenir le ventre libre. On eſt dans l'uſage d'ordonner, dans ce cas, le *calomélas ;* mais comme ce *remede* occaſionne ſouvent des *tranchées*, & quelquefois même des *convulſions*, on ne peut le preſcrire aux enfants qu'avec les plus grandes précautions.

On recommande beaucoup de *drogues* pour *gargariſer* la bouche & la gorge dans cette maladie : mais il eſt très-difficile que les enfants, dans ces premiers temps de leur exiſtence, puiſſent en faire uſage, dans l'impoſſibilité où ils ſont de ſe gargariſer. C'eſt donc aux nourrices à qui il faut recommander de laver ſouvent l'intérieur de la bouche des enfants, avec un peu de *borax* & de *miel*, ou avec la *mixture* ſuivante.

℞ Prenez de *miel de Narbonne*,	1 once,
de *borax*,	60 grains,
d'*alun calciné*,	30 grains,
d'*eau roſe*,	2 gros.

Mêlez.

Un *remede* très-approprié, dans ce cas, eſt une *diſſolution* de dix ou douze grains de *vitriol blanc*, dans huit onces d'eau d'*orge*. On applique ces *remedes* avec le doigt ou avec un peu de coton, attaché au bout d'un petit bâton.

(Il faut avoir la plus grande attention à ce que les enfants n'avalent point de cette *drogue*.) (1)

§. III.

Des Acidités.

Les *aliments* des enfants étant, pour la plupart, de nature *acescente*, ou disposés à devenir *acides*, ils s'aigrissent souvent dans l'*estomac*, sur-tout de ceux

(1) Il faut savoir que si les *aphthes* sont très-souvent une maladie *essentielle* chez les enfants, ils sont aussi quelquefois *symptomatiques*; qu'ils peuvent dépendre de la *vérole*, du *scorbut*, &c., & que, dans ces cas, ils ne peuvent céder qu'aux *remedes* indiqués par ces *maladies*. On doit soupçonner que les *aphthes* ne sont pas *essentiels*, lorsqu'ils sont noirs, étendus & profonds; & s'ils pénetrent jusqu'à l'*os*, on ne peut gueres alors douter qu'ils ne dépendent de quelque *vice vénérien*, ce dont ensuite on peut s'assurer par la connoissance qu'on a de la nourrice, de la mere ou du pere de l'enfant; &, dans ce cas, il faut se hâter d'administrer le *mercure*, soit à la nourrice, soit à l'enfant, parce que ces *aphthes* se termineroient par la *gangrene*. Mais nous prévenons que, dans ces occasions, on ne doit confier ces petits malades qu'à des Médecins très-prudents & très-expérimentés; leur délicatesse exigeant les plus grandes précautions, relativement à cette espece de *remedes*. Au reste, il faut consulter les Chapitres qui traitent du *scorbut*, (Tome III, page 212 & suiv.) & des *maladies vénériennes* (page 1 & suiv. de ce Vol.)

dont la santé est dérangée. Aussi presque toutes les maladies des enfants sont-elles accompagnées de signes évidents d'*acidité :* ces signes sont des *déjections* vertes, des *coliques*, &c. On a été porté à croire, d'après ces *symptomes*, que toutes les maladies des enfants tenoient à une surabondance d'*acide* dans leur *estomac* & dans leurs *intestins.* Mais quiconque les observera, avec attention, verra que les *symptomes d'acidité* sont plus souvent l'effet que la cause des maladies, chez les enfants.

La nature a voulu évidemment que leurs *aliments* fussent de qualité *acescente ;* &, à moins que l'enfant ne soit malade, & que ses *digestions* ne soient troublées par quelqu'autre cause, nous ne craindrons pas de dire que la qualité *acescente* de leurs *aliments* est rarement capable de leur nuire. Cependant, comme les *acidités* sont aussi & même souvent des *symptomes* de maladies chez les enfants, & comme ils en sont quelquefois incommodés, nous allons exposer les moyens de les en délivrer.

Lorsque des *déjections* vertes, des *coliques*, des *cours de ventre* & une odeur *acide*, &c. annoncent que les *intestins* d'un

enfant sont farcis d'humeurs *acides*, on lui donnera, au lieu de *lait*, un peu de bouillon foible, avec du pain léger, & on lui fera faire un exercice suffisant pour faciliter la *digestion*. On est dans l'usage de leur donner, dans ces circonstances, des *juleps* où entrent des *perles*, de la *craie*, des *yeux d'écrevisse* & d'autres poudres *testacées*. Ces *drogues* peuvent, il est vrai, par leurs qualités *absorbantes*, détruire les *acides* ; mais elles ne sont pas sans inconvénients : un des principaux, c'est de s'arrêter dans les *intestins*, d'y occasionner la *constipation*, toujours dangereuse pour les enfants, (& des *obstructions* dans le ventre, sur-tout lorsqu'ils sont donnés en grande quantité :) c'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir, à moins qu'on ne les joigne à des *purgatifs*, comme à la *rhubarbe*, à la *manne*, &c.

Le meilleur *remede* que nous connoissions, toutes les fois qu'il est question d'*acidité*, est la poudre insipide, appellée *magnésie blanche* : elle *purge* en même-temps qu'elle *absorbe* les *acides* ; par ces effets, non-seulement elle chasse la maladie, mais encore elle en détruit la cause : on peut la donner dans toute espece d'*aliments*, ou sous forme de

mixture,

mixture, telle que nous l'avons recommandé à la Table. (Voyez *mixture laxative absorbante*.)

Lorsqu'un enfant est tourmenté par la *colique*, bien loin de commencer par lui donner de l'*eau-de-vie*, de la *cannelle* & autres *drogues* échauffantes, il faut au contraire lui tenir le ventre libre par des *lavements émollients* & la *mixture* dont nous venons de parler : en même-temps, ayant échauffé sa main, on lui frottera le ventre avec un peu d'*eau-de-vie*, & devant le feu. Ces moyens m'ont presque toujours réussi dans les *coliques* des enfants. Si cependant il arrivoit qu'ils ne fussent pas suffisants, on mêlera un peu d'*eau-de-vie* ou d'une autre *liqueur spiritueuse* dans deux fois autant d'eau, qu'on édulcorera avec un peu de *sucre*, & on en donnera à l'enfant la dose d'une cuillerée ordinaire, jusqu'à ce que les *coliques* soient appaisées. On a vu, dans ces occasions, un peu d'*eau de menthe poivrée* réussir très-bien.

§. IV.

Des Ecorchures & des Excoriations.

Les *écorchures* & les *excoriations* incommodent beaucoup les enfants, & on

dit, dans ce cas, qu'ils se coupent : elles sont ordinairement situées dans les *aines*, dans les plis du cou, sous les bras, derriere les oreilles & dans toutes les parties humectées par la *sueur* & par les *urines*.

Comme ces *accidents* sont, pour la plupart, occasionnés par le défaut de propreté, le moyen le plus efficace de les prévenir, est de laver souvent toutes les parties malades avec de l'eau fraîche, de changer les enfants souvent de linge, en un mot de les tenir parfaitement propres. Dans les cas où ces moyens ne suffiroient pas, on saupoudre les parties *échauffées* avec des poudres *desséchantes* & *absorbantes* ; telles que la *corne de cerf brûlée*, la *tuthie*, la *craie*, les *pattes* d'*écrevisse* préparées, &c. (1)

(1) La poussiere de bois vermoulu, la cendre de papier ou de chiffons brûlés, &c., sont employées tous les jours avec un égal succès. Il y a des personnes qui se servent, dans les mêmes vues, de la poudre à poudrer : si elle étoit pure, & qu'il n'y entrât que de bon *amidon*, nous la trouverions également bonne ; mais quel que soit l'*ingrédient* avec lequel on la mêlange depuis qu'elle est augmentée de prix, ce qu'il y a de certain, c'est que, comme je l'ai vu il y a quelque temps, elle a causé de l'*inflammation*, & conduit à *suppuration* des *écorchures*, qui se seroient peut-être passées d'elles-mêmes, sans aucun secours.

Lorsque les parties affectées sont fort *enflammées*, & tendent à une véritable *ulcération*, il faut ajouter un peu de *sucre de plomb* à ces poudres, & frotter les *parties* avec l'*onguent camphré* : un moyen très-propre à fermer & à guérir ces parties, c'est de les laver avec une eau dans laquelle on aura fait dissoudre un peu de *vitriol blanc*; mais un des meilleurs *remedes*, dans cette occasion, est de la *terre à dégraisser*, dissoute dans une quantité suffisante d'eau chaude : on laisse le tout reposer, jusqu'à ce qu'il soit refroidi, & on en frotte doucement les parties, une ou deux fois le jour.

§. V.

Des Narines bouchées.

Les narines des enfants sont souvent bouchées par un *mucus* épais qui les empêche de respirer librement par le nez, & qui, en même-temps, leur ôte la faculté de tetter & d'avaler.

Il y en a qui, dans ce cas, conseillent, après une *purgation* convenable, de fourrer de temps en temps, dans le nez, des linges trempés dans une once d'*eau de marjolaine*, dans laquelle on a

fait diſſoudre deux ou trois grains de *vitriol blanc*, & qu'on a fait filtrer. WÉDELIUS dit, que deux grains de *vitriol blanc* & autant d'*élatérium*, diſſouts dans une demie-once d'*eau de marjolaine* & appliqués, comme nous venons de le dire, emporte le *mucus*, ſans faire éternuer.

Dans les cas opiniâtres, on peut eſſayer ces *remedes*; mais nous n'avons jamais été dans la néceſſité d'en employer d'autres que de la graiſſe, de l'*huile d'amandes douces*, ou du beurre frais, dont on frotte le nez de l'enfant dans le temps qu'il eſt au lit; par ce moyen on diſſout le *mucus*, & on rend la *reſpiration* plus libre.

§. VI.

Du Vomiſſement.

La délicateſſe des enfants & la ſenſibilité de leurs organes les rendent ſujets à vomir ou à avoir le *cours de ventre*, pour peu qu'ils prennent des ſubſtances qui irritent les *nerfs de l'eſtomac* ou des *inteſtins*. Auſſi ces indiſpoſitions ſont-elles plus communes dans les premieres années de la vie, que dans un âge plus avancé. Quoi qu'il en ſoit, elles ſont rarement dangereuſes, & ne doivent ja-

mais être regardées comme de véritables maladies, à moins qu'elles ne soient très-violentes, & qu'elles ne continuent assez long-temps pour épuiser les forces de l'enfant.

Le *vomissement* peut venir, ou d'avoir trop mangé, ou d'*aliments* d'une nature propre à irriter trop vivement les *nerfs* de l'*estomac*, ou enfin de la sensibilité de ces *nerfs*, devenue si grande, qu'elle les met hors d'état de supporter la petite irritation des *aliments*, même les plus doux.

Dans le premier cas, il faut exciter le *vomissement*, parce que ce n'est qu'en nettoyant l'*estomac* qu'on peut faire cesser la maladie. On donne alors aux enfants quelques grains d'*ipécacuanha*, ou une grande quantité d'eau tiede, ou une *infusion* légere de fleurs de *camomille*.

Lorsque les *vomissements* viennent d'*aliments* de nature *âcre* & *irritante*, il faut changer le *régime* des enfants, & les mettre à une nourriture plus adoucissante.

Quand le *vomissement* procede d'une sensibilité extrême, ou d'une trop grande *irritabilité* des *nerfs* de l'*estomac*, il faut employer des *remedes* capables de fortifier cet *organe*, & de diminuer, par-

là, sa sensibilité. On remplit la premiere de ces *indications*, en faisant prendre une légere *infusion* de *quinquina*, auquel on ajoute un peu de *rhubarbe* & d'*écorce d'orange*. On remplit la seconde avec les *sels purgatifs*, *remede* auquel on ajoute quelques gouttes de *laudanum liquide*, selon les occasions.

Dans les *vomissements* opiniâtres, outre les *remedes* internes dont nous venons de parler, on applique sur le *creux de l'estomac* des *fomentations aromatiques* chaudes, faites au vin : elles servent à aider l'effet de ces mêmes *remedes* ; ou l'on applique, dans le même endroit, l'*emplâtre stomachique*, auquel on ajoute un peu de *thériaque*. (Voyez Tome III, page 14 & suivantes.)

§. VII.

Du Cours de ventre, ou du Dévoiement.

Le *cours de ventre* doit être regardé comme salutaire chez les enfants, toutes les fois que les *selles* sont aigres, glaireuses, vertes ou caillées. Ce n'est point parce qu'un enfant a un *cours de ventre* qu'il faut le traiter, mais parce que les *selles* sont de telle ou telle nature ; même les *selles* claires & aqueuses

ne demandent point à être arrêtées trop promptement, parce que souvent elles sont *critiques*, sur-tout lorsqu'elles succedent à la rentrée de quelque *éruption*, ou après que l'enfant a pris du froid. On voit quelquefois de ces *cours de ventre* venir après des temps humides : dans ces cas, ils ne peuvent être qu'avantageux en ce qu'ils entraînent avec eux une quantité d'humeurs aqueuses qui, autrement, auroient contribué à relâcher la *constitution*.

Comme la principale *indication*, dans le traitement des *cours de ventre*, est d'évacuer la matiere morbifique, on a pour habitude de donner au petit malade un doux *vomitif d'ipécacuanha*, & ensuite de petites doses, répétées souvent, de *rhubarbe*; plaçant, dans l'intervalle, quelques remedes *absorbants*, pour mitiger l'*acrimonie* des humeurs. Mais le meilleur *purgatif*, dans ce cas, est la *magnésie blanche* : elle est en même-temps *absorbante* & *laxative*, & elle opere sans causer de *coliques*.

Le *vin d'antimoine* (Voyez ce mot à la Table) qui agit, & comme *émétique*, & comme *purgatif*, est encore alors un excellent *remede*. Pour le proportionner à la foiblesse de la *constitution*, on en

délaie une certaine quantité dans de l'eau ; & comme il n'a pas de gout désagréable, on le répete aussi souvent que l'occasion le demande. Une seule dose de ce *remede* a très-souvent calmé la violence de cette maladie, & préparé le corps à l'usage des *absorbants*. Si cependant les forces du malade le permettent, on répétera ce *remede* toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que les *selles* prennent un caractere plus naturel ; ensuite on le donne à de plus grands intervalles. Lorsque les circonstances exigent qu'on répete ce *remede* fort souvent, il faut toujours que les doses aillent un peu en augmentant, parce qu'en général l'habitude lui fait perdre de son efficacité.

On voit des personnes, qui, sur les premieres apparences de *cours de ventre*, courent aux *remedes absorbants* & *astringents* ; mais lorsqu'on donne ces *remedes*, avant d'avoir corrigé l'*acrimonie* des humeurs, quoique la maladie paroisse appaisée pendant quelque temps, elle reparoît bientôt avec plus de violence, & devient souvent fatale : au lieu que lorsqu'on aura fait précéder les *évacuations* convenables, on pourra, sans crainte, donner ces *remedes* qui réussissent

toujours très-bien. (Voyez Tome III, page 8 & suivantes.)

Lorsqu'après avoir *purgé l'estomac* & les *intestins*, il reste des *coliques* ou des *insomnies*, on donne une cuillerée à café de *sirop de pavot*, dans un peu d'*eau de cannelle simple* : on réitere ce *calmant*, trois ou quatre fois par jour, jusqu'à ce que les *symptomes* soient calmés. (V. Tome I, p. 99 & suivantes.)

§. VIII.

Des Éruptions ou Maladies de la Peau.

Les enfants à la mamelle, sont rarement exempts d'*éruptions* d'une espece, ou d'une autre. Cependant elles sont, pour l'ordinaire, peu dangereuses; mais elles ne doivent néanmoins être jamais desséchées sans les plus grandes précautions, parce qu'elles tendent à délivrer les enfants d'humeurs *âcres* & brûlantes, qui, retenues dans le corps, produiroient des maladies fatales.

Les maladies *éruptives*, chez les enfants, sont sur-tout occasionnées par les *aliments* mal-sains & par la mal-propreté. Si un enfant est gorgé, à toutes les heures du jour, d'*aliments* que son *estomac* ne peut pas digérer, ces *ali-*

ments, ne pouvant être élaborés convenablement, au lieu de le nourrir, le surchargent d'humeurs grossieres : ces humeurs, une fois produites, ou sortent sous forme d'*éruption* à la *peau*, ou restent dans le corps, & y occasionnent des *fievres* & d'autres maladies internes ; enfin la mal-propreté est une cause si générale de maladies *éruptives*, qu'il n'y a personne qui puisse en douter. Les enfants des pauvres & de tous ceux qui négligent la propreté, ne sont pas seulement presque toujours couverts de *vermine*, mais pour l'ordinaire, ils ont même la *gale*, la *teigne* & d'autres *maladies de peau*.

Lorsque les *éruptions* viennent, ou d'*aliments* mal-sains, ou de mal-propreté, une attention convenable à ces deux objets, suffit ordinairement pour les guérir. Dans les autres cas, il faut employer les *remedes desséchants* ; mais il ne faut jamais les employer sans la plus grande précaution. Pendant qu'on fait usage de ces *remedes*, il est important de tenir le ventre libre, & de prendre garde que l'enfant n'amasse du froid. Nous ne connoissons pas de *remede* plus sûr pour guérir les *éruptions cutanées*, que le *soufre*, pourvu qu'on l'emploie

avec ménagement. On mêle un peu de *fleurs de soufre* avec du beurre frais, de l'*huile* ou du *sain doux*, & on en étend souvent, dans la journée, sur la partie affectée. (V. T. I, p. 98 & suiv. & 286 & suiv.)

Les *éruptions* les plus opiniâtres, auxquelles sont sujets les enfants, sont la *teigne* ou la *gale* de la tête, & les *engelures*.

ARTICLE PREMIER.

De la Teigne.

La *teigne* est souvent très-difficile à guérir, & quelquefois la guérison est plus dangereuse que le mal. J'ai vu très-souvent des enfants, attaqués de maladies internes, dont ils sont morts, parce qu'on les avoit guéris de la *teigne*, par l'application de *remedes dessêchants*. (*a*) On ne doit jamais commen-

(*a*) Il y a quelque temps que dans l'Hôpital des enfants trouvés d'Ackworth, où les enfants étoient violemment attaqués de la *teigne* & d'autres *maladies éruptives*, je vis un exemple frappant du danger d'employer des *remedes* dessicatifs, au lieu de la propreté & des *aliments* sains: car ayant trouvé, par les informations qu'on fit à ce sujet, qu'on négligeoit totalement la propreté dans ces enfants, & qu'on s'occupoit fort peu de la salubrité & de la nature des *ali-*

cer la cure de cette maladie, qu'on n'ait nettoyé la tête, en coupant les cheveux, en peignant & en broſſant les galons, &c. Si ces moyens ne ſuffiſent pas, il faut raſer la tête une fois par ſemaine, ou plus ſouvent, & la laver, tous les jours, avec une eau de *ſavon*, ou de *chaux*. Si l'on ne réuſſit pas encore, il faut appliquer, ſur la tête, un *emplâtre de poix noire* pour arracher la racine des cheveux. Lorſque les chairs ſont baveuſes, on les touche avec un peu de *vitriol bleu*, ou on les ſaupoudre avec de l'*alun calciné*. Pendant l'uſage de ces *remedes*, il faut que l'enfant obſerve un *régime* régulier & léger; il faut lui tenir le *ventre libre*, & le garantir, le plus qu'il eſt poſſible, du froid. Pour prévenir les ſuites dans leſquelles pourroit

---

ments qu'on leur adminiſtroit, on donna des ordres pour y remédier; mais ces ordres ayant été négligés, comme trop fatigants pour les domeſtiques, les directeurs, &c., on décida qu'il falloit guérir ces enfants avec des *remedes*: en conſéquence on leur en donna; mais ils penſerent devenir funeſtes à tous ces malheureux enfants: car on vit bientôt paroître des *fievres* & d'autres maladies internes, & enſuite une *dyſenterie putride*, ſi *contagieuſe*, qu'elle en fit périr le plus grand nombre, & cauſa les mêmes ravages, dans une partie conſidérable des environs.

entraîner la guérison de cette *éruption*, il faut, sur-tout aux enfants gros & gras, leur faire un *cautere* au cou ou au bras, & le tenir ouvert, jusqu'à ce que l'enfant soit devenu plus fort, & que sa *constitution* soit un peu améliorée.

ARTICLE II.

Des Engelures.

Les enfants sont sujets aux *engelures*, dans les temps froids. Une cause générale de cette maladie, c'est qu'après avoir eu les pieds, les mains froids ou mouillés, ils vont aussi-tôt les chauffer. Quand ils ont froid, on les fait mettre bien soigneusement auprès du feu, lorsqu'on devroit leur faire faire de l'exercice, pour qu'ils s'échauffassent graduellement; car la chaleur du feu cause une *raréfaction* subite des humeurs, & une *distention* des *vaisseaux*; &, si on répete souvent la même chose, cette *distention* devient à la fin excessive, & les *vaisseaux* se trouvent forcés de se rompre & de s'ouvrir.

Pour prévenir les *engelures*, il faut se garantir, avec le même soin, & du froid violent, & de la chaleur subite; mais lorsque les parties affectées com-

mencent à être rouges & gonflées, il faut *évacuer* le malade, & frotter souvent, dans la journée, ces parties avec de la *moutarde* & de l'*eau-de-vie*, ou quelqu'autre substance de nature *échauffante*; il faut les couvrir avec de la flanelle & les entretenir chaudes & seches. Il y en a qui appliquent sur les *engelures* des cendres chaudes, renfermées dans des linges; ce qui contribue souvent à leur guérison. Lorsqu'elles suppurent, il faut les panser avec le *cérat de Turner*, l'*onguent de tuthie*, l'*emplâtre de céruse*, ou quelqu'autre *onguent dessicatif*. Ces petits *ulceres* sont très-incommodes, mais rarement dangereux : ils se guérissent ordinairement aussi-tôt que la belle saison reparoît. (Quant à la *gale*, à laquelle les enfants sont fort sujets, voyez Tome III, p. 245 & suiv.)

§. IX.

D'une espece d'Asthme, appellé, en Anglois, Croup.

Les enfants sont souvent attaqués, & très-subitement, de cette maladie, qui, si on n'y remédie pas promptement, devient mortelle : elle est connue sous différents noms, dans différentes parties

de la Grande-Bretagne : on l'appelle *croup*, dans l'Est de l'Ecosse, & dans l'Ouest, *stuffing*, ou *étouffement*. Dans quelques cantons de l'Angleterre, où je l'ai observée, les bonnes femmes lui donnent encore d'autres noms; mais elle ne paroît être autre chose qu'une espece d'*asthme* accompagné de *symptomes* très-*aigus* & très-violents.

Cette maladie regne ordinairement dans les saisons froides & humides : elle est plus commune dans les lieux bas. Les enfants gras & qui ont la *fibre* lâche, y sont les plus sujets. J'ai observé quelquefois qu'elle étoit héréditaire : elle prend, en général, la nuit, après avoir été exposé dans le jour à des vents d'Est froids & humides : l'humidité des maisons, des habits, des pieds, causée par des souliers trop minces; enfin tout ce qui peut supprimer la *transpiration*, est capable d'occasionner cette maladie.

Les *symptomes* sont un *pouls fréquent*, une *respiration prompte* & *laborieuse*, accompagnée d'une espece de *râlement*, qui se fait entendre à une distance considérable; la voix est claire & glapissante; les joues sont d'un rouge fouetté; quelquefois cependant le teint est d'une couleur livide.

Dès qu'on apperçoit ces *ſymptomes* dans un enfant, il faut auſſi-tôt lui mettre les pieds dans l'eau chaude; il faut encore le *ſaigner* & lui donner un *lavement émollient* le plutôt poſſible. On lui fera reſpirer la vapeur de l'eau chaude & du *vinaigre*, ou on appliquera des *cataplaſmes*, ou l'on fera des *fomentations* autour du cou avec des *décoctions émollientes*. Si les *ſymptômes* ne ſe calment pas, on appliquera ſur la même partie, ou entre les deux épaules, un *emplâtre véſicatoire*, & on donnera fréquemment à l'enfant, une cuillerée du *julep* ſuivant:

Prenez d'*eau de pouillot*, 3 onces,
de *ſirop de guimauve*, } de chaque 1 once.
de *ſirop balſamique*,

Mêlez.

On a éprouvé de bons effets de l'*aſſafœtida* dans cette maladie; on la donne en *lavement*, & par la bouche de la maniere ſuivante:

Prenez d'*aſſafœtida*, 2 gros,
d'*eſprit de Mendérérus*, 1 once,
d'*eau de pouillot*, 3 onces.

Diſſolvez l'*aſſafœtida* dans ces deux liqueurs; on en donne une cuillerée toutes les heures, ou plus ſouvent, ſi l'*eſtomac* de l'enfant peut le ſupporter; mais

s'il ne peut prendre cette *mixture*, on fera dissoudre les deux gros d'*assafœtida* dans un *lavement* commun, qu'on répétera toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que la violence des *symptomes* soit appaisée.

Pour prévenir le retour de cette maladie, il faut que les enfants évitent soigneusement les causes qui la donnent; comme d'avoir les pieds humides, & d'être exposés aux vents froids & humides de l'Est, (&, en France, les vents d'Ouest, Nord-Ouest.) Les enfants qui sont sujets aux retours fréquents de cette maladie, ou dont la *constitution* y paroît disposée, doivent être très-réglés dans leur *régime*. On ne doit jamais leur donner d'*aliments visqueux*, oū de difficile *digestion*, jamais de fruits cruds, verds, ou de mauvaise qualité. Il faut entretenir, dans quelque partie du corps, un écoulement continuel, par le moyen d'un *seton* ou d'un *cautere*. J'ai vu quelquefois l'*emplâtre* de *poix de Bourgogne*, avoir les plus heureux effets, & prévenir le retour de cette maladie cruelle. On le place entre les deux épaules; mais il faut l'y laisser pendant plusieurs années.

§. X.

De la Dentition.

Le Docteur ARBUTHNOT observe que plus de la dixieme partie des enfants meurent dans la *dentition*, ou dans la *pousse des dents*, parce que les *symptomes* qui l'accompagnent, procédant de l'*irritation des parties* tendres & *nerveuses* des *gencives*, occasionnent des *inflammations*, des *fievres*, des *convulsions*, la *gangrene*, &c. Ces *symptomes* viennent, pour la plupart, de la grande délicatesse & de l'extrême sensibilité du *systême nerveux* dans les enfants; sensibilité qui n'est que trop souvent augmentée par une éducation efféminée. Aussi tout le monde convient-il que les enfants qui sont élevés trop délicatement, souffrent toujours plus de la *dentition*, & succombent souvent à la violence des *convulsions*.

Les *dents* commencent à paroître chez les enfants, pour l'ordinaire, vers le sixieme ou septieme mois; d'abord les *incisives*, ou les *dents* de devant : se montrent ensuite les *canines*, ainsi appellées parce qu'elles ressemblent aux dents des chiens; enfin les *molaires*, *machelieres*

ou les *grosses dents.* Toutes ces *dents* tombent à sept ans ou à peu près, pour faire place à d'autres, & à vingt ans, environ, paroissent les deux dernieres *dents*, appellées *dents de sagesse.*

Les enfants *salivent* beaucoup dans les temps où les *dents* veulent pousser, & ils ont, pour l'ordinaire, le *dévoiement.* Lorsque la *dentition* est difficile, & particuliérement quand les *dents canines* commencent à se montrer, on voit les enfants tressaillir pendant le sommeil; leurs *gencives* se *tuméfient*; ils ont des *inquiétudes*, des *insomnies*, des *tranchées*; leurs *déjections* sont vertes; ils ont des *aphthes*, la *fievre*; ils respirent difficilement, & ont des *convulsions.*

La *dentition laborieuse* demande, à peu de chose près, le même traitement qu'une *maladie inflammatoire.* Si l'enfant est resserré, il faut lui lâcher le ventre, ou avec des *lavements émollients*, ou par de *doux purgatifs*, tels que la *manne*, la *magnésie blanche*, la *rhubarbe*, le *séné*, &c. Les *aliments* doivent être légers & en petite quantité, & la boisson abondante, mais légere & *délayante*; telle qu'une *infusion* de *menthe* ou de *fleurs de tilleul*, à laquelle on peut ajouter le tiers ou un quart de *lait.*

Lorsque la *fievre* est forte, il faut *saigner*; mais chez les petits enfants, il faut toujours que la *saignée* soit très-petite; car c'est l'espece d'*évacuation* qu'ils supportent le moins bien. Les *purgatifs*, les *vomitifs*, les *sueurs* leur conviennent davantage, & leur sont, en général, plus avantageux. HARRIS cependant observe que dès qu'il y a quelque apparence d'*inflammation*, le Médecin travaillera en vain, s'il ne commence pas le traitement en appliquant des *sang-sues* au-dessous de chaque oreille. Lorsque l'enfant éprouve des *convulsions*, il faut lui appliquer un *vésicatoire* entre les deux épaules, ou derriere chaque oreille.

SYDENHAM rapporte que dans les *fievres* occasionnées par la *dentition*, il n'a jamais trouvé de *remede* aussi efficace, que deux, trois ou quatre gouttes d'*esprit de corne de cerf*, données toutes les quatre heures, dans une cuillerée d'eau simple, ou dans toute autre liquide convenable. On peut répéter cette dose jusqu'à quatre, cinq ou six fois. J'ai souvent employé ce *remede* avec succès; mais j'ai toujours trouvé qu'il en falloit une dose plus forte que celle que SYDENHAM prescrit. On peut le

donner depuis cinq gouttes jusqu'à quinze, & même vingt, selon l'âge & la force de l'enfant; & lorsqu'il n'est pas constipé, on peut ajouter, à chaque dose, trois ou quatre gouttes de *laudanum liquide* (1).

En Ecosse, il est très-ordinaire d'appliquer, dans la *dentition*, un *emplâtre de poix de Bourgogne*, entre les deux épaules de l'enfant : cet *emplâtre* calme singuliérement la *toux* qui accompagne cette crise de la nature, & n'est pas un *remede* à négliger. Lorsque les *dents* sortent avec difficulté, il faut que l'enfant garde cet *emplâtre* tout le temps de la *dentition*. On le fait plus ou moins large, selon que les circonstances l'exigent, & on le renouvelle au moins une fois en quinze jours. (Voyez Tome II, p. 383, 384 & note *a*.)

On recommande beaucoup de *drogues* pour frotter les *gencives* des enfants, comme les *huiles*, les *mucilages*, &c.; mais il ne faut pas beaucoup y compter. Le seul *remede*, de cette

(1) L'*esprit de corne de cerf* étoit également le *remede* de BOERRHAAVE, qui dit aussi l'avoir employé utilement. On en a fait des essais dans nos pays; mais, dit M. LIEUTAUD, il ne m'a pas paru qu'il eût le même succès dans nos climats.

classe, que nous puissions recommander, c'est de très-bon *miel*, dont on frotte les *gencives* avec le doigt, trois ou quatre fois par jour. Les enfants ont, pour l'ordinaire, à cet âge, une grande propension à mâcher tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains ; il faut, en conséquence, qu'ils aient toujours dans la bouche quelque chose qu'ils puissent comprimer avec leurs *gencives*, comme une croute de pain, une *bougie*, un morceau de racine de *réglisse*, &c.

Quant aux *scarifications* sur les *gencives*, nous les avons trouvées rarement d'une grande utilité ; on peut cependant les tenter dans les cas difficiles : on les fait avec les ongles des doigts, avec une piece de dix-huit deniers, ou avec tout autre corps tranchant qui puisse être introduit dans la bouche sans danger. (Voyez Tome II, page 388, & note 1.)

Les moyens de rendre la *dentition* moins difficile, c'est de ne donner aux enfants que des *aliments légers* & *sains* ; de fortifier leurs *nerfs*, en leur faisant faire un exercice suffisant en plein air, en leur faisant faire usage du *bain froid*, &c. Si les peres & meres apportoient une attention convenable à tous ces objets, on verroit la *dentition* être infini-

ment moins funeſte aux enfants. (Voyez note 1, page 161 de ce Vol.)

§. XI.

Du Rachitis, ou de la Noueure, ou de la Chartre.

Le *rachitis* attaque ordinairement les enfants depuis neuf mois jusqu'à deux ans. Cette maladie parut en Angleterre à peu près vers le temps où les manufactures commencerent à prendre vigueur; jusqu'alors elle y avoit été inconnue, (Voyez Tome I, note 1, p. 62.) & elle continue toujours à être plus commune dans les Villes, où les habitants occupés de travaux ſédentaires, négligent abſolument, & de prendre de l'exercice, & d'en faire faire à leurs enfants.

CAUSES. Une des cauſes du *rachitis* eſt la mauvaiſe ſanté des peres & meres. Les meres d'une *conſtitution* foible & relâchée, qui ne font pas d'exercice, qui vivent d'*aliments* aqueux & trop peu nourriſſants, ne peuvent eſpérer d'avoir des enfants forts & bien portants, & de pouvoir les nourrir, après les avoir mis au monde. Auſſi voyons-nous que les enfants de pareilles meres meurent, en général, du *rachitis*, des *ſcrophules*,

de la *consomption*, &c. Les enfants, dont les peres sont avancés en âge, sujets à la *goutte*, à la *gravelle*, à d'autres *maladies chroniques*, ou qui ont été plusieurs fois infectés de *maladies vénériennes*, dans leur jeunesse, sont également très-sujets à cette maladie.

Toute maladie qui affoiblit la *constitution*, qui relâche le *tempérament* des enfants, comme la *petite vérole*, la *rougeole*, la *dentition*, la *coqueluche*, &c., les dispose à cette maladie : elle peut encore être occasionnée par un *régime* mal dirigé, par des *aliments* trop peu substantiels, trop aqueux, ou qui sont si *visqueux*, que l'*estomac* ne peut pas les digérer.

Mais le mauvais *nourrissage* est, en général, la cause principale de cette maladie. Lorsque la nourrice est malade, ou qu'elle n'a pas assez de *lait* pour sustenter l'enfant, il ne peut profiter. Cependant on ne peut trop le dire ; les enfants souffrent plus souvent encore du manque de soin des nourrices, que du manque de nourriture. Laisser un enfant trop long-temps couché, ou trop long-temps assis ; ne pas le tenir parfaitement propre dans ses vêtements, c'est l'exposer aux suites les plus funestes.

Le

Le défaut d'un air pur est encore très-nuisible aux enfants, à cet égard. Quand une nourrice vit trop renfermée dans une maison très-petite, dont l'air est humide & stagnant, & qu'elle est si indolente, qu'elle ne porte pas son enfant en plein air, rarement échappe-t-il au *rachitis*. On doit toujours agiter ou tenir en mouvement un enfant bien portant, à moins qu'il ne dorme : si on le force à rester couché ou assis, au lieu de le promener, de le dandiner, &c. il ne prospérera jamais. (Voyez T. I, depuis la page 61 jusqu'à la page 87.)

SYMPTOMES. Au commencement de cette maladie, les chairs de l'enfant deviennent molles & flasques; ses forces diminuent; il perd sa gaieté ordinaire; il paroît plus grave & plus composé que ne le comporte son âge; le mouvement lui répugne bientôt; la tête & le ventre acquierent un volume considérable relativement aux autres parties du corps; le visage paroît plein, & le teint semble fleuri; les *os* commencent ensuite à s'affecter, sur-tout dans leurs parties les plus molles & les plus spongieuses. Delà les poignets & les *chevilles* des pieds deviennent plus gros que dans leur état naturel; l'*épine du dos* prend

une forme contre nature : la *poitrine* est souvent déformée, & les *os* des bras (1) & des jambes se courbent : mais tous ces *symptomes* varient considérablement selon la violence de la maladie : le *pouls* est ordinairement *vîte*, mais *foible* ; l'appétit & les *digestions*, sont, la plupart du temps, mauvais : les *dents* sortent avec lenteur & difficulté ; souvent elles se pourrissent & tombent après. Une chose remarquable, c'est que les enfants *rachitiques* ont, pour l'ordinaire, une grande pénétration d'esprit, & sont, en général, au-dessus de leur âge, pour l'intelligence. Or que cela vienne de ce que ces enfants vivent plus avec les adultes que les autres, ou de l'agrandissement contre nature de leur *cerveau*, c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer.

RÉGIME. Comme cette maladie est toujours accompagnée de signes évidents de foiblesse & de relâchement, nous devons avoir pour but principal, dans son traitement, de resserrer & de fortifier les *solides*, de faciliter les *digestions* & la préparation des liqueurs. Or

(1) Nous sommes obligés de dire cependant que ce n'est que lorsque cette maladie est très-violente, que les *os* des bras se déforment.

nous ne pouvons remplir ces *indications* importantes que par des *aliments* fains & nourriffants, appropriés à l'âge & aux forces de l'enfant; par la jouiffance d'un air libre & fec, & par un exercice fuffifant. Si l'enfant eft entre les mains d'une mauvaife nourrice, qui néglige fes devoirs, ou qui ne les connoiffe pas, il faut en changer. Dans les faifons chaudes, il faut chercher à le rafraîchir, parce que les *fueurs* l'affoibliroient; & dans les temps froids, il faut le tenir chaudement; un grand froid lui étant auffi contraire qu'un grand chaud. On frottera fouvent les membres de l'enfant avec la main chaude, & on le tiendra le plus gai qu'il fera poffible.

Les *aliments* doivent être fecs & nourriffants; tels font le bon pain, la viande rôtie, &c. Le *bifcuit de mer*, dans ce cas, eft regardé, en général, comme meilleur que le pain; les *pigeons*, les *poulets*, le *veau*, le *lapin*, ou le *mouton rôti* & *hachés*, font les viandes qui conviennent le mieux. Si l'enfant eft trop jeune pour manger de la viande, on lui donnera du *riz*, du *millet*, ou de l'*orge perlé*, bouilli avec des *raifins*, auxquels on peut ajouter un peu de vin & d'*épices*. On lui donnera du vin de

Bordeaux, mêlé avec une égale quantité d'eau ; & ceux qui n'en ont pas le moyen, lui donneront de temps en temps un verre d'*aile*, ou de bonne *biere* douce.

REMEDES. Les *remedes* sont ici de peu d'utilité. La nourrice peut souvent guérir cette maladie ; mais rarement le Médecin. Chez les enfants replets on peut employer quelques doses de *rhubarbe*, & les répéter ; mais rarement emporteront-elles la maladie. Le traitement essentiel consiste à fortifier : c'est pourquoi, outre le *régime* dont nous venons de parler, nous recommandons encore le *bain froid*, sur-tout dans les temps chauds. Il ne faut cependant les employer qu'avec prudence, parce qu'il y a des enfants *rachitiques* qui ne peuvent le supporter. Le matin est le meilleur temps pour le prendre ; & immédiatement après que l'enfant en sera sorti, on le frottera avec un linge bien sec ; il est comme inutile de dire que si par hasard le *bain froid* affoiblissoit, il faudroit le discontinuer.

On a plusieurs fois tiré de grands avantages du *cautere* dans cette maladie. Il est sur-tout nécessaire aux enfants qui abondent en humeurs. Une *infu-*

sion de *quinquina* dans du vin ou de la *biere*, convient encore ; mais il est rarement possible de porter les enfants à en boire. Nous pourrions parler ici de beaucoup d'autres *remedes* qui ont été vantés pour cette maladie ; mais comme on court plus de risque à les employer qu'à s'en passer, nous n'en parlerons pas : nous nous en tiendrons à recommander le *régime* comme le seul moyen capable de guérir le *rachitis.*

§. XII.

Des Convulsions.

Quoique l'on dise qu'il meure plus d'enfants de *convulsions* que de toute autre maladie, cependant il est sûr qu'elles ne sont, pour la plupart du temps, que des *symptomes* d'autres maladies. En général, tout ce qui peut fortement irriter ou agacer les *nerfs*, peut causer des *convulsions*. Delà les enfants, dont les *nerfs* sont si *irritables*, éprouvent souvent des *convulsions*, soit par des choses qui irritent le *canal alimentaire*, soit par la *dentition*, les vêtements trop serrés, ou les approches de la *petite vérole*, de la *rougeole*, & d'autres maladies *éruptives.*

Lorsque les *convulsions* viennent d'une *irritation* de l'*estomac* & des *intestins*, on les guérit, pour l'ordinaire, avec les *remedes* qui peuvent nettoyer ces *organes* des matieres *âcres* qu'ils renferment, ou qui peuvent rendre ces matieres plus douces & incapables de nuire. C'est pourquoi, lorsque l'enfant est constipé, le meilleur moyen est de lui donner d'abord un *lavement*, ensuite un doux *vomitif*, que l'on doit répéter, selon l'occasion : on doit en même-temps tenir le ventre lâche par des doses modérées de *magnésie blanche*, ou de petites quantités de *rhubarbe*, mêlée à la poudre de *pattes d'écrevisses préparée*.

Les *convulsions*, qui précedent l'*éruption* de la *petite vérole* ou de la *rougeole*, cessent, pour l'ordinaire, dès que cette *éruption* a lieu. Le plus grand danger, dans ce cas, naît de la peur & de la crainte de ceux qui soignent l'enfant. Comme les *convulsions* sont très-alarmantes, il faut, pour complaire aux peres, meres & nourrices effrayés, & les tranquilliser, employer quelques moyens pour dissiper ces *convulsions*. En conséquence, dès qu'un enfant en a, on le *saigne*, on lui applique des *vésicatoires*, & on emploie plusieurs au-

tres *remedes*; qui mettent la vie de l'enfant en grand danger, tandis qu'un *bain de pieds* & un *lavement émollient* auroient, en peu de temps, remis toutes les choses dans leur état ordinaire.

Lorsque les *convulsions* sont occasionnées par la pousse des *dents*, outre les douces *purgations*, nous conseillons encore les *véficatoires* & l'usage des *anti-spasmodiques*; tels sont les *teintures de suie*, d'*assafœtida*, de *castoreum*, &c. On met quelques gouttes de l'une ou l'autre de ces *teintures* dans un peu de *petit-lait au vin*, dont on donne une cuillerée lorsque l'occasion le demande.

Les *convulsions* qui procedent de causes externes, comme de la pression occasionnée par des vêtements trop serrés, par des bandes, &c., demandent qu'on débarrasse, sur le champ, l'enfant de ses liens. (Voyez Tome I, p. 23 & suiv.) Quoique, dans ce cas, en ôtant la cause, on n'ôte pas toujours l'effet, cependant il ne faut jamais manquer de le déshabiller; parce qu'on tenteroit en vain de calmer les *convulsions*, si la cause, à laquelle elles sont dues, continuoit d'agir.

Lorsqu'un enfant en est attaqué sans douleurs dans le ventre, sans aucun des

ſymptomes de la *dentition*, ſans aucune *éruption*, ou ſans qu'aucune *évacuation* ait été arrêtée ſubitement, on eſt dans le cas de conclure alors qu'elles forment une maladie primitive, & qu'elles dépendent immédiatement du *cerveau*. Ce cas ne ſe rencontre que très-rarement, heureuſement pour l'humanité, parce qu'alors il y a bien peu de choſes à faire pour ſoulager un malheureux enfant. Lorſque les *convulſions* dépendent d'un vice originaire dans la ſtructure ou conformation du *cerveau*, on ne peut ſe flatter de les guérir par la Médecine. Mais comme les *convulſions* qui procedent même immédiatement du *cerveau*, ne tiennent pas toujours à ces cauſes, il faut donc tenter de donner quelques *remedes*. L'objet principal qu'on doive alors ſe propoſer, eſt d'occaſionner une *dérivation* des humeurs du *cerveau*. Il faut, en conſéquence, employer les *véſitoires*, les *purgatifs*, &c.; & lorſque ces *remedes* ne réuſſiſſent pas, faire un *cautere* ou un *ſeton* au cou, ou entre les deux épaules. (1)

(1) Les enfants ſont encore ſujets à l'*épilepſie* & au *cochemare* ou *incube*. Il faut conſulter les paragraphes qui traitent de ces deux maladies. (Voyez Tome III, page 346 & ſuivantes, & page 375 & ſuivantes.)

§. XIII.

De l'Hydrocéphale, ou de l'Hydropisie de la Tête.

Quoique l'eau dans la tête, ou l'*hydropisie du cerveau* soit une maladie qui peut attaquer les adultes comme les enfants, cependant ces derniers y étant généralement plus sujets, nous croyons devoir placer cette maladie au rang de celles des enfants. (1)

CAUSES. L'*hydrocéphale* peut être occasionnée par tout ce qui peut blesser le *cerveau*, comme des chutes, des coups, des blessures, &c. : elle peut encore venir d'un relâchement & d'une foiblesse naturelle du *cerveau*, ou de *tumeurs squirreuses*, ou d'*excroissances* dans la substance du *crâne*; d'un sang dissous & aqueux; de la *suppression*, ou de la

(1) M. BUCHAN confond ici l'*hydropisie du cerveau*, avec l'*hydropisie de la tête*, ou cette *tumeur aqueuse* des *téguments* de toute la tête, qui la rend quelquefois monstrueuse, plus pesante que le reste du corps & à demi transparente. Cependant, dans ce dernier cas, il n'y a pas toujours de l'eau dans le *cerveau*, & l'*hydropisie* du *cerveau* n'augmente pas le volume de la tête. Les enfants sont plus sujets à l'*hydropisie des téguments de la tête*, & les adultes, à l'*hydropisie du cerveau*.

diminution des *urines*, enfin de maladies lentes & opiniâtres, qui minent & consument le malade. (1)

SYMPTOMES. Cette maladie a, dans les commencements, les apparences d'une *fievre lente*. Le malade se plaint d'une douleur au sommet de la tête, ou sur les yeux. Il fuit la lumiere; il a des *maux de cœur*, & vomit quelquefois; son *pouls* est *irrégulier*, & pour l'ordinaire *lent*; & quoiqu'il paroisse lourd & accablé, cependant il ne peut dormir: il a quelquefois du *délire*; il voit presque toujours les objets doubles. Vers la fin de cette maladie, communément mortelle, le *pouls* devient plus *fréquent*; la *pupille* se dilate; les joues sont d'un rouge foible; le malade devient *comateux*, & les *convulsions* & la mort terminent la maladie.

REMEDES. On ne connoît pas encore malheureusement de *remedes* capables de guérir l'*hydropisie du cerveau*. L'humanité exige cependant qu'on fasse quelques tentatives, parce que le temps

(1) La *contusion*, occasionnée par l'*accouchement laborieux*, par la mauvaise manœuvre de la *sage-femme*, ou par toute autre cause, est la source la plus ordinaire de l'*hydropisie de la tête*, quoiqu'elle puisse encore être due à la *dentition*, aux *vers*, aux *convulsions*, &c.

ou le hazard peuvent nous faire découvrir ce dont, quant à présent, nous n'avons pas d'idée. Les *remedes* qu'on emploie ordinairement, sont les *purgatifs* de *rhubarbe* ou de *jalap*, avec le *calomélas* ; les *véſicatoires*, appliqués au cou ou à la partie inférieure de la tête. A ces *remedes* nous conſeillons de joindre les *diurétiques*, ou les *remedes* qui facilitent la *ſecrétion* des urines, tels que nous les avons recommandés dans l'*hydropiſie* ordinaire. (Voyez T. III, p. 153 & ſuiv.) Il faut encore tenter d'exciter les *ſecrétions* du nez, ce à quoi l'on parvient en faiſant prendre au malade de la poudre d'*aſarum*, d'*ellébore blanc*, &c. (1)

(1) Les enfants attaqués d'*hydrocéphale*, dans le ventre de leur mere, périſſent ordinairement au paſſage. Il eſt preſque impoſſible, comme l'obſerve M. BUCHAN, de remédier à cette maladie, lorſque le *cerveau* eſt inondé ; mais on doit eſpérer, lorſque toute l'eau eſt ramaſſée ſous la peau de la tête & abſolument hors du *crâne*. La maladie peut durer, il eſt vrai, très-long-temps ; mais auſſi on a le temps néceſſaire pour l'attaquer. Un moyen bien ſimple ſeroit, conjointement avec les *remedes* propres à corriger le vice du *ſang* & des humeurs, & à fortifier les *ſolides*, de faire la *ponction* ou des *ſcarifications* ſur les *téguments de la tête* ; mais malheureuſement les épreuves qu'on a faites de l'une & des autres, n'ont pas été heureuſes ; on a vu, au contraire, de bons effets des *véſica-*

§. XIV.

De la Tension du ventre, appellée vulgairement carreau.

Les enfants font très-sujets au *gonflement du ventre* & à sa *dureté*. Le premier qui vient des *vents* renfermés dans les *intestins*, n'est pas bien à craindre ; il peut cependant donner quelquefois lieu à des *descentes*, tant dans les *aines*, qu'au *nombril*. Mais l'élévation du ventre avec *dureté*, que les femmes appellent *carreau*, causée par l'engorgement du *mésentere* & des autres *visceres*, est toujours une maladie très-grave, à laquelle

---

toires, du *cautere* & du *seton*, après avoir fait précéder les *remedes* dont nous venons de parler.

Indépendamment des maladies que M. BUCHAN vient de décrire, les enfants sont encore sujets à la plupart de celles auxquelles sont exposés les adultes, & il y en a même parmi elles qui leur sont très-familieres : telles sont la *petite vérole*, la *rougeole*, l'*épilepsie*, les *écrouelles*, les *fievres continues & intermittentes*, l'*hydropisie*, la *jaunisse*, la *vérole*, le *scorbut*, la *toux*, la *suffocation*, la *constipation*, les *vers*, les *descentes*, la *pierre*, &c. sur lesquelles il faut consulter les Chapitres, Paragraphes & Articles de cet Ouvrage, dans lesquels elles sont exposées. Mais nous en décrirons une qui leur est absolument particuliere, & dont M. BUCHAN ne parle pas ; c'est le *carreau*, appellé par les Médecins, *tension* ou *dureté du ventre*. M. LIEUTAUD sera notre guide.

on a remarqué que les filles étoient plus ſujettes que les garçons ; c'eſt le produit ordinaire des mauvais *aliments*, des *vers*, de la rentrée des *éruptions*, des *écrouelles*, &c. Le *dévoiement*, dans ce cas, eſt un accident des plus alarmants. Les enfants, dans cet état, ont le viſage pâle & le corps *œdémateux :* la triſteſſe, le dégout, la peine à mâcher, l'*inſomnie*, la *fievre lente* qui redouble tous les ſoirs, les douleurs au *nombril*, &c., ſont encore des *ſymptomes* familiers au *carreau*. Enfin quelques enfants deviennent *rachitiques*, ou ſe *nouent*.

Comme le *nourriſſage* eſt la cauſe la plus ordinaire de cette maladie, il importe de s'informer comment l'enfant a été nourri ; quelle eſt la *conſtitution* de la nourrice ; quelle eſt même celle du pere & de la mere, parce qu'il eſt évident que le *carreau* peut dépendre du *virus vénérien*, *ſcrophuleux*, ou *ſcorbutique*, autant que de toute autre cauſe, & que, dans ces derniers cas, on ne peut guérir le *carreau*, qu'én employant les *remedes* propres aux maladies dont il eſt l'effet. Quand on s'eſt aſſuré qu'il ne tient qu'aux mauvais *aliments*, il faut commencer par faire chan-

ger le *régime*, mettre l'enfant au bon *lait* pour toute nourriture, lui interdire les bouillons gras, les soupes & la viande; lui appliquer des *fomentations émollientes* sur le ventre; lui donner des *lavements émollients :* on lui fera prendre pour boisson du *petit-lait*, coupé avec une *infusion* de feuilles de *cresson*, d'*oseille*, &c.; on lui fera faire le plus d'exercice qu'il sera possible : on purgera de temps en temps avec la *rhubarbe*, qui paroît le mieux convenir dans cette maladie. La dose est depuis six jusqu'à douze grains en poudre, enveloppée dans des confitures. Lorsque la maladie avance vers la guérison, on met le petit malade à l'usage des *eaux martiales*, & on lui donne des *aliments fortifiants*; lorsque la dureté du ventre est considérable, on applique sur le ventre, pendant le traitement, l'*emplâtre diabotanum*, l'*emplâtre de ciguë*, ou l'*emplâtre de Vigo*, &c.



CHAPITRE XXXIX.

De la Chirurgie.

SI nous entreprenions de décrire toutes les *opérations* de *Chirurgie*, & toutes les maladies dans lesquelles ces *opérations* sont nécessaires, nous nous étendrions bien au-delà des limites que nous nous sommes prescrites : nous devons, en conséquence, nous renfermer dans les cas les plus généraux, dans lesquels on peut se passer de l'assistance du Chirurgien, ou dans lesquels on ne peut pas l'obtenir, enfin dans lesquels on ne peut toujours l'obtenir.

Quoique la connoissance du corps humain soit indispensablement nécessaire pour former un habile Chirurgien ; cependant on peut, dans des cas pressants, faire encore beaucoup de choses pour sauver la vie à ses semblables, sans être fort versé dans l'*anatomie*. Rien n'est plus surprenant que de voir les opérations que font journellement les paysans sur des animaux ; opérations qui réussissent souvent très-bien, & qui ne sont cependant pas moins difficiles que celles que l'on fait sur le corps humain.

Il faut en convenir, tout homme est en quelque façon Chirurgien, dans certaines occasions, soit qu'il le veuille, ou ne le veuille pas. En effet, nous sommes tous portés à secourir nos semblables dans le malheur, & il arrive, à chaque instant, des accidents qui nous mettent dans le cas d'exercer cette sensibilité. Cependant, si elle n'est pas dirigée convenablement, elle peut nous faire tomber dans des erreurs bien funestes. Ainsi tel qui desire sauver la vie à son ami, peut lui causer la mort par une tentative téméraire; & tel autre, dans la crainte d'agir inconsidérément, reste tranquille & le laisse périr, sans tenter de le secourir, lors même que les secours sont sous sa main. Comme tout homme sensible souhaite certainement d'éviter ces deux écueils, je ne puis m'empêcher de croire que ce ne soit lui faire plaisir, de lui indiquer ce qu'il doit faire dans les occasions, où le besoin de secours devient très-pressant (1).

(1) La Chirurgie & la Médecine sont deux sœurs qui ont l'humanité pour mere : toutes deux ont le même motif, & tendent au même but, la conservation de la santé & la guérison des maladies. L'une s'est emparée des maladies

§. I.

De la Saignée.

Il n'y a pas d'opération de *Chirurgie*

---

externes & des opérations que rendent néceſſaires les accidents ſans nombre auxquels nous ſommes ſans ceſſe expoſés ; l'autre s'eſt réſervé les maladies internes & les moyens d'y remédier ; & toutes deux ſe réuniſſent & agiſſent de concert, lorſqu'une maladie de l'une ou l'autre eſpece, exige, à la fois, le concours de la main & des *médicaments* internes.

Quand on réfléchit ſur cette unanimité néceſſaire, ſur cette réunion indiſpenſable, dans le traitement du plus grand nombre des maladies, on eſt fâché de voir les diſputes & la méſintelligence qui regnent entre deux corps qui ne doivent avoir qu'une même ame, qu'un même eſprit, que les mêmes vues & les mêmes deſirs, le ſoulagement des hommes.

Il ſeroit bien à déſirer, dit un Médecin Philoſophe, (J. Z. Platner, *Inſtitutiones Chirurgicæ rationalis*, &c., p. 3, n. XX) que les querelles odieuſes, nées de la haine que ſe portent les Médecins & les Chirurgiens en France, fuſſent anéanties. Que chacun d'eux, continue-t-il, exerce modeſtement la profeſſion à laquelle il s'eſt deſtiné ; que le Médecin mette ſon application à s'inſtruire des principes de la *Chirurgie* & de la pratique de cette ſcience, ſans leſquels il ne peut juger du travail du Chirurgien, lorſqu'il eſt appellé pour en être témoin ; ni le guider, lorſque les circonſtances l'exigent ; ni même connoître les cauſes d'un grand nombre de maladies internes. Que le Chirurgien, de ſon côté, ſe déſiſte de cette prétention folle & orgueilleuſe qui le porte à entreprendre imprudemment le traitement des maladies les plus dange-

plus souvent nécessaire que la *saignée* : c'est pourquoi il n'y en a point qu'on devroit mieux connoître & mieux entendre. Cependant quoique les *sages-femmes*, les Jardiniers, les Forgerons, (& en France, les Fraters, les Religieuses Hospitalieres, les Sœurs-Grises, &c.) la pratiquent tous les jours : nous avons tout lieu de croire qu'il y en a peu, parmi eux, qui sachent bien décider, quand elle est nécessaire, ou quand elle ne l'est pas. Les Médecins, eux-mêmes, ont été tellement les dupes de la mode,

---

reuses, même de celles qui sont purement internes. Sans ce dévouement de part & d'autre, les travaux du Chirurgien & du Médecin ne peuvent être que nuisibles & pernicieux aux malades. Un Médecin sage & expérimenté, un Chirurgien modeste & instruit seront toujours d'intelligence entre eux, soit relativement aux conseils, soit relativement à l'exécution : mais un Médecin, ami de l'humanité, ne peut voir, sans indignation, la témérité indiscrete de certains Chirurgiens, & toujours les plus ignorants ; la folle vanité avec laquelle ils parlent de leur Art, enfin leur affectation intolérable à vouloir pratiquer la médecine interne, dont ils ne sont pas instruits, & qu'ils n'ont pas pu apprendre, puisqu'ils ont dû consacrer tout leur temps & toutes leurs études à la *Chirurgie* ou à la Médecine externe : de même un Chirurgien habile ne pourra qu'être offensé toutes les fois qu'il se trouvera avec certains Médecins, prévenus & peu honnêtes, qui se refuseront à écouter ses observations.

à cet égard, qu'ils ont par-là beaucoup prêté au ridicule & à la plaisanterie. Cependant c'est une opération souvent de la plus grande importance, & qui doit, lorsqu'elle est faite à propos & convenablement, être de la plus grande utilité dans les maladies.

La *saignée* convient dans le commencement de toutes les maladies *inflammatoires*, comme la *pleurésie*, la *péripneumonie*, &c. : elle convient également dans les *inflammations* locales, dans celle des *intestins*, de la *matrice*, de la *vessie*, de l'*estomac*, des *reins*, de la *gorge*, des *yeux*, &c.; dans l'*asthme*, les *douleurs sciatiques*, les *toux*, les *maux de tête*, les *rhumatismes*, l'*apoplexie sanguine*, l'*épilepsie*, le *flux de sang*, &c. Après des *chutes*, des *contusions*, des *meurtrissures*, ou d'autres coups violents reçus, soit extérieurement, soit intérieurement, la *saignée* est nécessaire : elle l'est encore lorsque les personnes ont eu le malheur d'être étranglées, *noyées*, (V. ci-après, Chapitre XLII.) ou suffoquées par un mauvais air, ou *méphitique*, par les vapeurs des *métaux*, &c. En un mot, il faut ouvrir la *veine* toutes les fois que le mouvement vital a été arrêté subitement, par

une cause quelconque, excepté par la *syncope*, occasionnée par la foiblesse, ou par les *affections hystériques*. Mais la *saignée* est dangereuse dans toutes les maladies causées par le relâchement des *fibres* ou des *solides*, par un sang dissous, appauvri, corrompu, comme dans l'*hydropisie*, la *cacochimie*, &c.

Dans les *inflammations locales*, la *saignée* doit être faite, le plus près qu'il est possible, de la partie affectée. Quand on peut la faire avec la lancette, il faut la préférer à tout autre moyen; mais lorsque la chose n'est pas possible, il faut avoir recours aux *sang-sues*, ou aux *ventouses*. (V. ces mots à la Table.)

La quantité de *sang*, que l'on tire par la *saignée*, doit toujours être réglée sur les forces, l'âge, la *constitution*, la maniere de vivre, &c. du malade. Il seroit ridicule de vouloir tirer autant de sang à un enfant qu'à un *adulte*, & à une femme délicate qu'à un homme fort & robuste. Dans quelque partie du corps qu'on fasse la *saignée*, il faut appliquer une ligature entre la partie qu'on saigne & le *cœur*. (Voyez T. I, n. 1, p. 31.) Comme il est souvent nécessaire, pour faire saillir la *veine*, de serrer la ligature un peu fortement, il faut, dans

ce cas, aussi-tôt que le sang commence à couler, desserrer un peu la bande : cette bande doit être appliquée au moins à un pouce, un pouce & demi de l'endroit de la *veine* qu'on a intention d'ouvrir. Les personnes, qui ne sont pas versées dans l'*anatomie*, ne doivent jamais piquer une *veine* qui passe sur une *artere*, ou sur un *tendon*, quand elles peuvent en choisir une autre. On reconnoît facilement qu'une *veine* est placée sur une *artere*, aux *pulsations* & aux *battements* qu'elle fait ressentir ; & on reconnoît les *tendons* à un sentiment de *dureté* & de roideur, semblable à celui d'une corde de fouet, qu'on toucheroit avec le doigt.

C'étoit une loi, autrefois, même parmi ceux qui avoient la réputation de faire la Médecine avec le plus de méthode ; c'étoit, dis-je, une loi, dans certaines maladies, de faire saigner les malades jusqu'à *défaillance*. Mais certes on ne pouvoit proposer rien de plus ridicule ; car une personne tombera en *syncope* à la simple ouverture de la *veine*, tandis qu'une autre perdra tout son *sang* avant qu'elle éprouve la moindre foiblesse. En effet, la *syncope* dépend de l'état de l'ame plus que de celui du

corps, & on la produit, ou on la prévient souvent par la seule maniere dont se fait la *saignée* (1).

Les *saignées* des enfants se font, en général, avec les *sang-sues* : ces *saignées*, quoique nécessaires dans plusieurs circonstances, sont très-*critiques*, & d'un succès très-incertain. Il est impossible de déterminer la quantité de sang qui peut être tiré par les *sang-sues*. Le sang est très-difficile à arrêter, & les *plaies* que font ces animaux, ne sont pas faciles à guérir. Il faudroit que ceux qui s'adonnent à saigner, prissent un peu plus de peine, & qu'ils s'accoutumassent à saigner les enfants ; ils ne trouveroient pas cette opération aussi difficile qu'ils se l'imaginent (2).

(1) Ce n'est pas qu'il n'y ait certaines maladies où les *saignées* jusqu'a *defaillance* ne soient très-importantes : par exemple, le *délire phrénétique*, causé par une *constriction* des *vaisseaux* du *cerveau*, *constriction* qui est telle, qu'il faut que le relâchement soit porté jusqu'à la *syncope*, pour que la détende se fasse, &c. ; mais nous nous garderons bien de conseiller, à qui que ce soit, d'employer ces *saignées* ; si nous faisons cette mention, c'est pour que, par ignorance, on ne traverse point les vues d'un Médecin éclairé qui les prescrit parce qu'elles lui paroissent nécessaires.

(2) Nous devons cette justice à nos Chirurgiens, qu'ils ont porté la dextérité au point qu'il n'y en a que très-peu, parmi ceux qui sont

Il regne encore, parmi les gens de la campagne, plusieurs préjugés fâcheux sur la *saignée*. Par exemple, vous les entendez parler de *veine de tête*, de *veine* de *cœur*, de *veine* de *poitrine*, & vous dire que la *saignée* de ces *veines* doit guérir certainement toutes les maladies des parties dont ils supposent que ces *veines* tirent leur origine, ne faisant pas attention que tous les *vaisseaux sanguins* partent du *cœur* & retournent au *cœur*. (V. T. I, n. 1, p. 68.) Or il suit de cette disposition du corps humain, qu'à moins que l'*inflammation* ne soit locale, peu importe de quelle partie on tire du *sang*. Mais quelqu'absurde que soit ce préjugé, il n'est pas encore aussi nuisible que cette autre opinion, malheureusement trop générale ; c'est qu'une premiere *saignée* doit faire des miracles. Cette croyance fait souvent différer cette opération, lorsqu'elle est nécessaire, afin de la réserver pour une occasion qu'on croit plus importante ; & lorsque les malades sont dans un dan-

---

avoués pour tels, qui ne réussissent à faire les *saignées* les plus difficiles, même chez les enfants : aussi les *sang-sues* ne sont-elles guere employées que lorsqu'il faut saigner aux *tempes* ; ce qui rend leur usage assez rare. Cependant voyez à la Table le mot *sang-sue*.

ger extrême, on les voit demander, avec empressement, la *saignée*, soit qu'elle convienne ou qu'elle ne convienne pas; de plus, la *saignée* dans certaine *période* d'une maladie, ainsi que dans certaine saison, a encore des effets très-nuisibles. On croit encore communément que la *saignée du pied* attire les humeurs en en-bas, & qu'en conséquence, elle guérit les maladies de la *tête* & des autres parties *supérieures*. Mais nous avons déja observé, que, dans les maladies locales, il falloit saigner, le plus près qu'il étoit possible, de la partie affectée. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il est nécessaire de *saigner*, ou du pied, ou de la main, comme les *veines* de ces parties sont situées profondément, & que le *sang* est disposé à s'arrêter promptement; il faut faire plonger ces parties dans l'eau chaude, & les y maintenir jusqu'à ce qu'on ait tiré la quantité de *sang* nécessaire (1).

(1) Il est quelquefois nécessaire de tenir le pied ou la main très-long-temps plongés dans l'eau chaude, avant que de saigner à ces parties, parce que souvent on a abandonné des *saignées* de cette espece qui auroient été faciles, si on eût eu cette précaution. Il est des personnes chez lesquelles les *veines* du bras sont également petites & profondes; il faut alors employer le

Nous

Nous ne nous occuperons pas à décrire la maniere de faire l'opération de la *saignée :* il est plus facile de s'en instruire par l'exemple, que par les préceptes ; une description de douze pages, ne donneroit pas une idée aussi juste de la *saignée*, que l'inspection d'une *saignée* faite par une main habile. Il est également inutile de décrire les différentes parties du corps auxquelles on peut *saigner*, comme les bras, les pieds, le front, les tempes, &c. Ces parties sont connues de tout le monde ; & d'après les réflexions précédentes, les personnes intelligentes pour-

---

même moyen, ou simplement une éponge, ou des compresses imbibées d'eau chaude, qu'on tient sur la *veine* qu'on veut ouvrir, pendant plus ou moins de temps, ou jusqu'à ce qu'elle soit assez dilatée. Il est presque inutile, à ceux pour qui nous écrivons, de dire que la *veine* du bras, qu'on pique le plus souvent, s'appelle la *médiane*, & que les deux autres se nomment *basilique* & *céphalique ;* que celle de la main est nommée *salvatelle*, & celle du pied *saphene*, parce que les personnes qui ne sont point de l'Art & qui s'adonnent à saigner, soit par gout, soit par humanité, n'ont besoin de les connoître que par les caracteres qu'elles présentent extérieurement ; &, comme va le dire très-bien M. BUCHAN, l'inspection du bras & du pied, guidée par un Chirurgien de bonne volonté, instruira plus en un instant, que les descriptions les plus étendues qu'on pourroit en faire.

ront, dans quelques occasions, déterminer celle de ces différentes parties où il est le plus à propos de faire la *saignée*. Au reste, toutes les fois qu'on ne saigne que pour diminuer la quantité du sang, le bras est la partie la plus commode pour faire cette opération (1).

(1) Quoique la *saignée* ne soit point une opération indifférente, & que quelquefois elle soit suivie d'accidents, cependant que la crainte n'arrête point les personnes bienfaisantes. Je n'ai jamais oui dire que les Religieuses Hospitalieres, les Sœurs-Grises, &c., dont la plupart ignorent entiérement l'*anatomie*, aient piqué un *tendon*, un *nerf*, ou une *artere*, & il est de fait qu'elles saignent la plus grande partie des pauvres. On m'a rapporté qu'une Dame de Paroisse, guidée par le seul amour de l'humanité, s'étoit apprise à saigner toute seule, & qu'elle faisoit cette opération avec tant de succès & de dextérité, que, non-seulement les habitants de son village, mais encore ceux de tous les environs, même les gens aisés, ne vouloient qu'elle, & ne se faisoient saigner que par elle. Tout ce que nous devons conseiller à ces personnes charitables, c'est de ne jamais saigner sur la seule demande des gens qui se présentent à elles, ou qui les envoient chercher; mais uniquement par l'*indication* que présentent les *symptomes* de la maladie, dont ils sont attaqués; car il est nombre de personnes qui se font saigner par pure fantaisie, & il est rare qu'alors la *saignée* ne soit nuisible : il n'y a que la maladie & les *symptomes* qui l'accompagnent, qui puissent & doivent faire décider quand il faut saigner, où il faut saigner, & combien de fois il faut saigner. Ce n'est donc point d'a-

§. II.

Des Inflammations, ou des Tumeurs inflammatoires externes, & des Abcès.

De quelque cause que procede une *inflammation*, ou une *tumeur inflammatoire externe*, elle se termine, ou par la *résolution*, ou par la *suppuration*, ou par la *gangrene*, (ou par le *squirre*.) Quoiqu'il soit impossible de prédire, avec certitude, laquelle de ces voies prendra une *inflammation*, cependant, d'après la connoissance de l'âge & de la *constitution* du malade, on peut conjecturer, avec quelque probabilité, quel en sera l'événement. Les *inflammations* qui ne sont que légeres, ou le produit du froid qu'on aura éprouvé, & sans qu'aucune maladie ait précédé, font espérer qu'elles se termineront pas la *résolution*: celles qui succedent immédiatement à une *fievre*, ou qui se manifestent chez des personnes grasses & repletes, *suppurent* pour l'ordinaire : celles enfin qui attaquent les vieillards, ou les personnes qui sont menacées d'*hydropisie*, doi-

près la lecture de ce Paragraphe qu'on se déterminera à faire cette opération ; ce n'est que d'après la lecture du Chapitre où il est parlé de la maladie qu'on a à traiter. (V. T. II, n. p. 32.)

vent faire craindre qu'elles ne se terminent par la *gangrene*, (ou que, s'endurcissant, elles ne se convertissent en *squirre*) (1).

Lorsque l'*inflammation* est légere, & que la *constitution* du sujet est bonne, il faut toujours tenter la *résolution*. Les meilleurs moyens de la favoriser, c'est de mettre le malade à une *diete* légere & *délayante*; de le *saigner* copieusement, & de le purger à plusieurs reprises. On doit encore faire des *fomentations* sur la partie affectée : si la *peau* est très-tendue, on y fera des *embrocations* avec trois parties d'*huile d'amandes douces*, sur une de *vinaigre*, & on

(1) Une *tumeur inflammatoire externe* se reconnoît à l'élévation, la *tension* luisante & la rougeur, dans une partie d'une certaine étendue, accompagnées de douleur, souvent *pulsative* & de chaleur manifeste. Ainsi les *clous*; qui peuvent venir sur toutes les parties du corps, & souvent en assez grand nombre à la fois; les *bubons*, dont le siege est sur-tout dans les *aines*, & assez souvent sous les *aisselles*; les *maux d'aventure* qui ne viennent qu'aux doigts, &c., sont des *tumeurs inflammatoires externes*, que les Médecins appellent du nom générique de *phlegmon* : chacune de ces *tumeurs* peut se guérir par la *résolution*, c'est-à-dire, sans s'ouvrir naturellement, ou sans exiger qu'on l'ouvre avec le fer ou avec le *caustique*; mais dès l'instant qu'elle s'ouvre, ou qu'on est forcé de l'ouvrir, alors elle prend le nom d'*abcès*.

couvrira la partie enflammée avec un *emplâtre de cire*. (Voyez ce mot à la Table.) (1)

ARTICLE PREMIER.

Des Abcès.

Si, malgré ces *remedes*, la *fievre d'inflammation* augmente, si la *tumeur* s'agrandit, si elle est accompagnée de douleur violente & de *pulsations*, il faut travailler à en faciliter la *suppuration.* Le meilleur moyen, dans ces cas, est un *cataplasme adoucissant*; qu'il faut renouveller deux fois par jour. Si la *suppuration* n'avance que lentement, on prendra un *oignon* crud, on le coupera

(1) On sent que ce traitement ne peut être celui de toutes les especes de *tumeurs inflammatoires.* Les *clous*, par exemple, demandent rarement de *remedes*; & souvent ils se guérissent sans qu'on s'en apperçoive: cependant lorsqu'ils sont volumineux & multipliés, alors la *diete*, la *saignée* & les *purgatifs*, comme le prescrit M. BUCHAN, deviennent nécessaires. Mais, dans ces cas, ils se convertissent ordinairement en *abcès* qui s'ouvrent d'eux-mêmes, ou qu'on est obligé d'ouvrir. (Voyez l'Article suivant.) C'est dans les *tumeurs inflammatoires* considérables, telles que celles qui viennent aux cuisses, aux fesses & autres parties charnues, que la *saignée*, & répétée selon les occasions, devient indispensable, ainsi que les *fomentations*, les *embrocations*, &c.

en petits morceaux, on l'écrasera, & on l'étendra sur le *cataplasme*. Lorsque la *tumeur* est mure ou prête à s'ouvrir, ce qu'on reconnoît facilement à la minceur de la *peau*, dans la partie la plus élevée de la *tumeur*, à la *fluctuation* de la matiere qu'on peut sentir sous le doigt, & pour l'ordinaire à la cessation des douleurs, il faut l'ouvrir, ou avec la lancette, ou avec le *caustique* (1).

---

(1) On doit s'attendre qu'il surviendra un *abcès*, suite, au reste, la plus ordinaire des *tumeurs inflammatoires externes*, lorsque la douleur, la chaleur & le battement augmentent jusqu'au quatrieme jour. Dans les cas où l'*abcès* est superficiel, la peau se relâche, le centre de la *tumeur* blanchit, & l'on sent une *fluctuation* assez manifeste; mais lorsqu'il est situé profondément, la peau ne change point de couleur, & on a de la peine à sentir cette *fluctuation*; la *suppuration* est alors plus tardive: cependant la maturité du *pus* peut être annoncée par la cessation des douleurs, de l'*inflammation*, des autres accidents & de la *fievre*, dont il faut toujours un certain dégré pour la formation du *pus*; car lorsqu'il n'y en a plus, ou qu'elle est trop foible, la *suppuration* est imparfaite, & il est à craindre que la *tumeur* ne prenne le caractere du *squirre*: si, au contraire, elle est trop forte, elle retarde la *suppuration*, & excite quelquefois la *gangrene*.

Les conseils, quelque simples qu'ils soient, que donne ici M. BUCHAN pour favoriser la *suppuration*, équivalent à tous ceux qu'on est dans l'usage d'employer dans ces cas. Tout ce qu'on peut faire de plus, lorsque la *tumeur* est

La *gangrene*, qui est la troisieme maniere dont se termine une *inflammation*,

---

très-considérable, c'est de renouveller les *cataplasmes* toutes les quatre heures; &, lorsque les douleurs sont très-violentes, d'y joindre trente ou quarante gouttes de *laudanum* liquide, ou six à huit grains d'*opium*; mais il ne faut employer ces derniers *remedes* qu'avec beaucoup de circonspection, dans la crainte d'attirer la *gangrene*.

Ceux qui prêtent l'oreille aux commeres & aux ignorants, toujours fournis de *cataplasmes*, d'*onguents*, d'*emplâtres* sans nombre, tous merveilleux, à ce qu'ils disent, pour causer la *suppuration*, trouveront fort extraordinaire qu'on s'en tienne à des moyens aussi peu compliqués. Mais s'ils veulent faire attention que la *suppuration*, ainsi que la guérison des *abcès*, est uniquement l'ouvrage de la nature & de ses propres forces, & que tout ce qu'il y a à faire, dans ces cas, pour l'aider, c'est, ou d'entretenir dans une douce chaleur la partie qui se dispose à *suppurer*, ou de relâcher les *vaisseaux*, lorsqu'il y a trop de tension, ou de communiquer une espece de mouvement salutaire aux parties, lorsqu'elles sont languissantes & sans action, ou enfin de calmer les douleurs, lorsqu'elles sont trop violentes : ils seront persuadés que par le moyen des *fomentations* & du *cataplasme adoucissant*, on satisfait aux premieres & secondes indications; que par l'addition de l'*oignon* au *cataplasme*, on satisfait à la troisieme, & que les *calmants* conseillés ci-dessus, satisfont à la quatrieme.

Lorsque l'*abcès* perce de lui-même, ce qui arrive assez fréquemment aux *clous*, aux *bubons* des *aines* & des *aisselles*, aux *maux d'aventure*, &c., il suffit d'ajouter au *cataplasme*, dont on s'est servi jusques-là, un peu d'*onguent de*

se manifeste par les *symptomes* suivants. La peau de la partie *enflammée*, perd sa

---

la mere, ou de *diachylon*, ce qu'on continue de faire jusqu'à ce que l'ouverture, qui est toujours très-petite, soit fermée, & alors l'*abcès* est entiérement guéri. Lorsque l'*abcès* ne perce pas de lui-même, & qu'il est en maturité, ce qu'on connoît aux signes que nous avons énoncés, il faut l'ouvrir, soit avec un instrument tranchant, soit avec le *caustique* : la préférence de l'un de ces moyens doit être tiré de la connoissance des parties, qui appartient absolument au Chirurgien, qu'il faut appeller, & auquel il faut s'en rapporter : il doit aussi diriger l'*incision* relativement aux circonstances. Il est important d'être très-attentif à l'instant de maturité de l'*abcès*; car si on l'ouvre trop tôt, on en retarde la guérison : si, au contraire, on laisse trop croupir le *pus*, on expose les parties voisines. Cette attention, toujours nécessaire, l'est surtout pour les *abcès* de la *gorge*, de l'*aine* & de tous ceux qui sont situés sur les *ligaments*, le *périoste*, les *sutures*, &c., sur la *poitrine*, le *bas-ventre*, parce que, dans tous ces cas, le *pus* pourroit attaquer les parties voisines, ou se répandre dans les cavités qui sont à sa portée.

Lorsque l'*abcès* est ouvert, on le panse avec le *cataplasme* prescrit, auquel on ajoute l'*onguent basilicum*, ou celui de la *mere*, de *diachylon*, &c. qu'on entretient jusqu'à ce que la *tumeur* soit fondue, & que ses bords soient dégorgés : on doit peu s'inquiéter de dessécher & de cicatriser, parce que, comme nous l'avons déja dit, cette opération est plutôt celle de la nature, que de l'art.

Les *abcès*, comme il est facile de le penser, ne doivent pas tous se guérir avec la même facilité : ils sont très-rebelles chez les sujets *cachétiques*, *scorbutiques*, *scrophuleux* & *vérolés* : or

rougeur ; elle devient d'une couleur obſcure & livide, molle & flaſque : elle ſe couvre de petites veſſies, pleines d'une humeur *icoreuſe* de différentes couleurs. La *tumeur* s'affaiſſe, & d'obſcure qu'elle étoit devient noire. Le *pouls* eſt *vîte*, foible & enfoncé. Le malade a des *ſueurs* froides, qui ſont les avant-coureurs de la mort.

Aux premieres apparences de ces *ſymptomes*, il faut panſer la *tumeur* avec de la *thériaque*, ou la couvrir avec un *cataplaſme* fait avec une *leſſive* & du *ſon* : ſi les *ſymptomes* augmentent d'intenſité, il faut *ſcarifier* la *tumeur*, & la panſer avec l'*onguent baſilicum*, adouci avec l'*huile de térébenthine*. (1) Tous ces *remedes* doivent être appliqués chauds. Quant aux *remedes* internes, ils doivent être pris dans la claſſe des *cordiaux*, & il

dans ces cas, on ne parvient jamais à les guérir, qu'on n'ait auparavant guéri la maladie dont ils dépendent, ou qui les entretient.

(1) Un *cataplaſme* excellent, dans ce cas, eſt le *marc* d'une forte *décoction* de *quinquina*, qu'on humecte fréquemment avec cette même *décoction* chaude : ce *cataplaſme* ſe fait de la maniere ſuivante.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, quatre onces ; faites bouillir dans une chopine d'eau, juſqu'à réduction de moitié ; tirez la *décoction* à clair, & appliqué le *marc* en guiſe de *cataplaſme*.

faut donner le *quinquina* à aussi grande dose que l'*estomac* du malade peut le supporter : que si la partie *gangrénée* se sépare des parties saines, la *plaie* devient un *ulcere* ordinaire, & il faut le traiter, comme nous le dirons ci-après, §. VI. (1)

Le traitement que nous venons d'exposer, renferme celui de toutes ces maladies, que, dans les différents cantons de la campagne, on appelle *furoncles*, *clous*, *maux d'aventure*, &c. : ce sont autant d'*abcès*, qui sont les suites d'une *inflammation externe*, & que, s'il est possible, il faut amener à *résolution* ; &, lorsqu'on ne peut y réussir, il faut en faciliter la *suppuration*, & les ouvrir, s'il est nécessaire. Ensuite on panse avec le *basilicum jaune*, ou tout autre *onguent digestif* (2).

(1) Quant à la quatrieme maniere dont se termine l'*inflammation externe*, c'est-à-dire, en *squirre*, auquel sont sur-tout exposés les *plegmatiques*, les *scrophuleux*, les *scorbutiques*, les *cachétiques* ou *cacochimiques*, &c., on consultera, T. III, p. 453 & suiv., jusqu'à la page 465.

(2) Le *mal d'aventure*, appellé, par les Chirurgiens, *panaris* de la premiere espece, se guérit facilement lorsqu'il est superficiel & qu'il n'attaque que les *téguments* ; mais il n'en est pas de même de celui qui est profond, qui pénetre jusqu'aux *tendons*, aux *ligaments*, au *périoste*, à l'*os*. Ce dernier est accompagné d'une

§. III.

Des Blessures & des Plaies.

Il n'est pas de traitement dans la Médecine, sur lequel on se soit plus trompé que sur celui des *blessures* & des *plaies*. On croit universellement que certaines *plantes*, que certains *onguents*, que certains *emplâtres* possedent des vertus merveilleuses, pour guérir & fermer les *plaies*. On s'imagine qu'il n'est pas possible de guérir de *blessures* sans leur

grande chaleur, de *pulsation*, & d'une douleur rongeante des plus vives, qui se communique quelquefois à tout le bras. Il excite de plus la *fievre*, des *défaillances*, des *convulsions* & le *délire*; & souvent il est suivi de *carie* & de *gangrene*. Cette derniere espece de *panaris* mérite la plus grande attention, & le soin des gens les plus sages & les plus expérimentés. Nous conseillons donc d'appeller un Chirurgien habile, & de s'en rapporter à ses avis. Mais comme cette maladie est sujette à des retours, qu'il est rare que ceux qui l'ont éprouvée une fois, n'en soient attaqués de nouveau, & que quelquefois elle parcourt successivement tous les doigts de la main; il est bon qu'ils sachent que si, dès les premiers *symptomes*, ils ont soin de plonger le doigt dans l'eau bouillante, ils en arrêteront les progrès; mais il faut employer ce moyen dès les premiers instants de l'attaque; car si la *suppuration* a commencé à s'établir, il n'est plus temps. On renouvellera ces *lotions* jusqu'à ce que la douleur soit disparue.

application. Il est cependant de fait qu'aucune application externe, telle qu'elle soit, ne contribue à la guérison d'une *plaie*, autrement qu'en entretenant les parties proprement, & en les défendant de l'air extérieur ; ce à quoi on parvient aussi-bien par l'interposition de *charpie* seche, que par les applications les plus pompeuses ; ce qui d'ailleurs est exempt de la plupart des mauvaises conséquences auxquelles exposent ordinairement les *remedes*. (Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'*onguents*, sont donc une pure charlatanerie.)

Cette réflexion est également applicable aux *remedes* internes. Ils ne sont utiles dans la cure des *plaies*, qu'autant qu'ils tendent à prévenir la *fievre*, & à éloigner toutes les causes qui peuvent retarder ou s'opposer à l'ouvrage de la nature : car c'est elle, elle seule, qui guérit les *plaies*. Tout ce que l'Art peut faire, c'est d'éloigner les obstacles qui pourroient s'opposer à la guérison, & mettre les parties dans la situation la plus favorable, aux efforts de la nature.

Après ces courtes réflexions, nous allons entrer dans le détail du traitement des *plaies*, & nous tâcherons d'indiquer

le vrai chemin qu'il faut suivre pour en faciliter la guérison.

La premiere chose qu'on doit faire, quand une personne vient d'être blessée, c'est d'examiner s'il n'y a pas, dans la *plaie*, quelque corps étranger, comme des fragments de bois, de pierre, du *plomb*, du verre, de la boue, des morceaux d'étoffes, &c. Il faut, s'il est possible, les retirer, & laver la *plaie*, avant que de la panser. Lorsque la foiblesse du malade, l'*hémorrhagie*, &c. s'opposent à ce qu'on retire ces corps avec sureté, il faut les laisser dans la *plaie*, & attendre, pour en faire l'extraction, qu'il soit en état de la supporter.

Lorsque la *blessure* pénetre dans une des cavités du corps, comme dans la *poitrine*, dans le *ventre*, &c., ou lorsqu'un gros *vaisseau sanguin* a été déchiré, il faut, sur le champ, appeller un Chirurgien expérimenté; autrement le malade est en danger de perdre la vie. Cependant quelquefois l'*hémorrhagie* est si considérable, que si on ne l'arrête pas, le malade peut mourir, même avant l'arrivée du Chirurgien, quelque peu éloigné qu'il soit. Dans ce cas, les assistants peuvent être utiles. Si la *bles-*

ſure eſt au bras, à la jambe, ou à la cuiſſe, on peut arrêter le ſang, en appliquant une forte ligature un peu au-deſſus de la *plaie*. La meilleure maniere eſt de prendre une jarretiere fort large, & de la rouler autour de la partie, mais aſſez peu ſerrée pour pouvoir paſſer enſuite, entre cette partie & la jarretiere, un petit rouleau de bois qu'on diſpoſe à peu près comme ceux qui aſſujettiſſent des marchandiſes ſur des voitures : alors on le tourne juſqu'à ce que le ſang ſoit arrêté : cependant il faut prendre garde de ne pas tenir trop long-temps la partie ſerrée, dans la crainte qu'une trop forte preſſion n'y occaſionne une *inflammation* qui dégénéreroit en *gangrene*.

Lorſque la partie bleſſée eſt telle qu'on ne peut y appliquer la ligature dont nous venons de parler, il faut tenter d'autres méthodes pour arrêter le ſang, comme l'application des *ſtyptiques*, des *aſtringents*, &c. On trempe des linges dans une *diſſolution de vitriol bleu*, dans l'*eau ſtyptique* du *codex*. Au défaut de ces ſubſtances, on peut employer de l'*eſprit de vin très-fort*. Il y en a qui recommandent l'*agaric de chêne* (*a*) comme

(*a*) M. TISSOT, dans ſon *Avis au peuple*,

préférable à tous les autres *styptiques* ; &, à la vérité, il mérite de très-grands éloges. On le trouve facilement ; & dans chaque maison, on devroit en conserver, en cas d'accident. On en met un morceau sur la *plaie*, on le couvre d'une grande quantité de *charpie*, & on applique par-dessus un bandage, de maniere à tenir le tout en respect.

Quoique les *liqueurs spiritueuses*, les

---

conseille de cueillir, préparer & appliquer l'*agaric* de la maniere suivante.

« Cueillez l'*agaric de chêne* en automne, lorsque la belle saison est sur sa fin : c'est une espece de *champignon* ou d'excroissance attachée à l'écorce du *chêne* ; il est composé de quatre parties qui se présentent successivement. 1°. L'écorce ou la peau, qu'on voit à l'œil : 2°. la partie qui suit immédiatement l'écorce, laquelle est la meilleure de toutes : on la bat fortement avec un marteau jusqu'à ce qu'elle devienne douce & souple. Voilà toutes les préparations qu'il demande. On en prend un morceau d'une grandeur appropriée, on l'applique exactement sur l'ouverture qui donne le *sang* : il resserre les *vaisseaux* en même-temps qu'il les bouche ; il arrête le *sang*, & tombe, pour l'ordinaire, au bout de deux jours. La troisieme partie qui est adhérente à la deuxieme, peut encore servir à arrêter le *sang* des petits *vaisseaux*. Pour la quatrieme, on la réduit en poudre, & s'emploie au même usage. »

Si l'on ne peut avoir de l'*agaric*, on peut y substituer de l'*éponge* : elle s'applique de la même maniere, & a presque les mêmes effets.

teintures, les *baumes échauffants*, puiſſent être employés pour arrêter les *hémorrhagies*, lorſqu'elles ſont exceſſives; cependant ces ſubſtances ne conviennent nullement dans un autre temps; car, loin de faciliter la guériſon, elles la retardent, & convertiſſent ſouvent une *plaie* ſimple en un *ulcere*. On s'imagine, parce que les *baumes* coagulent le ſang, & paroiſſent par-là *cicatriſer* les *plaies*, qu'ils doivent les guérir; c'eſt une erreur. Ils arrêtent, il eſt vrai, le *ſang* qui coule, en reſſerrant les ouvertures des *vaiſſeaux*; mais, en même-temps, ils retardent la guériſon, en rendant les parties *calleuſes* (1).

Le meilleur *remede* contre les *bleſſures légeres*, qui ne pénetrent pas au-delà de la *peau*, eſt l'*emplâtre noir agglutinatif commun*. En tenant les deux levres de la *plaie* rapprochées, il empêche l'air d'y pénétrer; c'eſt tout ce qu'il faut. Lorſque la *plaie* eſt profonde, il ne ſeroit pas avantageux de tenir les levres de la *plaie* abſolument rapprochées, parce qu'en retenant le *ſang* dans l'inté-

(1) Un autre défaut des *baumes* & des autres *vulnéraires* ſi vantés, c'eſt que leur uſage intérieur donne la *fievre*, qu'il eſt ſi important d'abattre dans les *plaies* d'une certaine étendue.

rieur, cela dispose la *plaie* à la *suppuration*. Dans ce dernier cas, le parti le plus sage, est de faire entrer dans la *plaie* un peu de *charpie* douce ; mais il ne faut point qu'elle soit en trop grande quantité, ni qu'elle forme une masse dure ; car alors elle deviendroit nuisible. On couvre la *charpie* avec des compresses trempées dans de l'*huile*, ou couverte de l'*emplâtre de cire commune*, & on assujettit le tout avec des bandes.

Nous ne nous occuperons point à décrire les différents *bandages* propres aux *plaies*, de toutes les différentes parties du corps. Le bon sens suffit, pour faire imaginer celui qui convient le mieux, dans telle ou telle occasion. De plus, des descriptions de cette espece ne sont, ni faciles à entendre, ni faciles à retenir.

On laisse le premier *appareil* au moins deux jours. Alors on le change, & on remet de la *charpie*, comme la premiere fois. Si une partie du premier *appareil* tient tellement qu'on ne puisse l'ôter sans fatiguer, ou sans nuire au malade, il faut le laisser, & remettre pardessus de la nouvelle *charpie*, trempée dans de l'*huile d'amandes douces* : cette *huile* imbibera la portion de la *charpie*

qui est restée, & la rendra facile à être tirée dans le pansement suivant. On panse ensuite la *plaie* deux fois par jour de la même maniere, jusqu'à ce qu'elle soit guérie (1).

Ceux qui ont la manie des *onguents*, des *emplâtres*, pourront, lorsque la *plaie* est devenue superficielle, la panser avec le *basilicum jaune*. Quand elle est fongueuse, c'est-à-dire, quand il y croît des chairs irrégulieres, on les détruit avec de l'*alun calciné*, ou du *précipité rouge*, qu'on mêle à l'*onguent*.

Lorsque la *plaie* est très-*enflammée*, le meilleur *remede* est un *cataplasme de mie de pain* & de *lait*, adouci avec de l'*huile d'olive* douce, ou du *beurre frais*: on l'applique à la place de l'*emplâtre*,

---

(1) Ces pansements ne sont-ils pas trop fréquents? Il faut peu toucher aux *plaies* récentes, dit M. Lieutaud, & l'usage n'a que trop appris que les pansements fréquents, ainsi que les *tentes* & les *bourdonnets*, dont quelques Chirurgiens se servent encore, ne peuvent que retarder leur guérison. (*Précis de Médecine pratique*, Tome II, page 111.) On laisse cet appareil vingt-quatre heures, dit M. Tissot; les *plaies* étant d'autant plutôt guéries, qu'on les panse moins souvent. (*Avis au peuple*, T. II, page 128.) Les préceptes de ces deux Maîtres sont scrupuleusement suivis par les meilleurs Chirurgiens.

& on le change deux ou trois fois par jour (1).

Lorsque la *plaie* est considérable, & qu'on a lieu de craindre une *inflammation*, il faut que le malade soit mis à une *diete* sévere, & qu'on ne lui permette, ni viandes, ni *liqueurs*, enfin, rien de tout ce qui est capable d'échauffer. S'il est d'un *tempérament sanguin*, & qu'il n'ait perdu que très-peu de *sang* par la *plaie*, il faut le *saigner*, & lorsque les *symptomes* sont urgents, répéter la *saignée*; mais dans le cas où le malade est très-affoibli par la grande quantité de *sang* qu'il a perdu par la *blessure*, il est dangereux de le *saigner*, quand même la *fievre* se mettroit de la partie. Car il ne faut jamais trop épuiser la nature : il est toujours plus sûr de la laisser combattre la maladie à sa

(1) Il faut changer ces *cataplasmes*, sans toucher à la *plaie*. Souvent on trouve des malades qui ont la peau si délicate, que les *cataplasmes* où il y a un peu d'*huile*, ceux même au *lait*, leur procurent des *éréspelles*; il faut alors se borner aux seuls *cataplasmes* de *mie de pain* & d'eau. Il y a de très-grands Chirurgiens qui n'en emploient jamais d'autres; mais il faut, ou les renouveller plus souvent, ou, ce qui vaut encore mieux, les couvrir avec un taffetas, ou une toile très-fine cirée, qui sert à conserver très-long-temps l'humidité de ces *cataplasmes*. (M. Tissot ibid.)

maniere, que de lui ôter son énergie, en diminuant les forces du malade par des *évacuations* excessives.

Il faut que les blessés soient tenus parfaitement tranquilles & à leur aise; tout ce qui peut troubler l'esprit, émouvoir les passions, comme l'amour, la colere, la crainte, la joie excessive, &c., leur est très-dangereux. Ils doivent, sur toutes choses, s'abstenir des plaisirs de l'amour. Il faut leur tenir le ventre libre par des *lavements laxatifs*, ou par des *végétaux rafraîchissants*, comme des *pommes cuites*, des *prunaux*, des *épinards*, &c.

§. IV.

Des Brûlures.

Les *brûlures* légeres, qui ne sont que superficielles, ne demandent, pour l'ordinaire, que de tenir la partie malade devant le feu un temps suffisant, de la frotter de sel, ou d'y appliquer une compresse trempée dans de l'*esprit de vin*, ou de l'*eau-de-vie;* mais lorsque les *brûlures* ont assez pénétré pour *cautériser* & entamer la *peau*, il faut les panser avec un *onguent émollient* & légérement *dessicatif*, appellé communément *cérat de Turner.* On peut y mêler une égale

quantité d'*huile d'olive nouvelle* : on étend ce *cérat* sur un linge doux, & on l'applique sur la *brûlure*. Si l'on n'a pas de ce *cérat* sous la main, on se servira d'un œuf battu, avec une égale quantité d'*huile d'olive* douce ; il peut très-bien être employé jusqu'à ce qu'on se soit procuré le *cérat de Turner* (1). Quand la *brûlure* est très-profonde, après les deux ou trois premiers jours, on la pansera avec le *basilicum jaune*, & le *cérat de Turner*, mêlés ensemble, à parties égales.

Lorsque la *brûlure* est très-considérable, qu'elle est tellement enflammée, qu'on a lieu de craindre la *gangrene*, ou la *mortification* de la partie, il faut, pour prévenir ces accidents, employer les mêmes moyens que ceux que nous avons recommandés contre les autres *inflammations violentes*. (Voyez ci-devant §. II de ce Ch.) Le malade, dans

(1) Un blanc d'œuf battu avec deux cuillerées d'excellente *huile d'olive*, est un des meilleurs *remedes* qu'on puisse employer contre les *brûlures*. J'en ai vu de si bons effets, depuis plusieurs années, dit M. Tissot, que c'est presque le seul que j'emploie actuellement. Il a l'avantage de se trouver par-tout, & d'être prêt sur le champ; ce qui est très-important dans les *brûlures*, qui sont d'autant moins fâcheuses, qu'on applique le *remede* plus promptement.

ce cas, doit observer une *diete* sévere, & boire de grandes quantités de *tisanes* légeres & *délayantes*. Il faut le saigner & lui tenir le ventre libre. Mais lorsque la partie brûlée devient livide, noire, & qu'elle présente tous les *symptomes* de la *gangrene*, il faut étuver très-souvent la partie avec de l'*esprit de vin camphré* chaud, de la *teinture de myrrhe*, ou d'autres *antisceptiques*, mêlés à une forte *décoction* de *quinquina*. Dans ce cas, on donne encore le *quinquina* intérieurement, & on fait prendre au malade des boissons fortifiantes.

Comme l'exemple instruit mieux que les préceptes, je vais rapporter le traitement d'une *brûlure* la plus dangereuse de toutes celles que j'aie jamais rencontrées dans ma pratique. Un homme, de moyen âge, d'une bonne *constitution*, tomba dans une grande cuve pleine d'eau bouillante, & s'échauda, d'une maniere terrible, la moitié du corps. Comme il étoit tout habillé, la *brûlure cautérisa* profondément quelques parties avant qu'on lui eût ôté ses habits. Les deux premiers jours, on étuva, & très-souvent, les parties brûlées, avec une *mixture d'eau de chaux* & d'*huile*, *liniment* très-convenable contre les *brûlures* ré-

centes. Le troisieme jour, jour auquel je fus appellé, il avoit beaucoup de *fievre*, & il étoit *constipé* : je le fis saigner ; j'ordonnai un *lavement émollient*, & je fis appliquer, sur toutes les parties brûlées, un *cataplasme* de mie de pain & de lait, adouci avec du beurre frais, afin de diminuer la chaleur excessive & l'*inflammation*. Comme la *fievre* persistoit dans sa violence, il fut saigné une seconde fois : je le mis à une *diete* sévere & *rafraîchissante*. J'ordonnai la *mixture saline*, de petites doses de *sel de nitre*, & il prit un *lavement émollient* tous les jours. Lorsque l'*inflammation* fut tombée, on pansa les *brûlures* avec un *digestif* composé de *cérat* & de *basilicum jaune* : où l'on vit quelques plaques noires, j'ordonnai de légeres *scarifications* ; on toucha ces parties avec la *teinture de myrrhe*, & pour empêcher qu'elles ne s'étendissent, le malade prit le *quinquina*. Au moyen de ce traitement, cet homme se trouva si bien au bout de trois semaines, qu'il fut en état de vaquer à ses affaires.

§. V.

Des Contusions ou des Meurtrissures.

Les *contusions* ont, pour l'ordinaire, des suites plus fâcheuses que les *blessures*; car leur danger ne se manifestant pas d'abord, il arrive souvent qu'on les néglige. Il seroit inutile de décrire un accident aussi commun; nous allons tout de suite passer à la maniere de le traiter.

Dans les *contusions* légeres, il suffit d'étuver la partie *meurtrie* avec du *vinaigre* chaud, auquel on peut ajouter un peu d'*eau-de-vie* ou de *rum*, selon l'occasion, & on tient constamment, sur la partie, des compresses trempées dans ce mêlange. Ce moyen convient mieux que de frotter la *contusion* avec de l'*eau-de-vie*, de l'*esprit de vin*, ou d'autres *esprits ardents*, dont on fait ordinairement usage dans ce cas.

Les paysans, dans quelques cantons, sont dans l'usage d'appliquer sur les *contusions* récentes, un *cataplasme de bouse de vache*. J'ai souvent vu faire usage de ce *cataplasme*, contre des *contusions* considérables produites par des coups, des chutes, des chocs, &c., & je l'ai toujours vu produire de bons effets.

Lorsque la *contusion* est violente, il faut

faut *ſaigner* ſur le champ le malade, & le mettre à un *régime* approprié : il ne prendra que des *aliments* légers & *rafraîchiſſants*. Sa boiſſon doit être légere & de nature *apéritive*, comme du *petit-lait* édulcoré avec du *miel*, une *décoction* de *tamarins* ou d'*orge*; du *petit-lait* à la *crême de tartre*, &c. On étuvera la partie *meurtrie* avec du *vinaigre* & de l'eau, comme nous venons de le dire. On y appliquera un *cataplaſme de mie de pain*, de fleurs de *ſureau* & de *camomille*, dans partie égale d'eau & de *vinaigre*. Ce *cataplaſme* convient particuliérement lorſque la *contuſion* eſt accompagnée d'une *plaie*. On le renouvelle trois ou quatre fois par jour (1).

(1) Souvent après une *contuſion* violente, cauſée par une chute, ou de toute autre maniere, le malade eſt très-oppreſſé & a perdu connoiſſance : mais il faut ſe garder de le ſecouer ou de l'agiter dans la vue de rappeller le ſentiment. Comme, dans ce cas, il y a toujours à craindre un *épanchement* dans la *tête*, la *poitrine* ou le *bas-ventre*, cette agitation le tueroit en augmentant l'*épanchement* : ainſi donc, ſans s'impatienter, s'il eſt ſans connoiſſance & ſans ſentiment, il ne faut, ni le mouvoir, ni lui donner du vin, des *liqueurs ſpiritueuſes*, ni rien de ce qui eſt capable de ranimer. Tous ces moyens lui ſeroient funeſtes. Les *ſaignées* répétées, ſelon l'urgence des cas, les *fomentations*, les *cataplaſmes* & les boiſſons légeres & *apéritives*, que preſcrit ici M. BUCHAN, ſont ſuffiſants.

Comme la ſtructure des *vaiſſeaux* eſt totalement détruite dans les *contuſions* violentes, il s'enſuit ſouvent une perte conſidérable de ſubſtances, qui produit un *ulcere* très-difficile à guérir. Lorſque l'*os* eſt attaqué, la *plaie* ne ſe guérit pas que l'*exfoliation* ne ſoit faite, c'eſt-à-dire, que la partie de l'*os* endommagée, ne ſe ſoit ſéparée & ne ſoit ſortie par la *plaie*. Cette opération de la nature eſt ſouvent très-lente, & peut même demander pluſieurs années avant qu'elle ſoit achevée. De-là il arrive qu'on prend ſouvent ces *ulceres* pour des *ſymptomes d'écrouelles*, & qu'on les traite en conſéquence, quoique, dans le fait, ils n'aient point d'autre cauſe que le choc qu'a éprouvé l'*os* par le coup.

On voit les malades, dans cette ſituation, aſſaillis de toutes ſortes d'avis; chaque perſonne propoſe un *remede* nouveau, juſqu'à ce qu'enfin l'*ulcere*, empoiſonné, pour ainſi dire, par une foule de *remedes* oppoſés, devient quelquefois abſolument incurable. Le ſeul parti qu'on doive prendre pour guérir ces fortes de maux, c'eſt d'empêcher que la *conſtitution* du malade ne ſouffre de la vie renfermée qu'il mene, ou par des *remedes*

contraires à sa guérison, & de ne rien appliquer sur l'*ulcere*, que des *onguents* simples, étendus sur des linges doux & recouverts de *cataplasmes de mie de pain & de lait*, dans lequel on aura fait bouillir des fleurs de *camomille*. Ce *cataplasme* nourrit la partie, l'adoucit & la tient chaudement. La nature aidée de cette maniere, opérera la guérison dans le temps, en faisant sortir la partie de l'*os* qui est *cariée*, après quoi la *plaie* se guérira promptement.

§. VI.

Des Ulceres.

Les *ulceres* peuvent, non-seulement venir de *blessures*, de *contusions*, d'*abcès* mal traités, mais encore du mauvais état des humeurs, ou de ce qu'on appelle une *constitution viciée*; & dans ce dernier cas, il faut bien se garder de les guérir promptement : car cette guérison deviendroit fatale au malade.

Les vieillards sont les plus sujets aux *ulceres*, ainsi que les personnes qui ne font pas d'exercice, & qui se nourrissent d'*aliments grossiers* : on les préviendroit souvent, en se retranchant quelques *aliments*; ou en établissant un écoulement

artificiel, par le moyen d'un *cautere*, d'un *ſeton*, &c.

L'*ulcere* differe de la *plaie* en ce qu'il rend une humeur claire, aqueuſe, qui ſouvent eſt ſi *âcre*, qu'elle corrode & enflamme la peau. Ses bords ſont durs & perpendiculaires au fond de la *plaie*; on le diſtingue encore par le temps qu'il y a qu'il exiſte.

Il faut beaucoup de ſavoir & d'expérience pour décider quand un *ulcere* peut être guéri, & quand il faut le laiſſer ſubſiſter. En général, tout *ulcere* qui a pour cauſe une *conſtitution viciée*, doit être entretenu, au moins juſqu'à ce que cette *conſtitution* ait été améliorée par un *régime* convenable, ou par des *remedes*, & qu'il paroiſſe diſpoſé à ſe guérir de lui-même. Les *ulceres* qui ſont la ſuite des *fievres malignes*, ou d'autres *maladies aiguës*, peuvent être guéris avec ſûreté, lorſqu'il y a quelque temps que le malade eſt rétabli : car il ne faut pas entreprendre cette guériſon trop tôt, ni avant qu'on ait préparé le malade par des *purgatifs*, & un *régime* approprié. Les *ulceres*, qui ſont occaſionnés par des *bleſſures*, des *contuſions* mal traitées, peuvent, en général, être guéris, pourvu que la *conſtitution* ſoit bonne. Lorſque

les *ulceres* accompagnent des *maladies chroniques*, ou qu'ils surviennent pendant ces maladies, on ne peut les fermer ou les guérir avec trop de précaution. Si un *ulcere* entretient la santé du malade, quelle qu'en soit la cause, il ne faut point le guérir; mais si, au contraire, il l'affoiblit & le consume par une *fievre lente*, il faut travailler à l'en délivrer le plutôt possible.

Que toutes les personnes qui ont le malheur d'avoir des *ulceres*, sur-tout les vieillards, fassent de sérieuses réflexions sur les conseils que nous venons de leur donner. Car je n'ai vu malheureusement que trop de ces personnes qui, faute d'y faire attention, se sont fait périr elles-mêmes, tandis qu'elles vantoient & récompensoient généreusement des gens qu'elles auroient dû regarder plutôt comme leurs assassins.

Le *régime* le plus convenable pour hâter la guérison des *ulceres*, c'est de se priver d'*aliments épicés*, salés, de haut gout, de *liqueurs fortes*, & de diminuer la quantité de viande que l'on mange. Il faut que le malade se tienne le ventre libre par des *végétaux rafraîchissants* & *laxatifs*, & par du *petit-lait de beurre*, édulcoré avec du *miel*, &c.:

il faut qu'il soit gai ; & qu'il prenne autant d'exercice que ses forces pourront le lui permettre.

Lorsque le fond & les bords de l'*ulcere* paroissent durs & *calleux*, il faut les saupoudrer, deux fois par jour, avec un peu de *précipité rouge*, & les panser ensuite avec l'*onguent basilicum jaune*. Quelquefois on est encore obligé d'en *scarifier* les bords avec la lancette.

On a souvent éprouvé d'excellents effets de l'*eau de chaux* dans le traitement des *ulceres* opiniâtres. Il faut l'employer, comme nous l'avons conseillé contre la *pierre* & la *gravelle*. (Voyez Tome III, page 33.)

Le savant M. WHYTT, mon ami, recommande fortement la *dissolution de sublimé corrosif* dans de l'*eau-de-vie*, contre les *ulceres* opiniâtres & de mauvais caractere. J'en ai souvent éprouvé de bons effets, quand il est administré suivant la méthode de ce savant Médecin. La dose de ce *remede* est une cuillerée ordinaire soir & matin, & on en bassine la *plaie* deux ou trois fois par jour. Dans une lettre qu'il m'adressa quelque temps avant sa mort, il me marque, qu'il avoit observé, qu'en lavant les *ulceres* avec une *dissolution* trois

fois plus forte, ce *remede* n'en devenoit que plus efficace (1).

On peut rarement guérir un *ulcere fistuleux*, sans en venir à l'*opération*, qui consiste à détruire toutes les parties *calleuses*, par le moyen de quelque *caustique*, ou en les emportant entiérement avec le *bistouri* ; mais, comme cette opération ne peut être faite que par un Chirurgien expérimenté, il est inutile de la décrire. Les *ulceres* à l'*anus* sont ceux qui deviennent, le plus souvent, *fistuleux*, & ils sont très-difficiles à guérir. Il y en a qui prétendent que la *pâte de Ward*, *contre la fistule*, guérit cette

(1) Quand les *ulceres* sont aux jambes, ce qui est fort ordinaire, il est très-important, dit M. TISSOT, aussi-bien que pour les *plaies* des mêmes parties, de marcher peu, & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes qui ont quelque crédit sur l'esprit du peuple, ne négligent rien pour le persuader de la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver que, bien loin que ce soit un temps perdu, c'est le temps de sa vie le mieux employé. La négligence, à cet égard, change les *plaies* les plus légeres en *ulceres*; les *ulceres* les moins fâcheux en *ulceres* incurables. J'ai vu des *ulceres* aux jambes, très-invétérés, se guérir en faisant garder le lit, en appliquant simplement quelques brins de *charpie*, & en couvrant l'*ulcere* & le voisinage d'un *cataplasme de mie de pain*, de fleurs de *sureau* & d'eau.

espece d'*ulcere*. Je sais que ce *remede* n'a rien de dangereux, & qu'étant facile à trouver & à préparer, on peut l'employer; mais comme ces *ulceres* procedent, en général, du vice de la *constitution*, on réussira rarement à les guérir, à moins qu'on ne mette le malade à un *régime* long-temps soutenu, aidé des *remedes* propres à corriger le vice dont la *constitution* est infectée, & à apporter un changement total, dans toute l'habitude du corps.

CHAPITRE XL.

Des Luxations.

QUand un *os* est dérangé de sa place, ou de son *articulation*, de maniere à ne pouvoir plus remplir ses fonctions, on dit que cet *os* est *luxé* ou déplacé. Comme cet accident arrive souvent à des personnes qui se trouvent éloignées de tout secours, & qu'alors elles sont dans le cas de perdre l'usage du membre disloqué, & quelquefois même la vie, nous allons exposer les moyens de *réduire* les *luxations* les plus communes, & qui demandent les secours les plus prompts.

Une perſonne de bon ſens & courageuſe, qui ſe trouve préſente à l'inſtant où quelqu'un vient de ſe *luxer* un membre, peut ſouvent être plus utile au malade, que le Chirurgien le plus expert qui n'arrive qu'après que le *gonflement* & l'*inflammation* ſe ſont déja manifeſtés. Car lorſque les choſes en ſont à ce point, il eſt très-difficile de connoître l'état de l'*articulation*, & il eſt dangereux d'en tenter la *réduction* : & quand on attend que ces *ſymptomes* ſoient diſſipés, les *muſcles* ſont tellement relâchés, la cavité eſt tellement remplie, que l'*os* ne peut plus être retenu en place.

Une *luxation* récente peut, en général, être réduite par l'*extenſion* ſeule, c'eſt-à-dire, en tirant le membre *luxé*, & cette *extenſion* doit être plus ou moins forte ſelon la force des *muſcles* qui meuvent la partie, ſelon l'âge, la vigueur & autres circonſtances dans leſquelles peut ſe trouver le malade. Lorſqu'il y a déja du temps que l'*os* a quitté ſa place, & qu'il y a *inflammation* & *gonflement*, il faut commencer par *ſaigner* le malade, enſuite *fomenter* la partie, & y appliquer des *cataplaſmes* de pain & de *vinaigre*, pendant quelque temps, avant que d'en entreprendre la *réduction*.

Quand on est parvenu à la faire, tout ce qui est alors nécessaire, c'est d'appliquer, sur la partie *réduite*, des *compresses trempées* dans de l'*esprit de vin* ou de l'*eau-de-vie camphrée* ; & de la tenir parfaitement libre ; car la négligence, à ce sujet, entraîne les conséquences les plus fâcheuses. Il y a rarement de *luxation* sans *tension* dans les *ligaments*, dans les *tendons* qui avoisinent l'*articulation*, & quelquefois sans déchirement de ces parties : si l'on tient ces parties à l'aise, jusqu'à ce qu'elles aient recouvré leur force & leur *ton*, tout va bien dans la suite ; mais lorsqu'on augmente le mal en leur faisant faire un exercice trop fréquent, il n'est pas étonnant qu'elles restent pour toujours foibles & sensibles (1).

(1) L'opération par laquelle on réduit les *luxations*, ou, pour parler plus clairement, par laquelle on fait rentrer dans sa cavité la tête des *os* qui ont été déplacés, appartient absolument à la Chirurgie ; & on ne pourroit pardonner à M. BUCHAN de l'avoir décrite, dans un livre populaire, si les Villes & les campagnes ne fourmilloient d'ignorants, qui, non-seulement, entreprennent tous les jours cette *opération*, mais encore la supposent nécessaire, où il n'y a point de *luxation*, même où il y a à peine une *entorse* ou *foulure*. Il étoit donc utile d'instruire les personnes sensées & raisonnables, & de les mettre en état de n'être plus dupes de ces gens

§. I.

De la Luxation de la Mâchoire.

La *mâchoire inférieure* peut être *luxée* par le bâillement, par des coups, par des chutes, en mâchant des substances dures, &c. On reconnoît facilement cet accident à ce que le malade ne peut, ni fermer la bouche, ni manger, parce que les *dents* de la *mâchoire supérieure* ne correspondent plus à celles de la *mâchoire inférieure ;* de plus, le menton incline en en-bas, ou se trouve tourné de côté, & le malade ne peut parler distinctement, ni avaler sans les plus grandes difficultés.

La méthode ordinaire de *réduire* la *mâchoire luxée*, est de poser la personne à qui cet accident est arrivé, sur un siege bas, de sorte qu'un assistant puisse lui tenir la tête ferme en l'appuyant contre sa poitrine : ensuite celui qui fait la *ré-*

---

de mauvaise foi, qui trouvent ou veulent trouver des déplacements d'*os* où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient les parties, supposées *luxées*, ou par les *emplâtres* dont ils les couvrent, y attirent une *inflammation* dangereuse, & changent souvent en un mal très-grave, la crainte d'un mal très-léger.

duction, enfonce dans la bouche de cette personne & aussi avant qu'il est possible, ses deux pouces couverts de linge fin, pour qu'ils ne puissent pas glisser, & il tient les autres doigts appliqués extérieurement sur la *mâchoire* : tenant la *mâchoire* ferme de cette maniere, il la presse fortement en en-bas & en arriere ; au moyen de quoi on peut facilement faire rentrer dans leurs cavités les *condiles* de cette *mâchoire*.

Les paysans, de quelques cantons de ce pays, font cette *réduction* d'une maniere particuliere. Un d'eux fait une espece de mentonniere au malade, avec un mouchoir ; ensuite tournant le dos à celui du malade, il tire en haut de maniere à l'enlever de terre. Cette méthode réussit souvent ; mais comme nous la croyons dangereuse, nous conseillons de préférer la premiere.

§. II.

Des Luxations du Cou.

Le *cou* peut être *luxé*, soit par des chutes, soit par des coups violents, &c. Dans ce cas, si le malade n'est pas promptement secouru, il meurt en peu de temps ; ce qui fait que le peuple ima-

gine qu'il a eu le cou caſſé : cependant le cou n'eſt, pour l'ordinaire, *luxé* qu'en partie, & alors il peut être *réduit* par la premiere perſonne qui ſe ſent aſſez de réſolution pour l'entreprendre. Quant à la *luxation* complete du cou, elle tue ſur le champ.

Lorſque le cou eſt *luxé*, le malade eſt auſſi-tôt privé de tout ſentiment, de tout mouvement. Le cou s'enfle, toute la face paroît gonflée, le menton pend ſur la poitrine, & le viſage eſt, pour l'ordinaire, tourné d'un côté ou de l'autre.

Pour *réduire* cette *luxation*, on étendra auſſi-tôt le malade à terre ſur le dos. L'Opérateur ſe placera derriere lui de maniere à tenir la tête avec ſes deux mains, en plaçant ſes deux genoux contre les épaules du malade pour le tenir en reſpect. Dans cette poſition, il tirera la tête du malade de toutes ſes forces en même-temps qu'il la tordera ou tournera légérement, ſi le viſage eſt tourné de l'un ou de l'autre côté, juſqu'à ce qu'il s'apperçoive que la *réduction* eſt faite ; ce qu'il reconnoîtra par un certain bruit que les *os* font ordinairement quand ils rentrent dans leurs cavités. On s'en apperçoit encore parce

que le malade recommence à *respirer*, & que la tête reste dans sa position naturelle.

Cette *opération* est une de celles qu'il est plus aisé d'exécuter que de décrire. Je l'ai vu entreprendre heureusement, même par des femmes, & souvent par des hommes qui n'avoient aucune teinture de médecine. Quand la *réduction* est faite, il faut saigner le malade ; il faut encore qu'il reste tranquille pendant quelques jours, jusqu'à ce que les parties aient recouvré leur *ton* naturel.

§. III.

De la Luxation des Côtes.

Comme l'*articulation* des *côtes* avec l'*épine du dos* est très-forte, il est rare qu'elles soient *luxées*. Cependant comme cet accident arrive encore quelquefois, c'est une raison pour que nous nous en occupions. Lorsqu'une *côte* est *luxée*, soit en dedans, soit en dehors, soit en en haut, soit en en-bas, il faut, pour la réduire, poser le malade à plat ventre sur une table, & que l'Opérateur fasse tous ses efforts pour faire rentrer la tête de l'*os* dans sa cavité. Si cette méthode ne réussit pas, il faut que le bras du côté

malade soit suspendu à une porte ou à une échelle, & tandis que les *côtes* sont, par cette posture, écartées l'une de l'autre, on fait rentrer dans leurs cavités les têtes de celles qui en sont sorties.

Lorsque les têtes des *côtes*, par la *luxation*, sont portées en dedans, elles sont plus dangereuses & plus difficiles à réduire, parce qu'on ne peut se servir, ni de la main, ni d'aucun instrument pour diriger intérieurement la tête de la *côte luxée*. Le seul parti qu'il y ait à prendre, dans ce cas, c'est de placer le malade à plat ventre sur un tonneau, ou sur quelque corps qui fasse le dos, & de mouvoir la *côte* en devant, en arriere, en la secouant de temps en temps. Par ce moyen, les *côtes luxées* rentrent quelquefois dans leur place.

§. IV.

De la Luxation de l'Epaule.

L'*humérus* ou l'*os du bras* peut être *luxé* de plusieurs manieres. Le plus communément cependant la *luxation* se fait en en-bas, & très-rarement en en-haut. Le bras, par la nature de son *articulation*, & parce qu'il est très-exposé aux impressions des corps étrangers, est la par-

tie du corps qui est la plus sujette à être *luxée*. On reconnoît la *luxation* de l'*humérus* par une dépression ou une cavité sur le sommet de l'épaule, & à l'impossibilité de remuer le bras.

Lorsque la *luxation* est en en-bas & en devant, le bras est alongé, & l'on sent une masse en forme de boule sous l'aisselle; mais lorsque la *luxation* est en arriere, on sent la boule derriere l'épaule, & le bras est pendant le long de la poitrine.

La méthode ordinaire de *réduire* la *luxation* de l'épaule, est de placer le malade sur un siege bas. Un assistant lui tient le corps en respect, de maniere qu'il ne puisse remuer, tandis qu'un autre tient le bras un peu au-dessus du coude, & l'étend graduellement. L'Opérateur passe une serviette sous le bras du malade, & se la noue derriere son cou; ensuite il tire fortement le bras du malade, & souleve la tête de l'*os* qu'il dirige avec ses mains dans sa place. On a inventé bien des machines pour faciliter cette opération; mais la main d'un Chirurgien expérimenté est toujours le plus sûr. Chez les sujets jeunes & délicats, j'ai toujours vu que la maniere la plus facile de *réduire* cette *luxation*,

étoit d'étendre le bras du malade avec une main, & de presser de l'autre la tête de l'*os*. Quand on fait l'*extension*, il faut toujours que le bras soit un peu plié.

§. V.

De la Luxation du Coude, du Poignet & des Doigts.

ARTICLE PREMIER.

De la Luxation du Coude.

Les *os* de l'*avant-bras* ne peuvent être *luxés* que d'une seule maniere. Quand ces *os* sont *luxés*, on apperçoit une éminence au côté du bras, vers lequel l'*os* est poussé. Ce *symptome* & l'impossibilité qu'éprouve le malade à mouvoir l'*avant-bras*, font aisément reconnoître cette *luxation*.

Il faut, pour l'ordinaire, deux personnes pour *réduire* la *luxation* du coude. L'une qui tienne le bras au dessus du coude, l'autre qui le tienne au dessous, & le tire fortement, tandis que l'Opérateur tourne l'*os* & le fait entrer dans son *articulation* ; ensuite il faut plier le bras, & le soutenir pendant quelque temps dans une écharpe attachée par-derriere le cou.

ARTICLE II.

De la Luxation du Poignet & des Doigts.

Ces *luxations* se réduisent de la même maniere que celle du *coude*. On fait des *extensions* dans des directions différentes, & on pousse la tête des *os* dans leurs cavités.

§. VI.

Des Luxations de la Cuisse, du Genou, de la Cheville & des Orteilles.

ARTICLE PREMIER.

De la Luxation de la Cuisse.

Lorsque la cuisse est *luxée* en devant & en en-bas, le genou & le pied sont tournés en dehors, & la jambe de ce côté est plus longue que l'autre; mais quand elle est *luxée* en arriere, elle se trouve être naturellement remontée; alors la jambe est plus courte, & le pied est tourné en dedans.

Lorsque l'*os* de la cuisse est *luxé* de la premiere maniere, pour en faire la *réduction*, il faut que le malade soit couché sur le dos, qu'il soit lié ou tenu ferme par des assistants, tandis que d'autres, par le moyen d'un bandage, at-

taché au bas de la cuisse, un peu au dessus du genou, la tirent fortement. Lorsque l'*extension* est faite, l'Opérateur pousse la tête de l'*os* jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans son *articulation.* Mais lorsque la *luxation* est en arriere, on posera le malade sur le ventre, &, pendant l'*extension*, on poussera la tête de l'*os* en dedans.

ARTICLE II.

Des Luxations du Genou, de la Cheville & des Orteilles.

Ces *luxations* se réduisent de la même maniere que celles des extrémités supérieures, c'est-à-dire, en faisant une *extension* dans la direction opposée, tandis que l'Opérateur replace l'*os.* Cependant, dans la plupart des cas, l'*extension* seule suffit, & l'*os* se remet de lui-même en sa place, en le poussant avec une certaine force.

On voit donc que la force seule ne suffit pas pour faire la *réduction* des *os luxés.* L'expérience & l'adresse réussiront souvent plus que la force. J'ai vu une seule personne *réduire* une *luxation* de la cuisse, après que six personnes avoient en vain épuisé toutes leurs forces pour y parvenir.

CHAPITRE XLI.

Des Fractures.

IL n'est presque pas de villages dans lesquels on ne trouve des gens qui prétendent à l'Art de remettre les *fractures*. Quoiqu'en général ces gens soient très-ignorants, cependant on en voit quelques-uns réussir très-souvent ; ce qui prouve évidemment qu'une légere connoissance, aidée d'un peu de sens commun, & d'une tête un peu méchanique, suffit pour qu'un homme puisse être utile, à cet égard. Nous conseillons cependant de ne jamais se confier à de pareils Opérateurs, quand on est à portée d'un Chirurgien habile & expérimenté; mais comme à son défaut, ils deviennent nécessaires, & qu'il faut les employer, nous allons, en leur faveur, entrer dans quelques détails sur cette matiere.

Lorsque c'est un *os* considérable qui est *fracturé*, il faut que le malade observe, à tous égards, la *diete* que nous avons recommandée contre la *fievre inflammatoire*. (Voyez T. II, p. 69. & suivantes.) On le tiendra tranquille & fraîchement ; on lui lâchera le ventre

avec des *lavements émollients*, ou, si on ne peut lui en administrer, avec des *aliments* de nature *relâchante*, comme les *prunaux*, les *pommes cuites* dans du *lait*, les *épinards* bouillis, &c. Nous devons cependant faire observer ici que les personnes qui sont habituées à faire bonne chere, ne doivent point être tout-à-coup réduites à une *diete* trop austere, qui pourroit, dans ce cas, entraîner des suites très-fâcheuses. On est souvent forcé de se prêter à des habitudes même mauvaises; en quelque façon, & lorsque la nature de la maladie demanderoit même un traitement tout différent.

Il est, en général, nécessaire de *saigner* le malade immédiatement après une *fracture*, sur-tout s'il est jeune, replet, & s'il a en même-temps reçu quelques *contusions* & *meurtrissures*; on répétera cette *saignée* le lendemain, si le malade a beaucoup de *fievre*: la *saignée* est surtout indispensable quand ce sont les *côtes* qui ont été *fracturées*.

Quand il y a *fracture* à quelques-uns des gros *os* qui supportent le corps, comme à celui de la jambe, ou de la cuisse, il faut que le malade garde le lit pendant plusieurs semaines. Il

n'est pourtant pas nécessaire, comme on le croit ordinairement, qu'il reste, pendant tout ce temps, couché sur le dos. Cette situation épuise les forces, gêne le malade, lui écorche la peau, &c. Au commencement de la troisieme semaine, on peut le lever quelques heures dans la journée, le transporter sur une chaise longue, sur une bergere, &c. Ce changement de position lui paroîtra très-agréable, & lui fera beaucoup de bien. Cependant il faut avoir la plus grande attention lorsqu'on le leve, qu'il ne fasse aucun mouvement, parce que l'action des *muscles*, en général, pourroit déranger les os de leurs places (*a*).

(*a*) On a imaginé plusieurs machines pour suspendre l'action des *muscles*, & contenir les fragments de l'*os* cassé. Mais comme la description de ces machines, sans figures, seroit de peu d'utilité, nous renvoyons le Lecteur à l'Ouvrage peu couteux & très-utile *sur la nature & la guérison des fractures*, publié il y a quelque temps par M. AITKEN, Chirurgien d'Edimbourg, mon ami, (au *Traité des maladie des os par feu* M. PETIT, aux Ouvrages de Mrs. LOUIS, LA FAYE, &c.)

Cet excellent Chirurgien a non-seulement donné dans cet Ouvrage l'*Histoire de toutes les Machines*, recommandées pour les *fractures* par les Auteurs qui l'ont précédé, mais encore il en a décrit plusieurs de sa composition, singuliérement avantageuses pour contenir les *os fractu-*

Il est de la derniere importance de tenir le malade proprement & séchement tant qu'il est dans cette situation ; sans ce soin, sa peau s'irrite & s'écorche tellement, qu'il est forcé de changer de place à tout moment pour trouver du soulagement, & toujours en courant beaucoup de risques de déplacer les *os* réunis après la *fracture*. J'ai vu un *os* de la cuisse cassé, dont les parties avoient été bien réunies, & qui étoit resté bien droit pendant quinze jours, tellement dérangé par cette seule cause, qu'il resta ensuite plié ou courbé pendant tout le temps que la personne vécut, malgré tout ce qu'on put faire pour le redresser. On a été long-temps dans l'usage de tenir le membre *fracturé*, étendu pendant cinq ou six semaines ; mais c'est une posture très-fâcheuse, & tout à la fois fatigante pour le malade, & contraire à sa guérison. La meilleure posture est celle dans laquelle le membre est un peu plié. C'est la position dans laquelle tout animal tient ses membres quand il dort ou qu'il repose, & dans laquelle le plus petit nombre de

rés, & très-utiles dans les cas où on est obligé de transporter les malades (qui ont quelques parties *fracturées*,) d'un lieu dans un autre.

mufcles fe trouvent tendus. On donne facilement cette pofture au membre *fracturé*, foit en couchant le malade un peu fur le côté, foit en faifant le lit de maniere à la favorifer.

L'Opérateur doit examiner attentivement fi l'*os* n'eft pas caffé & éclaté en plufieurs morceaux. Dans ce cas, il faut quelquefois couper le membre, autrement on auroit à craindre la *gangrene*. L'horreur dans laquelle entraîne ordinairement l'idée de l'*amputation*, apporte fouvent, dans ces circonftances, des délais, qui conduifent fi loin le malade, qu'il n'eft plus temps d'opérer.

Lorfque la *fracture* eft accompagnée d'une *plaie*, il faut la panfer, à tous égards, comme une *bleffure* ordinaire. (Voyez p. 227 & fuiv. de ce Vol.)

Tout ce que l'Art peut faire pour la guérifon d'une *fracture*, c'eft de remettre l'*os* parfaitement droit, & de le tenir abfolument tranquille. Tout bandage ferré eft nuifible ou contraire. Il vaudroit beaucoup mieux n'en pas mettre du tout. La plupart des fuites fâcheufes qui accompagnent les *fractures*, viennent des bandages trop ferrés. Cette circonftance eft une de celles où l'excès de l'Art, ou plutôt l'abus fait plus de mal

que si l'on s'en étoit absolument passé. Presque toutes les cures rapides d'*os fracturés*, dont on ait entendu parler, se sont faites sans qu'on y ait employé aucun bandage. Il faut cependant tenir le membre en respect ; mais on peut le faire par d'autres moyens qu'en le liant avec des bandes.

La meilleure maniere de tenir le membre en respect, est de le mettre entre deux ou plusieurs *éclisses* ou *attelles* de cuir, ou de carton : si ces *éclisses* ont été mouillées avant que d'être employées, elles prennent bientôt la forme du membre auquel elles sont appliquées, & suffisent avec une bande roulée autour, sans être serrée, pour le tenir ferme, dans quelque cas que ce soit. Le bandage que nous regardons comme le meilleur, est celui à douze ou dix-huit chefs. Il est plus facile à appliquer & à retirer que celui qui se roule, & tient également bien le membre en respect. Il faut que les *éclisses* soient aussi longues que le membre. Lorsque la *fracture* est à la jambe, on fait des trous à ces *éclisses* pour admettre les chevilles des pieds.

Dans les *fractures* des *côtes*, où l'on ne peut appliquer commodément de

bandage, on se sert de l'*emplâtre agglutinatif*. Le malade, dans ce cas, doit lui-même se tenir tranquille : il doit éviter tout ce qui pourroit le mettre dans le cas d'éternuer, de rire, de tousser, &c. : il faut que son corps soit dans une position droite, & qu'il ait soin que son *estomac* soit constamment tendu. Pour cet effet, il faut qu'il prenne très-souvent des *aliments* légers, & qu'il boive de grandes quantités de liquides foibles & aqueux.

Le meilleur des *remedes* externes, contre les *fractures*, est l'*oxycrat*, c'est-à-dire, un mêlange de *vinaigre & d'eau*. On en imbibe les bandes toutes les fois qu'on panse le malade (1).

§. I.

Des Entorses ou Foulures.

Les *entorses* sont souvent suivies d'ac-

(1) Une vérité, dont il est important que tous les hommes soient persuadés, c'est que la nature pourvoit elle seule à la réunion des *os fracturés*, & que l'ouvrage de la *Chirurgie* se borne à les remettre dans leur véritable situation & à les y maintenir; que les *os* de moyenne grosseur, & les petits, à plus forte raison, peuvent être réunis au bout de quinze jours; mais qu'on ne peut, pour les gros, compter sur la solidité du *cal*, qu'après quarante jours, & même plus.

cidents plus fâcheux que les *fractures* : la raison en est évidente, c'est qu'en général on les néglige. Lorsqu'un *os* est cassé, le malade est obligé de se tenir tranquille, parce qu'il ne peut plus se servir de la partie dont les *os* sont *fracturés* ; mais lorsqu'une *articulation* n'est que forcée, la personne voyant qu'elle peut encore se mouvoir, aller, venir, seroit fâchée de perdre le temps pour si peu de chose : elle est dans l'erreur ; elle change en une maladie incurable, ce qui auroit été guéri par quelques jours de repos & de tranquillité.

Dans les campagnes, les paysans plongent ordinairement la partie qui a souffert dans l'eau froide. Ce moyen est très-bon, pourvu qu'on l'emploie sur le champ, & qu'on ne l'y laisse pas trop long-temps ; mais l'usage dans lequel ils sont, de laisser la partie très-long-temps dans l'eau froide, est certainement dangereux. L'eau, dans ce cas, relâche au lieu de fortifier, & elle est plus capable d'occasionner une maladie que d'en guérir.

On est encore dans l'usage de lier fortement une jarretiere, ou toute autre bande, autour de la partie qui a éprouvé l'*entorse* : par ce moyen, on redonne du

ton aux *vaisseaux* ; &, en empêchant la partie d'agir, on l'empêche d'aggraver le mal. Cependant il ne faut pas que ces bandes soient serrées trop fortement. J'ai vu très-souvent qu'une *saignée* faite près de la partie affectée, avoit les plus heureux effets. Mais ce que nous recommandons sur toutes choses, c'est le repos & la tranquillité : ils sont plus utiles dans ces cas que les *remedes*, & ne manqueront jamais d'appaiser les douleurs (*a*).

(*a*) On recommande un grand nombre de *remedes externes* contre les *entorses*, dont il y en a de bons & de mauvais. Les suivants sont ceux qu'on peut employer avec plus de sureté : telles sont les *cataplasmes* de *biere* aigrie, ou de *vinaigre* & d'*avoine* ; l'*esprit de vin camphré*, l'*esprit* de *Mendérérus*, le *liniment volatil*, l'*esprit aromatique volatil*, délayé dans le double de son poids d'eau ; les *fomentations* ordinaires, auxquelles on ajoute de l'*eau-de-vie*, ou de l'*esprit de vin* (1).

(1) Les *entorses* ou *foulures*, accidents très-fréquents, produisent, dans le voisinage de l'*articulation*, une espece de *meurtrissure* occasionnée par le violent frottement des *os* contre les parties voisines ; & quand les *os* se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme une simple *contusion*. (Voyez ci-devant, p. 240 de ce Vol.) S'ils ne se remettent pas, c'est une *luxation*, dont il a été parlé (page 259 de ce Volume.)

Les meilleurs *remedes* contre les *entorses* ou *foulures* sont, comme le dit fort bien M. BUCHAN, le parfait repos, l'eau froide, mais dans

§. II.

Des Descentes, ou Hernies, ou Ruptures.

Les enfants & les vieillards sont les plus exposés à cette maladie. Chez les premiers, elle est ordinairement occasionnée par les cris, la *toux*, les *vomissements*, &c. Chez les derniers elle est communément l'effet de quelques coups, de quelque effort, comme de sauter, de porter des fardeaux trop lourds, &c. Une *constitution* relâchée, l'indolence, les *aliments huileux* ou *aqueux* dispo-

le premier abord; & une compresse trempée dans du *vinaigre* & de l'eau, ou dans de l'eau dans laquelle on a fait fondre autant de *sel* qu'elle en peut dissoudre, & on les continue jusqu'à ce que la *contusion* soit toute dissipée, & qu'on soit sûr qu'il n'y a plus d'*inflammation* à craindre. Alors, & pas avant, on fera usage des *remedes* dont M. BUCHAN vient de faire l'énumération dans la note *a*. Mais une attention qu'il faut avoir, si la *foulure* ou l'*entorse* est au *pied*, partie qui, en effet, y est la plus exposée, c'est de le tenir bandé très-long-temps, même après que le malade se sentira parfaitement guéri, parce que s'il venoit à faire de faux mouvements, il recevroit de nouvelles *entorses*, dont il seroit d'autant plus incommodé, que le pied seroit moins fortifié. Aussi arrive-t-il, que lorsqu'on néglige ce mal dans les commencements, la force ne revient jamais entiérement, & que souvent il s'y manifeste une légere enflure, qui dure toute la vie.

ſent les uns & les autres à cette maladie.

Une *deſcente* devient quelquefois mortelle, avant qu'on ſe ſoit apperçu qu'elle exiſte. Ainſi toutes les fois que des *maux de cœur*, des *vomiſſements*, une *conſtipation* opiniâtre, donnent lieu de ſoupçonner un embarras dans les *inteſtins*, il faut, ſans perdre de temps, examiner ſoigneuſement, toutes les différentes parties où les *deſcentes* ſe manifeſtent ordinairement. (1) Une très-pe-

(1) Toutes les parties de l'*abdomen* peuvent être le ſiege des *deſcentes*, que les Médecins appellent *hernies*. Mais les *anneaux des muſcles* du *bas-ventre*, ſitués dans les *aines*, ſont, ſans contredit, celles qui donnent le plus ſouvent lieu à la ſortie d'une portion des *inteſtins*. Après les *deſcentes* des aines ou *inguinales*, les *ombilicales*, ou celles qui ont lieu par l'*ombilic*, vulgairement le *nombril*, & celles qui ſe trouvent le long de la *ligne blanche*, ſont les plus fréquentes. Il y a encore des *deſcentes d'eſtomac*, de la *veſſie*, de la *matrice*; mais ces maladies ſont très-rares, & ne demandent pas moins que l'expérience la plus conſommée, pour être reconnues & traitées convenablement; ainſi nous n'en parlerons point.

La *deſcente inguinale* ou des *aines* eſt de deux ſortes; ou elle reſte dans l'*aine*, ou elle deſcend juſques dans le *ſcrotum*, qui ſouvent eſt d'une groſſeur prodigieuſe. La premiere préſente une *tumeur* arrondie qu'il faut bien prendre garde de confondre avec le *bubon*, dont nous avons parlé ci-devant. (p. 39, 40, & note 1, de ce Vol.)

tite portion d'*intestin*, sortie du ventre, suffit souvent pour occasionner tous

---

Un des principaux caracteres de la *descente*, lorsqu'elle n'est pas étranglée, c'est quand le malade est placé dans la position que prescrit plus bas M. BUCHAN, de céder totalement, ou en partie, à la pression des doigts; ce qui n'arrive point au *bubon*, que cette pression ne rendroit que plus douloureux. On peut encore la prendre pour le *testicule*, qui, quelquefois appliqué à l'*aine*, présente une *tumeur* assez semblable à la *descente* ou au *bubon*; mais si on jette les yeux sur le *scrotum*, on y remarquera un vuide qui décelera la nature de cette espece de *tumeur*.

La *hernie*, qui descend jusques dans le *scrotum*, présente une *tumeur* alongée qu'on a quelquefois confondue avec le gonflement ou l'engorgement du *cordon spermatique*. Il y a quelque temps qu'un *Chirurgien Bandagiste* tomba dans une méprise de cette nature, relativement à l'enfant d'un de mes amis. Il décida qu'il y avoit *descente* : en conséquence, il donna un bandage; mais une faute grossiere qu'il commit, fut de poser le bandage, quoiqu'il n'eût pu réduire cette prétendue *descente*. Comme cet engorgement étoit *œdemateux*, & formoit ce que nous appellons une fausse *hydrocele*, qu'on sait ne point causer de douleur, le *bandage* ne fit que fatiguer l'enfant; & comme on avoit dit qu'il falloit qu'il s'y habituât, on ne fit pas attention à ses plaintes. Au bout de dix-huit mois, ou deux ans, on s'apperçut que la *tumeur* augmentoit : on me le fit voir, je ne vis point de *descente*; mais comme je devois me défier de mon jugement sur cette matiere, je conseillai de le faire examiner par M. BORDENAVE, célebre Chirurgien de l'Académie Royale des Sciences, qui décida que c'étoit un simple gonflement *œdemateux* du *cordon spermatique*. On supprima

ces *symptomes* : delà si on ne la fait pas rentrer sur le champ, le seul dérangement de l'*intestin* peut donner la mort.

Aussi-tôt qu'on découvre ou qu'on apperçoit une *descente*, dans un enfant, il faut le coucher sur le dos, la tête très-basse : & si, dans cette position, l'*intestin* ne rentre pas de lui-même, on y supplée facilement au moyen d'une légere pression. L'*intestin* une fois rentré, on applique, dessus le lieu où étoit la *descente*, un *emplâtre agglutinatif*, &

---

le *bandage*, & on n'employa que des *topiques fortifiants*.

On voit donc avec quelle précaution il faut procéder à l'examen des *descentes* ; & si un homme qui passe pour être de l'Art, s'y est trompé, combien ne doit-on pas être réservé ! combien ne doit-on pas avoir de défiance pour ces coureurs de campagnes, assez hardis pour faire l'opération qui n'est nécessaire que lorsqu'il y a étranglement & *inflammation* à un certain dégré ! L'on a vu ici une femme, dit M. Tissot, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades après les tourments les plus cruels, & l'amputation du *testicule*, que font toujours les Charlatans & les Chirurgiens ignorants ; mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent des scélérats, qui font cette opération sans nécessité, & mutilent impitoyablement une multitude d'enfants, que la nature seule, ou aidée d'un simple bandage, auroit guéri radicalement ; au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage. (*Avis au Peuple*, Tome II, pages 169 & 170.)

on pose ensuite un bandage qu'il faut faire garder pendant un temps considérable. La méthode de faire les *bandages*, & de les appliquer sur les *descentes* des enfants, est très-connue. Il faut empêcher, autant qu'il est possible, que l'enfant ne crie & ne fasse de grands mouvements, jusqu'à ce que la *descente* soit parfaitement guérie (1).

(1) Voici un *topique* qu'on ne sauroit trop publier, & que j'ai employé, avec le plus grand succès, d'après les heureuses expériences de M. LOUIS & autres célebres Chirurgiens : c'est la *fleur de tan*, *remede* peu couteux & qu'on trouve en abondance par-tout où il y a des Tanneurs, & il n'est pas de petites Villes & de gros Bourgs où il n'y en ait un ou plusieurs. Voici la maniere de l'appliquer :

Prenez de *fleurs de tan*, 1 once.

Mettez dans un petit sac de toile douce ou un peu usée, en forme de sachet; cousez l'ouverture, par laquelle vous avez introduit la *fleur de tan*. Il ne faut pas que ce sachet forme une pelotte dure, mais applatie & mollette. Ayez d'un autre côté, du vin chaud, dans une écuelle; jettez-y votre sachet; laissez imbiber pendant quelques minutes; appliquez le tout chaud sur l'ouverture qui donnoit lieu à la *descente*; assujettissez avec des bandes, de maniere seulement qu'il soit tenu en respect : ce sachet peut servir huit jours; mais il faut avoir soin de l'imbiber de nouveau trois fois par jour. Au bout de huit jours, on en fait un autre de la même forme qu'on applique de la même maniere, & on continue ainsi jusqu'à ce qu'on soit assuré que la partie est assez resserrée & fortifiée pour ne plus donner lieu à la sortie du *boyau*. Un

Chez les adultes, quand l'*inteſtin* a été pouſſé hors du ventre par quelque violent effort, ou qu'il arrive par quelque autre cauſe, qu'il eſt inflammé, il eſt ſouvent très-difficile de le faire rentrer; quelquefois même cela eſt impoſſible, ſans une opération, dont la deſcription ſeroit étrangere à notre objet : quoi qu'il en ſoit, ayant été cependant aſſez heureux pour réuſſir dans toutes les occaſions où j'ai été appellé, à faire rentrer le *boyau*, ſans avoir beſoin de recourir à d'autres moyens, que ceux qui ſont à la portée de tout le monde, je me crois obligé d'expoſer ici, en peu de mots, la méthode que je pratique.

Après avoir fait *ſaigner* le malade, je le couche ſur le dos, la tête très-baſſe & les feſſes très-élevées par des oreillers. Dans cette poſition, j'applique & je renouvelle, pendant un temps conſidérable, ſur la partie de la *deſcente*, des flanelles trempées dans une *décoction* de feuilles de *mauve*, de fleurs de *camomille*, ou, à leur défaut, dans de l'eau chaude. Je fais, en même-

enfant de ſix mois a été parfaitement guéri en moins de cinq ſemaines, & un homme de trente-deux ans, qui avoit une *deſcente* depuis l'enfance, fut guéri en moins de trois mois.

temps, donner des *lavements*, composés avec la *décoction* de ces plantes, une bonne cuillerée de *beurre* & un peu de *sel*. Si l'*intestin* ne rentre pas, j'ai recours à la pression. Quand la *descente* est très-dure, il faut employer beaucoup de force : cependant la force seule ne suffit pas ; il faut encore une certaine adresse. En même-temps que l'Opérateur presse avec la paume de la main, sur l'*intestin*, il doit le conduire habilement avec ses doigts, pour le faire rentrer par l'ouverture par laquelle il est sorti. Cette méthode est plus facile à concevoir qu'à décrire. Si, par malheur, tous ces moyens se trouvent infructueux, il faut tenter les *lavements* de la fumée de *tabac* : on les a vu souvent réussir ; lorsque tous les autres moyens de *réduction* avoient échoué ; & il y a tout lieu de croire qu'en insistant sur ces moyens, & sur d'autres semblables que les circonstances peuvent suggérer, on parviendroit à *réduire* la plupart des *descentes*, sans avoir recours à une opération cruelle, toujours très-délicate & très-difficile. Je conseillerois donc aux Chirurgiens de n'employer les instruments qu'après avoir tenté tous les moyens de *réduction*. J'ai plusieurs

fois réussi à faire rentrer l'*inteſtin*, en persistant dans ma méthode, après que des Chirurgiens, très-expérimentés d'ailleurs, avoient déclaré que la *réduction* ne pouvoit se faire que par l'*opération* (1).

Les adultes, après que l'*inteſtin* est rentré, doivent porter un bandage d'acier. Il seroit inutile de donner la description de ces *bandages*, parce que les Artistes en tiennent toujours de prêt. Ces *bandages* incommodent ordinairement dans les premiers temps; mais l'usage fait qu'on s'y habitue facilement. Tout homme, parvenu à l'âge mur, qui a eu une *deſcente*, doit porter un bandage le reste de ses jours (2).

---

(1) Lorsqu'on a épuisé les *remedes* qui constituent l'excellente méthode de M. BUCHAN, & qu'on n'a pas réussi à faire rentrer l'*inteſtin*, il est certain qu'il faut en venir à l'opération; mais il faut se déterminer sur le champ, parce que le mal allant toujours en augmentant, peut tuer en deux jours, & il faut s'adresser au Chirurgien le plus expérimenté. On ne sauroit trop inculquer au peuple qu'il ne doit jamais se laisser tailler, hacher par ces bouchers ambulants, qui n'ont d'autre mérite que la hardiesse & l'effronterie, & que, dans aucun cas de *deſcente*, l'ampuration du *teſticule* n'est nécessaire.

(2) Nous conseillons d'éprouver le *remede*, que nous venons de décrire; (note 1, p. 273 de ce Vol.) & s'il réussit, il n'est plus besoin de bandage.

Les personnes qui ont une *descente*, doivent se garder de tout exercice violent, de porter des fardeaux pesants, de sauter, de courir, &c. Elles s'abstiendront d'*aliments venteux*, de *liqueurs fortes*, & éviteront, avec grand soin, de s'enrhumer, à cause des efforts de la *toux* qui suffisent seuls pour donner des *descentes*.

CHAPITRE XLII.

Des Accidents.

Il est certain qu'on peut souvent rappeller à la vie, par des soins convenables, ceux qui paroissent l'avoir perdue. Les *accidents* ne deviennent, la plupart du temps, funestes, que parce qu'on n'a pas employé les moyens nécessaires pour en combattre les effets. On ne doit jamais regarder quelqu'un comme tué par un *accident*, à moins que, dans cette catastrophe, le *cœur*, le *cerveau*, ou tout autre *organe* nécessaire à la vie, n'aient été blessés d'une maniere grave. L'action de ces *organes* peut être diminuée au point de n'être pas sensible pendant quelque temps, sans que la vie soit pour cela éteinte.

Cependant si, dans ces cas, on laisse le sang & les humeurs se refroidir, il sera impossible de rappeller le mouvement, quand même on auroit rendu aux *solides* leur action. Ainsi lorsque le mouvement des *poumons* est suspendu par des vapeurs *empoisonnées*; que l'action du *cœur* est arrêtée par un coup reçu dans la *poitrine*; que les fonctions du *cerveau* sont blessées par une *plaie* à la tête; si on laisse refroidir le malade, il est de toute probabilité qu'il restera dans le même état; mais si on tient le corps chaudement, aussi-tôt que la partie affectée aura recouvré la faculté d'agir, les *fluides* reprendront leurs mouvements, & les *fonctions vitales* se rétabliront (1).

Il est horrible d'enterrer sur le champ ceux qui ont le malheur de paroître

(1) Il faut quelquefois un temps assez long, pour que les humeurs soient entiérement refroidies; puisque, comme nous le ferons voir plus bas, on a rappellé à la vie des *noyés* qui avoient été plus de six heures sous l'eau. Il ne faut donc pas perdre courage d'abord : il ne faut abandonner le malheureux qui est victime d'un *accident*, qu'après qu'on aura employé les moyens qu'on va exposer dans les Paragraphes suivants, & qu'on les aura employés de la maniere & avec la constance qu'exige la nature de l'accident qu'on a à combattre.

privés de la vie, après des coups, des chutes, &c. Ces malheureux, au lieu d'être portés dans des lieux chauds, d'être exposés au feu, ou dans un lit chauffé, sont, pour l'ordinaire, transportés dans une Eglise, dans une grange, ou dans tout autre endroit froid & humide, où, après avoir été infructueusement saignés, par une personne qui n'entend peut-être rien à son état, on les fait passer pour morts, & on les abandonne, sans qu'il en soit jamais question dans la suite. Cette conduite paroît être dictée par l'ignorance, & soutenue par une ancienne superstition, qui veut que le corps d'une personne, qui est soupçonnée avoir été tuée par *accident*, soit abandonnée dans une maison inhabitée : à quoi peut tenir cette superstition ? C'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer : mais certainement la pratique à laquelle elle donne lieu, est contraire à tous les principes de la raison, de l'humanité & du sens commun.

Lorsqu'une personne paroît avoir été privée subitement de la vie, la premiere chose qu'on a à faire, c'est de s'informer de la cause qui peut y avoir donné lieu. Il faut observer soigneusement s'il

n'y a pas de corps étrangers logés dans la *trachée artere*, ou dans l'*œsophage*. (Voyez le §. suivant.) Dans ce cas, il faut tout entreprendre pour les retirer. Lorsque l'air *empoisonné* en est la cause, il faut, sur le champ, transporter le malade dans un autre air. (V. ci-après §. III.) Lorsque la *circulation* est suspendue subitement, quelle qu'en soit la cause, excepté la foiblesse, il faut *saigner*. Si le sang ne peut pas couler, il faut, pour en faciliter la sortie, plonger le malade dans un *bain chaud*, ou le frotter avec des serviettes chaudes, &c. Enfin quand on ne peut pas détruire, sur le champ, la cause qui a jetté la personne dans cet état, le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est d'entretenir la chaleur *vitale* en la frottant avec des serviettes chaudes, en le couvrant de sable ou de cendres chaudes, &c.

Je devrois actuellement traiter en détail des *accidents* qui, lorsqu'on n'y remédie pas promptement, sont le plus ordinairement mortels : je devrois même indiquer les moyens les plus capables de soulager les malheureux à qui ces *accidents* sont arrivés : mais comme j'ai été heureusement prévenu, dans cette partie de mon travail, par l'illustre

Tissot, je me contenterai de publier celles de ses observations qui m'ont paru les plus importantes, & d'ajouter quelques-unes de celles que la pratique m'a procurées. (Voyez l'*Avis au Peuple*, Tome II, p. 82 & suivantes.)

§. I.

Des Corps arrêtés dans l'œsophage, ou entre la bouche & l'estomac.

Quoique les accidents de ce genre soient très-communs, &, en général, très-dangereux, cependant ils ne sont, pour l'ordinaire, que l'effet d'une négligence impardonnable. Il faut apprendre aux enfants à beaucoup mâcher leurs *aliments*, à ne rien mettre dans leurs bouches qu'il leur seroit dangereux d'avaler : mais les enfants ne sont pas les seuls qui commettent des imprudences de ce genre. Je connois des adultes qui tiennent dans leur bouche des *épingles*, des *aiguilles*, des *clous* & d'autres corps pointus tout le jour, qui quelquefois dorment même toute la nuit dans cet état. Cette conduite est des plus imprudentes, puisqu'un accès de *toux*, & vingt autres accidents, peuvent forcer ces corps à descendre, avant

que la personne puisse en être prévenue (1).

Lorsqu'un corps quelconque est arrêté dans le gosier, il n'y a que deux manieres de l'en chasser; ou l'on en fait l'extraction par la bouche, ou on le

(1) Les *épingles*, les *aiguilles*, les corps pointus, durs, &c., qui ne sont aucunement faits pour être avalés, ne sont pas les seuls à craindre; les *aliments*, eux-mêmes, occasionnent la mort la plus cruelle, lorsqu'ils sont pris en masse trop volumineuse. Un enfant de six jours, dit M. TISSOT, avala une *dragée* qui s'arrêta dans l'*œsophage*, & mourut d'abord. Un homme sentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté: pour n'effrayer personne, il sort de table; un moment après, on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de *gâteau*: un troisieme, par un morceau de peau de jambon: un quatrieme, par un œuf qu'il avoit avalé par défi. Une châtaigne qu'un enfant avaloit entiere, le tua. Un autre enfant périt promptement étouffé, (car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vîte) par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçue dans la bouche: une poire a aussi tué une femme. Un morceau de *tendon*, (ce qu'on appelle vulgairement *nerf*) resta arrêté huit jours, sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps, il tomba dans l'*estomac*, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'*inflammation*, la *gangrene*, la foiblesse, &c. Ces exemples, malheureusement trop communs, ne sauroient être trop publiés, puisque la mort prompte & subite qui est la suite de ces accidents, est presque toujours due, ou à la gourmandise ou à la voracité, défauts honteux & purement volontaires.

poussé dans l'*estomac* : le moyen le plus sûr & le plus certain, est toujours d'en faire l'extraction; mais il n'est pas toujours le plus facile. Cependant il est des cas où il faut quelquefois préférer de le pousser dans l'*estomac*, sur-tout quand le corps arrêté, n'est pas de nature à endommager ce *viscere*. Les corps qu'on peut pousser dans l'*estomac* sans danger, sont tous les *aliments*, comme le *pain*, la *viande*, les *fruits*; &c.; les substances *indigestes*, comme le *liege*, le *bois*, les *os*, les *métaux*, doivent, autant qu'il est possible, être retirés au dehors, sur-tout si ces corps sont aigus, pointus, &c., comme les *épingles*, les *aiguilles*, les *arrêtes* de poisson, les fragments de *verres*, &c.

Lorsque le corps n'est pas descendu trop avant, il faut essayer de l'extraire avec les doigts; méthode qui réussit souvent. Quand il est trop avancé, on se sert de pinces ou de *tenettes*, telles que celles dont les Chirurgiens font usage; mais cette méthode est souvent infructueuse, sur-tout si le corps est de nature flexible, ou qu'il est descendu fort avant dans le gosier.

Lorsqu'on n'a réussi, ni avec les doigts, ni avec les pinces, ou qu'il n'a été pos-

ſible d'employer, ni les uns, ni les autres, il faut avoir recours aux crochets : on fait de ces crochets, ſur le champ, en courbant par le bout, un morceau de fil de fer ; on l'introduit à plat ; &, pour s'aſſurer de la direction, ou pour le conduire avec plus de ſureté, on fait à l'autre bout, par lequel on le tient, une autre courbure dont on ſe ſert comme d'une anſe, & dans laquelle on paſſe le doigt pour le tenir plus fermement ; précaution à laquelle on ne doit jamais manquer, afin de prévenir les accidents qui ſont arrivés quelquefois, lorſque ces inſtruments ſont échappés des mains de l'Opérateur. Après que le crochet eſt paſſé par delà le corps qui eſt arrêté dans le goſier, on le retourne, & il accroche le corps, qu'on amene en le retirant. Les crochets ſont encore très-commodes, lorſque le corps eſt un peu flexible, tels qu'une *épingle*, une *arrête*, &c. : ſi elles ſont placées en travers dans le goſier, le crochet, en les prenant par le milieu, les courbe & les dégage ; ou ſi elles ſont de nature fort fragile, il ſert à les briſer.

Quand les corps arrêtés dans le goſier, ſont minces, ou qu'ils n'occupent qu'une partie du paſſage, comme alors

ils pourroient facilement éluder le crochet, ou le redresser par leur résistance, on se sert d'anneaux faits de *métal*, ou de laine, ou de soie. Pour l'anneau de *métal*, on prend un morceau de fil de fer, fin & long, on le courbe par le milieu, en cercle, d'environ un pouce de diametre; on tient les deux bouts non courbés paralleles, & on les rapproche l'un de l'autre: on se sert de ces deux bouts pour tenir le fil de fer; on introduit dans le gosier, le côté formé en anneau; on le conduit vers le corps engagé, & on le ramene. Les anneaux plus flexibles se font avec de la laine, du fil, de la soie, ou de petites ficelles, qu'il faut cirer pour leur donner plus de force & plus de consistance. On attache l'un ou l'autre de ces anneaux à un manche de fil de fer, de baleine, ou de bois flexible, par le moyen duquel on l'introduit, pour engager les corps arrêtés, & pour les retirer: on peut passer plusieurs de ces anneaux, les uns dans les autres, afin d'engager plus sûrement le corps arrêté qui entrera dans l'un s'il échappe à l'autre: cette espece d'anneau a un avantage; c'est que quand on a une fois engagé le corps, on peut alors, en tour-

nant le manche, le ferrer si fortement dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est le maître de le remuer en tous sens; ce qui, dans un grand nombre de cas, peut être d'une grande utilité.

Un autre moyen à employer, dans ces occasions, c'est l'*éponge :* la propriété qu'elle a de se gonfler considérablement en s'humectant, la rend très-avantageuse dans ces cas. Lorsqu'un corps est arrêté dans le gosier, mais de maniere à ne pas remplir tout le passage, on introduit un morceau d'*éponge* par le vuide que laisse le corps dans le passage, & on le fait descendre par delà le corps : l'*éponge* se gonfle bientôt, & acquiert du volume dans cet endroit humide; on peut même en hâter le gonflement, en faisant avaler au malade quelques gouttes d'eau, dans l'instant où l'éponge est dans le gosier; alors on la retire par le manche auquel elle est attachée, & comme elle est devenue trop volumineuse pour le petit endroit, par lequel elle a été introduite, elle entraîne, avec elle, le corps qui lui fait obstacle.

La compressibilité de l'*éponge*, ou la propriété qu'elle a de se resserrer étant seche, est une autre cause de son utilité. Dans ce cas, un morceau d'*éponge*

assez considérable, peut être comprimé & resserré dans un très-petit espace, avec un fil ou un ruban, dont on l'entoure fortement, & que l'on peut desserrer & retirer très-aisément, après que l'*éponge* a été introduite. On peut encore comprimer l'*éponge* dans une baleine fendue en quatre par le bout; mais de cette maniere, il est difficile de l'introduire, sans blesser le malade.

J'ai souvent vu des épingles ou d'autres corps pointus, arrêtés au passage, en être retirés en faisant avaler au malade un morceau de viande durcie, attachée à un fil, & retirée, sur le champ, avec violence. Ce moyen est plus sûr que l'*éponge*, & peut souvent réussir également bien.

Enfin, quand tous les moyens, dont nous venons de parler, sont infructueux, il en reste un autre, c'est de faire *vomir* le malade. Mais il ne peut être d'une grande utilité que pour les corps simplement engagés; car, dans les cas où ils seroient accrochés, ou implantés dans l'un des côtés du gosier, le *vomissement* pourroit quelquefois faire beaucoup de mal. Si le malade peut avaler, on lui donnera, pour le faire *vomir*, trente ou quarante grains d'*ipécacuanha* en pou-

dre. Dans le cas contraire, on essaiera d'exciter le *vomissement*, en irritant le gosier avec une plume. Si ce moyen ne réussit pas encore, on donnera un *lavement* avec la *décoction* de *tabac* : ce *lavement* se fait de la maniere suivante :

Prenez de *tabac en corde*, 1 once. Faites bouillir dans une quantité d'eau suffisante ; ce *lavement* a souvent fait *vomir*, tandis qu'on avoit en vain tenté tous les autres *vomitifs* (1).

Lorsque le corps arrêté est de nature à pouvoir être poussé dans l'*estomac*, c'est-à-dire, lorsque c'est du pain, de la viande, des *fruits*, &c., on peut le tenter, au moyen d'une *bougie huilée* & un peu chauffée pour la rendre flexible,

(1) Le *lavement* de *tabac*, regardé comme une derniere ressource, mérite, en effet, attention. Voici un fait rapporté par M. Tissot. Un homme avala un gros morceau de poumon de *veau* (appellé vulgairement *mou de veau*) qui s'arrêta au milieu de l'*œsophage*, & bouchoit exactement le passage. Un Chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyens : un second, voyant leur inutilité, & le malade ayant le visage noir & tuméfié, les yeux, pour ainsi dire, hors de la tête, tombant dans des *syncopes* fréquentes, avec des mouvements *convulsifs*, lui fit donner, en *lavement*, la *décoction* d'une once de *tabac* en corde : ce *remede* procura un *vomissement* violent, qui fit rejetter le corps étranger, qui alloit causer la mort du malade.

ou

ou avec une baleine, un fil de *métal*, un morceau de bois flexible, au bout desquels on attache une éponge, &c. Il faut que tous ces corps soient unis & polis, pour qu'ils ne causent point d'irritation.

Si, malgré tous les moyens que nous venons de proposer, il est impossible d'extraire, même les corps qu'il seroit dangereux de pousser dans l'*estomac*; (Voyez ci-devant page 283 de ce Vol.) alors de deux maux, il faut choisir le moindre : il vaut mieux hasarder de les pousser dans l'*estomac*, que d'abandonner le malade qui périroit sur le champ. On doit avoir d'autant moins de scrupule à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent qu'on a avalé de ces corps nuisibles & *indigestes*, sans qu'il en soit résulté d'accidents (1).

(1) Ces corps sortent par les *selles* ou par les *urines*; ou ils se font jour par la peau, après avoir occasionné des *abcès*, ou enfin ils ne sortent point & tuent les malades. (V. dans l'*Avis au Peuple*, Tome II, page 110 & suivantes, le détail des moyens que la nature prend quelquefois pour se débarrasser de ces corps nuisibles.) Mais que les ressources de la nature n'inspirent point une sécurité meurtriere. Les exemples, sans nombre, de morts cruelles après des corps ainsi arrêtés, prouvent la nécessité de se tenir

Enfin dès qu'il est évident que tous les efforts qu'on fait pour extraire le corps étranger, ou pour le pousser dans l'*estomac*, deviennent infructueux, il faut y renoncer, parce que l'*inflammation* qu'on occasionneroit, en insistant davantage, pourroit devenir aussi dangereuse que le corps étranger lui-même. On a vu des malades mourir de cette *inflammation*, même après que ce corps avoit été entiérement retiré.

En même-temps qu'on emploie les moyens que nous venons de conseiller, il faut faire avaler au malade, & souvent, quelque liqueur *émolliente*, comme du *petit-lait*, du *lait coupé* avec de l'eau, de l'*eau d'orge*, ou une *décoction* de feuilles de *mauve*, le tout chaud. S'il ne peut avaler, il faut lui injecter de ces mêmes liquides, au moyen d'un tube courbé, ou d'une pipe qu'on conduit dans le gosier. Les *injections* de ce

sur ses gardes à cet égard, & déposent, dit le même M. TISSOT, contre l'imprudence horrible, j'oserois dire criminelle, de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence, ou par accident, deviennent cause de mort. Peut-on, sans frémir, mettre dans la bouche des *aiguilles*, des *épingles*; quand on pense aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occasionner?

genre, non-seulement adoucissent les parties irritées, mais encore lorsqu'on les lance avec force, elles réussissent souvent mieux à déboucher le gosier, que tous les autres instruments.

Quand, après avoir tenté inutilement toutes sortes de moyens, on est forcé de laisser le corps dans le gosier, il faut traiter le malade, comme s'il étoit attaqué d'une véritable maladie *inflammatoire*. Il faut le *saigner*; le tenir à une *diete* légere, & lui mettre autour du cou des *cataplasmes émollients*. Il faut même le traiter par cette méthode, si on a lieu de soupçonner une *inflammation* dans le gosier, quoique le corps arrêté en ait été retiré.

Quelquefois l'agitation & le mouvement, portés à un certain dégré, sont plus efficaces que les instruments, pour dégager les corps arrêtés dans le gosier. Un coup dans le dos les a souvent dégagés; mais ce moyen est plus sûr & plus efficace, lorsque le corps est arrêté dans la *trachée artere*. Dans ce dernier cas, il faut encore tenter l'*éternument* & le *vomissement*. Des épingles arrêtées dans le gosier, ont très-souvent été dégagées après une course à cheval ou en voiture.

Lorſque des ſubſtances *indigeſtes* ont été pouſſées dans l'*eſtomac*, il faut mettre le malade à un *régime* très-*adouciſſant :* ſes *aliments* ne doivent être que des fruits & des ſubſtances farineuſes; des ſoupes, des potages, &c. Il s'abſtiendra de tout ce qui peut échauffer ou irriter, comme de *vin*, de *punch*, de *poivre*, &c. Sa boiſſon doit être du *lait* coupé, de l'eau d'*orge*, du *petit-lait*, &c.

Quand le goſier eſt tellement rempli par le corps qui y eſt arrêté, que le malade ne peut avaler aucun *aliment*, il faut le nourrir avec des *lavements* de bouillons, de *gelées*, &c.

Enfin lorſque le malade eſt en danger d'être ſuffoqué, qu'on a perdu toute eſpérance de le débarraſſer, & que la mort paroît prochaine, ſi l'on ne rétablit pas promptement la *reſpiration*, il faut ſe déterminer ſur le champ à la *bronchotomie*, c'eſt-à-dire, à l'ouverture de la *trachée artere*.

Cette opération n'eſt, ni difficile pour le Chirurgien expérimenté, ni très-douloureuſe pour le malade. Elle eſt ſouvent le ſeul moyen de conſerver la vie, dans ces circonſtances malheureuſes. Nous ne pouvons donc nous em-

pêcher de l'indiquer, quoiqu'elle ne puisse être faite que par une personne très au fait de la Chirurgie.

§. II.

Des Personnes noyées.

Lorsqu'une personne a resté un quart d'heure sous l'eau, on ne doit pas avoir beaucoup d'espérance de la rappeller à la vie. Cependant, comme plusieurs circonstances peuvent concourir à l'entretenir dans les personnes qui se trouvent dans cette malheureuse situation, il ne faut pas abandonner ces infortunés trop tôt à leur triste sort. Au contraire, il faut tenter tous les moyens possibles de les sauver, puisqu'il y a nombre d'exemples bien prouvés de personnes qui ont été rappellées à la vie, après avoir été tirées de l'eau, avec toutes les apparences de la mort, & être restées un temps considérable, sans donner aucun signe de vie.

La premiere chose qu'il y a à faire, lorsqu'on a tiré de l'eau, le corps d'un *noyé*, c'est de le transporter le plutôt possible, dans un lieu propre à lui donner tous les secours nécessaires à son état. Il faut bien prendre garde, en le transportant, de le faire d'une maniere

qui puisse lui être nuisible, soit en le heurtant contre quelque chose, soit en le portant dans une mauvaise position, comme en le tenant sa tête en en-bas, ou dans une autre position contre nature. On le posera sur un lit, ou sur de la paille, de maniere qu'il ait la tête un peu élevée, & on le mettra dans une voiture, ou sur les épaules de quelqu'un ; mais il faut toujours qu'il soit dans la position la plus droite possible. Si c'est le corps d'un enfant, on le transportera sur les bras (1).

Lorsqu'on veut rappeller à la vie des personnes qui sont mortes en apparence, le premier objet, dont on doive s'occuper, c'est de ranimer la chaleur naturelle, dont dépendent toutes les *fonctions vitales*, & d'exciter l'action de ces *fonctions* par l'usage des *remedes* irritants, non-seulement appliqués sur la

(1) Au lieu de transporter le *noyé* sur les épaules, comme le conseille ici M. BUCHAN, ce qu'on ne peut faire sans donner au corps une position contre nature, toujours nuisible ; ainsi qu'il en convient lui-même ; il faut que deux personnes, ou un plus grand nombre, portent, avec précaution, le *noyé*, ou couché sur leurs bras entrelacés, ou assis sur leurs mains jointes. Ce transport doit se faire avec célérité, pour moins retarder l'usage des secours, dont il va être question.

peau, mais encore introduits dans les *poumons*, les *inteſtins*, &c.

Quoique le froid ne ſoit, en aucune maniere, la cauſe de la mort des *noyés*, cependant il devient un obſtacle très-puiſſant à leur rappel à la vie. C'eſt pourquoi, après avoir ôté au *noyé* ſes habits mouillés, on le frottera fortement & pendant un temps conſidérable avec une toile rude qu'on tiendra auſſi chaude qu'il eſt poſſible; & auſſi-tôt qu'un lit bien chaud aura été préparé, on le mettra dedans, en continuant de le frotter. On appliquera auſſi des ſerviettes bien chaudes ſur l'*eſtomac* & ſur le ventre, & des briques chaudes, ou des bouteilles d'eau chaude à la plante de ſes pieds ou à la paume de ſes mains (1).

(1) On ne peut faire aſſez d'attention à l'ordre qu'on doit ſuivre dans le traitement des *noyés*, pour les rappeller à la vie. M. BUCHAN preſcrit bien ici de commencer par les réchauffer; mais il n'en dit pas la raiſon : elle eſt cependant bien ſimple. Car comme on ne peut ſe propoſer de rappeller la vie dans un *noyé*, qu'autant que ſon *ſang* peut circuler, on ſent d'abord que cet effet ne peut avoir lieu, que ce *ſang* ne ſoit dans un état de fluidité propre à couler. Or, il ne peut acquérir cet état qu'autant que le corps a été réchauffé de maniere à avoir la température capable de lui donner cette fluidité : donc on ne peut entreprendre aucun ſecours aux *noyés*, qu'au préalable, on ne les ait ſuffiſamment réchauffés, pour que leur *ſang* devienne fluide.

On lui présentera souvent sous le nez des *liqueurs volatiles spiritueuses for-*

- M. TISSOT rapporte, comme on le verra plus bas, l'histoire d'une fille, qui confirme parfaitement la nécessité de suivre la méthode que nous venons de prescrire. Cette fille retirée de l'eau, après y avoir été long-temps, fut bien couverte de cendres chaudes, & la parole lui étant revenue, ses premiers mots furent, *Je gele, je gele*; preuve que, malgré ce qu'on avoit fait pour la réchauffer, elle avoit encore un froid très-considérable. Il seroit à souhaiter, en conséquence, qu'on joignît aux instruments de la *Boîte-entrepôt*, dont nous parlerons plus bas, un petit *thermometre* fort simple, où il y eût marqué uniquement le 29e ou 30e dégré du *thermometre de M. de* RÉAUMUR, avec ces mots, *chaleur du sang, ou qu'on doit donner ou procurer aux noyés.*

La chaleur naturelle & douce d'une ou de deux personnes en bonne santé, couchées nues de chaque côté du *noyé*, a été salutaire dans bien des cas. On met le malade sur un des côtés, & les personnes qui se couchent avec lui, appliquent le devant de leur corps sur les deux faces du corps du *noyé*. La peau d'un mouton, qu'on écorche dans le moment, peut aussi s'employer, avec avantage, pour couvrir & réchauffer le malade. On tiendra, pendant tout ce temps, les fenêtres ou portes de la chambre ouvertes. On n'y laissera que les personnes qui sont absolument nécessaires; le retour du *noyé* à la vie dépendant beaucoup de la pureté & de l'activité de l'air qui l'environne. (Voyez le *plan de la Société formée à Londres*, *en faveur des noyés*; inséré dans la troisieme partie, année 1774, du *détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées*, par M. PIA.)

tes ; on lui frottera l'*épine du dos* & le *creux de l'estomac* avec de l'*eau-de-vie*, ou de l'*esprit de vin* chauds ; on frottera encore les *tempes* avec des *esprits volatils*, & on lui soufflera, dans les narines, des poudres *irritantes*, telles que celles de *tabac* ou de *marjolaine*.

Dans l'intention de rétablir la *respiration*, il faut qu'une personne vigoureuse souffle avec toute la force dont elle est capable, dans la bouche du malade, en même-temps qu'elle lui pincera les narines avec les doigts. Lorsqu'elle se sera apperçue, par l'élévation de la poitrine & du ventre, que l'air a passé dans les *poumons*, & les remplit, elle cessera de souffler ; alors pressant la poitrine & le ventre, pour faire sortir cet air qui y a été introduit, elle répétera cette opération plusieurs fois de suite, en faisant ainsi entrer l'air dans les *poumons*, & l'en rechassant en comprimant la poitrine & le ventre ; enfin en imitant, autant qu'il lui sera possible, par cette respiration artificielle, les effets de la *respiration* naturelle.

Lorsqu'on ne peut réussir à faire entrer l'air dans les *poumons*, en soufflant par la bouche, il faut tenter de l'introduire par l'une des narines, l'autre

étant exactement fermée, (ainsi que la bouche.)

Le Dr. MONRO propose à cet effet un tuyau de bois, disposé par une de ses extrémités pour remplir la narine, & par l'autre, pour qu'une personne puisse y souffler avec la bouche, ou pour recevoir le tuyau d'un soufflet qu'on emploiera dans la même vue.

Quand enfin on ne peut pas introduire de l'air dans les *poumons*, ni par la bouche, ni par la narine, il faut ouvrir la *trachée artere*. Mais comme cette opération qu'on appelle, comme nous l'avons déja dit, *bronchotomie*, ne peut jamais être faite que par un Chirurgien très-instruit, nous ne nous arrêterons pas à la décrire.

On introduira de la fumée de *tabac*, en forme de *lavement*, par l'*anus*, pour irriter les *intestins*. On a inventé plusieurs machines, pour administrer ces *lavements*, & il faut les employer lorsqu'on les a sous la main. (V. ci-après, n. page 307 de ce Vol.) Mais, à leur défaut, on peut se servir d'une pipe ordinaire. On emplit le fourneau de la pipe, de *tabac* bien allumé; on introduit le tuyau dans le fondement; on enveloppe le fourneau allumé avec un

morceau de papier, percé de plusieurs trous ; on souffle sur le papier, de maniere à faire prendre à la fumée la direction du tuyau, qui est introduit dans le fondement ; ou bien, on adapte au fourneau allumé de cette pipe, le fourneau d'une autre pipe, & on souffle par le tuyau de cette derniere. On peut encore introduire la fumée de *tabac*, de la maniere suivante : on prend une canule de seringue ordinaire, à laquelle on adapte une petite vessie, ou un petit sac, & on introduit la canule dans le fondement. On ferme l'ouverture du sac ou de la vessie avec le tuyau de la pipe, autour duquel on serre fortement le sac ; on allume le fourneau de la pipe, & on dirige la fumée, comme ci-dessus. Dans le cas où l'on seroit dans l'impossibilité d'introduire de la fumée de *tabac* dans les *intestins*, il faut recourir aux *lavements* d'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *sel* & de *vin*, ou de *liqueurs spiritueuses*, & on les renouvelle plusieurs fois : on peut les administrer avec l'instrument ordinaire à donner des *lavements*, c'est-à-dire, avec un sac ou une vessie garnie de son tuyau : mais, comme ils doivent pénétrer très-avant, il vaut beaucoup mieux

employer une seringue d'une certaine grandeur.

Tandis qu'on est occupé de ces secours, quelqu'un préparera un *bain chaud*, dans lequel on mettra le *noyé*, si les moyens déja tentés sont sans succès. Lorsqu'on n'est pas dans le cas de pouvoir faire usage du *bain*, il faut ensevelir le corps du malade dans du sel, du sable, du grain, des cendres, &c., le tout bien chauffé.

M. Tissot fait mention d'une fille qui fut rappellée à la vie, après avoir été retirée de l'eau, tout le corps enflé & gonflé, ayant toutes les apparences de la mort. On l'étendit nue, sur des cendres chaudes; on la couvrit d'autres cendres également chaudes; on lui mit sur la tête un bonnet, & un bas autour de son cou, qui étoient remplis de cendres, & par-dessus le tout des couvertures. Après être restée une demi-heure dans cette situation, son *pouls* revint, elle recouvra la parole, & s'écria, *Je gele, je gele.* On lui donna un peu d'*eau-de-vie de cerises*, & on la laissa huit heures ensevelie sous la cendre. Au bout de ce temps elle en sortit, sans autre mal, qu'une lassitude ou foiblesse qui se dissipa en peu de jours.

Il dit encore qu'un homme fut rappellé à la vie, après être resté six heures sous l'eau, par la chaleur d'un tas de fumier (1).

Avant que le malade donne quelques signes de vie, & qu'il soit capable d'avaler, il seroit inutile & même dangereux, de verser aucune liqueur dans la bouche. Cependant on peut lui humecter souvent les levres & la langue, avec une plume trempée dans de l'*eau-de-vie* chaude, ou d'autres *liqueurs spiritueuses fortes*; & aussi-tôt qu'il a recouvré la faculté d'avaler, on peut lui donner de temps en temps une cuillerée de *vin chaud*, ou de quelqu'autre liqueur *cordiale*.

Il y en a qui recommandent de donner au *noyé* un *vomitif* dès qu'il est un peu ranimé; mais il est toujours beaucoup mieux de le faire *vomir*, sans avoir recours à l'*émétique*. On pourra tenter, à cet effet, de chatouiller le gosier & la gorge avec la barbe d'une plume huilée, ou quelqu'autre corps doux qui

(1) Voyez les réponses de M. PIA, aux Lettres de M. l'Abbé JACQUIN, au sujet des cendres chaudes, page 83 du *détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des noyés*, seconde édition, & page 16 du *supplément à ce détail*, &c.

ne soit pas dans le cas de fatiguer ou de nuire à ces parties. M. TISSOT recommande de donner, dans ce cas, l'*oxymel scillitique*, à la dose d'une cuillerée, délayée dans un peu d'eau, & répétée tous les quarts d'heure, jusqu'à six fois; & lorsqu'on n'a pas ce *remede* sous la main, il conseille de lui substituer une forte *infusion* de *sauge*, de *fleurs de camomille*, ou de *chardon béni*, adoucie avec le *miel*, ou simplement de l'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *sel commun*. Mais il faut observer qu'en conseillant tous ces *remedes*, M. TISSOT ne veut pas qu'on les donne en assez grande quantité pour exciter le *vomissement*; car il ne le regarde nullement comme placé dans ces occasions.

Lorsque le malade a commencé à donner quelques signes de vie, il faut bien se donner de garde de discontinuer les secours; car quelquefois il expire après ces premieres apparences de résurrection. Il faut, au contraire, continuer toujours les *fomentations* chaudes & *irritantes*, & lui donner souvent de petites quantités de liqueurs *cordiales*. Enfin, quoiqu'il soit manifestement rappellé à la vie, il lui reste quelquefois

de l'*oppreſſion*, de la *toux*, des mouvements de *fievres*, *ſymptomes* qui conſtituent une véritable maladie. Il faut, dans ce cas, *ſaigner* le malade du bras, lui faire boire de grandes quantités d'*eau d'orge*, de *fleurs de ſureau* ou de toute autre *tiſane pectorale adouciſſante* (1).

---

(1) On obſervera que M. BUCHAN ne conſeille la *ſaignée* qu'après que le malade eſt manifeſtement rappellé à la vie, & lorſqu'il y a *oppreſſion*, *toux*, *fievre*, &c. En effet, la *ſaignée* ne doit point être pratiquée indifféremment dans tous les cas de mort apparente; &, à plus forte raiſon, ſur les corps froids & glacés. Il n'eſt pas raiſonnable, dit le Docteur ALEXANDRE JOHNSON, de la tenter avant que le corps ait recouvré un peu de chaleur : elle ne doit pas être regardée comme abſolument néceſſaire en pareil cas : on a même vu ſouvent la *ſaignée* retarder & rendre plus lent le retour à la vie, & quelquefois elle a été fatale au ſujet qu'on s'efforçoit de rappeller. Quelque bon effet qu'on attende de la *ſaignée*, il eſt important d'avertir qu'elle ne doit pas être un des premiers ſecours employés pour ranimer la vie : l'écoulement du ſang empêche évidemment la continuation des opérations plus néceſſaires & plus actives : & le bandage, arrêtant le ſang, arrête ou détruit une partie du mouvement des *fluides* & des *ſolides* que l'on cherche à rétablir, par les ſecours auxquels on doit avoir plus de confiance.

Les ſecours que l'on donne aux *noyés*, & autres perſonnes qui ont le malheur d'être privées de toutes les apparences de la vie, doivent être continués pendant long-temps, & au moins pendant ſix heures, ſans ſe décourager, enfin juſqu'à ce que le ſujet ait entiérement recouvré

Les personnes qui ont le malheur, par une chute, des coups, la *suffoca-*

---

la vie, ou qu'il soit bien constant qu'on ne peut la lui rendre, le corps étant devenu entiérement froid & roide. (Voyez troisieme Partie du *détail*, &c., page 192 & suiv.)

Nous croirions manquer à la reconnoissance que tout bon Citoyen doit à la bienfaisance des Officiers municipaux de cette Capitale, si nous gardions le silence sur les secours gratuits, & même récompensés, que, par leur ordre, on donne & on doit donner aux *noyés*. C'est à l'humanité & au zele de M. Pia, ancien Echevin, que nous devons l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des *noyés*, à l'instar de celui d'Amsterdam, & qui a été imité par la plupart des Villes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, &c. Depuis le mois de Juin 1772, que subsiste cet établissement, jusqu'à la fin de l'année derniere 1776, on a sauvé cent soixante dix-huit personnes, dans la seule Ville de Paris, & peut-être autant dans les autres Villes du Royaume, qui se sont empressées de marcher sur les traces de la Capitale : c'est donc plus de trois cents personnes rendues à la société, & qui, avant cette époque, eussent péri, quoiqu'encore en vie ; & il y a lieu de croire que par les soins que le Bureau de la Ville se donne tous les jours, par les secours multipliés qu'il emploie, par les instructions qu'il répand, on en sauvera dans peu de temps un bien plus grand nombre.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire, sur un sujet de cette importance, que d'ajouter, au texte de notre Auteur, l'extrait de l'*Avis*, publié en 1772, par MM. les *Prévôt des Marchands & Echevins, concernant les personnes noyées qui paroissent mortes, & qui ne l'étant pas, peuvent recevoir des secours pour être rappellées à la*

tion, &c. de paroître privées de la vie, doivent être traitées par les mêmes

---

vie. On est dans l'usage de coller cet abrégé sur le devant de la *Boîte-entrepôt*, afin qu'étant à portée d'être lue plus aisément, il s'inculque, d'autant mieux, dans la mémoire des Sergents & soldats des corps-de-gardes, & que ceux-ci, le sachant par cœur, puissent être dans le cas de coopérer tous ensemble à l'administration des différents secours.

" *Les Prévôt des Marchands & Echevins*, voulant détruire l'abus funeste de la *suspension* ,, *par les pieds*, ainsi que du *roulement dans un* ,, *tonneau défoncé*, commencent par proscrire ,, ces deux moyens, comme téméraires & dangereux. Instruits d'ailleurs des succès multipliés qu'ont eu différents secours donnés à des ,, personnes *noyées*, ils s'empressent de les indiquer à leurs Concitoyens, & les sollicitent à ,, ne pas les négliger, toutes les fois que l'occasion se présentera de les employer.

,, Ces moyens salutaires consistent :

,, 1°., à déshabiller le *noyé*, l'essuyer avec ,, une flanelle, l'envelopper dans une couverture, l'agiter en différents sens, (Voyez ,, note 1, p. 294 de ce Vol.) le laisser peu sur ,, le dos, & le tenir chaudement, s'il est possible, sans cependant lui intercepter l'air. ,, (V. note 1, p. 295 de ce Vol.)

,, 2°. Lui faire entrer de l'air dans les *poumons*, en lui soufflant dans la bouche, par le ,, moyen d'une canule, (Voyez à la fin de cette ,, note, la description de la *Boîte-entrepôt*,) & ,, lui pinçant les deux narines.

,, 3°. Lui introduire dans les *intestins* de la ,, fumée de *tabac*, qu'on trouvera dans tous les ,, corps-de-gardes, ainsi qu'une canule à bouche.

,, 4°. Lui chatouiller le dedans du nez & de ,, la gorge avec la barbe d'une petite plume, lui

moyens, à peu près, que celles qui sont restées quelque temps sous l'eau. J'ai vu

---

„ souffler dans le nez du *tabac* ou de la poudre „ *sternutatoire*, lui présenter sous le nez de l'*esprit volatil de sel ammoniac*, ainsi que de la „ *fumée de tabac*.

„ 5°. Lui frotter toute la surface du corps avec „ de la flanelle imbibée d'*eau-de-vie camphrée*, „ &, si l'on juge qu'il est en état d'avaler, lui „ faire prendre successivement une ou deux cuillerées d'*eau-de-vie camphrée*.

„ 6°. Enfin, continuer long-temps tous ces secours, sans que l'un puisse préjudicier à l'autre. La persévérance est d'autant plus indispensable, que ce n'est souvent qu'après deux „ & même six heures, d'un travail non interrompu, que les premiers signes de vie commencent à se manifester.

„ Le Sergent de chaque corps-de-garde est „ tenu de fournir la *Boîte-entrepôt*, contenant „ lesdits secours, à la premiere réquisition : il „ l'accompagnera lui-même, ou la fera accompagner par un soldat au fait & intelligent.

„ Il fera, dans les vingt-quatre heures, son „ rapport au Bureau de la Ville, de l'usage „ qui aura été fait desdits secours.

„ Il entretiendra son entrepôt toujours en bon „ état : en conséquence, il le fera compléter, „ & il aura soin de nettoyer les machines toutes les fois qu'on en aura fait usage. Il s'y „ fera tous les mois une visite, pour assurer le „ Bureau des soins qui auront été pris.

„ Le Bureau de la Ville accorde une somme „ de *quarante-huit livres* à partager entre ceux „ qui auront sauvé un *noyé*, en le rappellant à „ la vie, suivant la distribution indiquée par „ l'*Avis*, & aux conditions qui s'y trouvent „ énoncées.

„ Si les moyens employés n'ont pas eu le suc-

un homme, tellement étourdi, pour être tombé de cheval, qu'il resta pen-

„ cès desiré, le Sergent ou soldat aura soin de „ requérir la garde de Paris, pour lui remettre „ le cadavre avec toutes ses dépendances, afin „ que les Officiers du Châtelet ou autre à qui „ il appartiendra, en prennent connoissance.

„ On prévient que, dans tous les cas, les frais „ extraordinaires seront remboursés, pourvu „ qu'ils soient jugés nécessaires. „

La *Boîte-entrepôt*, (c'est le nom qu'on a donné à la Boîte qui contient les secours qu'on doit administrer aux *noyés*) la Boîte, dis-je, contient, 1°. quatre *rouleaux de tabac à fumer*, de demi-once chacun. 2°. Une petite Boîte renfermant plusieurs paquets d'*émétique*, de trois grains chaque. 3°. Deux bouteilles de pinte, remplies d'*eau-de-vie camphrée*, animée avec l'*esprit volatil de sel ammoniac*. 4°. Un flacon de crystal, contenant de l'*esprit volatil de sel ammoniac*. 5°. Une cuiller de fer étamé. 6°. Une couverture de laine, en forme de tunique. 7°. Un bonnet de laine. 8°. Deux frottoirs de laine. 9°. Une canule à bouche, pour souffler l'air dans les *poumons*. 10°. Une machine appellée *fumigatoire*, dans laquelle on allume le *tabac*, par le moyen d'un *soufflet*, qui sert également à pousser la fumée dans le chapiteau de la machine, au bec duquel on a adapté un tuyau flexible, qui se termine par une canule, qu'on introduit dans le fondement : cette canule est double, pour que l'une supplée à l'autre, lorsqu'elle se trouve engorgée.

Il y a une pareille Boîte dans chaque corps-de-garde des ports de la Ville de Paris. Toutes les grandes Villes l'ont prise pour modele, & l'ont également déposée dans leurs différents quartiers. La plupart des Seigneurs en ont fait faire de semblables, qu'ils tiennent dans leurs

dant six heures absolument privé de tout signe de vie. Cependant cet homme, après avoir été *saigné* & reçu les secours propres à entretenir la chaleur vitale, revint, & fut parfaitement rétabli en peu de jours. Le Dr. ALEXANDER, (dans les *Essais de Médecine & de Littérature d'Edimbourg*,) rapporte une observation à peu près semblable. Un homme, qui, après avoir reçu un coup dans la poitrine, avoit tous les signes de la mort, fut ressuscité par un *bain d'eau chaude*, dans lequel il resta quelque temps. Ces exemples, & plusieurs autres de cette nature, que je pourrois citer, nous conduisent à tirer cette conséquence importante ; c'est qu'une partie des personnes qui meurent par des chutes, des coups, &c. *pourroient être rappellées à la vie, si on employoit auprès d'elles les moyens appropriés, & qu'on les continuât pendant un temps convenable* (1).

Châteaux pour l'utilité de leurs vassaux, ou qu'ils ont confiées aux Curés de leurs Paroisses : de sorte qu'actuellement il n'est presque pas un seul canton dans le Royaume où l'on ne soit à portée de faire usage des secours offerts aux *noyés*. (V. la premiere partie du *détail*, &c., seconde édition, p. 71.)

(1) Il est d'observation que les secours em-

§. III.

Des Vapeurs nuisibles & suffoquantes.

L'air peut être rendu nuisible & même mortel de plusieurs manieres. 1°. Lorsqu'il est privé de ses principes vivifiants. 2°. Lorsqu'il est impregné d'exhalaisons subtiles, &c. C'est ainsi que l'air, qui a passé à travers du charbon enflammé, ou de tout autre chauffage en feu, ne peut plus, ni entretenir ce même feu, ni entretenir la vie des animaux. De-là le danger de dormir dans

ployés pour rappeller les *noyés* à la vie, (excepté celui de réchauffer, qui ne peut convenir qu'aux *noyés* & à ceux qui sont saisis par le froid, comme nous le verrons ci-après.) conviennent contre tout ce qu'on appelle mort subite, quelle qu'en soit la cause ; *convulsions*, *accès de colere*, *froid*, *apoplexie*, *strangulation*, *goutte remontée*, *étouffement par la foudre*, &c. Souvent dans tous ces cas, il n'y a que la *respiration* d'interceptée, & il suffit de la rétablir. Il en est des hommes *noyés*, suffoqués, étranglés, comme des animaux à qui l'on a soustrait l'air dans la *machine pneumatique* : ces animaux paroissent morts ; on les ressuscite en leur rendant l'air. Il faut distinguer la mort, de la cessation de la vie. La vie consiste dans le mouvement ; la mort dans la destruction ou dissolution. Quand la dissolution n'a pas encore eu lieu, rendez le mouvement, vous rendez la vie. (*Gazette d'Agriculture*, folio 172, 6 Mars 1774.)

des chambres fermées, & dans lesquelles il y a du charbon allumé. Les uns, à la vérité, prétendent que le danger vient de l'*huile sulphureuse* qui s'exhale du charbon, & qui se répand dans la chambre; les autres prétendent qu'il vient seulement de la quantité de l'air de la chambre, altéré par le feu seul. Mais, quoi qu'il en soit de ces deux opinions, il n'en est pas moins certain qu'il faut éviter, avec le plus grand soin, les vapeurs du charbon.

En général, il est dangereux de coucher ou de dormir dans de petites chambres où il y a du feu, quel que soit le genre de chauffage. Dernièrement quatre personnes furent trouvées suffoquées, pour avoir couché dans une chambre où on avoit laissé consumer une petite quantité de charbon de terre allumé.

Les vapeurs qui s'exhalent du *vin*, du *cidre*, de la *biere*, de toute autre *liqueur* en *fermentation*, contiennent quelque chose de mortel qui tue de la même maniere que la vapeur du charbon. (1) De-là le danger d'entrer dans

(1) Il est bien prouvé aujourd'hui que toutes ces vapeurs, qui s'élevent des substances, ainsi en *fermentation*, sont du même genre que celles qui viennent du charbon, & qu'elles forment

un cellier, dans une cave, dans lesquels il y a une grande quantité de liqueurs en *fermentation*, sur-tout s'ils ont été tenus fermés pendant quelque temps. On a mille exemples de gens tués sur le champ, en entrant dans ces lieux, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à échapper au danger.

Quand on ouvre des souterreins, fermés depuis long-temps, ou quand on nettoie des puits profonds, qui n'ont pas été vuidés depuis longues années, les vapeurs qui s'en exhalent, produisent les mêmes effets que celles dont nous venons de parler. C'est pourquoi on ne doit point descendre dans les puits, dans les fosses, &c., dans d'autres lieux humides & profonds qui ont été long-temps fermés, avant qu'ils aient été suffisamment purgés de leur air *mé-*

une espece de *gas* ou de vapeur *élastique*, à laquelle on a donné le nom un peu extraordinaire d'*air fixe*. Car on ne sait ce que l'on veut dire par de l'*air fixe*. Ce qu'on sait de mieux aujourd'hui, c'est que ce *gas*, ou cette vapeur *élastique* est un véritable *acide*, & qui, lorsqu'on en a saturé des *alkalis*, crystallise avec eux. Comme on avoit nié d'abord que cette vapeur fût *acide*, on traita un peu cavaliérement M. le Comte de Milly, de l'Académie Royale des Sciences, qui avoit le premier avancé cette opinion en France : cependant on fut obligé de convenir dans la suite qu'il avoit raison.

phitique, en y brûlant de la *poudre à canon*. Il eſt facile de reconnoître quand l'air de ces lieux eſt mal-ſain & mortel. On y deſcend une chandelle allumée, du bois, de la paille enflammés, &c. Si ces corps continuent de brûler, on peut y deſcendre en ſûreté ; mais s'ils s'éteignent ſubitement, il faut bien ſe garder d'y entrer, que l'air n'ait été purifié par le feu.

La fumée des lampes & des chandelles, ſur-tout quand on les éteint, agit comme les autres vapeurs, quoique plus foiblement & plus lentement. On a cependant des exemples de gens tués par la ſeule fumée de lampes éteintes dans de petites chambres bien cloſes, & les perſonnes qui ont la poitrine foible & délicate, ſont, pour l'ordinaire, promptement ſaiſies par de fortes *oppreſſions*, lorſqu'elles ſe trouvent dans des appartements où il y a beaucoup de lumieres.

Ceux qui ſentent le danger de ces vapeurs, & qui, en conſéquence, ſe retirent dès qu'ils ſe trouvent affectés, ſont ordinairement ſoulagés dès qu'ils ſont au grand air, où, s'il leur reſte un mal-aiſe, ils ſe rétabliſſent parfaitement, en buvant un peu d'eau & de

vinaigre,

vinaigre, ou de *limonnade* chauds. Mais lorsque l'effet de ces vapeurs est tel que les personnes en perdent la connoissance & le sentiment, il faut avoir recours aux moyens suivants, toutes les fois qu'on peut les rappeller à la vie.

Il faut exposer le malade à un air très-pur, frais & libre. On lui fera respirer des *sels volatils*, ou d'autres substances *irritantes*. On lui fera en même-temps une *saignée* au bras, & si elle ne suffit pas, on le saignera de la gorge. On lui mettra les pieds dans l'eau chaude, & on les lui frottera fortement. Enfin dès qu'il pourra avaler, on lui fera boire de la *limonnade*, ou de l'eau & du *vinaigre*, auxquelles on ajoutera un peu de *nitre*.

Il faut bien se garder d'oublier les *lavements* aiguisés : on les prépare en ajoutant, aux *lavements* ordinaires, deux onces de *sirop de noirprun*, & autant de teinture de *séné*, ou, à leur défaut, demi-once de *térébenthine de Venise*, dissoute dans un *jaune d'œuf*. Si l'on n'a point ces *médicaments* sous la main, on mettra tout simplement dans le *lavement* deux ou trois bonnes cuillerées de *sel commun*. Pour rétablir la chaleur *vitale*, la *circulation*, &c., il faut employer

les moyens que nous avons recommandés au commencement de ce Chapitre. (V. ci-devant §. I & II.)

M. TOSSACH, Chirurgien à Alloa, rapporte l'obſervation d'un homme ſuffoqué par la vapeur du charbon de terre allumé, & il dit qu'il l'a rappellé à la vie en lui ſoufflant dans la bouche, en le ſaignant au bras, en l'agitant, & le faiſant frotter fortement par tout le corps. Et le Docteur FREWEN, de Suſſex, rapporte qu'un jeune homme fut ſuffoqué par la vapeur du charbon de terre; mais qu'il fut rappellé à la vie, après l'avoir plongé dans de l'eau froide, & enſuite mis dans un lit chaud.

L'uſage de plonger dans l'eau froide les perſonnes ſuffoquées par les vapeurs du charbon, paroît être dû à l'expérience journaliere, faite ſur les chiens ſuffoqués, par les vapeurs de la grotte du chien en Italie : on les jette dans le lac Agnano qui touche à cette grotte, & ils reviennent ſur le champ (1).

(1) L'eau la plus ſimple & la plus naturelle eſt reconnue pour être le vrai *ſpécifique* des *ſuffocations*, cauſées par les vapeurs *méphitiques* du charbon, des liqueurs en *fermentation*, des *ſouterreins*, des *mines*, &c. La maniere de l'employer eſt ſimple, facile, à la portée de tou-

§. IV.

Des Effets du très-grand Froid.

Lorſque le froid eſt extrême, &

---

tes ſortes de perſonnes, ſans en excepter les moins intelligentes & les plus pauvres.

Il faut déshabiller la perſonne ſuffoquée, & la tranſporter dans le lieu le plus aéré de la maiſon, même dans la cour, dans le jardin, &c. On l'aſſied nue ſur une chaiſe; on l'y fixe de maniere à ne pouvoir vaciller pendant l'adminiſtration des ſecours, & pluſieurs perſonnes, qui ſe ſuccedent, lorſqu'elles ſont fatiguées par cet exercice, lui jettent, ſans interruption, de l'eau la plus froide poſſible, au viſage ſeulement, & non ailleurs, en ſe ſervant d'un gobelet, ou d'un pot quelconque : cette eau ſe puiſe dans des ſeaux qu'on a ſous la main, & que d'autres aſſiſtants ont le ſoin de remplir, à proportion qu'elle manque. Cette opération, faite par pluſieurs perſonnes alternativement, doit être pratiquée avec vigueur, & continuée pendant pluſieurs heures, ſans relâche, ou juſqu'à ce qu'on apperçoive quelques ſignes de vie, qui ſe manifeſtent par de petits *hoquets.* Alors ſi on peut ouvrir la bouche au ſuffoqué, on tâche de la contenir ouverte, en lui enfonçant, entre les dents, de petits morceaux de bois, pour pouvoir lui faire avaler quelques cuillerées d'eau, ou lui placer ſur la langue du *ſel de cuiſine* en poudre. On lui introduit dans les narines de l'*eſprit volatil de ſel ammoniac*, dont on a imbibé des papiers roulés en forme de meche, & qu'on a ſoin de renouveller. On reprend enſuite, & très-promptement la projection d'eau froide au viſage, (car l'interruption qu'on en a faite doit être très-courte,) & on la continue juſqu'à ce que le malade donne des preuves

qu'une personne y reste exposée trop long-temps, il peut lui donner la mort,

---

décidées de connoissance, & qu'il commence à articuler des mots.

Aux *hoquets* succedent le *vomissement* & un *tremblement* universel ; & si la connoissance subsiste & se fortifie, on transporte le malade dans un lit légérement bassiné ; on l'essuie avec des serviettes chaudes, & deux personnes sont occupées à lui frotter, l'une le tronc, l'autre les extrémités ; à lui faire respirer de l'*esprit volatil de sel ammoniac*, & avaler quelques cuillerées d'une *potion* appropriée à son état.

On a soin d'entretenir dans la chambre du malade un courant d'air ; autrement son rétablissement pourroit n'être que momentané ; & s'il retomboit dans son premier état d'insensibilité, il faudroit recommencer la projection d'eau froide, & la continuer, comme on l'a dit ci-devant.

On a attention alors de faire prendre au malade des *lavements purgatifs* avec les *tamarins* & l'eau de *savon*, ou tels que M. BUCHAN vient d'en proposer ; & il est essentiel qu'il soit ensuite purgé souvent.

On n'a recours à la *saignée*, que lorsque le malade a recouvré ses sens & sa chaleur ; (V. note 1, p. 303 de ce Vol.) que lorsqu'il paroît d'une *constitution sanguine* ; qu'il a le *pouls plein* & *inégal*, & qu'il se plaint d'une pesanteur de tête. Pour lors, on lui prescrit le *bain de pied*, &, en même-temps, on le saigne au bras : mais ces soins ultérieurs doivent être dirigés par un homme de l'Art, qu'il convient de consulter.

Il est encore important d'avertir que ces mêmes secours ont été employés, aussi efficacement pour les personnes suffoquées par l'effet du tonnerre, par la vapeur des cuves conte-

parce que, en coagulant le sang dans les extrémités, & en en forçant une

nant des liqueurs en *fermentation*, ainsi que par les émanations qui résultent de l'ouverture de puits, cloaques, fosses d'aisance, &c., depuis long-temps fermés.

Comme le feu de charbon ou de braise est d'un usage journalier parmi les pauvres, & indispensable pour un grand nombre d'Artisans & d'Artistes qui ne pourroient y suppléer d'une maniere moins désavantageuse, on ne sauroit trop répéter & publier qu'il existe des moyens de prévenir les fâcheux accidents qu'occasionne ce chauffage, & que ces moyens sont aussi simples & plus faciles encore que ceux que nous venons d'exposer, pour en détruire les effets.

Il suffit de tenir sur la poële, sur le fourneau, sur le réchaud, &c., qui contient les matieres embrasées, une petite terrine, ou un vaisseau quelconque à large ouverture, rempli d'eau : cette eau, échauffée par le charbon ou la braise allumée, se réduit en vapeur, qui, se répandant dans la chambre, & se confondant avec l'air de l'*athmosphere*, en corrige l'*élasticité*, & l'empêche d'être aussi funeste, qu'il a coutume de l'être en pareilles circonstances, lorsqu'on n'a pas pris cette précaution : on renouvelle cette eau à mesure qu'elle se tarit, & tant qu'il y a du feu de charbon dans la poële. Nous devons la connoissance de ce procédé important, à M. PARMANTIER, Professeur au College Royal de Pharmacie, qui, dans un excellent *Mémoire sur l'eau de la Seine*, nous apprend qu'un pauvre homme étoit dans l'usage de mettre, pendant l'hiver, au pied de son lit, un pot rempli de braise, & qu'il plaçoit sur cette braise, sans l'étouffer, un vase plein d'eau; qu'ayant oublié un soir de mettre le vase sur le pot, il fut trouvé le lendemain matin sans

trop grande quantité vers le *cerveau*; le malade meurt dans une espece d'*apoplexie*, précédée d'un assoupissement insurmontable. Les voyageurs qui se trouvent dans ce cas, doivent, aussi-tôt qu'ils se sentent assoupis, redoubler d'efforts pour se tirer du danger imminent auquel ils sont exposés. Le sommeil qu'ils sont enclins à regarder comme une espece de soulagement au froid qu'ils endurent,

---

connoissance, ni sentiment; mais on fut assez heureux pour le rappeller à la vie.

Cependant il ne faut pas négliger d'établir dans la chambre, autant qu'il est possible, un courant d'air extérieur, proportionné à la quantité de vapeurs qu'on auroit à redouter, pour faciliter la sortie de l'air *élastique*, tout combiné qu'il soit, avec les vapeurs aqueuses.

La plupart des moyens, que nous venons d'exposer, sont extraits d'un Mémoire excellent *sur les funestes effets du charbon allumé*, publié par M. HARMANT, de l'Académie de Nanci, & Conseiller-Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar; dans lequel il détaille, d'une maniere très-intéressante, les nombreuses cures qu'il a opérées en suivant la méthode que nous venons d'exposer. (Voyez l'*Avis du Bureau d'administration de l'Hôpital-Général*, publié & affiché, pour que les moyens qu'il propose, mis à la portée de tout le monde indistinctement, puissent être pratiqués, non-seulement toutes les fois que la *suffocation*, par le charbon, se présenteroit, mais encore dans toutes les *suffocations*, par le tonnerre, par les liqueurs en *fermentation*, par les cloaques, les fosses d'aisance, &c., cinquieme partie du *détail*, &c., page 124 & suiv.)

devient mortel, s'ils ont le malheur de s'y livrer.

Mais heureusement de pareils effets du froid ne sont pas communs dans nos climats. Il arrive cependant très-souvent que les mains & les pieds des voyageurs sont tellement engourdis ou gelés, que la *gangrene* devient à craindre, si on ne prend pas les précautions nécessaires pour la prévenir. Cependant on ne peut trop en avertir; le plus grand danger naît, dans ces circonstances, de l'application subite de la chaleur. Il est très-commun de voir ceux qui ont les pieds ou les mains engourdis par le froid, les approcher du feu; mais la raison & l'observation démontrent qu'il n'est pas de conduite plus imprudente, ni plus dangereuse. Tous les paysans savent que si on met dans le feu ou dans de l'eau chaude, des aliments, des fruits, des racines, &c. gelés, elles se pourrissent & tombent dans une espece de *gangrene*, si cela peut se dire, & que, dans ce cas, le seul moyen de les rendre mangeables, est de les plonger, pendant quelque temps, dans l'eau froide; & lorsque les animaux se trouvent dans les mêmes circonstances, ils doivent être traités de la même maniere.

Lorſque les pieds & les mains ſont engourdis par le froid, il faut donc, ou les plonger dans l'eau froide, ou les frotter avec de la *neige*, juſqu'à ce qu'ils aient recouvré leur chaleur naturelle & leur ſenſibilité. Enſuite on transportera le malade dans un lieu un peu chaud, on lui donnera quelques taſſes de *thé* ou d'*infuſion* de fleurs de *ſureau*, édulcorée avec le *miel*. Il n'y a perſonne qui n'ait obſervé que lorſqu'on a les mains très-froides, le meilleur moyen pour les échauffer, c'eſt de les laver dans l'eau froide, & enſuite de continuer à les frotter fortement pendant quelque temps.

Lorſqu'une perſonne a été expoſée au froid, pendant un temps aſſez conſidérable, pour qu'il ne lui reſte plus aucun ſigne de vie, il faut lui frotter tout le corps avec de la *neige*, ou de l'eau froide, ou, ce qui convient encore mieux, la plonger dans de l'eau très-froide, ſi on en a la facilité. On ſe déterminera d'autant plus volontiers à prendre ce parti, que nous pouvons aſſurer que des hommes, enſevelis ſous la neige, ou expoſés à un air glacé, pendant cinq ou ſix jours de ſuite, de ſorte qu'ils avoient été pluſieurs heures ſans don-

net aucun ſigne de vie, ont recouvré la ſanté par cette méthode (1).

(1) De pluſieurs obſervations que nous pourrions citer de perſonnes rappellées à la vie, après avoir été engourdies par le froid, & réputées mortes, nous n'en rapporterons qu'une, auſſi intéreſſante par le ſuccès qui la caractériſe, que par l'action généreuſe qui y eſt conſignée, & qu'on ne ſauroit trop répandre. Ce fait eſt tiré de la Gazette de Deux-Ponts, année 1776, n°. 31, fol. 247, *variétés*.

Il y a peu de temps qu'un Chauderonnier, de ceux qui roulent le Pays pour raccommoder les vaſes endommagés, rencontra, à quelques diſtances d'Halberſtadt, un Juif étendu ſur le grand chemin, où le froid l'avoit ſurpris, & où il paroiſſoit comme mort. On voyoit auprès de lui une petite balle de mouchoirs & de rubans, dont il faiſoit ſon commerce. Le Chauderonnier ayant appris qu'un homme gelé pouvoit être rappellé à la vie, réſolut d'en faire l'expérience : il charge le Juif ſur ſes épaules, & le porte au village prochain. Là, il le lave avec de l'*eau-de-vie*, le frotte par-tout le corps, & parvient à le dégeler par dégrés. Après quelques heures de peine & de ſoins, l'officieux Chauderonnier voit avec joie ſon Juif donner des ſignes de vie. Il redouble de zele ; & à force de perſévérance, il termine ſon ouvrage. Content de ſon ſuccès, il quitte le malade, qui n'a plus beſoin de lui, vole à l'endroit où il a enterré les effets, les rapporte, & remet fidélement la balle au Juif. Celui-ci, à la vue de ſes marchandiſes, qu'il croyoit perdues, ſe leve avec vivacité, & veut forcer ſon libérateur à les prendre, en récompenſe du ſervice qu'il en a reçu : le Chauderonnier les refuſe : *Un bienfait payé*, lui dit-il, en lui ſerrant la main avec attendriſſement, *n'eſt plus un bienfait : le premier devoir que preſcrit toute Religion, c'eſt d'aimer ſon prochain.*

J'ai toujours pensé que les *maux d'aventure*, les *crevasses*, les *engelures* & les autres *inflammations* des extrémités, si communes chez les gens de la campagne de ce pays, dans la saison froide, étoient principalement occasionnés par le passage subit du chaud au froid. Car, après avoir eu un grand froid aux pieds & aux mains, ils les portent subitement au feu, ou, s'ils en trouvent l'occasion, ils les plongent dans de l'eau chaude; imprudence qui, si elle ne produit pas la *gangrene*, manque rarement de causer l'*inflammation* de ces parties. On peut aisément se garantir de ces accidents, en usant des précautions mentionnées ci-dessus.

Il part aussi-tôt, fort content d'avoir fait une bonne action. Celle-ci fit du bruit; elle devança le Chauderonnier, qui, en entrant dans la premiere Ville, fut examiné à la porte, reconnu & conduit devant le Magistrat. Il parut sans crainte, mais un peu troublé, parce qu'on ne lui avoit pas dit pourquoi on lui faisoit faire cette visite. *Mon ami*, lui dit le Juge, *vous avez mérité la récompense que le Roi accorde à un Citoyen qui a sauvé la vie à un autre Citoyen. Il faut que vous me disiez votre nom, le lieu de votre naissance, afin qu'ils soient inscrits sur mes registres.* Le Chauderonnier obéit, & reçut le prix ordinaire, en répandant ces larmes douces que fait couler le sentiment, & qui sont elles-mêmes la plus délicieuse de toutes les récompenses.

CHAPITRE XLIII.

Des Evanouissements (1) *& des autres cas qui demandent de prompts secours.*

§. I.

Des Evanouissements.

ARTICLE PREMIER.

De l'Evanouissement causé par trop de sang.

Les personnes fortes, robustes, bien

(1) L'*évanouissement* a plusieurs dégrés : le plus léger dans lequel le malade entend & conserve le sentiment, sans cependant pouvoir parler, est ce qu'on appelle *défaillance* ou *foiblesse*; accident très-fréquent chez les personnes qui ont des maux de *nerfs*, ou vulgairement des *vapeurs*, & chez lesquelles on n'observe pas, malgré cet état, un grand changement dans le *pouls*.

Quand le malade perd entiérement le sentiment & la connoissance, avec un affoiblissement considérable du *pouls*, cet état s'appelle *syncope* : c'est le second dégré de l'*évanouissement*.

Si la *syncope* est telle que le *pouls* soit entiérement éteint, la *respiration* insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide ; ce dernier dégré qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*.

Les *évanouissements* dépendent d'un grand nom-

portantes qui ont beaucoup de *ſang*, tombent ſouvent dans un *évanouiſſement* ſubit, après avoir pris trop d'exercice, bu avec excès des *liqueurs fortes*, *échauffantes ;* s'être expoſées à une trop grande chaleur, s'être livrées à une étude trop appliquée, &c.

Dans ces cas, on fait flairer du *vinaigre ;* on frotte les *tempes*, le front & les poignets avec du *vinaigre* mêlé à une égale quantité d'eau chaude ; & ſi le malade peut avaler, on lui verſe dans la bouche, deux ou trois cuillerées de *vinaigre*, mêlées à quatre ou cinq fois autant d'eau. (Les *eaux ſpiritueuſes* nuiſent dans cette eſpece d'*évanouiſſement*.)

Si l'*évanouiſſement* perſiſte, ou s'il dégénere en *ſyncope*, c'eſt-à-dire, en une perte totale du ſentiment & de l'entendement, (Voyez n. 1, p. précédente.) il faut *ſaigner* le malade ; après la *ſaignée*, lui donner un *lavement*. Alors on laiſſe le malade tranquille, on lui donne ſeulement, toutes les demi-heures, une taſſe d'une *infuſion* de plantes adouciſ-

bre de cauſes différentes. On ne parlera, dans ces Paragraphes, que des principales qui ſont, 1°. le trop de ſang ; 2°. le trop peu de ſang ; 3°. la foibleſſe ; 4°. les embarras de l'*eſtomac* ; 5°. les odeurs chez les perſonnes *nerveuſes* ; 6°. quelques maladies ; 7°. l'accouchement, &c.

santes, à laquelle on ajoute un peu de *sucre* & de *vinaigre*.

Lorsqu'une personne est sujette aux *évanouissements* qui dépendent de cette cause, il faut, pour qu'elle s'en garantisse, qu'elle se mette à un *régime* léger; que ses *aliments* ne consistent qu'en pain, en fruits & en légumes; sa boisson doit être de l'eau, ou de la petite *biere*. Enfin il faut qu'elle fasse beaucoup d'exercice, & que son sommeil ne soit pas trop long.

ARTICLE II.

De l'Evanouissement causé par Anémie ou le trop peu de sang.

L'*évanouissement* est le plus ordinairement causé par trop peu de sang : aussi le voit-on arriver souvent après de grandes *hémorrhagies*, après des veilles opiniâtres, la perte de l'appétit, &c. Dans cette espece d'*évanouissement*, il faut suivre un traitement presque directement contraire à celui que nous venons de conseiller, dans l'article précédent.

Il faut coucher le malade dans un lit, le couvrir, & lui frotter les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps avec des flanelles chaudes. On lui fait

flairer de l'*eau de la Reine de Hongrie*, des *sels volatils*, des herbes fortes & odorantes, comme la *rue*, la *sauge*, la *menthe*, le *romarin*, &c. On lui met dans la bouche quelques gouttes d'*eau-de-vie* ou de *rum*; & s'il peut avaler, on lui fait prendre un peu de vin chaud, avec du *sucre* & de la *cannelle*; mêlange qui forme un excellent *cordiale*. On lui applique sur le *creux de l'estomac* une flanelle trempée dans du *vin chaud*, ou dans de l'*eau-de-vie*. On lui met, sous la plante des pieds, des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude.

Dès que le malade est un peu revenu, on lui donne un bon bouillon, ou une soupe, ou du biscuit trempé dans du vin chaud, avec du *sucre* & de la *cannelle*. Pour prévenir le retour de ces *accès*, il faut qu'il prenne souvent, mais en petite quantité, des *aliments* légers & nourrissants, comme de la *panade*, faite au bouillon, au lieu d'être faite à l'eau; des œufs bien frais, légérement cuits; du *chocolat*, des rôties, des *gelées*, &c.

Les *évanouissements*, qui suivent la *saignée* ou le violent effet des *purgatifs*, appartiennent encore à cette classe.

Ceux qui viennent de la *saignée*, sont rarement dangereux, & cessent, pour l'ordinaire, dès qu'on a couché le malade sur son lit. En conséquence, les personnes sujettes à cette espece d'*évanouissement*, doivent, pour les prévenir, être toujours *saignées*, couchées. Cependant, si cet *évanouissement* duroit plus long-temps que de coutume, il faudroit faire flairer au malade un peu de *vinaigre*, & lui en faire avaler avec un peu d'eau.

Lorsque l'*évanouissement* est l'effet d'un *purgatif*, ou d'un *vomitif* trop fort, trop *âcre*, il faut traiter le malade, à tous égards, comme s'il avoit été empoisonné. De-là il faut lui donner beaucoup de *lait*, d'*huile*, d'eau d'*orge*, d'eau chaude, &c., lui administrer des *lavements émollients*, &, après qu'il sera revenu de son *évanouissement*, lui donner des *cordiaux* & des *remedes calmants*.

ARTICLE III.

De l'Evanouissement causé par l'embarras de l'Estomac.

L'*évanouissement* est souvent occasionné par l'*indigestion*, qui vient tantôt de la

trop grande quantité d'*aliments*, tantôt de leur mauvaise qualité.

Lorsque l'*évanouissement* tient à la premiere cause, il faut avoir recours au *vomissement*, qui est le meilleur moyen de s'en débarrasser. En conséquence on le favorisera, en faisant boire au malade plusieurs verres d'une *infusion* légere de fleurs de *camomille*, de *chardon béni*, &c.

Quand l'*évanouissement* procede de la qualité des *aliments*, il faut ranimer le malade, comme lorsque cet *évanouissement* vient de foiblesse : on lui fera respirer des odeurs fortes, &c. Mais le point le plus essentiel, est de lui faire prendre beaucoup de boisson tiede, pour noyer, en quelque façon, les matieres nuisibles, & en émousser l'âcreté, ou plutôt pour les entraîner dans le *bas-ventre*, ou en procurer la sortie par le *vomissement*.

ARTICLE IV.

De l'Evanouissement causé par les Odeurs.

Il y a des *évanouissements* que les *odeurs* désagréables (même agréables, comme celles des *roses*, de la *tubéreuse*, de la *violette*, &c.) occasionnent quelquefois,

sur-tout chez les personnes *nerveuses*. Dans ce cas, il faut mettre le malade en plein air, lui faire respirer des substances *irritantes*, écarter de lui tout ce qui pourroit l'affecter désagréablement; mais, comme nous avons déja parlé des *évanouissements*, qui sont causés par les *affections nerveuses*, nous n'en dirons pas davantage ici. (V. Tome III, page 379.)

ARTICLE V.

Des Evanouissements qui arrivent dans les Maladies.

Il y a des *évanouissements* qui arrivent dans le cours des maladies. Dans le commencement des *fievres putrides*, ils dénotent ordinairement un embarras dans l'*estomac*, ou un amas d'humeurs corrompues, & ils cessent quand il est survenu quelque *évacuation*, soit par haut, soit par bas. Dans le commencement des *fievres malignes*, les *évanouissements* sont un mauvais *symptome*. Dans l'un & l'autre de ces cas, on emploie le *vinaigre* intérieurement & extérieurement comme le meilleur *remede*, pendant le *paroxisme*; & quand il est passé, on donne abondamment le *suc de citron* mêlé avec de l'eau. Les *éva-*

nouiſſements qui ſurviennent dans les maladies, accompagnées de grandes *évacuations*, doivent être traitées comme ceux qui viennent de la foibleſſe, & on doit s'occuper à modérer ces *évacuations*. Lorſque ces *évanouiſſements* arrivent vers la fin d'un violent *accès* d'une *fievre intermittente*, ou à chaque *redoublement* d'une *fievre continue*, il faut ſoutenir les forces du malade avec de petits verres de vin & d'eau.

ARTICLE VI.

De l'Evanouiſſement qui ſuccede à l'Accouchement.

Les femmes délicates & *hyſtériques* ſont fort ſujettes à l'*évanouiſſement* après être accouchées ; mais c'eſt ce qu'on pourroit prévenir ſouvent par des *cordiaux* & par l'entrée d'un air frais dans la chambre. Lorſque cet *évanouiſſement* vient d'un flux trop immodéré, il faut tout employer pour le diminuer. Il eſt important d'obſerver, à cet égard, que l'*évanouiſſement*, chez les femmes en couche, eſt, en général, l'effet de la foibleſſe & de l'épuiſement. Le Dr. ENGLEMAN rapporte une obſervation curieuſe à ce ſujet. Il raconte qu'une

femme ayant été heureusement délivrée, tomba tout-à-coup évanouie, & resta plus d'un quart d'heure sans donner aucun signe de vie. On avoit envoyé chercher un Médecin, aussi-tôt son *évanouissement;* mais sa femme-de-chambre, s'impatientant de ce qu'il ne venoit pas, tenta elle-même de secourir sa maîtresse : elle se coucha sur elle, lui appliqua sa bouche sur la sienne, & lui souffla le plus fort qu'elle put dans la *poitrine.* En très-peu de temps, la femme évanouie se réveille comme d'un profond sommeil; & quand on lui eut donné les secours nécessaires en pareilles cas, elle fut bientôt rétablie. La femme-de-chambre interrogée pour savoir d'où elle avoit appris ce procédé, répondit qu'elle l'avoit vu pratiquer à Altemburg, où les *sages-femmes* l'employoient avec les plus heureux succès sur des enfants.

Nous ne faisons mention de ce fait que pour engager les autres *sages-femmes* à suivre ce louable exemple. Beaucoup d'enfants naissent sans donner aucun signe de vie, & beaucoup d'autres expirent, qu'on pourroit, sans doute, rendre à la lumiere, en employant les moyens convenables. (V. p. 126 & suiv. n. de ce Vol.)

De quelque cause que procedent les *évanouissements*, l'air frais est toujours de la plus grande importance pour le malade. Si on néglige de le procurer, dans ces circonstances, bien des gens tuent leurs amis, en s'efforçant de les sauver. Alarmés de la situation du malade, ils appellent une foule de monde, ou pour le secourir, ou peut-être pour être témoins de sa mort, & la *respiration* de tout ce monde ne manque pas d'épuiser l'air, si cela peut se dire, & d'augmenter le danger. Ce qu'il y a au moins de certain, c'est que cette pratique, très-commune parmi la classe inférieure du Peuple, devient souvent funeste, sur-tout aux personnes délicates, & à ceux qui sont évanouis par pur *épuisement*, ou par la violence d'une maladie. L'air pur étant si important dans ces circonstances, on ne doit pas absolument admettre qui que ce soit dans la chambre de la personne évanouie, que ceux qui sont essentiellement nécessaires pour la secourir, & il faut en tenir toujours les fenêtres ouvertes, de maniere au moins à donner lieu à un courant d'air frais.

Les personnes qui sont sujettes à de fréquents *évanouissements*, ou qui tom-

bent souvent en *foiblesse*, ne doivent rien négliger pour tâcher d'en détruire la cause, parce qu'ils laissent toujours des suites qui nuisent à la *constitution*. Tout *évanouissement* laisse le malade abattu, épuisé : les *secrétions* sont suspendues tout le temps qu'il dure ; les *humeurs* sont disposées à la *stagnation* ; de-là les *coagulations*, les *obstructions* ; & si la *circulation* est totalement interceptée, ou considérablement diminuée, il se forme quelquefois des *polypes* dans le *cœur* ou dans les gros *vaisseaux*. Les seuls *évanouissements* qui ne soient point à craindre, sont ceux qui quelquefois marquent les *crises*, dans les *fievres* ; cependant on doit chercher à les faire passer le plutôt possible.

§. II.

De l'Ivresse.

Les effets de l'*ivresse* sont souvent funestes. Il n'y a pas de *poison* qui tue plus certainement, que les *esprits ardents* pris à trop forte dose. Quelquefois en détruisant l'action des *nerfs*, ils tuent sur le champ ; mais, en général, leurs effets sont plus lents, & ressemblent, à beaucoup d'égards, à ceux de

l'*opium*. Cependant plusieurs autres especes de *liqueurs enivrantes* peuvent devenir aussi funestes que les *esprits ardents*, quand on en prend avec trop d'excès. Mais, pour l'ordinaire, on les rejette par le *vomissement*, qu'on doit toujours solliciter quand l'*estomac* est surchargé de *liqueurs* quelconques.

Cependant la plupart des malheureux qui meurent d'*ivresse*, périssent plutôt faute d'être en état de se conduire, que par la qualité meurtriere de ces boissons. En effet, incapables de se soutenir, ils tombent, & se trouvent souvent dans une posture forcée qui arrête la *circulation* ou la *respiration*, & souvent ils restent, dans cette situation, jusqu'à ce qu'ils meurent. Un homme ivre ne doit jamais être abandonné, à lui-même, que ses habits n'aient été desserrés, & qu'il ne soit dans la position la plus favorable, pour que les *fonctions vitales* puissent continuer, & que l'*estomac* puisse rendre facilement ce qui le surcharge. La position la plus favorable qu'un homme ivre doive avoir pour vomir, est de le poser sur le ventre. Quand il dort, on peut le tourner un peu sur le côté, en lui élevant un peu la tête. On aura une particuliere

attention à ce qu'il n'ait pas le cou plié ou tordu, & serré par quelque partie de son vêtement.

La soif excessive que produit la boisson des *liqueurs fortes*, engage souvent les gens à l'appaiser par des boissons très-contraires. J'ai vu des exemples funestes de gens morts uniquement pour avoir bu du *lait* en grande quantité, après une débauche de *vin* ou de *punch aigre*. Ces liqueurs *acides*, aidées par la chaleur de l'*estomac*, avoient caillé le *lait*, de maniere à l'empêcher absolument d'être digéré. La boisson la plus convenable, après une débauche, est de l'eau, dans laquelle on met une croute de pain rôti, du *thé*, des *infusions* de *menthe*, de *sauge*, de l'eau d'*orge*, &c. Si la personne ivre se sent des envies de *vomir*, on peut lui donner une légere *infusion* de *fleurs de camomille*, ou de l'eau chaude & de l'*huile*. Mais dans ce cas, on excite, en général, le *vomissement* facilement, en chatouillant seulement le gosier avec le doigt ou avec une plume.

Au lieu d'entrer dans le détail de tous les différents *symptomes* de l'*ivresse* qui annoncent du danger, & de proposer un plan général de traitement pour ceux

qui sont dans ce fâcheux état, je vais rapporter en abrégé l'histoire d'une *ivresse*, que j'ai eu occasion de voir derniérement, qui étoit accompagnée de la plupart des *symptomes* les plus à craindre, & contre laquelle le traitement que j'ai employé a réussi.

Un jeune homme de quinze ans, ou environ, fut porté, par une récompense, à boire dix verres de forte *eau-de-vie* : il tomba aussi-tôt après dans un profond sommeil, dans lequel il resta près de douze heures, jusqu'à ce qu'enfin la maniere difficile dont il respiroit, le froid des extrémités & d'autres *symptomes* menaçants, ayant alarmé ses amis, les engagerent à m'envoyer chercher. Je le trouvai encore dormant : son aspect étoit effrayant, & sa peau étoit couverte d'une sueur froide. Les seuls signes de vie qui lui restoient, étoient une *respiration* profonde & laborieuse, & des mouvements *convulsifs* ou une agitation des *intestins*.

J'essayai, en vain, de l'éveiller, en le pinçant, en le secouant, en lui présentant sous le nez des substances *volatiles* & *irritantes*. On lui tira du bras quelques onces de sang, on lui coula dans la bouche de l'eau & du *vinaigre* ;

mais,

mais, comme il ne pouvoit pas avaler, il n'en passa que très-peu dans l'*estomac*. Rien ne réussissoit, & le danger paroissoit aller en augmentant ; je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude, & quelque temps après, on lui donna un *lavement irritant* : ce *lavement* lui fit rendre une *selle*, & ce fut le premier *remede* qui le soulagea. On le réitéra avec le même succès, & on doit le regarder comme la premiere cause de son rétablissement. Il commença alors à donner quelques signes de vie ; il but ce qu'on lui présentoit, & recouvra peu à peu ses sens. Cependant il continua pendant plusieurs jours à avoir de la foiblesse, & le *pouls fiévreux*. Il se plaignoit sur-tout d'avoir les *intestins* douloureux ; mais ce sentiment de douleur s'en alla peu à peu, au moyen d'une *diete* légere & de boissons *rafraîchissantes* & *mucilagineuses*. On n'auroit vraisemblablement point appellé de secours, & ce jeune homme seroit mort faute d'en avoir, si on n'avoit été frappé quelques jours auparavant du malheur d'un de ses voisins, auquel on avoit conseillé de boire une bouteille entiere d'*eau-de-vie*, pour se délivrer d'une *fievre intermittente*, & qui périt au milieu d'accidents exacte-

ment ſemblables à ceux que nous venons de rapporter.

§. III.

De la Suffocation, de l'Etouffement & de l'Etranglement.

ARTICLE PREMIER.

De la Suffocation & de l'Etouffement.

Ces accidents procedent quelquefois, ou d'un *engorgement* des *poumons*, occaſionné par une humeur *viſqueuſe*, ou de l'état *ſpaſmodique* des *nerfs* de ce *viſcère*. Les perſonnes qui vivent d'*aliments* groſſiers, & qui ont beaucoup de ſang, ſont fort expoſées à la *ſuffocation* qui dépend de la premiere cauſe. On doit auſſi-tôt les *ſaigner*, leur donner un *lavement émollient*, & leur faire prendre, très-ſouvent, un verre de boiſſon *délayante*, dans laquelle on a fait diſſoudre un peu de *nitre*. Il faut encore leur faire reſpirer la vapeur de *vinaigre* chaud, & leur expoſer la tête à cette vapeur, pour qu'elle puiſſe entrer dans leurs *poumons*.

Les perſonnes *nerveuſes* & *aſthmatiques*, ſont ſujettes aux *affections ſpaſmodiques* des *poumons*. Dans ce cas, il

faut plonger les jambes du malade dans de l'eau chaude, & l'exposer à la vapeur du *vinaigre*, comme nous venons de le conseiller plus haut. Il faut en même-temps lui faire prendre des boissons *délayantes*, auxquelles on peut ajouter, selon l'occasion, de l'*élixir parégorique* à la dose d'une cuiller à café par tasse de *tisane*. On leur fait respirer la fumée de papier, de *plumes*, de *cuir* brûlés, & on les transporte à l'air libre.

Les enfants sont exposés à être étouffés par la négligence, l'inattention des nourrices. Lorsqu'un enfant est dans son lit, il faut toujours qu'il soit placé de maniere à ne pouvoir point glisser sous ses couvertures, & jamais il ne doit avoir le visage couvert. La plus petite attention à ces deux préceptes, tout simples qu'ils sont, sauveroit la vie à un grand nombre d'enfants, & empêcheroit que d'autres ne restassent foibles & maladifs pendant toute leur vie, par la maniere dont leurs *poumons* sont affectés, lorsqu'on n'y fait pas d'attention.

Au lieu de nous occuper à donner un plan de traitement pour rappeller à la vie les enfants suffoqués ou étouffés, comme disent les nourrices, nous allons donner l'observation de M. Janin, de

l'Académie de Chirurgie de Paris; les moyens qu'il a employés ayant été couronnés par le succès, & cette observation contenant presque tous les cas, &, par conséquent, tous les *remedes*, dont on peut avoir besoin dans ces circonstances.

Une nourrice ayant eu le malheur d'étouffer un enfant, on appella M. JANIN : il trouva cet enfant sans aucun signe de vie; point de *pulsation* dans les *arteres*, point de *respiration;* le visage livide, les yeux ouverts, gonflés & ternes; le nez plein de *mucus*, la bouche ouverte; en un mot l'enfant étoit presque froid : il ordonna à quelqu'un de faire chauffer des linges & des cendres. Pendant qu'on exécutoit ses ordres, il fit désemmaillotter l'enfant, & le plaça dans un lit chaud sur le côté droit : alors il le frotta par tout le corps avec des linges très-fins, pour ne pas écorcher sa peau délicate. Aussi-tôt que les cendres eurent le dégré de chaleur convenable, M. JANIN lui en fit un lit, & l'en couvrit, excepté le visage : il le plaça sur le côté gauche, & étendit par-dessus le tout une couverture : il lui présentoit, de temps en temps, sous le nez, un flacon d'*eau de luce*, qu'il

avoit ſur lui ; d'autres fois il lui ſouffloit du *tabac* dans les narines ; enſuite il lui ſouffla de l'air dans la bouche, en lui ſerrant fortement le nez. On ranima de cette maniere la chaleur animale graduellement ; les *pulſations* de l'*artere temporale* ſe firent bientôt ſentir ; la *reſpiration* devint plus libre & plus fréquente, & les yeux s'ouvroient & ſe fermoient alternativement.

Enfin l'enfant fit quelques cris qui ſemblerent demander le tetton ; on le lui préſenta, & l'ayant ſaiſi avec avidité, il tetta comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Quoique les *pulſations* des *arteres* paruſſent très-bien rétablies, & qu'il fît un temps aſſez chaud, M. Janin fut d'avis de le laiſſer encore trois quarts d'heure de plus dans les cendres : on l'en retira, enſuite on le nettoya & on l'habilla à l'ordinaire; & étant tombé dans un doux ſommeil, il continua à ſe porter parfaitement bien. (V. §. III du Chapitre précédent, & les notes qui l'accompagnent, p. 309 de ce Vol.)

Article II.

De l'Etranglement.

M. Janin rapporte encore l'obſer-

vation d'un jeune homme qui s'étoit pendu de désespoir, & à qui il administra ces mêmes secours, avec autant de succès qu'à l'enfant dont il vient d'être parlé.

M. GLOVER, Chirurgien de l'Officialité de Londres, fait mention d'un homme qui fut rappellé à la vie vingt-neuf minutes après avoir été pendu, & qui a joui ensuite, pendant beaucoup d'années, de la meilleure santé.

Les moyens qu'on employa pour rendre la vie à cet homme, furent de lui ouvrir l'*artere temporale* & la *jugulaire externe*, de lui faire des *frictions* sur le dos, de lui donner des *lavements* de fumée de *tabac*, par le moyen des pipes, & de lui frotter fortement les jambes & les bras. On continua tous ces secours pendant quatre heures; alors on lui fit une *incision* dans la *trachée artere*, ou l'opération, qu'on appelle *bronchotomie*, & on souffla fortement de l'air dans ses *poumons*, par le moyen d'une canule. Vingt minutes après cette opération, le sang commença à couler de l'*artere* sur son visage, & le *pouls*, qui, jusques-là, avoit été insensible, commença à se faire sentir au poignet. On continua toujours les *frictions*, le *pouls*

devint de plus en plus *fréquent*, & après qu'on lui eut irrité le nez & la bouche avec l'*esprit de sel ammoniac*, il ouvrit les yeux. Alors on lui donna des *cordiaux*. Enfin, au bout de deux jours, il étoit tellement rétabli, qu'il fut en état de faire huit mille à pied.

Nous nous contenterons de cet exemple, pour faire voir ce qu'on peut faire pour rappeller à la vie les malheureux qui se sont étranglés ou pendus eux-mêmes, dans l'intention de se défaire.

§. IV.

Des Personnes qui expirent dans les Convulsions. Des Morts subites, &c.

ARTICLE PREMIER.

Des Personnes qui expirent dans les Convulsions.

Les *convulsions* sont souvent le terme des *maladies aiguës*, ou *chroniques*. Dans ce cas, il ne reste que très-peu d'espérance de sauver le malade, qui expire ordinairement dans l'*accès*. Mais lorsqu'une personne, qui paroît jouir d'une parfaite santé, est tout-à-coup saisie de *convulsions*, de maniere à avoir toutes les apparences de la mort, tout espoir

n'eſt pas perdu ; on doit toujours tenter de le rappeller à la vie. Les enfants ſont très-ſujets aux *convulſions :* ſouvent ils périſſent ſubitement dans la *dentition*, par un ou pluſieurs *accès convulſifs*. Nous avons beaucoup d'exemples, très-bien conſtatés, d'enfants qui ont été rappellés à la vie, quoique, ſelon toutes les apparences, ils avoient expiré dans les *convulſions ;* mais nous ne rapporterons que le ſuivant, qu'a publié le Docteur JOHNSON, dans ſon petit *Traité ſur la poſſibilité de rappeller à la vie, des perſonnes viſiblement mortes, ou qui ont toutes les apparences de la mort.*

Dans la Paroiſſe de Saint-Clément, de la Ville de Colcheſter, un enfant de ſix mois qui venoit de tetter, & qui étoit encore ſur les genoux de ſa mere, fut attaqué ſubitement d'une forte *convulſion*, qui dura ſi long-temps, & qui ſuſpendit tellement la *circulation* & le mouvement de toutes les parties du corps, du *poumon* & du *pouls*, qu'il fut regardé comme abſolument mort ; en conſéquence, on le déshabilla, on l'expoſa, & on commanda la ſonnerie des morts & la biere. Mais une Dame du voiſinage, qui aimoit paſſionnément cet enfant, ſurpriſe d'entendre dire qu'il

étoit mort subitement, accourut à la maison : l'ayant bien examiné, elle trouva qu'il n'étoit point froid, que ses jointures étoient flexibles, & elle s'imagina qu'une glace qu'elle avoit présentée à la bouche & au nez de cet enfant, avoit été ternie par sa *respiration*. Aussi-tôt elle le prend sur ses genoux, s'assit devant le feu, le frotte & l'agite légérement. En un quart d'heure, elle sent son cœur qui commence à battre, mais fort imperceptiblement : elle lui met alors un peu de *lait* de la mere dans la bouche ; &, continuant à lui frotter la paume des mains & la plante des pieds, elle s'apperçoit qu'il commence à remuer, & que le *lait* est avalé. Enfin au bout d'un autre quart d'heure, elle eut la satisfaction de rendre à la mere désolée son enfant parfaitement rétabli, avide de saisir le tetton, & aussi en état de tetter qu'auparavant. Cet enfant vint bien, n'eut plus de *convulsions*, est devenu grand, & est actuellement vivant.

Ces secours, que tout le monde peut certainement administrer avec facilité, suffisent pour rappeller à la vie un enfant mort, au moins selon toutes les apparences, & qui le deviendroit réellement, suivant toute probabilité, si l'on

ne faisoit pas usage de ces moyens qui sont si simples. Cependant, dans le cas où ils ne réussiroient pas, on peut encore en employer d'autres, comme de frotter tout le corps avec des *liqueurs spiritueuses fortes*; de le couvrir de cendres chaudes ou de *sel*; de lui souffler de l'air dans les *poumons*; de lui donner des *lavements stimulants*, ou de *fumée de tabac*, &c.

Pour un enfant mort-né, ou qui expire aussi-tôt après sa naissance, on emploie les mêmes moyens pour le ressusciter, que s'il étoit expiré dans des *convulsions*. (V. n. p. 127 & suiv. de ce Vol.)

Ces secours peuvent même être également utiles aux adultes, ayant toujours attention à l'âge & aux autres circonstances, dans lesquelles se trouve le malade.

Les exemples précédents & les observations, dont ils sont accompagnés, prouvent incontestablement quels succès les personnes même, qui n'ont aucune connoissance en Médecine, peuvent cependant avoir en rappellant à la vie, ceux qui sont morts subitement, par quelqu'accident, & même par quelque maladie. Nous pourrions multiplier ces faits, s'il étoit nécessaire; mais nous espérons que ceux que nous avons rap-

portés, suffiront pour fixer l'attention du public, pour porter l'humanité & la bienfaisance à concourir, de tous leurs efforts, à la conservation de leurs semblables.

La Société établie à Amsterdam, en 1767, pour rappeller à la vie les *noyés*, a eu la satisfaction de sauver plus de cent cinquante personnes, dans l'espace de quatre ans, par le moyen des secours qu'elle a indiqués, & qui, pour la plupart, ce qui mérite d'être remarqué, ont été administrés par des paysans, ou par le peuple, absolument ignorant de la Médecine.

Mais ces moyens employés avec tant de succès, pour rappeller les *noyés* à la vie, réussiront également bien dans nombre de cas, où les puissances *vitales* paroissent, dans la réalité, seulement suspendues, &, par conséquent, capables de renouveller toutes leurs *fonctions*, quand on les remet en mouvement. On frémit quand on réfléchit que, faute de ces attentions, on a enterré nombre de personnes, chez lesquelles on auroit pu ranimer les sources de la vie.

ARTICLE II.

Des Morts subites.

Les morts subites dans lesquelles on a le plus à espérer de secours, sont celles qui surviennent après une *apoplexie*, une *affection hystérique*, une *syncope*, ou telle autre maladie de ce genre, où les causes de mort ne sont pas apparentes, & où les personnes tombent & expirent dans l'instant : & les différents accidents dans lesquels on peut tenter ces mêmes secours avec avantage, sont les *suffocations* produites par les vapeurs *sulphureuses* des mines de charbon, & des mines en général, par l'air empoisonné des puits & des souterreins fermés depuis long-temps, par les *exhalaisons* qui s'élevent des *liqueurs* en *fermentation*, comme d'une cuve de *vin*, de *biere*, & par les vapeurs du *charbon* allumé, des *acides minéraux*, *sulphureux*, *arsénicaux*, &c. (V. §. III du Chapitre précédent, p. 309 de ce Volume.)

Les *personnes noyées*, étranglées, ou qui meurent subitement, après avoir reçu des coups, après être tombées, après avoir souffert la faim, après avoir été exposées à un froid excessif, &c.,

ſont encore dans le cas d'être rappellées à la vie par ces mêmes moyens. Peut-être que ceux qui paroiſſent avoir été tués de la foudre, ou par une agitation, cauſée par un mouvement de l'ame, comme celui de la peur, de la joie, de la ſurpriſe, &c., pourroient être également reſſuſcités, par des moyens convenables, comme de leur ſouffler fortement de l'air dans les *poumons*, &c.

Les ſecours néceſſaires pour rappeller à la vie les perſonnes mortes ſubitement, ſont à peu près les mêmes dans tous les cas; ils peuvent être adminiſtrés par tous ceux qui ſont préſents à l'accident, & ils ne demandent, ni grands frais, ni grande connoiſſance. Le point eſſentiel eſt de rétablir la chaleur *vitale*, (Voyez p. 295, n. 1 de ce Volume) & le mouvement, ce à quoi on parvient, en général, par le moyen du feu, des *frictions*, de la *ſaignée*, de l'*air* introduit dans les *poumons*, de *lavements*, de *liqueurs cordiales*, &c. (1) Ces ſecours doi-

(1) Nous devons à M. Sage, célebre Chymiſte, de l'Académie Royale des Sciences, l'application, dans la plupart des cas énoncés ci-deſſus, de l'*alkali volatil-fluor*. (V. ce mot à l'errata & aux additions de la Table, T. V.) Cette liqueur, connue de tous les Praticiens pour un ſtimulant, indiqué dans les *aſphyxies*, avoit beſoin des tra-

vent être variés selon les circonstances, comme on l'imagine bien; mais l'état

---

vaux de ce Savant, pour être mise à sa véritable place, en la désignant comme le *remede* essentiel contre ces accidents, qui exposent tous les jours, ceux qui en sont les victimes, à passer d'une mort apparente, à une mort réelle. C'est ce qu'il a fait dans un petit Ouvrage, intitulé: *Expériences propres à faire connoître que l'alkali volatil-fluor est le remede le plus efficace dans les asphyxies, avec des remarques sur les effets avantageux qu'il produit dans la morsure de la vipere, dans la brûlure, la rage, l'apoplexie*, &c.

Dans cet Ouvrage, imprimé par ordre du Gouvernement, & répandu dans la Capitale & dans les Provinces, par les soins de M. LE NOIR, Lieutenant-Général de Police, pour qui le bien public est la premiere occupation, l'Auteur commence par prouver que la plupart des *asphyxies* ont pour principe un *miasme acide*: & une suite d'expériences, faites, avec la sagacité qui caractérise cet excellent Artiste, sur les effets des vapeurs meurtrieres des liqueurs en *fermentation*, sur ceux des vapeurs du charbon, sur ceux des émanations *méphitiques* de certaines fosses d'aisance, &c., ne doivent plus laisser de doute à cet égard. (V. ci-devant, n. 1, p. 310 de ce Vol.) Mais s'il en conclut, comme il devoit faire, que l'*alkali volatil-fluor*, loin d'être regardé comme accessoire, ou comme un stimulant, dans le traitement usité en pareil cas, doit, au contraire, être employé de préférence à tout autre *remede*, il a l'attention de prévenir, que, loin de représenter l'*alkali volatil-fluor* comme un *remede* universel, il dit & il répete qu'il n'y a que les affections & les maladies causées par un *acide*, auxquelles cet *alkali* puisse convenir; encore faut-il en faire usage très-promptement, si l'on veut qu'il produise des effets marqués. » Je dis plus,

du malade & le ſimple bon ſens, ſuffiront pour ſuggérer la méthode qu'il fau-

» ajoute-t-il, ce même *alkali*, ſalubre, dans » bien des cas, peut devenir nuiſible, ſi l'on s'en » ſert mal-à-propos, lorſqu'il y a, par exemple, » des miaſmes *putrides*, dans les lieux qu'on ha- » bite, ou que l'*économie animale* tend à l'*alka-* » *leſcence*, au *ſcorbut*, &c. »

M. SAGE entre enſuite en matiere. Après avoir expoſé les expériences qu'il a faites ſur les animaux, il vient à celles qu'il a faites ſur les hommes. Il établit d'abord, que l'*alkali volatil-fluor* eſt le *ſpécifique* contre les vapeurs ſuffoquantes des *acides minéraux*, auxquelles ſont expoſés les *Chymiſtes* dans leurs opérations. Il dit, que quand les accidents ſont légers, il ſuffit de ſe préſenter à l'air libre, & de reſpirer de cet *alkali;* mais lorſqu'ils ſont graves, & qu'ils ſont accompagnés de *ſyncope*, il faut en donner quelques gouttes dans une, ou deux cuillerées d'eau.

L'Auteur conſeille de répandre de cet *alkali* dans les mines, pour neutraliſer les vapeurs qui corrompent l'air de ces lieux, & forcent les Mineurs de les quitter, ou de périr : il y auroit, dit-il, de l'humanité à donner à chaque Mineur un flacon de cet *alkali.*

Dans les Salles d'aſſemblées, de Spectacles, &c., où l'air eſt ſi promptement corrompu par les vapeurs *méphitiques* que produiſent les corps enflammés & les *poumons* dans l'*expiration*, s'il arrivoit, dit M. SAGE, que quelqu'un tombât en *ſyncope*, il faudroit oppoſer l'*alkali volatil* à l'action de l'*acide méphitique*; & on le rappelleroit beaucoup plus aiſément à la vie, en lui faiſant reſpirer de cet *alkali*, qu'en lui préſentant du *vinaigre :* car la *ſyncope* n'eſt qu'un commencement d'*aſphyxie;* état dans lequel tout *acide* eſt plus nuiſible qu'avantageux.

Lorſqu'on ouvre les foſſes d'aiſance, il en ſort

dra suivre. Nous recommandons, surtout, la persévérance; car bien que les

---

souvent des vapeurs qui suffoquent les Vuidangeurs : ils tombent dans l'*asphyxie*, & ils n'en reviennent qu'après avoir été exposés à l'air libre, & après qu'on leur a fait prendre de l'*eau-de-vie*; mais l'*alkali volatil* seroit plus efficace en pareil cas.

L'*alkali volatil-fluor* est encore le *remede* dans l'*asphyxie*, occasionnée par la vapeur du charbon; *remede* préférable aux *acides*, qui ont presque toujours accéléré la mort des animaux sur lesquels M. SAGE a fait ses expériences. « J'ai été assez » heureux, ajoute-t-il, pour rappeller à la vie un » homme suffoqué par la vapeur du charbon, en » introduisant dans ses narines une meche de papier imbibé d'*alkali volatil-fluor*, & en lui faisant tomber dans la bouche quelques gouttes » du même *alkali*. Quoique je n'aie point eu recours aux aspersions, je pense néanmoins qu'on » ne doit point négliger de les employer, si l'*alkali volatil* ne restitue point sur le champ le » mouvement à la personne suffoquée. » (Voyez ci-devant, p. 309 & suiv. de ce Vol.) Pour corriger l'air des lieux infectés par les vapeurs du charbon, il suffit d'y répandre de l'*alkali volatil-fluor*, jusqu'à ce qu'on puisse y tenir une bougie allumée; alors on peut y entrer sans craindre le moindre accident.

Les causes de l'*asphyxie* des *noyés* étant de même nature que les vapeurs des *liqueurs en fermentation*, du charbon, &c., M. SAGE ne craint point d'avancer que, loin de regarder l'*alkali volatil* comme un accessoire dans le traitement des *noyés*, il doit être employé comme le premier & le principal *remede*; & pour preuve, il rapporte l'observation suivante. « Le 20 Juillet » 1777, un homme ivre, ayant apperçu des per- » sonnes en *scaphandre*, (V. ce mot à l'errata &

circonstances paroissent décourageantes, il ne faut pas se désespérer. On ne doit

---

» aux additions à la Table,) dans la Seine, au-dessus de l'Hôpital, crut pouvoir, à leur imitation, entrer & marcher dans l'eau, soit qu'il s'imaginât que l'eau n'étoit pas profonde en cet endroit, ou qu'il crût savoir assez bien nager pour s'en tirer. Quoi qu'il en soit, ôter ses habits & se mettre à l'eau, fut l'affaire d'un instant : on eut beau lui crier de prendre garde à lui, il n'en tint compte, & s'applaudissoit de ses succès tant qu'il eut pied : mais bientôt le courant l'entraînant, il disparut. Ce ne fut que quelques minutes après qu'on vit ses pieds à la surface de l'eau, & il disparut de nouveau. Il y avoit plus de vingt minutes qu'il étoit submergé, quand un Batelier le tira de l'eau, sans mouvement, sans *pouls*, les yeux ouverts & immobiles. Une des personnes qui nageoient à l'aide du *scaphandre*, se rendit au batelet, introduisit de l'*alkali volatil* dans les narines du *noyé*, & lui en versa quatre, ou cinq gouttes dans la bouche. Aussi-tôt cet homme fit une grande expiration, rejetta une eau écumeuse, & dit en se redressant : *Je me porte bien.* Le Batelier le voyant debout, dit : *J'aurois bien dû le porter au Corps-de-Garde, tandis qu'il étoit noyé, j'aurois gagné un louis.* L'autre ayant repris ses habits, crut, à ces mots, qu'on vouloit le faire mettre en prison : il eut bientôt sauté du batelet à terre, & prit la fuite en courant. „ On voit d'ailleurs une observation pareille faite en Angleterre par M. Midfort, Chirurgien de Londres, & insérée dans la quatrieme Partie des *Détails sur les noyés*, &c., publiés par M. Pia en 1775.

M. Sage a voulu éprouver s'il étoit possible de rappeller les *noyés* par le moyen de l'*alkali volatil-fluor* seul : il a fait ses expériences sur des

jamais abandonner le malade, tant qu'il reste la moindre lueur d'espérance. Tou-

---

lapins, & a réussi. Il en conclut qu'on devroit commencer le traitement des *noyés*, par leur mettre de cet *alkali* dans les narines, à l'aide de deux meches de papier, & par leur introduire dans la bouche douze, ou quinze gouttes de ce même *alkali* dans de l'eau. Si la connoissance & le *pouls* ne revenoient pas à cette premiere tentative, il faudroit la réitérer, & passer ensuite aux moyens indiqués ci-dessus, n. 1, p. 303 & suiv. de ce Vol.

Quoiqu'il ne s'agisse que des *morts subites*, dans l'article de M. BUCHAN, qui a donné lieu à cette note, cependant nous allons suivre M. SAGE dans les maladies sur lesquelles il a fait ses expériences, parce que son Ouvrage ne paroît que depuis quelques mois. Nous prions le Lecteur de vouloir bien joindre ce qu'il va lire sur la *piquure des insectes*, la *brûlure*, la *rage* & l'*apoplexie*, à ce que nous en avons déja dit dans les Volumes précédents, & pag. 276 de celui-ci.

Nous avons annoncé, T. III, n. 1, p. 516, que l'*alkali volatil* est le remede contre le venin de la *vipere*; & nous avons rapporté l'observation de l'illustre & savant BERNARD DE JUSSIEU, M. SAGE s'appuie de la même autorité, & il prescrit le même *alkali* contre la *piquure* des abeilles, des guêpes, des cousins, des fourmis, &c. Il suffit, dans ces derniers cas, d'en appliquer aussitôt sur la partie piquée, & d'en respirer la vapeur, si on a été exposé aux émanations de l'*acide volatil* des fourmis : on doit même en prendre dix, ou douze gouttes dans un verre d'eau, si l'on ressentoit du mal à la tête, immédiatement après s'être exposé à la vapeur d'une fourmiliere.

L'Auteur passe ensuite à la *brûlure* : il prescrit, d'après des expériences faites sur lui-même, d'ap-

tes les fois qu'on est assuré de ne faire que du bien, & point de mal, il ne faut jamais ménager sa peine.

---

pliquer simplement sur la *brûlure*, qui n'est point accompagnée de cloches, des compresses d'*alkali volatil-fluor* fort, qui emporte sur le champ la douleur; & huit, ou dix minutes après, il ne reste pas ordinairement le moindre vestige de *brûlure*. Lorsque la *brûlure* est accompagnée de cloches, il faut commencer par les crever, & appliquer ensuite des compresses d'eau, mêlée d'*alkali*, dans la proportion de deux gros de ce dernier sur une chopine d'eau : on renouvelle trois fois par jour ces compresses; & en très-peu de temps la *cicatrice* est faite.

Quant à la *rage*, il observe que, parmi les différents traitements usités contre cette terrible maladie, ceux qui ont le mieux réussi, sont ceux dans lesquels on a fait entrer de l'*alkali volatil-fluor*. Il cite, à cet effet, MM. Tissot & de Lassone, & rapporte ce que nous en avons extrait, T. III, n. 1, p. 510 & suiv. Mais il ajoute deux observations intéressantes, que voici :

,, Une jeune femme ayant été mordue à la main ,, par un petit chien, le Médecin des chiens dé- ,, clara l'animal enragé, & eut l'imprudence de ,, le tuer devant cette femme; la crainte & le ,, désespoir s'emparerent d'elle. M. Belleteste, ,, Médecin, qui avoit été appellé, approuva l'em- ,, ploi de l'*alkali volatil-fluor*, appliqué en com- ,, presses sur les morsures, & l'usage intérieur de ,, ce même *alkali*, à la dose de huit, ou dix gout- ,, tes dans un verre d'eau, de trois en trois heu- ,, res dans la premiere journée : on entretenoit la ,, compresse humide, avec de l'eau mêlée d'un ,, sixieme d'*alkali volatil*; on réduisit l'usage de ,, cet *alkali* à une prise le matin & à une autre ,, le soir, durant les trois jours suivants; au bout ,, desquels les *plaies* paroissant cicatrisées, on le

Il feroit bien à defirer qu'on formât en Angleterre, un Etabliffement fem-

---

„ difcontinua. La jeune femme ne s'eft point „ reffentie depuis de cette morfure. „

„ Une autre femme d'un certain âge, ayant été „ mordue par un chat enragé, la *plaie* fe referma : cette femme n'en parut point affectée. „ Mais au bout de trois femaines, la morfure „ fe rouvrit, gonfla & noircit; il en fortoit une „ *fanie* rouffeâtre & fétide. Cette femme avoit „ d'ailleurs tous les *fymptomes* de la *rage*; tels „ que des mouvements *convulfifs*, accompagnés „ de furfauts dans fon fommeil, de l'écume blanche aux levres, &c.

„ Je confeillai de mettre fur la *plaie* une compreffe d'*alkali volatil-fluor* : on l'entretint humide, pendant vingt-quatre heures, avec d'autres compreffes imbibées d'eau, mêlée d'un „ fixieme de cet *alkali*; on lui fit prendre auffi „ douze gouttes de ce même *alkali* dans un demi-verre d'eau, de deux heures en deux heures.

„ Le lendemain la *plaie* n'étoit plus noire, & „ le gonflement avoit beaucoup diminué : on continua encore durant vingt-quatre heures l'ufage de l'*alkali volatil*, tant en compreffes qu'en „ boiffon. Ces deux jours étant écoulés, les *convulfions* cefferent, le fommeil fe rétablit & ne „ fut plus agité. La *plaie* fe trouvant prefque „ cicatrifée, on fe contenta de mettre un linge „ deffus : la femme reprit fon *régime* ordinaire; „ & vécut encore deux années, fans s'être reffentie depuis de cet accident. „

L'Auteur termine fon Ouvrage par l'*apoplexie*. Les *fymptomes* gradués qu'éprouvent les animaux expofés aux vapeurs *méphitiques* des liqueurs en *fermentation*, lui ayant paru femblables à ceux des *apoplectiques*, & ayant guéri ces animaux en leur faifant refpirer de l'*alkali volatil-fluor*; il en a conclu que cet *alkali*, pris intérieurement dans

blable à celui d'Amsterdam, & qu'on donnât une récompense à quiconque au-

---

le commencement de l'*apoplexie*, devoit en arrêter les progrès, & en empêcher les suites. En effet, il a éprouvé que, donné dans ce cas, la connoissance, la parole & le mouvement reviennent presqu'aussi-tôt, & qu'on reprend son premier état de vigueur.

,, J'ai été témoin, dit M. Sage, de ce que ,, je vais rapporter. Le nommé *Jacques*, âgé de 60 ,, ans, gros & sanguin, premier garçon du Jar- ,, din-Royal des Plantes, étant tombé en *apoplexie*, ,, & n'ayant presque plus de mouvement, on com- ,, mença par lui faire sentir de l'*alkali volatil*, ,, & on lui en fit prendre vingt-cinq gouttes dans ,, un demi-verre d'eau; le *pouls* se ranima & les ,, yeux s'ouvrirent. Quatre minutes après on lui ,, donna une seconde dose d'*alkali volatil :* la con- ,, noissance & la parole lui revinrent, la con- ,, traction des *muscles* de la bouche disparut : on ,, continua à lui donner, pendant la nuit, cinq, ,, ou six gouttes d'*alkali volatil* dans un demi- ,, verre d'eau, de deux en deux heures, & il fut ,, debout le lendemain. Quoique cet homme ne ,, se ressentît plus alors de son accident, on lui ,, fit prendre encore dans la journée, mais de ,, quatre heures en quatre heures, trois, ou qua- ,, tre gouttes d'*alkali volatil* dans un verre d'eau : ,, il fut en état le troisieme jour d'aller travail- ,, ler au Jardin. ,,

,, Voici un fait de la même importance.

,, Un Terrassier, grand & vigoureux, âgé d'en- ,, viron 34 ans, travaillant au Jardin du Roi, ,, une après-midi du mois de Juillet, tomba dans ,, une espece d'*asphyxie*. Ses compagnons le cru- ,, rent mort : on alla chercher M. *Thouin*, Jar- ,, dinier du Roi, qui, après avoir vu ce mal- ,, heureux, vint me dire qu'il y avoit dans le ,, Jardin un Ouvrier qui venoit de mourir subi-

roit rappellé à la vie une personne morte en apparence (1). Les hommes sont beau-

„ tement. M'étant transporté au lieu où il étoit, „ je le trouvai sans mouvement, sans *pouls* & „ sans sentiment : il y avoit plus d'un quart-„ d'heure qu'il étoit dans cet état, & je le crus „ mort. Mais ne voulant point avoir à me re-„ procher d'avoir négligé les moyens de le rap-„ peller à la vie, je lui mis de l'*alkali volatil* „ dans les narines; & après lui avoir fait desser-„ rer les dents avec un ciseau, je lui en versai „ dans la bouche quarante gouttes, étendues de „ quatre parties d'eau. Quelques secondes après il „ ouvrit les yeux, & son *pouls* donna quelques „ pulsations. Mais au bout d'une minute, ses „ yeux s'étant refermés, & le *pouls* ayant cessé „ de battre, je lui remis de l'*alkali volatil* dans „ le nez, & lui en fis avaler une seconde dose : „ alors le malade revint parfaitement à lui, vo-„ mit de l'eau, & se leva au bout d'un quart-„ d'heure pour aller reprendre son ouvrage. „

(1) Les desirs de M. BUCHAN doivent être satisfaits. En 1774, il s'est formé en Angleterre une Société en faveur des personnes noyées, ou frappées de mort apparente subite, par tout autre accident.

On peut en voir le plan dans la troisieme partie du *Détail des succès*, &c., par M. PIA. Les Auteurs de cette Société s'expriment ainsi dans le préambule de ce plan. „ Il y a lieu de croire „ que cette Société s'accroîtra bientôt de tous „ ceux dont le cœur sensible s'intéresse aux in-„ fortunés, & multipliera les encouragements „ & les secours, pour rappeller à la vie des su-„ jets qui ont été très-près de la perdre, ou par „ maladie, comme dans la *phrénésie*, les *fievres* „ avec *délire*; ou par les accidents imprévus aux-„ quels chaque homme, & le pauvre sur-tout, „ est exposé; ou par des suicides que des sensa-

coup, sans doute, pour la gloire; mais ils en font encore plus pour l'argent.

Cependant quand même on n'attacheroit aucune récompense à ces actes de bienfaisance, le sentiment délicieux que doit gouter un honnête homme, quand il réfléchit qu'il a été assez heureux pour empêcher qu'on ne précipite dans la tombe, avant le terme fatal, un de ses semblables, est, par lui-même, une récompense assez puissante.

„ tions extrêmes font entreprendre, même à des „ gens honnêtes, chers ou nécessaires à leur famille. Ainsi en contribuant à un aussi utile établissement, c'est pour soi, c'est pour sa famille, ses amis; c'est pour les malheureux „ enfin qu'on fait cette légere dépense. „



MOnsieur BUCHAN n'a pas parlé de la *courbature*, des *coups-de-soleil*, de la *goutte-rose* & des *cors-aux-pieds*. Il est vrai qu'à l'exception des *coups-de-soleil*, les trois autres indispositions méritent à peine le nom de maladie; & si nous nous déterminons à en traiter, c'est que tous les jours elles donnent lieu à de véritables maladies, soit parce qu'on les a négligées, soit parce qu'elles ont été traitées par des *remedes*, ou contraires, ou mal administrés.

A cette considération, s'est joint leur fréquence. Il n'est personne qui ne soit exposé à la *courbature*, parce qu'un excès quelconque, qui en est la cause immédiate, n'étant que relatif, tout homme, quelle que soit sa *constitution*, éprouve un mal-aise dès qu'il force son *tempérament*, ou qu'il abuse de la portion

tion de force qu'il a reçue de la nature.

La ſimple expoſition à l'action d'un ſoleil ardent, peut faire éprouver les accidents, nommés *coup-de-ſoleil.* Or non-ſeulement tous les hommes utiles de la campagne, que les travaux néceſſaires de l'agriculture & du jardinage, appellent aux champs, dans les inſtants où cet aſtre darde ſes rayons avec le plus de violence, y ſont expoſés, mais encore les Soldats dans les marches & dans les ſieges; les ouvriers en bâtiments, les voyageurs, les chaſſeurs, même les perſonnes qui prennent le ſimple plaiſir de la promenade.

Pour la *goutte-roſe* & les *cors-aux-pieds*, on ne les obſerve guere que dans les Villes; mais ils y ſont très-fréquents : & nous croyons qu'on nous ſaura quelque gré d'expoſer la méthode ſimple & facile de les guérir, ſur-tout ſi l'on fait

attention que les Charlatans font par-tout les seuls qui soient en possession de les traiter.

Nous terminerons notre travail par quelques réflexions sur les *Remedes de précaution.*



DE LA COURBATURE.

L'*Economie animale*, c'est-à-dire, cet ordre, cet ensemble des *fonctions* & des mouvements qui entretiennent la vie, est soumise à des loix auxquelles toute infraction est une cause de maladie. L'homme, le mieux constitué, ne fait pas en vain des excès; ne se livre point en vain à des travaux, à des fatigues, à des plaisirs, &c. au-dessus des forces qu'il a reçues de la nature : il est bientôt puni de ses écarts, & la peine est toujours en raison de son imprudence. Voilà pourquoi le repentir, le mal-aise, la douleur sont si souvent à côté de la dissipation, des jouissances, &c. même chez ceux à qui le délassement & la récréation sont nécessaires.

Les ouvriers nous présentent tous les jours des exemples de ces vérités. Livrés au travail pendant toute une semaine, on les voit les Dimanches & Fêtes, pour oublier leurs travaux & les fatigues auxquelles ils sont exposés, s'oublier eux-mêmes; faire des courses & des promenades forcées; boire & manger avec excès, relativement à leur *régime* ordinaire; &, le lendemain, ils se trouvent, ou ma-

lades, ou fatigués, harassés & beaucoup plus que les jours précédents, qu'ils étoient dans le cours de leurs occupations; ou enfin, pour nous servir de leur propre expression, *ils ne sont pas en train*, *ils paressent*; & cette inaptitude au travail les porte à faire, ce qu'à Paris, dans toutes les Villes de France, même dans toutes celles de l'Europe, comme à Londres, à Vienne, à Rome, &c. on appelle le *Lundi*.

Les Maîtres, ceux dont ils dépendent, ne manquent pas de les accabler de reproches, toujours mal-fondés, parce qu'ils ne sont dictés que par l'humeur que donne à ces Maîtres le retardement de leurs ouvrages : car ils ne sentent point que leurs ouvriers doivent être d'autant moins en état de travailler un lendemain de Fête, qu'ils ont travaillé avec plus d'opiniâtreté les jours qui ont précédés.

Il n'en seroit pas ainsi, si, comme on le leur a conseillé, Tom. I, p. 130 & suiv., ils vouloient se persuader qu'il est de la derniere importance pour la conservation de leur santé, qu'ils mêlent les récréations à leurs travaux, & qu'il est également contre l'ordre de la nature & contre les loix qui régissent tout être animé, de s'abandonner sans réserve & avec

excès au plaisir comme au travail. De cette conduite imprudente naît cette foule de maladies énoncées & traitées dans cet Ouvrage, & dont une des plus légeres, est la *courbature*, dont nous allons nous occuper.

On entend généralement par *courbature*, plutôt un début de maladie, qu'une maladie proprement dite. Il est très-certain qu'elle précede la plupart des *maladies aiguës*, de sorte que les premieres apparences des maladies graves ont, le plus souvent, les caracteres de ce qu'on appelle vulgairement *courbature*. Cependant la *courbature essentielle*, c'est-à-dire, ce trouble excité dans toute la machine, par un excès quelconque, sans reconnoître pour cause, aucun vice dans les humeurs, aucune lésion dans les parties; cette *courbature*, dis-je, a une marche constante & réguliere, &, avec un peu d'attention, on y reconnoît aisément les trois périodes qu'on observe dans les maladies *aiguës*; savoir, le temps d'irritation, l'état & la fin, qui est ordinairement une *crise* très-marquée.

A cet égard on ne peut qu'être étonné du silence de tous les Auteurs sur la *courbature*. Nul n'en a parlé, excepté l'illustre M. Lieutaud, à qui rien n'échap-

pe, & à qui nous devons encore la connoiſſance de pluſieurs autres maladies, qui, juſqu'à lui, avoient été, ou méconnues, ou confondues avec d'autres. Sans doute que le ſilence de nos Ecrivains tient à ce que la *courbature* eſt en général une maladie ſi légere, qu'elle ne demande ſouvent du malade que de ſe ſouſtraire aux cauſes qui l'ont fait naître. Mais comme ce moyen, quoiqu'eſſentiel, n'eſt pas ſuffiſant dans tous les cas; comme il eſt négligé la plupart du temps; comme très-ſouvent ce mal-aiſe eſt traité par des *remedes* contraires, qui peuvent le faire dégénérer quelquefois en maladie grave & mortelle; enfin comme la *courbature* eſt très-fréquente; toutes ces raiſons nous ont porté à croire qu'elle méritoit d'être miſe au rang de celles dont traite la *Médecine domeſtique*.

M. LIEUTAUD parle de la *courbature*, ſous le nom d'*échauffement*, ſans doute par la raiſon que le vulgaire la rapporte toujours au *ſang* échauffé & allumé : mais les Médecins inſtruits, dit cet Obſervateur, n'ignorent pas que les *nerfs* y jouent le principal rôle.

Elle eſt très-familiere aux jeunes gens, ſur-tout à ceux qui ſont vifs, ardents & laborieux; aux perſonnes qui s'occupent

de travaux pénibles, qui font des exercices forcés; qui sont d'une *constitution seche & bilieuse*, qui sont emportés, coleres, &c.; aux libertins, &c.

CAUSES. Les causes les plus fréquentes de la *courbature* peuvent être rangées sous quatre classes différentes.

1°. Les veilles, l'exercice immodéré, le travail excessif, les études opiniâtres; 2°. l'abus des *aliments* échauffants, du vin, des *liqueurs spiritueuses*, le changement de *régime*, sur-tout si on passe d'un genre de vie réglé à quelqu'excès; 3°. les passions, les peines d'esprit, &c.; 4°. & enfin les plaisirs de l'amour, le libertinage, la *masturbation*, &c.

SYMPTOMES. Les malades qui ne croient pas souvent l'être, se plaignent d'accablement, de *mal à la tête*, d'un sommeil fâcheux & inquiet, quelquefois d'*insomnie :* ils ressentent des douleurs sourdes dans tous les membres, dans le dos, dans les *reins*, dans le *ventre :* souvent ils éprouvent de la chaleur à la tête & aux entrailles; chaleur qui se manifeste rarement à l'habitude du corps : leur langue est quelquefois seche, mais ils ne sont pas toujours altérés : leur *pouls*, sans être dans l'état naturel, n'est pas toujours *fébrile*. Quelques-uns ont des chaleurs &

des *ſueurs* nocturnes ; les autres ont le *cours-de-ventre*, & rendent des urines ardentes : l'appétit manque à la plupart ; les *digeſtions* ſont laborieuſes, & troublent ſur-tout le repos de la nuit. On a vu des malades avoir des *hémorrhagies*, piſſer le ſang, rendre des *crachats ſanglants*, &c. Cette maladie ſe termine ordinairement par des *ſueurs* copieuſes ; quelquefois par des *échauboulures*, ou d'autres *éruptions* dont la *peau* ſe trouve couverte.

La *courbature*, comme nous l'avons déja dit, eſt une maladie très-légere ; mais il ne faut pas qu'elle ſoit négligée : car ſi elle eſt entretenue par une mauvaiſe conduite, elle peut dégénérer en toutes ſortes de *fievres*, en *inflammation*, en maladie de langueur, &c. Et, comme un grand nombre de maladies graves ſont précédées par la *courbature*, on ſent qu'elle devient à craindre lorſque les humeurs ont acquis un certain dégré de corruption, qui ſe manifeſte par une chaleur *âcre* qu'on n'avoit pas encore éprouvée ; par la puanteur de la bouche, des *ſueurs* & des *urines* ; par l'extrême fétidité des *ſelles*, &c.

TRAITEMENT. Il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit, & tous

les Praticiens éclairés le reconnoiſſent, que la plupart des maladies *aiguës* ſont précédées de la *courbature*. Il faut donc apporter l'attention la plus réfléchie, & aux cauſes qui l'ont fait naître, & aux *ſymptomes* qu'elle préſente. La connoiſſance de ces deux objets eſt d'une telle importance dans le traitement, que, ſans elle, on tombe dans des fautes d'autant plus préjudiciables, que le moindre malheur qui puiſſe arriver au malade eſt d'eſſuyer une véritable maladie ; heureux pour lui, s'il n'eſt pas précipité dans une maladie grave qui peut le conduire au tombeau !

La *courbature*, conſidérée ſous cet aſpect, eſt peut-être de toutes les maladies celle qui exige le plus d'application ; j'oſerois preſque dire de probité & d'humanité, s'il étoit permis à un homme quelconque d'en jamais manquer. Il s'agit dans le plus grand nombre des cas de *courbature*, de faire avorter une maladie, ou, pour parler plus clairement, de la prévenir ; & quel plaiſir plus délicieux pour une ame ſenſible, pour l'ami des hommes, que celui de pouvoir ſe dire : J'ai ſauvé à mon ſemblable les horreurs d'une maladie ! Malheureuſement ceux qui ſe donnent comme deſtinés au ſoulagement des

malades, ne sont pas toujours ceux pour qui ce sentiment a le plus d'attrait.

Nous avons esquissé, dans quelques-unes de nos notes, (V. entr'autres Tome II, page 83, & Tome III, page 251,) le brigandage odieux que commettent tous les jours ces ignorants, qui, foulant aux pieds tout respect humain, ne voient dans un malade, qui leur donne sa confiance, qu'une victime qu'ils peuvent & veulent sacrifier à leur intérêt. On diroit qu'ils n'ont qu'un seul but, celui d'aggraver les accidents, pour se rendre plus nécessaire. Que l'un d'eux soit appellé par une personne qui a une *courbature*, on ne le voit pas réfléchir sur le *tempérament* de cette personne, sur les causes & les caracteres de cette maladie légere, sur les moyens que la nature emploie pour triompher de l'ennemi qui la tient languissante; ce n'est pas là ce qui l'occupe. Il lui faut un malade; & les instruments de santé, dont il se dit dépositaire, deviennent dans ses mains des instruments mortels. Sans examen, il saigne & resaigne; il purge & repurge; il entasse *remedes* sur *remedes*, *drogues* sur *drogues*; & si la *constitution* de cet infortuné est assez vigoureuse pour résister à ce traitement absurde & criminel, on l'entend

chanter lui-même son triomphe, &c., pour exalter son mérite & grossir sa récompense, faire un tableau effrayant des dangers qu'a courus ce malade, *qui ne devoit pas l'être.* Si, au contraire, ce malheureux succombe sous les coups de son Bourreau; sa justification ne l'inquiete guere; les préjugés du peuple viennent à son secours, & sa conscience, qui est fermée au plus utile des sentiments, celui de l'humanité, est insensible aux remords comme son front l'est à la honte. Qu'on nous pardonne ces réflexions; elles nous paroissent d'autant mieux placées ici, que la *courbature* est la maladie qui prête le plus à ces exactions, parce que, comme à proprement parler, on n'est pas malade, on est plus disposé à suivre les avis des premiers qui se présentent; & que, si on appelle du secours, c'est rarement celui d'un Médecin.

Le *régime* est la partie du traitement la plus importante dans la *courbature:* c'est du *régime* que dépend tout le succès; & s'il est dirigé avec attention, il sauve la nécessité de *tout remede.* Il faut commencer par soustraire le malade aux causes dont dépend cette maladie. Il est donc de la plus grande conséquence d'être instruit de ces causes; d'abord parce que le

moyen le plus puissant, pour parvenir à la guérison, est d'en éloigner le malade; ensuite parce que ces causes impriment à la maladie un caractere particulier à la classe à laquelle elles appartiennent, & qui exige un traitement qui lui soit propre. Voilà les raisons pour lesquelles nous avons rangé ces causes sous quatre classes différentes, dont nous ferons autant de paragraphes, pour faciliter le traitement de la maladie.

§. I.

De la Courbature, occasionnée par les veilles, l'exercice immodéré, le travail excessif, les études opiniâtres, &c.

Un homme qui, éprouvant les *symptomes* de la *courbature*, pour avoir fait quelqu'excès de travail, soit du corps, soit de l'esprit, ne voudroit pas interrompre ses occupations, seroit un fou qui courroit à la mort. Ce mal-aise qu'il éprouve est un ordre de la nature, qui lui crie de s'arrêter, parce que cet homme exige plus qu'il n'est en droit d'attendre de sa *constitution*. En effet, s'il veut passer outre, la nature, qui s'annonce déja comme manquant de forces suffisantes, sera bientôt opprimée, & le malade tombera dans un épuisement contre lequel tout

l'art de la Médecine pourra échouer. Si, au contraire, docile à cet ordre, il prend quelques jours le repos du lit, il verra le calme succéder à l'orage, & sa santé se rétablir, souvent sans avoir besoin d'aucune espece de *remedes*.

Cependant il arrive quelquefois que la chaleur, les douleurs de tête & de *reins*, ne cedent qu'imparfaitement à ce premier moyen : il faut alors prescrire au malade des boissons *rafraîchissantes* & *humectantes*, telles que la *limonnade*, l'*oxycrat*, le *petit-lait d'orange*, ou l'*infusion* de feuilles de *poirée*, dans chaque verre de laquelle on mettra quatre ou cinq grains de *sel de nitre*. Il fera de l'une ou de l'autre de ces liqueurs sa boisson ordinaire, & il en prendra depuis une pinte, jusqu'à deux par jour. Il mettra matin & soir les pieds & les jambes dans l'eau chaude, & avant chaque *bain de pieds* on lui donnera un *lavement* à l'eau simple, à laquelle on peut joindre un peu d'*huile d'olive*, ou de *beurre frais*.

Si le malade a de la *fievre*, il faut qu'il s'abstienne de toute nourriture pendant une couple de jours : s'il n'en a pas, on lui donnera des *aliments* proportionnément au dégré de fatigue dans lequel il se trouve. Ces *aliments* seront pris dans

la classe des *végétaux*, tels que les *épinards*, le *riz*, le *gruau*, le *lait*, les fruits de la saison, &c.; on lui défendra le *vin* & toutes les *liqueurs spiritueuses*; car ce n'est pas avec des *cordiaux* qu'il faut se proposer de rappeller les forces dans ces premiers moments. On peut, dit M. LIEUTAUD, comparer dans ces circonstances, l'action des *cordiaux* à celle d'un soufflet, qui donnant de la vivacité au feu, le consume plutôt.

Il est rare que dans le cas de simple fatigue, qui est celui dont nous parlons, on ait besoin de terminer le traitement par une *purgation*, & infiniment plus rare qu'il faille le commencer par la *saignée*. Ces deux especes de *remedes*, si importants dans un grand nombre de maladies, sont, sur-tout la *saignée*, les sources ordinaires des accidents qui succedent si fréquemment à la *courbature*; accidents qu'on est d'autant moins porté à regarder comme étrangers à la maladie, que ceux qui les ont fait naître, par leur mauvaise conduite, ne manquent point de prévenir, ou d'assurer qu'ils avoient à venir.

Si quelquefois le malade a un peu de *fievre*, ce n'est pas du tout une raison pour se hâter de saigner. Cette petite

fievre n'eſt qu'un inſtrument dont ſe ſert la nature pour triompher promptement & heureuſement du mal-aiſe dans lequel elle ſe trouve. Qu'on patiente un, deux jours, ſi ce *ſymptome* ne cede point au repos, aux *rafraîchiſſants*, aux autres moyens que nous venons de propoſer; ſi, au contraire, il augmente d'intenſité, on en conclura que la *courbature* n'eſt pas la maladie *eſſentielle*, qu'elle n'eſt que le prélude d'une autre maladie, dont on peut déja reconnoître le caractere, & par l'eſſence de cette même *fievre*, & par les autres *ſymptomes* qui feront ſurvenus, & ſe feront développés dans cet intervalle.

On s'abſtiendra donc abſolument de la *ſaignée*, qui eſt d'autant plus contraire dans la *courbature*, cauſée par excès de fatigue, que cette fatigue eſt plus conſidérable & que le malade eſt plus exténué. Le ſeul cas où l'on puiſſe ſe la permettre, eſt celui d'une *hémorrhagie ſymptomatique*, & encore eſt-ce avec les précautions indiquées, T. III, p. 45 & ſuiv.

Quant à la *purgation*, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours néceſſaire, il s'en faut de beaucoup que les ſuites en ſoient auſſi dangereuſes que celles de la *ſaignée*. En général les *purg.tifs* ſont inutiles & ſuperflus, lorſque le malade a éprouvé

une *évacuation* quelconque, soit une *sueur*, soit un léger *cours-de-ventre*, soit un *flux d'urine*, plus ou moins chargée, soit une *éruption d'échauboulure*, ou une *hémorrhagie*, &c.; terminaisons assez ordinaires de la *courbature*, & qu'on peut regarder comme de vraies *crises*. Cependant si, après que le mal-aise est dissipé, le malade se sent la bouche mauvaise, pâteuse; si les *selles* sont irrégulieres; s'il n'y a pas d'appétit, état assez ordinaire à ceux qui n'ont éprouvé aucune de ces *évacuations*, alors on prescrira une *purgation* douce & rafraîchissante, comme une once de *pulpe* de *tamarins*, bouillis dans un verre d'eau ou de *petit-lait*, dans lequel on fera fondre ensuite, depuis deux, jusqu'à trois onces de *manne en sorte*; ou l'*infusion de tamarins* & de *séné*, dont on trouvera la recette à la Table; ou bien une *eau minérale* artificielle, composée de six gros de sel de *Sedlitz* ou d'*epsom*, dissous dans une pinte d'eau, qu'on boira par verrées d'heure en heure. Après cette *purgation*, qu'on peut réitérer si on le juge nécessaire, on donnera au malade des *aliments* plus nourrissants, comme des viandes de jeunes animaux, un peu de bon vin, & il fera un peu d'exercice.

Si, après son rétablissement, le malade

eſt forcé de reprendre les mêmes occupations, il faut qu'il n'y retourne que par dégré, & qu'il mette à profit la leçon qu'il vient de recevoir; par laquelle, en apprenant à connoître la portée de ſes forces, il apprend auſſi que les excès ne ſont que relatifs, & qu'il eſt de la derniere imprudence de ſe meſurer avec des gens plus forts & plus vigoureux que ſoi, ou d'en faire autant qu'eux. (Voyez Tome I, p. 110 & ſuiv.)

§. II.

De la Courbature, occaſionnée par l'abus des aliments échauffants, du vin, des liqueurs ſpiritueuſes, le changement de régime, &c.

Le traitement de la *courbature*, qui dépend de ces cauſes, differe un peu de celui que nous venons de donner. Il faut également conſeiller au malade de ſe ſouſtraire aux cauſes qui l'ont fait naître, c'eſt-à-dire, de renoncer aux *aliments échauffants*, au vin, aux *liqueurs ſpiritueuſes*, au *mauvais régime*, &c. Mais ces moyens ne ſuffiſent pas en général, parce que l'*eſtomac* & les *inteſtins* ſont le plus ſouvent empâtés de matieres *indigeſtes*, dont il faut les débarraſſer. Auſſi ce mal-

aiſe ayant beaucoup de rapport avec l'*indigeſtion*, demande-t-il un traitement à peu près ſemblable. Il eſt cependant rare que le malade ait des envies de vomir; mais comme il éprouve une chaleur conſidérable dans l'*eſtamac*, dans le *ventre* & dans les *reins ;* comme il a la bouche ſeche, brûlante & ſouvent ſoif; comme ſa *peau* eſt aride & ſon *pouls vif*, ſans être toujours *plein ;* l'*eau tiede*, donnée à grande doſe, ſe trouve en être également le principal *remede.*

Le malade prendra donc beaucoup d'*eau tiede*, ou d'*eau d'orge*, ou d'*oxycrat*, &c. à ſon choix. On lui donnera trois ou quatre *lavements* les deux ou trois premiers jours, & il s'abſtiendra de toute nourriture pendant ce temps. Il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſe tienne couché, comme nous l'avons conſeillé dans le cas précédent : il faut, au contraire, qu'il ſoit levé & légérement habillé.

Si cependant le malade avoit des envies de vomir, il faudroit alors aider la nature, qui, dans ce cas, ne fait preſque toujours que des efforts inutiles, en lui donnant quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre, dans un verre d'eau tiede; & on en aideroit l'effet avec l'une, ou l'autre des boiſſons indiquées.

La *purgation* est plus souvent nécessaire dans ce cas que dans le précédent, sur-tout si le malade ayant eu des maux de cœur, n'a pas pris d'*ipécacuanha*, & s'il n'a point eu d'*éruption*. Mais avant que de purger, il faut que la chaleur soit absolument éteinte & les douleurs dissipées, ce qui demande plus ou moins de temps, relativement à l'intensité de ces *symptomes*. Il pourra prendre l'une des médecines prescrites ci-dessus, qu'il réitérera suivant l'exigence des cas.

Lorsque la *courbature* est due au changement de *régime*, il suffit, le plus souvent, de revenir à celui que l'on suivoit auparavant, à moins qu'ayant persisté long-temps dans celui qui lui est contraire, on n'ait déja donné lieu aux véritables maladies qui en sont les suites, & dont il faut voir l'énumération dans le Chapitre des *aliments*, Tome I, p. 170 & suiv. On verra dans ce même Chapitre, quelles sont les précautions avec lesquelles il faut faire choix des *aliments*, relativement au *tempérament* & à la *constitution*. On verra encore, Tome I, note 1, pag. 194, les caracteres auxquels on reconnoît que le vin est nuisible ou salutaire. Nous finirons cet article par répéter le conseil bref, mais très-sage &

très-approprié, que donnoit le fameux POUSSE à une personne titrée, à qui les excès de table étoient des causes fréquentes de *courbature* & d'*indigestion* : *Renoncez à la bonne chere & buvez de l'eau.*

§. III.

De la Courbature, occasionnée par les passions, les peines d'esprit, &c.

Il est rare que l'effet des passions se borne à une simple *courbature*. L'impression vive, brusque & impétueuse de la plupart d'entr'elles, cause le plus souvent des *fievres inflammatoires*, d'autres maladies *aiguës* & quelquefois une mort subite. L'impression lente, au contraire, de quelques autres mine sourdement la machine, & jette dans des maladies de langueur, contre lesquelles l'art n'est que trop souvent impuissant. (Voyez Tome I, p. 322 & suiv.) Cependant ces effets ne sont jamais que relatifs à l'*irritabilité* du sujet. Une personne délicate & *nerveuse* peut être tuée d'un accès de *colere*, tandis que ce même *accès* ne fera qu'une impression légere sur un homme fort & bien constitué. De même le chagrin, les peines d'esprit, &c. glissent, pour ainsi dire, sur une *constitution* ferme & vigoureuse;

au lieu qu'ils entraînent dans des accidents incurables, ceux qui ont la *fibre* lâche & qui sont *mélancoliques*.

Les passions ne doivent donc occasionner de *courbature*, que chez ceux qui jouissent d'un *tempérament intermédiaire*, c'est-à-dire, qui, sans être excessivement sensibles, le sont cependant assez pour qu'elles laissent des traces de leur présence, ou chez le petit nombre de ceux dont les passions paroissent subordonnées, autant qu'elles peuvent l'être, à l'empire de la raison.

Quoi qu'il en soit, le premier des *remedes* dans cette espece de *courbature*, comme dans les autres, c'est de soustraire le malade à la cause qui l'a fait naître. Il est sans doute difficile d'effacer l'impression qu'a faite dans l'ame une passion vive & impérieuse; cependant les conseils sages, réfléchis & bien dirigés d'un véritable ami; la vue d'objets contraires à ceux qui nous ont affecté; les entretiens, les conversations sur des sujets directement opposés à ceux qui ont occasionné la maladie, sont de grands moyens qu'il faut bien se garder de négliger, parce qu'outre qu'ils ont souvent réussi, c'est que sans leur secours les *remedes* sont impuissants.

Si le malade a de la *fievre*, des *maux de tête*; si sa *peau* est aride & brûlante, il fera sa boisson ordinaire du *petit-lait* d'*orange* ou de *citron*, d'*orgeat*, de *limonnade*, d'*oxycrat*, d'*eau d'orge nitrée*, &c.; il mettra les jambes dans l'eau tiede soir & matin, ou il prendra un *bain* entier, dont l'eau sera la moins chaude qu'il sera possible. Il n'a pas besoin de beaucoup de nourriture les deux ou trois premiers jours : il pourra prendre quelques crêmes de *riz*, d'*orge* ou de *gruau*; & s'il éprouve des *insomnies*, il prendra le soir une *émulsion* ordinaire, à laquelle on pourra ajouter, selon les circonstances, depuis trois jusqu'à six gros de *sirop diacode*.

Si, au contraire, le malade est affaissé & dans l'*abattement*, sa boisson sera du *petit lait au vin*, ou de l'eau rougie avec le vin; ou une *infusion* légere d'écorce de *sassafras*, ou de *cannelle*, *édulcorée* avec du *sucre*. On le nourrira avec les viandes de jeunes animaux; il boira à ses repas du vin trempé avec moitié d'eau, & il prendra le *calmant* indiqué ci-dessus, s'il est nécessaire.

Dans ces deux cas, la *saignée* ne se trouve indispensable, que lorsque la *courbature* a occasionné une *suppression*, soit des *regles*, soit des *hémorrhoïdes*, soit

de toute autre *hémorrhagie périodique*, ou habituelle : il en est de même de la *purgation*, qu'on ne doit donner que lorsqu'on observe les *symptomes qui indiquent les purgatifs*. (Voyez à la Table *Symptomes qui indiquent les purgatifs.*) En général, dès que les *symptomes* de *courbature* sont calmés, les seuls *remedes* dont le malade ait besoin, sont la dissipation, la promenade, les voyages, &c. (Voyez T. III, p. 394.)

§. IV.

De la Courbature, occasionnée par l'excès des plaisirs de l'amour, le libertinage, la Masturbation, &c.

Que de maladies tirent leur origine de ces causes! Tel est le sort de l'espece humaine, que les plaisirs de l'amour deviennent la source d'une foule de maux, (& cela, sans parler de ceux qui sont connus sous le nom de *maladies vénériennes*,) si, n'écoutant que l'impétuosité des desirs, on se livre, sans réserve, à leur impulsion. C'est sur-tout ici où le *nequid nimis*, le *rien de trop* du Sage, est la pierre fondamentale de la santé.

Le premier accident dans lequel entraînent les excès de ce genre, est la *cour-*

bature; accident sur lequel l'attrait du plaisir ne fait que trop souvent fermer les yeux, & qui, par cette négligence, conduit d'abord à la perte des forces, delà à un *épuisement* presque toujours incurable, & souvent à des maladies aussi graves que violentes; telles que l'*apoplexie*, la *léthargie*, l'*épilepsie*, le *tremblement*, la *paralysie*, les *spasmes*, toutes les especes de *gouttes*, &c.

Combien de jeunes gens qui, pour n'avoir point obéi à ce premier avertissement de la nature, trouvent leur portrait dans le tableau effrayant, mais vrai, d'ARÉTÉE, que voici!

» Ces jeunes gens, dit-il, prennent, » & l'air, & les infirmités des vieillards; » ils deviennent pâles, efféminés, engourdis, paresseux, lâches, stupides & même imbécilles; leur corps se courbe; » leurs jambes ne peuvent plus les porter; ils ont un dégout général; ils sont » inhabiles à tout; plusieurs tombent dans » la *paralysie*, &c. » (V. *de signis & caus. diuturn. Morbor*. Lib. II, Cap. V.)

HIPPOCRATE a décrit les suites de ces excès, sous le nom de *consomption dorsale*. » Cette maladie, dit-il, naît de la » *moëlle épiniere* : elle attaque les jeunes » mariés & les *libidineux*; ils n'ont point

» de

» de *fievre* ; &, quoiqu'ils mangent bien, » ils maigriſſent & ſe conſument ; ils » croient ſentir des fourmis qui deſcen- » dent de la tête le long de l'*épine*. Tou- » tes les fois qu'ils vont à la ſelle, ou » qu'ils urinent, ils perdent, en abondan- » ce, une liqueur ſéminale très-liquide ; » ils ſont inhabiles à la génération ; ils » ſont ſouvent occupés de l'acte *véné- » rien* dans leurs ſonges : les promenades, » ſur-tout dans les routes pénibles, les » étouffent, les affoibliſſent, leur procu- » rent des peſanteurs de tête & des bruits » dans les oreilles ; enfin une *fievre aiguë* » termine leurs jours. »

Le célebre HOFFMANN rapporte le fait ſuivant, dans ſon Traité des *Maladies occaſionnées par l'abus des plaiſirs de l'amour*. » Un jeune homme de dix-huit » ans, qui s'étoit livré fréquemment à » une ſervante, tomba tout-à-coup en » foibleſſe, avec un tremblement géné- » ral de tous les membres : il avoit le » viſage rouge & le *pouls* très-*foible* : on » le tira de cet état au bout d'une heu- » re ; mais il reſta dans une langueur gé- » nérale. Le même accès revenoit très-fré- » quemment, & lui procura, le huitieme » jour, une contraction & une *tumeur* » au bras droit, avec une douleur au cou-

» de, qui redoubloit toujours avec l'*ac-*
» *cès*. Le mal augmenta pendant long-
» temps, malgré beaucoup de *remedes*;
» ce ne fut qu'à la longue qu'il fut gué-
» ri. »

Quel tableau plus terrible peut-on offrir à ces jeunes gens, livrés au vice le plus honteux & le plus meurtrier, la *masturbation*, que celui que nous présente M. TISSOT? » J'en fus effrayé moi-mê-
» me, dit ce célebre Médecin, la pre-
» miere fois que je vis l'infortuné qui en
» fait le sujet. Je sentis alors, plus que
» je n'avois fait encore, la nécessité de
» montrer aux jeunes gens toutes les hor-
» reurs du précipice dans lequel ils se
» jettent volontairement.

» L. D***, Horloger, avoit été sage,
» & avoit joui d'une bonne santé jusqu'à
» l'âge de dix-sept ans. A cette époque
» il se livra à la *masturbation*; qu'il réi-
» téroit tous les jours, souvent jusqu'à
» trois fois, & l'éjaculation étoit toujours
» précédée & accompagnée d'une légere
» perte de connoissance, & d'un mouve-
» ment convulsif dans les *muscles exten-*
» *seurs* de la tête, qui la retiroient for-
» tement en arriere, pendant que le cou
» se gonfloit extraordinairement. Il ne
» s'étoit pas écoulé un an, qu'il commen-

» ça à sentir une grande foiblesse après
» chaque acte : cet avis ne fut pas suffi-
» sant pour le retirer du bourbier : son
» ame, déja toute livrée à ces ordures,
» n'étoit plus capable d'autres idées; &
» les réitérations de son crime devinrent
» tous les jours plus fréquentes, jusqu'à
» ce qu'il se trouva dans un état qui lui
» fit craindre la mort.

» Sage, trop tard, le mal avoit déja
» fait tant de progrès, qu'il ne pouvoit
» être guéri, & les parties génitales
» étoient devenues si irritables & si foi-
» bles, qu'il n'étoit plus besoin d'un nou-
» vel acte, de la part de cet infortuné,
» pour faire épancher la *semence*. L'*irri-*
» *tation* la plus légere procuroit sur le
» champ une érection parfaite, qui étoit
» immédiatement suivie d'une évacuation
» de cette liqueur, qui augmentoit jour-
» nellement sa foiblesse. Ce *spasme*, qu'il
» n'éprouvoit auparavant que dans le temps
» de la consommation de l'acte, & qui ces-
» soit en même-temps, étoit devenu ha-
» bituel, & l'attaquoit souvent sans au-
» cune cause apparente, & d'une façon
» si violente, que, pendant tout le temps
» de l'accès, qui duroit quelquefois quin-
» ze heures, & jamais moins de huit,
» il éprouvoit, dans toute la partie pos-

» térieure du cou, des douleurs si vio-
» lentes, qu'il poussoit ordinairement,
» non pas des cris, mais des hurlements;
» & il lui étoit impossible, pendant tout
» ce temps-là, d'avaler rien de liquide,
» ou de solide : sa voix étoit devenue
» enrouée; il perdit totalement ses for-
» ces. Obligé de renoncer à sa profession,
» incapable de tout, accablé de misere,
» il languit, presque sans secours, pen-
» dant quelques mois, d'autant plus à
» plaindre, qu'un reste de mémoire, qui
» ne tarda pas à s'évanouir, ne servit qu'à
» lui rappeller sans cesse les causes de son
» malheur, & à l'augmenter de toute
» l'horreur des remords.

» Ayant appris son état, je me rendis
» chez lui. Je trouvai moins un être vi-
» vant qu'un cadavre, gissant sur la pail-
» le; maigre, pâle, sale; répandant une
» odeur infecte; presque incapable d'au-
» cun mouvement : il perdoit souvent par
» le nez un sang pâle & aqueux; une bave
» lui sortoit continuellement de la bou-
» che. Attaqué de la *diarrhée*, il rendoit
» ses excréments dans son lit, sans s'en
» appercevoir. Le flux de la *semence* étoit
» continuel : ses yeux chassieux, troubles,
» éteints, n'avoient plus la faculté de se
» mouvoir : le *pouls* étoit extrêmement

» *petit*, *vîte* & *fréquent*; la *respiration* » très-gênée; la maigreur extrême, ex- » cepté aux pieds, qui commençoient à » être *œdémateux*. Le désordre de l'ef- » prit n'étoit pas moindre : fans idées, » fans mémoire, incapable de lier deux » phrafes; fans réflexion, fans inquiétu- » de fur fon fort, fans autre fentiment » que celui de la douleur, qui revenoit, » avec tous les accès, au moins tous les » trois jours. *Être* bien au-deffous de la » brute; fpectacle dont on ne peut pas » concevoir l'horreur : l'on avoit peine à » reconnoître qu'il avoit appartenu au- » trefois à l'efpece humaine.... Il mou- » rut au bout de quelques femaines, en » Juin 1757, *œdémateux* de tout le corps. » (Voyez l'*Onanifme*, p. 33 & fuiv.)

Ces defcriptions & ces faits, dont les Auteurs font remplis, & que nous pourrions multiplier, s'il étoit néceffaire, feront-ils de quelque utilité aux nouveaux mariés, aux jeunes gens qui commencent à fe livrer au libertinage avec les femmes, & aux *mafturbateurs*? Nous ferions trop heureux, fi nous pouvions l'efpérer. Au moins eft-il de notre devoir de leur repréfenter les dangers auxquels ils s'expofent, lorfqu'ils font rebelles à l'ordre de la Nature, qui leur enjoint de

s'arrêter ; & cet ordre leur eſt ſignifié par les *ſymptomes* de la *courbature*.

Dès qu'ils éprouvent de ces *ſymptomes*, il faut donc qu'ils s'arment de courage ; qu'ils renoncent abſolument à des plaiſirs, dont leur *conſtitution* ne leur permet d'uſer que modérément, & que des maux ſans nombre les forceront d'abandonner bientôt : il faut qu'ils prennent du repos proportionnément au dégré de fatigue dans laquelle ils ſont plongés ; il faut qu'ils s'abſtiennent de l'approche de leurs épouſes, ou des femmes avec leſquelles ils ſatisfaiſoient leur paſſion. Il faut que les *maſturbateurs* ne ſoient jamais abſolument ſeuls, qu'ils ſe faſſent des amis & des ſociétés capables de fixer leur imagination, & de remplir le vuide de leur ame ; il faut enfin qu'ils fuient les lectures & les converſations capables de rappeller à leur eſprit des idées, dont il eſt de la plus grande importance qu'ils perdent à jamais la mémoire.

Si les malades n'éprouvent que les effets de la ſimple *courbature*, c'eſt-à-dire, s'ils n'ont point la *fievre lente* qui caractériſe l'*épuiſement*, on les mettra aux boiſſons *rafraîchiſſantes* & *nitrées*, preſcrites paragraphes précédents ; & ſi leur *eſtomac* eſt en état de digérer, ils prendront des

aliments légers & adouciſſants. Celui qu'on doit préférer, dans ce cas, eſt le *lait*, parce qu'il répare les forces très-promptement; parce qu'il nourrit comme le *ſuc* des viandes, ſans être ſuſceptible de *putridité*, & qu'il prévient l'altération; parce qu'il tient lieu d'*aliment* & de *boiſſon*; parce qu'il entretient toutes les *ſecrétions*, & qu'il diſpoſe à un ſommeil tranquille; enfin parce qu'il eſt propre à remplir toutes les *indications* qui ſe préſentent.

Zacutus Lusitanus dut, à l'uſage du *lait*, le rétabliſſement d'un jeune homme, que des excès avec les femmes avoient jetté dans une *fievre lente*, accompagnée d'une chaleur brûlante & d'une ardeur d'urine, qui l'avoient épuiſé au point qu'il reſſembloit plutôt à un ſquélette, qu'à un être vivant. (V. *Praxis med. lib.* 2, *obſerv.* 70.)

Si le *lait* a produit cet heureux effet ſur un ſujet auſſi avancé, que ſera-ce ſur ceux qui ne font que reſſentir les premieres atteintes de l'*épuiſement?* Mais nous devons prévenir que pour que le *lait* paſſe bien, il faut, ou que le malade en faſſe ſa ſeule & unique nourriture, ou qu'il ne le prenne qu'à jeun, c'eſt-à-dire, à déjeûner & à ſouper, lorſque

l'*estomac* est entiéremet débarrassé de la *digestion* des autres *aliments*.

La *saignée* est absolument contraire ; elle peut même être funeste dans cette espece de *courbature*, parce qu'elle tient toujours plus ou moins de l'*épuisement*, & que toute *évacuation* devient nuisible dans ce cas. Les *purgations* n'y sont pas plus indiquées, à moins qu'on n'ait donné lieu, par trop de nourriture, à de mauvaises *digestions*, & la *rhubarbe*, à la dose de vingt-quatre grains, répétés jusqu'à ce qu'elle opere, est le *purgatif* qui convient.

Si le malade exténué a de la *fievre*, c'est une *fievre lente*, compagne ordinaire de l'*épuisement* ; &, dans ce cas, il faut s'en rapporter à un Médecin expérimenté.

Les *masturbateurs* sont, de tous ces malades, les moins dociles. Comme leur crime ne marche qu'à l'ombre du mystere, on n'est jamais instruit de leur état, que les caracteres de l'*épuisement* ne soient manifestes ; & même, à cette époque, on a toutes les peines du monde à déchirer le voile qui cache la vérité. Nous renvoyons à l'*Onanisme* de M. TISSOT, pour connoître le traitement qui convient à l'état dans lequel se trouvent ces malheureux ; parce que cet excellent Ouvra-

ge n'eſt pas ſuſceptible d'être extrait.

Ce que nous diſons ici des *maſturbateurs*, doit également s'entendre des *maſturbatrices*; qu'on nous paſſe ce terme : car il n'eſt que trop vrai que les perſonnes du ſexe ne ſont pas moins livrées à ce vice deſtructeur. Les grandes Villes, les Couvents, les Communautés, les Penſions, les Maiſons d'inſtitution, &c. en fourniſſent tous les jours des exemples, & les accidents qui en réſultent, ſont d'autant plus graves, d'autant plus difficiles à guérir, que la *conſtitution* des femmes eſt plus foible, plus délicate & ſujette à plus de maladies. Combien de maladies, qui, par elles-mêmes légeres, deviennent incurables chez les perſonnes du ſexe, parce que leur *tempérament* eſt affoibli, énervé par cette cauſe auſſi honteuſe que meurtriere ! Combien d'autres qui ne ſont dues qu'à cette ſeule cauſe, d'autant plus difficile à découvrir, que la diſſimulation ſemble être un précepte d'éducation chez le ſexe !

Il eſt donc de la plus grande importance que ceux qui ſe deſtinent au ſoulagement de leurs ſemblables, par état, ou par inclination, ſoient inſtruits de ces faits, afin d'être perpétuellement en garde contre les révolutions, les irrégularités,

les marches insidieuses que présentent si souvent les maladies des femmes.

On peut consulter un Ouvrage, écrit *ex professo*, sur cette matiere ; il est intitulé : *De la Nymphomanie*, ou *de la fureur utérine*, par M. D. T. de BIENVILLE, Docteur en Médecine, à Amsterdam, 1771.

Les préceptes de l'*Onanisme* sont également à suivre ici, toutefois avec les modifications, les réserves & les différences qu'indiquent les maladies chez les femmes : aussi conseillons-nous de ne jamais s'en rapporter à ses lumieres dans ces cas, & d'appeller constamment un Médecin sage & expérimenté.

Pour nous, nous nous bornons à recommander, avec la derniere instance, aux Meres, aux Supérieures, aux Maîtresses d'Institution, de veiller, avec la plus grande attention, à ce que leurs enfants, leurs éleves, celles qui sont soumises à leur inspection, ne soient jamais seules ; à ce qu'elles ne contractent de familiarité, ni avec les femmes-de-chambre, ni avec les coëffeuses, ni avec les couturieres, &c., toutes femmes perdues, pour la plupart ; à ne jamais leur permettre, sous quelque prétexte que ce soit, de coucher avec une étrangere, une camarade, même une amie, sur-tout plus âgée qu'elles, presque tou-

tres les *masturbatrices* avouant que cette condescendance est l'époque de leur dissolution ; enfin à leur procurer des récréations ; à les produire dans des sociétés, dont les amusements honnêtes remplissent leur jeune cœur & ne laissent point de place à désirer d'autres délassements, d'autres plaisirs.



DES COUPS-DE-SOLEIL.

ON ne devroit appeller *coup-de-ſoleil* que cet effet prompt, ſubit & ſouvent mortel des rayons d'un ſoleil ardent ſur quelque partie du corps ; effet manifeſte à l'extérieur par des plaques plus ou moins étendues, & d'un noir plus ou moins foncé. Mais on a étendu cette dénomination à tous les accidents qui réſultent d'une trop forte action du ſoleil ſur la tête, même ſur d'autres parties du corps. Ces accidents ſont ſouvent très-graves, puiſqu'ils peuvent tuer ; ſur-tout les ivrognes, qui s'endorment la tête nue au ſoleil : la maladie, dont ils ſont attaqués, differe peu de l'*apoplexie*, qui les enleve quelquefois ſubitement ; ceux qui en réchappent, gardent long-temps un mal à la tête, qui leur donne peu de relâche. Il y en a qui y perdent la vue, ou qui n'en conſervent que ce qu'il leur en faut pour ſe conduire ; d'autres enfin reſtent imbécilles.

Les gens de la campagne, qui reçoivent un *coup-de-ſoleil*, ſont le plus ſouvent attaqués d'une *paraphrénéſie* très-dangereuſe, que le peuple appelle *fievre chaude*. D'autres éprouvent un *délire* continuel, ſans *fie-*

vre & sans mal de tête. On en a vu qui sont demeurés aveugles, ou chez qui, après quelques jours de violents maux de tête, le mal se jettoit sur les paupieres, qui restoient long-temps rouges & fort tendues, sans qu'on pût les ouvrir.

Les voyageurs, les laboureurs & autres gens de la campagne; les couvreurs, les maçons, les paveurs & autres ouvriers exposés à l'ardeur du soleil, sont les plus sujets aux *coups-de-soleil:* les soldats, dans les marches & dans les sieges, peuvent en être attaqués : on peut encore en être surpris à la promenade, à des jeux d'exercice en plein soleil, &c. Le célebre Tissot dit avoir vu un homme attaqué de ces accidents, pour s'être endormi, la tête découverte près d'un grand feu. Je ne doute pas, dit à ce sujet M. Lieutaud, que les Boulangers, les Pâtissiers, &c. n'en eussent pu donner bien des exemples, s'ils étoient tombés entre les mains de Médecins aussi capables d'en juger.

Causes. L'action des rayons d'un soleil ardent sur quelques parties du corps, est, comme on le sent assez, la seule cause des *coups-de-soleil.* Mais cette cause, toutes choses égales d'ailleurs, sera infiniment plus active, si elle agit sur un homme pris de vin, sur un homme enseveli

dans un profond ſommeil, ſur des gens épuiſés de fatigue, &c., qu'elle peut tuer ſur le champ, comme nous l'avons déjà dit.

SYMPTOMES. Ceux qui ſont frappés du ſoleil, ſe plaignent bientôt d'une *douleur gravative* à la tête, qui eſt ſouvent accompagnée de *fievre* & de ſoif : ils ſentent des élancements, ou des battements très-importuns ; il leur ſemble que le *cerveau* ballote dans le *crâne ;* les yeux ſecs & étincelants, ne peuvent ſupporter la lumiere, & ſont quelquefois fermés par le gonflement des paupieres : il y en a qui ont des *convulſions* à la tête ; d'autres tombent dans l'aſſoupiſſement, ou ſont tourmentés par une *inſomnie* cruelle, qui eſt ordinairement l'avant-coureur d'un *délire* furieux. On en voit qui, libres de *fievre*, perdent la mémoire, & deviennent comme imbécilles ; quelques autres ont des mouvements *convulſifs*, ou des tremblements aux extrêmités, &c.

Cependant la peau du viſage, du *crâne*, ou de toute partie, paroît ſeche, & comme brûlée par le ſoleil, & il s'éleve quelquefois des *tumeurs*, qui ont leur ſiege au cou & près des oreilles. Les *ſueurs* ſont ordinairement abondantes, & ſuivies d'un très-grand accablement : les uri-

nes paroissent ardentes & colorées; les malades enfin éprouvent les plus cruelles *anxiétés*, & refusent les *aliments*: on en a même vu qui avoient de l'horreur pour la boisson. Après avoir marché tout le jour au soleil, un homme, dit M. Tissot, tomba en *léthargie*, & mourut au bout de quelques heures, avec les *symptomes* de la *rage*.

Chez les enfants fort jeunes, le mal se manifeste par un assoupissement profond qui dure plusieurs jours; par des rêveries continuelles, ou le *délire*, mêlés de fureur & de frayeur, comme si on venoit de leur occasionner une violente peur; par des mouvements *convulsifs*; par des maux de tête, qui redoublent par *accès*, & leur font pousser de hauts cris; par des *vomissements* continuels, &c. On a vu des enfants qui, après avoir reçu un *coup-de-soleil*, ont conservé pendant long-temps une petite *toux*.

La tête n'est pas la seule partie sur laquelle agisse l'action du soleil, quoiqu'elle soit celle qui en est le plus souvent affectée. Que quelqu'un s'expose aux rayons ardents de cet astre, la tête couverte de maniere à être garantie de leur impression, s'il y reste quelque temps, il éprou-

vera dans les bras, les jambes, les cuiſſes, les *reins*, ou dans toute autre partie du corps, un ſentiment de chaleur ſeche & mordicante, une roideur conſidérable, des douleurs violentes, &c.

Les *coups-de-ſoleil* ne ſont pas toujours ſuivis & accompagnés d'accidents auſſi graves, ni auſſi compliqués que ceux que nous venons d'expoſer. Lorſque l'impreſſion eſt légere, ſoit parce qu'on étoit bien couvert, ſoit parce que le ſoleil étoit peu ardent, ſoit enfin parce qu'on eſt reſté peu de temps expoſé à ſon action, on en eſt quelquefois quitte pour un *rhume de cerveau*, pour un *enchifrenement*, un mal de *gorge*, un mal de *tête*, un gonflement dans les *glandes* du cou, ou une ſéchereſſe dans les yeux, qui ſe fait ſentir pendant un temps plus, ou moins long, &c.

Traitement. Les accidents occaſionnés par les *coups-de-ſoleil*, demandent un traitement d'autant plus prompt & plus bruſque, qu'ils ſont plus violents; car lorſque les *ſymptomes* ſont graves, pour peu qu'on perde de temps, le mal devient incurable. Le point eſſentiel eſt de modérer la fougue du ſang, & d'éteindre le feu qui s'y eſt inſinué : les *ſaignées*, les *bains de pieds* & *demi-bains*,

les *bains entiers*, les *lavements*, les *rafraîchiſſants*, tant internes, qu'externes, rempliſſent ces vues.

On ouvre ſur le champ la *veine ;* & ſi la *ſaignée* eſt faite à temps, & dans la proportion qu'exige la *conſtitution* & l'intenſité des *ſymptomes*, elle fait quelquefois diſparoître ſubitement tous les accidents : mais dans les cas très-graves, on eſt ſouvent forcé de la réitérer, même pluſieurs fois. M. Tissot rapporte qu'on fut obligé de ſaigner neuf fois Louis XIV, pour le ſauver d'un *coup-de-ſoleil* qu'il avoit reçu à la chaſſe.

Après la *ſaignée*, on mettra les jambes dans l'eau tiede : ce *remede* eſt un des plus puiſſants ; pluſieurs malades en ont été ſoulagés ſur le champ. Il faut y reſter le plus long-temps qu'il eſt poſſible, & le renouveller fréquemment.

Dans les accidents très-graves, on plonge le malade dans un *demi-bain*, même dans un *bain entier ;* mais il faut avoir attention que l'eau ne ſoit que tiede, ainſi que pour les *bains de jambes ;* l'eau chaude feroit beaucoup de mal. Les *lavements émollients* réitérés ſouvent, ſont encore d'un grand ſecours.

Pendant l'uſage de ces premiers moyens, le malade boira abondamment de l'*oxy-*

crat, qui paroît ſinguliérement convenir ici; de l'*orgeat*, de la *limonnade*, du *petit lait au vinaigre* clarifié, &c.

On fomentera la tête, le front, les tempes, la partie ſur-tout qui eſt affectée par les taches ou les *tumeurs*, dont nous avons parlé plus haut, avec des linges trempés dans de l'*oxycrat*, dans des ſucs de *pourpier*, de *laitue*, de *verveine*, &c. Nous conſeillons de tenter l'application de compreſſes trempées dans de l'*alkali volatil-fluor*, plus ou moins affoibli, relativement à l'intenſité des accidents. D'après les ſuccès de cet *alkali* contre la *brûlure*, je penſe, dit M. Sage, dans le Livre cité, (n. 1, p. 349 de ce Vol.) qu'il pourroit être employé avec ſuccès dans les *coups-de-ſoleil;* mais ne l'ayant pas éprouvé, c'eſt à l'expérience à vérifier cette conjecture.

Lorſque l'état des *premieres voies* l'exige, on adminiſtre des *laxatifs ;* & dans ce cas, on donne la préférence à la *décoction* de *tamarins*. Le malade peut prendre tous les jours à jeun une chopine de cette *décoction*, préparée avec trois onces de *tamarins*.

Les *bains froids* ont quelquefois guéri, dans des cas même qui avoient paru déſeſpérés. Un homme de vingt ans, dit

M. TISSOT, ayant été fort long-temps exposé à un soleil brûlant, déliroit violemment sans *fievre*, & étoit véritablement *maniaque*. Après plusieurs *saignées*, on le mit dans un *bain froid*, qu'on réitéra souvent, & en même-temps on lui jettoit de l'eau froide sur la tête. Ces secours le guérirent peu à peu.

Un Officier, qui avoit couru la poste, pendant plusieurs jours de suite, par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement qui résista à tous les *remedes* ordinaires : on le sauva, en le faisant plonger dans un *bain* d'eau glacée. Mais on sent que ces *bains froids* pourroient être dangereux, si on n'avoit auparavant désempli les *vaisseaux*, c'est-à-dire, *saigné*, & saigné proportionnément à l'intensité des accidents.

Je ne dois pas oublier de dire que beaucoup de gens parmi le peuple, s'imaginent pouvoir attirer le soleil qui est dans la tête ; c'est leur expression : ils remplissent, à cet effet, un gobelet d'eau, qu'ils couvrent exactement avec une étamine, ou toute autre étoffe bien tendue, & ils l'appliquent, renversé, sur le sommet de la tête, de sorte que l'eau qui s'écoule lentement, mouille la peau. Les Physiciens savent que l'air doit prendre né-

ceſſairement la place de l'eau qui s'échappe, de ſorte qu'on doit voir néceſſairement des bulbes s'élever juſqu'à la ſurface de l'eau qui répond au fond du vaſe. Comme ce mouvement inteſtin de la liqueur eſt aſſez ſemblable à celui qui eſt excité par le feu, on a cru que le ſoleil, qu'on ſe propoſoit d'enlever, faiſoit bouillir l'eau en la traverſant, & que la choſe ne pouvoit être plus évidente. J'ai rencontré quelquefois, dit M. LIEUTAUD, des gens très-qualifiés, qui penſoient là-deſſus comme le peuple, & qui étoient ſi ſurs de leur fait, qu'ils ont voulu me convaincre, en opérant en ma préſence, ne croyant pas qu'après avoir été témoin de l'ébullition de l'eau, il pût me reſter le moindre doute là-deſſus. Je n'ai pas refuſé de me rendre à cette évidence; mais je leur ai dit que je voulois leur montrer quelque choſe de plus ſurprenant, qui étoit de *tirer le ſoleil d'une tête à perruque*; & procédant comme eux, la choſe a réuſſi de la même maniere. Leur ayant expliqué ce phénomene, ils ont été très-honteux d'avoir légérement adopté le préjugé du vulgaire. Cependant cette opération, toute ridicule qu'elle eſt, n'eſt pas inutile, pouvant tenir lieu des *fomentations* que nous avons dit être

très-avantageuses. (V. *Précis de Méd. Prat.* T. II, p. 153.)

Il n'est personne qui ne sente que tous ces *remedes* ne doivent point être donnés indistinctement dans tous les cas de *coups-de-soleil* : les *rafraîchissants* & les *bains de pieds* conviennent, à la vérité, dans tous ; mais les *saignées*, mais les *bains entiers*, & sur-tout les *bains froids*, doivent être réservés pour les circonstances graves & menaçantes, comme nous avons eu soin de le spécifier. Il seroit aussi dangereux que ridicule, d'aller *saigner* & *baigner* dans un *rhume de cerveau*, un *enchifrenement*, un simple mal de *tête*, &c. Il faut se conduire, à l'égard de ces maladies légeres, comme il est prescrit Tome II, page 372, Tome III, page 107, &c. de cet Ouvrage.

Pour éviter les *coups-de-soleil*, il ne faut jamais sortir, sur-tout à la campagne, sans avoir la tête couverte ; ne jamais se reposer au soleil, sur-tout après avoir mangé, & à plus forte raison après avoir bu plus que de coutume. Ce seroit une action bien digne d'éloge, que de mettre, ou faire mettre dans un endroit ombragé ces malheureux pris de vin, qu'on rencontre si souvent sur les routes des guinguettes, couchés au soleil & plongés dans

un sommeil, dont quelquefois ils ne sortent point.

Les saisons où l'on doit le plus craindre les *coups-de-soleil*, sont le printemps & l'été, particuliérement l'été. Au printemps, il n'y a guere que les gens des Villes qui se trouvent incommodés du soleil : & la raison qu'on peut en donner, est que ces personnes n'ayant pas sorti, une grande partie de l'hiver, & ayant donné lieu par cette inaction, à des congestions d'humeurs, si elles se présentent tout-à-coup au soleil, qui a déja un certain dégré de force, les *vaisseaux* de la tête, dilatés par cette chaleur, se chargeront d'une plus grande quantité de *fluides* & d'humeurs ; quantité qui sera d'autant plus considérable, que les autres parties, telles que les pieds, les jambes, &c. seront plus froids : ce qui n'arrive que trop dans le printemps, saison pluvieuse pour l'ordinaire, & pendant laquelle la terre est presque toujours humide. Cette humidité fraîche & souvent froide, gagne les pieds, dont les *vaisseaux*, se contractant, refoulent les *fluides* vers les parties supérieures ; & si, dans ce moment, le soleil darde sur la tête, en agissant comme *véficatoire*, il appelle des humeurs dans cette partie, en proportion de sa chaleur & de la dilatation des

vaiſſeaux : delà de violents maux de tête, accompagnés ſouvent d'élancements vifs & fréquents, & de douleurs dans les yeux; accidents cependant toujours moins graves que ceux qui ſont occaſionnés par le ſoleil d'été.

D'ailleurs les perſonnes des Villes qui n'ont point diſcontinué l'exercice pendant l'hiver, & à plus forte raiſon les gens de la campagne, ne craignent point ces ſoleils de printemps, parce qu'ils n'en éprouvent point d'effet. Mais tous redoutent & doivent redouter le ſoleil d'été. Ce n'eſt pas qu'on ne s'accoutume à ſes impreſſions comme à ceux de tous les corps qui agiſſent continuellement ſur nous, & qu'on ne parvienne à être expoſé à ſon ardeur comme l'on parvient à ſoutenir, ſans être incommodé, la rigueur des plus grands froids. Cependant les gens de la campagne, ceux qui en ont contracté l'habitude par néceſſité, ne s'y expoſent pas encore impunément, ſans être en action, parce qu'ils ont obſervé, & tout le monde a obſervé, d'après eux, que ſi l'on eſt tranquille, on reçoit plus aiſément un *coup-de-ſoleil*, qu'en ſe donnant du mouvement.

Les perſonnes foibles, délicates & qui vivent ordinairement renfermées, évite-

ront donc de se tenir tranquilles au soleil de printemps, à moins qu'elles ne soient bien couvertes, & que la terre ou le sable ne soient bien secs; car alors cette chaleur vivifiante fait grand bien, surtout aux vieillards; mais tous les hommes en général fuiront le soleil d'été; & s'ils sont forcés de s'y exposer, par quelque raison que ce soit, ils auront soin d'y être toujours dans une action, qui, incapable de les fatiguer, soit cependant suffisante pour émousser, pour ainsi dire, l'ardeur de ses rayons.



DE

DE LA GOUTTE-ROSE, *OU COUPEROSE.*

CEs noms singuliers, qui ne peignent, ni la nature, ni le caractere de l'*éruption* dont il s'agit, se donnent à une rougeur habituelle du visage accompagnée de boutons, de *pustules*, & quelquefois de simples écailles, avec beaucoup de chaleur & même de *douleurs lancinantes*; & l'on dit de ceux qui sont dans cet état, qu'ils ont le visage *couperosé*. Ces *pustules* sont quelquefois si nombreuses & si élevées, que le visage en devient difforme & affreux : elles distillent une matiere, tantôt *purulente*, & tantôt *ichoreuse*, *sanguinolente*, & même quelquefois du *sang pur*. Le nez en est le plus affecté; ce qui le rend souvent d'une grosseur monstrueuse.

CAUSES. Les débauches, de quelqu'espece qu'elles soient, sur-tout celle du vin, des *liqueurs spiritueuses* & des femmes, y donnent le plus souvent lieu. Il est cependant des gens dont la conduite est irréprochable, & dont le *régime* est régulier, qui s'en trouvent affectés. Mais, dans ce dernier cas, où elle dépend d'un

vice dartreux, *ſcorbutique*, &c., ou elle eſt due à l'échauffement, occaſionné par des travaux opiniâtres, ſur-tout de l'eſprit; par des chagrins, &c., ou enfin à des cauſes externes; car il ne paroît pas douteux que le fard & les pommades dont les femmes ſe ſervent pour appliquer leur rouge, ou pour unir leur *peau*, ne contribuent à faire naître la *goutte-roſe*, parce qu'en bouchant les *pores*, elles ſuppriment la *tranſpiration*.

SYMPTOMES. La *goutte-roſe* s'annonce par des feux momentanés, ſur-tout après le repas, qui deviennent bientôt continuels, & auxquels ſuccedent des rougeurs légeres & ſuperficielles, placées çà & là ſur le front, ſur les joues, ſur le nez. Peu à peu ces rougeurs deviennent plus foncées, s'élargiſſent & ſe réuniſſent les unes avec les autres, de maniere à former des plaques larges. Inſenſiblement il ſe manifeſte de petites pointes, qui appartiennent à autant de boutons, qui groſſiſſent, s'élevent au-deſſus de la ſuperficie de la *peau*, & diſtillent, quand ils ſont parvenus à leur dégré, les diverſes eſpeces d'humeurs dont nous avons parlé. Il y a des perſonnes chez qui ces boutons réunis, forment une eſpece de maſque, qui ne laiſſe de libre que le

tour des paupieres & des levres ; chez d'autres ils sont réunis sur le nez & sur les parties supérieures des joues ; & chez d'autres, ils consistent en des plaques placées irréguliérement. Les uns éprouvent des chaleurs cuisantes, même des douleurs dans toutes les parties rouges ; d'autres n'en éprouvent aucune, lors même que la nature & la quantité des rougeurs sembleroient le plus les faire soupçonner, &c.

Il est facile d'arrêter les progrès de la *goutte-rose* & de la guérir, si l'on s'y prend dans les commencements. Mais lorsqu'elle est invétérée, & que le sujet est avancé en âge, elle est rebelle à tous les *remedes* ; il faut alors s'en tenir à la cure *palliative* : il y auroit même, dans la supposition où l'on pourroit parvenir à la guérir, du danger de le faire ; car l'expérience & l'observation *anatomique* ont appris, dit M. LIEUTAUD, que la *fievre* & l'*engorgement* de quelque *viscere*, suivent d'assez près cette fausse guérison, sur-tout si elle n'a pas été préparée par un bon traitement.

TRAITEMENT. La curation de la *goutte-rose*, quelque récente qu'elle soit, doit toujours être longue. Il faut donc que le malade s'arme de constance. Le

régime eſt ici auſſi important que les *remedes*, ſur-tout lorſque la maladie eſt due à l'abus du vin, des *liqueurs ſpiritueuſes* & du travail. Si, dès qu'on s'apperçoit des premiers feux au viſage, on renonce à ces excès, on les verra diminuer peu à peu, & enfin s'éteindre entiérement. Mais ſi l'on mépriſe cet avis de la Nature, qui, par-là, indique de la maniere la plus éclatante, que le vin, les *liqueurs*, ou le travail forcé, ne conviennent pas à la *conſtitution*; ſi l'on perſiſte dans ces abus, le mal prendra inſenſiblement des racines, qu'il ſera impoſſible, & même dangereux, d'arracher dans la ſuite.

On renoncera donc abſolument aux *liqueurs*, & on modérera l'activité de ſon travail; on s'abſtiendra de tout *aliment âcre*, *ſalé*, *poivré*, *épicé*, &c.; de *café*, de *chocolat*, &c.; on ſe nourrira de potage, de viandes de jeunes animaux, de légumes, & on boira à ſes repas de l'eau pure, ou ſimplement teinte avec un peu de vin. Il eſt triſte pour certaines gens d'apprendre que ce *régime* doit être obſervé long-temps, mais très-long-temps: cependant il faut qu'ils ſoient perſuadés que, ſans ſon obſervation, ils ne pourront jamais, ni ſe guérir de la *goutte-*

rose, ni prévenir son retour, lorsqu'elle sera guérie; de sorte que le *régime* que nous proposons, doit être celui de toute leur vie.

On mettra les pieds dans l'eau chaude huit jours de suite. Si on se sent échauffé, on prendra quelques *lavements*, & on boira, soit du *petit-lait*, soit de l'*orgeat*, soit une *infusion de poirée*, dans chaque verre de laquelle on fera fondre quatre ou cinq grains de *sel de nitre*. On interrompra ce traitement pendant huit autres jours, après lesquels on le reprendra, pour le continuer de cette maniere, jusqu'à ce que ces premieres apparences de la *goutte-rose* soient disparues; & si on ne s'expose point de nouveau aux causes qui l'ont produite, on s'en verra quitte pour jamais.

Mais si les rougeurs sont déja anciennes, si les boutons sont déja manifestes, il faut indépendamment du renoncement aux causes & de l'observation du *régime*, indépendamment des *bains de pieds*, des *lavements* & des boissons, dont nous venons de parler; il faut, dis-je, que le malade se *purge* à plusieurs reprises, & pendant un temps proportionné à l'intensité de la maladie. Les *purgations* seront *douces* & *rafraîchissantes*, telles que celles

prefcrites §. I, du traitement de la *courbature*. (Voyez ci-devant, p. 376.)

Une Dame de moyen âge, a été guérie par l'abstinence abfolue du *vin*, des *liqueurs*, du *café*, &c. & par l'ufage des *eaux de Paffi*, dont elle prenoit une pinte tous les matins, huit jours de fuite, & qu'elle interrompoit huit autres jours. Dans cet intervalle, elle prenoit également une pinte d'eau de riviere : les *eaux de Paffi* la purgeoient doucement, & l'eau de la Seine lui tenoit le ventre libre.

Lorfque les boutons font très-multipliés, gros & diftillant une des humeurs fpécifiées ci-deffus, le traitement devient difficile, parce qu'il doit être relatif à la nature de cette humeur : auffi confeillons-nous de confulter, dans ce cas, un Médecin inftruit, & de s'en rapporter à fes confeils. Il fe comportera bien différemment de ces Charlatans, qui ne connoiffent, contre cette maladie, que les *lotions*, les *liniments*, les *pommades*, les *onguents*, &c. Il fait que ces *topiques* font d'autant plus dangereux, qu'ils font difparoître ce mal plus promptement : l'engorgement du *poumon* & du *foie* en font des fuites très-fréquentes. S'il eft quelquefois néceffaire d'avoir recours à ces *topiques*, ce ne peut être qu'après

avoir usé très-long-temps des *remedes* internes, qu'après avoir employé les *bains multipliés*, le *vésicatoire*, ou le *cautere*, ou les *sang-sues*, appliquées derriere les oreilles & aux narines; moyens qui conviennent dans tous les temps, dit M. LIEUTAUD, sans exclure les autres secours.

On a vu sur-tout, & assez constamment, les plus grands effets des *cauteres* ouverts aux jambes. C'est particuliérement à un *vésicatoire* appliqué sur le bras, & entretenu pendant deux ans, par le moyen de l'écorce de *garrou*, que je dois la guérison d'une Dame, que le chagrin qu'elle éprouva de la perte de son époux & les tracasseries que lui susciterent les parents de son mari, jetterent dans cette maladie.

Je traite actuellement une jeune femme de trente ans, qui avoit gagné cette maladie par un travail opiniâtre. Comme ses boutons étoient violents & livides, je lui prescrivis le *petit-lait*, dans chaque pinte duquel on faisoit infuser une botte de *cresson* & une poignée de *fumeterre*. Elle fut purgée deux fois, & aussi-tôt on lui appliqua un *vésicatoire* au bras, qu'on entretient avec l'écorce de *garrou*. Depuis trois mois qu'elle le porte, les boutons & les rougeurs sont presqu'entiérement éteints.

Il eſt ſuperflu de prévenir que la *goutte-roſe*, qui eſt un *ſymptome* de *dartre*, de *ſcorbut*, de *vérole*, &c., ne peut être guérie, qu'en guériſſant celle de ces maladies dont elle dépend. On conſultera à cet effet, les Chapitres qui traitent de chacune de ces maladies. (Voyez Tome III, p. 212 & ſuiv. idem, p. 256 & ſuiv. & Tome IV, p. 1 & ſuiv.)

Il eſt important, dit M. LIEUTAUD, de ſavoir que cette maladie, domptée en apparence, ne manque guere de ſe renouveller dans une autre ſaiſon, & qu'il faut en conſéquence tâcher d'en prévenir le retour, non-ſeulement par l'uſage réfléchi des *remedes* que nous avons propoſés, mais encore par le *régime* le plus exact.



DES CORS AUX PIEDS.

TOut le monde sait qu'on donne ce nom à des durillons, à des *excroissances calleuses* qui se forment principalement sur les *orteils*, ou doigts des pieds.

La *cause* ordinaire des *cors*, est la compression que les chaussures trop étroites exercent sur le pied, dont la peau se durcit, & forme un nœud qui s'enfonce en partie dans les chairs, à-peu-près comme les nœuds des arbres. Les petits-maîtres, les petites-maîtresses, ceux qui pensent que, pour être bien chaussé, il faut avoir le pied plus petit, plus étroit & plus pointu qu'on ne l'a reçu de la Nature, ne veulent pas croire que les douleurs, dont ils sont devenus la proie, tiennent à cette cause. Cependant il est de fait qu'on n'observe de *cors*, ni aux Moines qui portent des sandales, ni aux paysans qui vont sans être chaussés, ou avec des chaussures très-larges.

D'ailleurs les *cors* ne sont pas les seuls accidents qu'occasionne la compression des souliers. Qu'on examine les pieds de nos élégants, ils ne ressemblent en rien aux pieds des habitants des campagnes. Ceux de ces derniers sont larges, étendus, de

ſorte que le *tarſe*, le *métatarſe* & les *orteils* portant, autant qu'il eſt poſſible, dans toutes leurs parties, concourent, avec le talon, à donner le plus de ſtabilité à tout le corps.

Il n'en eſt pas de même des pieds des petits-maîtres; tout y eſt déformé : le coudepied fait le dos, de maniere que le *tarſe* & le *métatarſe* ne poſent que ſur leurs bords; les *orteils* ne portent également que ſur leurs bouts, qui ſont rapprochés de la plante, & raſſemblés en paquet, parce qu'ils enjambent les uns ſur les autres; auſſi les élégants ne marchent-ils qu'en chancelant.

Ceux qui ſont exercés dans l'*Anatomie*, ne ſe trompent point ſur le ſquélette d'un payſan & d'un citadin, à la ſeule inſpection des pieds. Je me rappellerai toujours, qu'ayant été obligé d'examiner le pied d'un vieillard, je fus on ne peut pas plus ſurpris, de voir le gros *orteil*, ou le pouce, entiérement couché ſur l'*orteil* voiſin, dans une dépreſſion aſſez profonde, pour que le tout fût de niveau. Qu'on ſe repréſente combien cet homme à dû ſouffrir lors de ce déplacement, & juſqu'à ce que cette ſituation contre nature lui fût devenue inſenſible! Mais tel eſt le pouvoir de la mode,

qu'elle vient à bout de se faire des esclaves, même par la voie des souffrances !

Celles qu'occasionnent les *cors aux pieds*, sont quelquefois très-vives ; souvent elles empêchent de marcher, & toujours elles font qu'on marche peu, ou mal à son aise. A cet égard, les *cors aux pieds* méritent la plus grande attention : car, ou ils mettent dans l'impossibilité de se livrer à un exercice suffisant pour la conservation de la santé, ou ils font perdre l'habitude de ce même exercice ; de sorte que si on vient à être délivré, par la suite, de ces *cors*, on a, à la vérité, les douleurs de moins ; mais on reste plongé dans la même inaction, source de maladies sans nombre. (V. T. I, pag. 238 & suiv.)

Il est donc de la derniere importance de ne faire porter aux enfants que des chaussures larges, & de les forcer à suivre cet usage à mesure qu'ils grandiront. Si, parvenus à l'âge de quinze ou seize ans, ils sont accoutumés à avoir les pieds à l'aise, ils se prêteront difficilement aux tortures que font éprouver les souliers trop étroits à tout le monde, à plus forte raison à ceux qui n'en ont jamais portés que d'aisés.

Les *remedes* vantés pour la guérison des

cors aux pieds, ſont multipliés dans la proportion des Charlatans qui ſe propoſent pour les traiter, & dont chacun ſe dit poſſeſſeur de ſecrets. Quoi qu'ils en diſent, rien de plus vrai qu'il n'exiſte point de *ſpécifique* contre ces durillons, & que tous les *onguents*, même les plus célebres, n'ont pas plus de vertus que la ſimple *cire jaune*, ou toute autre matiere molle, capable de recevoir l'empreinte du *cors*, & le garantir par-là de toute preſſion.

Si, dès les premieres ſenſations douloureuſes que donnent les *cors*, on mettoit les pieds dans l'eau chaude pendant quelques jours, & ſi on portoit des chauſſures plus larges, il eſt certain qu'on en arrêteroit les progrès; mais on ſe contente, pour l'ordinaire, de moins marcher; & le pied étant toujours dans la même gêne, le *cors* groſſit au point, qu'il n'eſt plus de *remede* que dans ſon extraction: & c'eſt, ſans contredit, de tous les moyens employés, dans ce cas, celui qui ſoulage le plus promptement & pour le plus de temps; qui même procureroit une guériſon complete, ſi cette opération étoit faite avec les précautions qu'elle exige.

Tous les Auteurs ſe réuniſſent pour

conſeiller d'humecter & de ramollir le *cors* avant que de l'arracher, ſoit en mettant les pieds dans l'eau chaude, pendant un temps ſuffiſant, ſoit en y appliquant des *cataplaſmes*, ou quelqu'*onguent émollient :* ils conſeillent encore d'extirper le *cors*, ſans attaquer les parties ſaines. Par quelle manie les coupeurs de *cors* font-ils préciſément le contraire ? J'ai vu un Invalide qui, ſans doute incapable de toute autre choſe, & s'étant mis guériſſeur de *cors*, étoit aſſez imbécille pour oſer dire que ce ramolliſſement rendoit l'extirpation plus difficile & plus douloureuſe. Il prétendoit encore qu'il falloit néceſſairement déraciner le *cors*, juſqu'à le faire ſaigner. Voici un fait dont j'ai été témoin, ſuivi d'une obſervation que nous croyons utile à rapporter.

Une Dame, de mes amies, avoit un *cors* depuis bien des années, qu'elle étoit obligée de faire couper cinq ou ſix fois par an. J'arrivai un jour chez elle, que l'Invalide, dont je parle, étoit à faire ſon opération. Comme il étoit trop matin pour qu'il fût probable que cette Dame eût pu mettre les pieds dans l'eau le temps néceſſaire, je demandai avec quoi on l'avoit préparée à cette extraction ? L'Invalide répondit que cette préparation étoit

inutile, & ajouta, comme je l'ai dit plus haut, que le ramolliſſement rendoit l'extraction, & plus difficile, & plus douloureuſe. Je le voyois prendre ſouvent une ſerviette pour eſſuyer le ſang qui ſortoit des petits *vaiſſeaux* qu'il déchiroit; je voulus ſavoir encore pourquoi il n'épagnoit pas ces douleurs, il répondit que s'il ne faiſoit pas ſaigner, il ſeroit obligé de recommencer ſous quinze jours. Ces abſurdités ne méritant point de diſcuſſions, je le laiſſai finir. Après qu'il fut parti, je priai cette Dame de m'avertir lorſque ſon *cors* lui feroit mal, & ſurtout de ne pas prévenir ſon Invalide. Au bout de deux mois, ou environ, le *cors* fut dans le même état qu'avant l'opération. Je lui conſeillai de mettre le pied dans l'eau chaude trois matins de ſuite, pendant deux heures : le troiſieme jour je déracinai ce *cors* avec un ſimple canif, prenant toutes les précautions néceſſaires pour ne pas attaquer les parties ſaines. Auſſi l'ai-je extirpé ſans cauſer de douleur, ſur-tout ſans faire ſaigner : & depuis près d'un an, quoique cette Dame ait fait beaucoup plus d'exercice l'année derniere que toutes les précédentes, elle n'a pas reſſenti ſon *cors*.

En feroit-il des *cors* comme des crou-

tes qui précedent la *cicatrice* d'un bouton, d'une coupure, d'une petite *plaie*, &c. ? Si ces croutes sont arrachées, ou tombent, par quelque cause que ce soit, avant que la communication soit parfaitement interrompue entr'elles & les *vaisseaux* de la *peau*, les *petites plaies* qu'occasionne le déchirement de ces *vaisseaux*, donnent lieu à de nouvelles croutes, & la *cicatrice* se trouve retardée. Quoique les causes soient ici différentes, les effets paroissent être les mêmes. Pour ne pas sortir du fait que je viens de rapporter, l'Invalide ne manquoit pas de tailler jusques dans le vif, & le *cors* revenoit constamment : moi, j'ai respecté les parties saines, & voilà un an qu'il ne donne aucun signe d'existence.

Cette pratique universelle parmi tous les coupeurs de *cors*, est donc une pure charlatanerie d'autant plus condamnable, qu'elle rend l'extraction plus douloureuse, & qu'en ne procurant qu'un soulagement momentané, elle entretient les malades dans une indolence & dans une inaction qui deviennent, à la longue, des sources abondantes de maladies, toujours très-difficiles à guérir.

Tout l'art de guérir les *cors aux pieds*, consiste donc à les ramollir, par les moyens

exposés plus haut, & à les déraciner sans attaquer les parties saines.

Les *remedes* qu'on trouve dans un grand nombre de Livres, tels que le *Dictionnaire Economique*, &c. sont abusifs & dangereux, dès qu'ils ne sont plus de la classe des *émollients*. Les *corrosifs*, qui forment le plus grand nombre de ces *remedes*, peuvent jetter dans des accidents fâcheux, tels que des *inflammations*, des *éréspelles*, le *cancer*, &c.

Il y a des personnes qui se contentent de couper toute la partie du *cors* qui est au-dessus du niveau de la *peau*. Un Philosophe, célebre dans les deux Mondes, se sert d'une lime arrondie, avec laquelle on use le *cors* sans douleur, parce que la lime ne peut attaquer les parties molles; & avec facilité, cette opération pouvant être terminée en trois ou quatre minutes.

» J'ai vu des gens, dit M. Lieutaud, » qui prétendoient en avoir été délivrés » entiérement par la *lessive* ordinaire chau» de, dans laquelle ils avoient plongé le » pied pendant plusieurs heures & diffé» rentes fois. D'autres attribuent la mê» me propriété à l'*ail*, à l'*emplâtre de* » *gomme ammoniac*, à celui de *Vigo*, &c. » L'écorce de l'*acajou* passe encore pour » un bon *remede*; mais il peut produire

» aussi des effets pernicieux, en y exci-
» tant l'*inflammation* & la *suppuration*,
» ainsi que je l'ai observé plusieurs fois.
» Si l'on peut enfin attendre quelque chose
» de toutes ces applications, ce n'est
» qu'après avoir auparavant bien ramolli
» les *cors* par le *bain*, ou par les autres
» moyens proposés, & les avoir *ébarbés*
» avec un instrument propre à cet usa-
» ge. » (*Précis de la Médecine Pratique*,
T. II, pag. 324.)



DES REMEDES DE PRÉCAUTION.

ON sera peut-être étonné de ne pas trouver à la fin de la *Médecine domestique*, un article sur les *remedes de précaution*, à l'exemple de M. TISSOT, & de plusieurs autres Médecins qui se sont exercés sur ce sujet. Mais avant de rendre raison de cette omission, il faut expliquer ce qu'on doit entendre par *remedes de précaution*; car il s'en faut de beaucoup que tout le monde en ait une véritable idée : nous verrons ensuite si M. BUCHAN a omis, ou rempli cet objet important.

Les *remedes de précaution* sont ceux qu'on prend d'avance, quand on se croit menacé de maladie en général, ou d'une maladie que des circonstances, ou des *symptomes* réitérés nous font regarder, avec quelque certitude, comme prochaine. On voit donc que l'expression de *remedes de précaution*, prise dans ce sens, est synonyme avec celle de *préservatifs.* Or, M. BUCHAN ne s'est pas contenté de décrire, avec le plus grand détail, dans la premiere Partie de son Ouvrage, les moyens de prévenir les maladies : il a encore eu l'attention dans

la ſeconde, de donner, à la fin de chaque traité de maladie particuliere, les conſeils les plus ſages, & de preſcrire les *remedes* les plus ſalutaires, pour ſe garantir de chaque maladie. Ainſi, quoiqu'il n'ait pas écrit un Chapitre, *ex profeſſo*, ſur les *remedes de précaution*, il ſe trouve avoir rempli ſa tâche de la ſeule maniere dont on puiſſe le faire pour être véritablement utile, c'eſt-à-dire, d'après les *indications* que préſente la maladie connue, ſoit parce qu'on l'a déja éprouvée, ſoit parce qu'étant *contagieuſe*, on l'a déja obſervée dans d'autres perſonnes, & qu'on craint de l'éprouver ſoi-même.

Mais comme ce n'eſt pas dans ce ſens-là, que le commun des hommes prend le terme de *remedes de précaution*, il ne ſe trouvera pas avoir ſatisfait le plus grand nombre.

En effet, qu'on interroge ceux qui ſe font *ſaigner*, *purger*, &c. dans certains temps de l'année : les uns, c'eſt à cauſe des ſaiſons ; les autres, parce qu'ils y ſont habitués ; ceux-ci par imitation ; ceux-là ſans cauſe apparente ; preſque tous ſans aucun but réel, au moins quand ils commencent à tenir cette conduite ; car il n'eſt pas du tout étonnant que ces

remedes, pris ainſi, ſans *indication*, ne dérangent promptement la ſanté, & ne conduiſent bientôt à la néceſſité des *remedes*, & à des maladies d'autant plus difficiles à guérir, qu'elles ont pour cauſe le dépériſſement de la *conſtitution*.

Nous avons déja dit qu'il n'exiſtoit pas de *remedes* indifférents, & que, quand ils n'étoient point utiles, ils nuiſoient; & cette vérité regarde certainement les *ſaignées* & les *purgatifs*, *remedes* preſque les ſeuls employés comme de *précaution :* or les *remedes* ne peuvent être utiles que lorſqu'ils ſont indiqués, & ils ne peuvent être indiqués que par les *ſymptomes* d'une maladie, ou inſtante, ou menaçante : donc ceux qui ſe font *ſaigner*, *purger*, d'après la ſeule crainte de l'influence des ſaiſons ſur le corps, ou par habitude, ou ſans ſavoir s'ils ont tort ou raiſon, s'expoſent, ſinon à tomber malade d'abord, du moins à contracter plus de diſpoſition aux maladies; & l'on n'a que trop d'exemples, dit M. TISSOT lui-même, de gens qui, ayant malheureuſement du goût pour les *remedes*, ont ruiné leur ſanté, quelque robuſte qu'elle fût, par l'abus de ces dons (les *remedes*) que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir; abus

qui, lors même qu'il ne détruit pas la santé, fait que, dans la maladie, ce corps, à qui les *remedes* sont devenus familiers, n'en ressent presque plus les effets, & se trouve par-là privé du secours qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

Fin de la seconde Partie & du Tome IV.

ERRATA.

Page 27 *ligne* 27 *baume de* Capahu, lisez : *baume de* Copahu.
69 25 de la note, substances *astringeantes*, lisez : *astringentes*.
132 4 & 5 croute *muceuse*, lisez : *muqueuse*.
144 24 *épipastique*, lisez : *épispastique*.
155 27 étant, *lisez :* état.
157 *lig. dern.* (note *a*,) nous ne rapporterons qu'un fait des soins officieux, *lisez :* nous ne rapporterons qu'un fait, pour donner une idée des soins officieux.
161 11 de la note, *régime*, qui a occasionné, *ôtez* la virgule après *régime*.
238 10 *antiseptique*, lisez : *antiseptique*.
239 *fin de la page*, ajoutez : (Voyez ci-après note pag. 354.)
259 12 titre, *Orteilles*, lisez : *Orteils*.
309 *fin de la note*, ajoutez : (Voyez ci-après note pag. 352 & suiv.)
313 18 après ces mots, un peu de *nitre*, *ajoutez :* (Voyez ci-après note pag. 350, 351 & 352.)
315 30 *de la note*, après ces mots, qu'on a soin de renouveller, *ajoutez :* (Voyez ci-après note pag. 352.)
326 9 excellent *cordiale*, lis. : *cordial*.